
L'ILE VERTE

TROISIÈME PARTIE (1)

I

UN instant, une circonstance imprévue suffisent pour nous dicter une attitude que nous n'avons pas préméditée, et dont nous ne nous départirons plus. Si, le jour de leur arrivée à l'île Verte, Étienne Ruiz était venu au-devant de sa cousine et de sa fille, Isabelle hors d'elle-même lui eût sans doute crié tout de suite son exaspération. Mais, ce jour-là, sans l'avoir peut-être calculé, il avait arraché la mèche. Il ne vit sa fille que le lendemain. Le danger d'un éclat était conjuré. Il n'eut plus devant lui qu'une Isabelle froide et muette, et décidée à le rester.

Avec Andrée, probablement, il n'en fut pas tout à fait de même. C'était à elle qu'allait incomber la charge d'organiser leur future existence. Étienne ne pouvait la laisser dans l'ignorance de ses actes et de ses projets. Il lui devait des explications. Celles qu'il se résigna à lui fournir furent apparemment des plus vagues. M^{lle} Ruiz n'insista guère pour qu'il les précisât. A quoi cela eût-il servi? Outre qu'il avait, pour échapper aux questions gênantes, l'art merveilleux des enfants et des gens qui se sentent en faute, son cousin, elle le comprit tout de suite, était décidé à ne pas retourner à Bordeaux. Il valait mieux abandonner toute illusion là-dessus, essayer de

Copyright by Pierre Benoit, 1932.

(1) Voyez la Revue des 15 février et 1^{er} mars.

TOME VIII. — 15 MARS 1932.

circonscrire les dégâts, et tirer le meilleur parti d'un état de choses sur lequel il n'y avait plus à revenir.

Ce fut à quoi Andrée s'employa, avec sa discrétion, sa persévérance ordinaire. Elle dut d'abord aller au plus pressé, commencer par rendre habitable la villa. Elle harcela les ouvriers et l'architecte, si bien qu'en moins d'un mois les travaux furent terminés. La question de l'aménagement intérieur retint surtout ses soins. Elle nécessita de sa part, pendant les premières semaines, plusieurs voyages à Bordeaux. Son effort tendit à meubler de façon convenable la maison de l'Île Verte sans dépouiller totalement celle de la rue Saint-Rémy. Bernard devait continuer à y demeurer. Elle-même, sa nièce, son cousin pouvaient être appelés à y revenir de temps en temps. Le magasin, en tout cas, restait ouvert. Il ne fallait pas que l'aspect d'une demeure abandonnée risquât d'effaroucher une clientèle dont la fidélité leur était plus que jamais nécessaire.

Établir dans quelle mesure leur existence restait subordonnée à la bonne marche du cabinet de naturaliste fut la partie la plus malaisée de la tâche d'Andrée, et la plus ingrate. C'était en somme le nouveau budget de la famille Ruiz qu'il s'agissait d'établir. Pour y arriver, Andrée avait besoin de renseignements précis, qu'il lui était bien difficile de se procurer. D'une part, en insistant pour les avoir, elle tombait sous le coup des soupçons d'Isabelle. De l'autre, elle se heurtait à l'insouciance et aux puériles cachotteries d'Étienne Ruiz. Un peu honteux des dépenses qu'il avait engagées à l'insu de sa nièce et de sa fille, Étienne retarda tant qu'il put le moment d'en confesser à Andrée le chiffre exact. Il ne le lui avoua même jamais de manière explicite. Elle n'arriva à le connaître qu'à la longue, et par recoupements.

Elle ne sut pas tout, d'ailleurs. Ayant fini par obtenir de son cousin, afin de le classer parmi les papiers d'affaires dont elle avait également la garde, le reçu des vingt-quatre mille francs qu'avaient coûté les terrains de l'Île Verte, elle n'eut pas entre les mains l'acte d'achat lui-même. Elle n'apprit donc que plus tard l'existence et la nature des servitudes auxquelles ces terrains se trouvaient soumis. En revanche, elle sut très vite le prix de revient de la maison, Étienne lui ayant laissé sans regret le soin de régler les mémoires de l'architecte. Celui-ci s'était montré assez modéré dans ses prétentions. Sa note ne

dépassait pas soixante-dix mille francs. Il est vrai que les divers travaux de terrassement, de clôture, de jardinage effectués à l'entour avaient presque doublé cette somme. Il fallait y ajouter le prix du terrain, les dépenses provenant du déménagement. Bref, lorsque tout fut payé, des trois cent mille francs d'argent liquide que possédait Étienne Ruiz, il ne resta plus que cent dix mille francs.

De quinze mille francs, les revenus mobiliers de la communauté tombaient ainsi à moins de six mille. Continuant à être affecté au commerce, l'hôtel de la rue Saint-Rémy ne rapportait rien. Les trois mille francs de revenu qu'Isabelle tenait de sa mère n'étaient jamais entrés pour un sou dans le budget de la famille. Ils suffisaient à peine aux dépenses de la belle M^{lle} Ruiz. Restait le magasin. Il donnait bon an mal an une douzaine de mille francs. M. Ruiz cessant de s'en occuper, ce chiffre n'allait-il pas être réduit dans des proportions redoutables ?

Avait-on le droit de faire fond sur Bernard pour conjurer une telle éventualité ? Sans nourrir de trop grandes illusions sur le dévouement du commis, M^{lle} Ruiz se disait qu'il avait intérêt à ne point laisser périliter une affaire à la tête de laquelle il pouvait espérer se trouver quelque jour. D'autre part, son intelligence, son activité n'étaient pas douteuses. Mais suffiraient-elles ? Rien n'était moins sûr. Peu favorables étaient les conditions dans lesquelles il allait avoir à mener à bien une tâche écrasante. Trois jours sur sept, le magasin serait fermé, puisque la fantaisie de M. Ruiz contraignait le jeune homme à venir chaque semaine à l'Île Verte, du samedi au lundi. Andrée s'était trompée en jugeant qu'il s'agissait là d'une obligation dont Bernard ne tarderait pas à s'affranchir. Il ne fit rien pour s'en libérer. Ce séjour entraînait dans ses plans. L'Île était un précieux champ d'expériences pour les recherches scientifiques qu'il poursuivait avec obstination. En outre, il avait les raisons que l'on devine d'être là pour marquer les points dans le duel engagé entre Andrée et Isabelle. En conséquence, chaque samedi, que le temps fût beau ou que le vent soufflât en tempête, on voyait Bernard arriver de Bordeaux. Sa valise contenait les oiseaux dont il désirait achever la préparation. Il s'enfermait dans l'atelier de M. Ruiz. Andrée venait l'y rejoindre, sous couleur de l'aider dans une besogne où elle se

révélaît de jour en jour plus habile. Il ne lui gardait pas une gratitude exagérée de sa complaisance. Il avait une façon plutôt narquoise de la féliciter de ses progrès. De même qu'à présent il remplaçait son cousin, il comprenait fort bien qu'elle envisageait le moment où elle aurait peut-être à le remplacer, lui.

Cependant, c'était grâce à elle qu'il était chaque fois libre un peu plus tôt. Il s'empressait alors de sortir et de rejoindre Étienne Ruiz. On ne les revoyait plus l'un et l'autre que très tard dans la soirée. Il était bien rare qu'ils fussent de retour à l'heure fixée pour le repas. Si Andrée les attendait, Isabelle, la plupart du temps, avait déjà dîné et s'était retirée dans sa chambre. Lorsque, par exception, elle était encore à table, elle n'avait pas un mot, pas un geste pour les accueillir. Transis et confus, ils s'asseyaient humblement au coin du feu, faisant semblant de se sécher, attendant en réalité qu'elle eût fini. Ils s'entretenaient à voix basse de leurs exploits de la journée. Quel était cet étrange oiseau qui leur était apparu, l'espace d'une seconde, ramant de ses immenses ailes dans le brouillard ? Bernard penchait pour un cygne. Étienne soutenait qu'il s'agissait d'un eider. Et cet autre, qui avait brusquement mis en fuite une volée de mouettes, M. Ruiz ne craignait pas d'affirmer que ce ne pouvait être qu'un labbe cataracte. Le commis se refusait à l'admettre. C'était là une espèce rarissime, dont seuls le musée Fleurian et le musée de Bayonne avaient la chance, dans la région, de posséder un spécimen. Petit à petit, sans qu'ils s'en rendissent compte, le ton de leur discussion se haussait. Ils en arrivaient à ne plus se souvenir de la présence d'Isabelle. Elle se levait alors, et leur cédait la place avec un regard de mépris.

Elle partie, ils ne s'attardaient guère à leur repas. M. Ruiz était toujours pressé de retourner aux cahutes en branchages qu'il s'était fait construire un peu sur tous les points de la plage et des berges. Il n'eût manqué pour rien au monde un lever de lune au-dessus du fleuve, à cause du tumulte singulier que déclenche l'apparition de cette lumière jaune parmi le petit peuple invisible qui navigue au milieu des roseaux. Pour le moment, son observatoire d'élection se trouvait à l'embouchure d'un canal que deux ouvriers étaient occupés à creuser sur son ordre dans la partie nord-ouest de l'île. C'était l'endroit de sa propriété le plus isolé, celui où les oiseaux auraient le plus

de cha
Bernar
lemen
passé
exprim
Ils av
matio

Ap
çait à
sin de
progr
franc
rarem
à Ber
affaire
l'œuv
consi

—
que l
C'
rue P
leyre
conn
M. Ru
gent
B

—
fait d
ne po
eût l
pagn
réuss
mêm
ferm
Votr
gean
J'ajo
eux,
pour

de chances de n'être pas dérangés. Demeurés seuls, Andrée et Bernard employaient la fin de la soirée à se renseigner mutuellement, — avec quelle circonspection ! — sur ce qui s'était passé à l'Île Verte et à Bordeaux durant la semaine. Ils exprimaient en peu de mots ce qu'ils jugeaient bon de se dire. Ils avaient recours plus volontiers aux réticences qu'aux affirmations.

Après trois mois de cette nouvelle existence, on commençait à savoir un peu mieux où l'on était. Les recettes du magasin de la rue Saint-Rémy, qui avaient d'abord fléchi, s'étaient progressivement relevées. Ce trimestre avait donné quatre mille francs de bénéfices nets, chiffre qui n'avait été atteint que bien rarement avec M. Ruiz. Là-dessus, mille francs revenaient à Bernard, qui était à présent intéressé pour un quart aux affaires. Cette innovation, aussi adroite qu'équitable, était l'œuvre de M^{lle} Ruiz. Mais elle s'était arrangée pour que son cousin se figurât en avoir eu l'idée le premier.

— Quatre mille francs ! je vous félicite. Faut-il en conclure que le danger de la concurrence Cameleyre est écarté ?

C'était là le constant souci d'Andrée. La maison Cameleyre, rue Porte-Dijeaux, était la rivale de la maison Ruiz. M. Cameleyre fils, qui la dirigeait, ne pouvait, dans le domaine des connaissances en matière de taxidermie, être comparé à M. Ruiz. Mais, au point de vue commercial, il avait plus d'entregent et de méthode qu'Étienne, ce qui n'était pas difficile.

Bernard hocha la tête.

— Au début, répondit-il, vous vous rappelez si je me suis fait du mauvais sang. Cameleyre croyait son heure arrivée. Il ne pouvait imaginer qu'un magasin fermé trois jours sur sept eût la prétention de continuer la lutte. Il s'est mis en campagne, et nous a enlevé un bon tiers de nos clients. Mais j'ai réussi à les ramener à peu près tous. En outre, il y a tout de même un débouché qui semble devoir toujours lui demeurer fermé. Ce sont les musées, les établissements scientifiques. Votre cousin est trop avantageusement connu de leurs dirigeants. Il possède une culture que ces messieurs apprécient. J'ajouterai que les amitiés que je m'honore de compter parmi eux, tant à la Faculté qu'au Muséum, y sont peut-être aussi pour quelque chose. Enfin, tout va assez bien. Il est dommage,

seulement, que nous ne puissions tirer de l'île Verte un meilleur parti.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Eh ! je vous l'ai assez expliqué. Quand il s'est installé ici, le patron, pour nous arracher notre adhésion, pour nous dorer la pilule, nous a fait miroiter les avantages qu'il serait possible de retirer de l'île organisée en réserve ornithologique. De fait, c'est inouï ce qu'elle offrirait comme ressources, à cet égard. Je ne peux pas passer un dimanche ici, sans apercevoir un sujet tout à fait intéressant. Tenez, aujourd'hui encore, une échasse à manteau noir. Je l'avais là, à quelques mètres à peine. Proprement préparée, le musée de Bordeaux, qui ne possède pas de spécimen de cette espèce, me l'eût payée trois cents francs, comme un sou. Oui, mais au lieu de la contempler, il m'aurait fallu d'abord lui envoyer un petit coup de fusil. Malheureusement, vous connaissez les idées de votre cousin là-dessus. Rien à faire. Au début, j'avais songé à m'entendre avec les chasseurs de l'île, qui m'eussent repassé une partie de leurs prises. Pour ces gens-là, tout ce qui n'est pas comestible ne compte pas. Nouvelle désillusion, et toujours par la faute du patron. Vous savez qu'il est en train de se brouiller avec eux ?

— J'en ai eu des échos. Que se passe-t-il ?

— Oh ! quelque chose de très simple. Le premier acte de M. Ruiz a été d'interdire la chasse sur toute la portion de l'île Verte qui lui appartient. Dame ! ils n'ont pas été contents. Ils le seront de moins en moins, au fur et à mesure que la sauvage, traquée ailleurs, deviendra chez nous plus abondante. Ce sera alors pour eux un vrai supplice de Tantale. Le patron est libre de faire ce qu'il veut chez lui, d'accord ! C'est égal, il est toujours ennuyeux de se fâcher avec ses co-propriétaires. Tant qu'on est dans son droit, ça va bien. Le jour où l'on a le malheur de cesser un tout petit peu d'y être, les autres ne vous ratent pas. Enfin, tout ceci a pour but de vous faire comprendre qu'en ce qui concerne les oiseaux à naturaliser, l'île Verte ou rien, c'est tout comme. Restait une dernière ressource, les oiseaux vivants. Du côté sentimental, il n'y avait pas d'objection. Ils sont en effet traités dans les parcs zoologiques aussi bien qu'ici. Il était convenu avec le patron que nous leur vendrions ceux que nous aurions la chance de capturer. Ça pouvait

arriver à faire de jolis revenus, vous savez. Or, ne voilà-t-il pas qu'il vient de se raviser. Vous vous souvenez du fou de Bassan que nous avons trouvé il y a un mois et demi sur la plage, l'aile gauche fracturée. C'est vous qui l'avez soigné et guéri, mademoiselle Andrée. Il se porte aujourd'hui comme un charme, et deux kilos de poisson par jour ne lui font pas peur. Une bête pareille, c'est relativement rare; ça vaut de l'argent. Bon. Je me suis débrouillé. J'ai écrit cinq ou six lettres. Le jardin du Grand Rond, à Toulouse, m'a proposé quatre cents francs de l'animal. Je suis venu ici hier, espérant bien repartir demain matin avec lui. J'ai même été assez bête pour penser que j'allais recevoir les félicitations de M. Ruiz. Ah! bien oui! C'est tout juste s'il ne m'a pas avalé. Je n'ai pas insisté. Advienne que pourra. Désormais, je suis résolu à me cantonner dans ma petite besogne.

Il fit le geste de se laver les mains.

— De sorte, dit-elle, que vous n'avez plus maintenant aucune raison de revenir le dimanche à l'Ile Verte. Ce serait pour vous du temps perdu.

Il eut un sourire curieux.

— Si, fit-il, je reviendrai. D'abord, je crois que nous avons intérêt à causer, nous deux. N'est-ce pas votre avis? Sans nous, il n'y aurait plus qu'à mettre la clef sous la porte. Ce n'est pas lui qui nous remplacerait, hein? Ni elle. Et puis, à parler franc, j'y trouve mon avantage. Je ne borne pas mon ambition à être toute ma vie un vulgaire empailleur, un balayeur de boutique. La supériorité du patron, la mienne, notre supériorité sur Cameleyre, c'est l'Ile Verte. J'y ai déjà beaucoup appris, vous savez. Une thèse de doctorat, cela peut se fabriquer dans les bibliothèques. Mais dès qu'il y passe un certain courant d'air, on fait tout de suite la différence. Nos professeurs de la Faculté sont d'accord avec moi là-dessus. Jusqu'à présent, j'avais étudié l'histoire naturelle à peu près comme on va à son bureau. Aujourd'hui, je me sens un autre homme. Si fou qu'il soit, votre cousin a raison. Avoir vu voltiger un oiseau dans le vent, avoir tenu dans la main son petit corps tiède, cela est autrement instructif que n'importe quel traité, n'importe quelle planche pédagogique. Croyez-en celui qui vous parle. Il n'a rien d'un illuminé.

— Je le sais, dit-elle, avec un sourire

Il sourit aussi.

— Bien. Mais ce que vous devez savoir également, c'est que, lorsque j'ai accepté de me charger de quelque chose, je m'en acquitte avec conscience. Les résultats financiers du trimestre qui vient de s'écouler en sont la preuve. Soyez donc tranquille pour le magasin. Il n'aura pas à souffrir de mes travaux personnels. Je ne les ferai point passer avant lui.

— Je n'ignore pas qu'il ne peut être en de meilleures mains, répliqua M^{lle} Ruiz. Mais, hélas ! il ne suffit pas que ses bénéfices se maintiennent. Il faut encore qu'un équilibre budgétaire que nous avons eu tant de mal à assurer ne soit pas rompu par quelque nouvelle extravagance de mon cousin. Or, je suis loin d'être en repos de ce côté. Qu'est-ce que c'est, par exemple, que ce canal qu'il a donné ordre de creuser ?

— J'en ai causé avec lui, répondit le commis. Il entend créer là une sorte de ruisseau artificiel, sur les bords duquel les oiseaux, en avril prochain, seront à l'abri pour nicher et pondre.

— Combien cela va-t-il encore coûter ?

— Pas grand chose, d'après ses calculs. Pierres et pilotis, destinés à consolider le sable, sont fournis par la digue qui se trouve à proximité. Il n'y aura pas d'autre dépense que le salaire des ouvriers.

— C'est déjà suffisant. S'il me prévenait, au moins ! Et qui vous dit qu'après cette lubie, ce ne sera pas le tour d'une autre, plus dispendieuse encore ?

Bernard ne répondit pas. Le vent soufflait avec force dans la cheminée. La pluie ruisselait en traînées pâles sur les vitres obscures.

— Tenez, M^{lle} Andrée, savez-vous à quoi je pense ? fit brusquement le jeune homme.

— A quoi ? dit-elle, sur la défensive.

— Je pense, vous pensez comme moi qu'ils ont bien de la chance de nous avoir tous les deux. Il y aurait tout de même de l'injustice à ce que nous n'en fussions pas, un jour ou l'autre, récompensés.

Andrée avait pris les pincettes et s'était mise à remuer distraitement les braises de la cheminée. La porte du corridor n'avait pas été refermée par M. Ruiz. Le silence fut rompu par une quinte de toux venue de la chambre d'Isabelle.

Le commis tressaillit.

— Comment va-t-elle ?

— Vous avez entendu, dit simplement M^{lle} Ruiz.

— Je lui ai trouvé moins bonne mine encore que dimanche dernier.

Andrée continuait à tisonner.

— Elle ira sans doute mieux au printemps, se borna-t-elle à répondre.

Bernard secoua la tête.

— Vous savez bien que non, fit-il. Nous ne sommes qu'en janvier. Le mois de février est le plus dur à passer. Pour lui épargner ce mois-là, on a dû, les années précédentes, à trois reprises l'envoyer à Arcachon.

Andrée eut un geste vague. Le regard de Bernard ne la quittait plus.

— Savez-vous une chose, mademoiselle ? dit-il enfin. Le patron était cet après-midi en veine de confidences. Il m'a posé une question. Est-ce que vous vous fâchez si je vous la répète ?

— Quelle question ? fit-elle, impassible.

— Voici. « Que dirais-tu, m'a-t-il demandé, si tu apprenais mon mariage avec ma cousine ? »

M^{lle} Ruiz ne broncha pas.

— Eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

— Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, fit-elle, que vous avez dû avoir ensemble un autre sujet de conversation, qui aura suivi celui-là, ou l'aura précédé.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il serait extraordinaire que mon cousin vous eût consulté sur son mariage sans vous avoir entretenu aussi de celui de sa fille. Ce second projet vous intéresse en effet plus directement encore que l'autre.

— Aujourd'hui et hier font deux, dit le commis.

Ce fut au tour de M^{lle} Ruiz de l'interroger du regard. Pourquoi, eux qui n'avaient jamais risqué une allusion à ces choses, en parlaient-ils ce soir ? Oui, pourquoi ? A cause de cette toux, peut-être.

Bernard, cependant, avait souri.

— Écoutez, mademoiselle Andrée, poursuivit-il, je ne sais vraiment pas à qui je dirais la vérité, sinon à vous. J'ai pu évidemment nourrir certains espoirs, fonder certains projets. Votre cousin m'y encourageant, et encore une fois avec le travail que je fournis ici, il me semblait que j'aurais eu quelque droit à les voir se réaliser. A présent, j'ai une vue plus nette de la situation. D'une part, je sais que M^{lle} Isabelle est bien trop fière pour épouser quelqu'un qu'elle a toujours considéré ni plus ni moins qu'un domestique. D'autre part, j'ai réfléchi. J'ai fini par comprendre qu'elle ne me convenait pas plus que je ne lui conviendrais, moi.

— Elle est bien belle, pourtant, murmura Andrée d'une voix pensive.

— D'accord, fit-il. Mais il n'y a pas qu'elle. Et puis, d'ailleurs...

Involontairement, son doigt venait de se tendre vers la chambre où le bruit de la toux s'était fait plus rauque. Andrée baissa les yeux.

— Vous n'avez pas répondu à ma question de tout à l'heure? dit sourdement le commis.

— Êtes-vous chargé par mon cousin de me la poser?

— Il est assez grand pour le faire lui-même, répliqua-t-il. Mais je vous ai donné à l'instant un témoignage de ma confiance en vous. Or, je peux, pour des motifs divers, tenir à connaître le plus tôt possible le sens de la réponse que vous avez l'intention de lui faire.

Ils échangèrent un rapide coup d'œil.

— L'heure est bien avancée, dit Andrée avec nonchalance. Voulez-vous que nous reparlions de tout cela une autre fois, dans quelque temps, au mois d'avril, par exemple?

ÉTIENNE RUIZ n'avait pas été là pour accueillir sa fille le jour de son arrivée à l'île Verte. Il ne devait pas assister davantage à son départ.

Bernard ne s'était point trompé. Le mois de février fut épouvantable. Pendant trois semaines, vents et pluies ne cessèrent de s'acharner sur l'île. Elle disparut dans une espèce de noire draperie. On ne l'apercevait plus du Blayais, ni même du Médoc. La crue l'avait aux deux tiers submergée. Elle l'avait coupée en plusieurs îlots entre lesquels s'engouffraient

les remous torrentiels du fleuve. Pendant dix jours, elle resta séparée du reste du monde. Bernard, venu un samedi selon son habitude, ne trouva point de passeur qui consentit à lui faire franchir la Gironde débordée. Il coucha à Blaye et dut s'en retourner le lendemain soir à Bordeaux, après avoir, tout le dimanche, guetté vainement une accalmie. Ce fut à peine si, à deux ou trois reprises, il entrevit l'île. Elle avait l'aspect tragique d'un radeau sur le point de chavirer. Quels que fussent ses ressentiments contre Isabelle, le jeune homme ne put s'empêcher de frémir à l'idée qu'elle était là avec sa toux et ses pauvres poumons déchirés. Le samedi suivant, quand il revint, il ne la vit pas non plus. Elle était couchée depuis la veille.

— Eh bien ? demanda-t-il anxieusement à M^{lle} Ruiz.

— Je n'aime guère me plaindre, répondit celle-ci. Sachez cependant que je ne consentirais pas volontiers à revivre la semaine par laquelle je viens de passer.

— Elle va très mal, n'est-ce pas ?

— Comment en serait-il autrement ? Elle aura bien tout fait pour cela. Sans la fièvre qui a fini par la terrasser, elle n'aurait jamais consenti à rester dans sa chambre. Quand elle y a été contrainte, j'ai pris la précaution de retirer la clef de sa porte, pour l'empêcher de s'enfermer, pour pouvoir continuer à la soigner. Elle a déliré toute cette nuit. Maintenant, elle sommeille un peu. Voulez-vous que je vous la montre ?

— Non, non ! fit précipitamment Bernard.

Il était beaucoup plus troublé qu'il ne se le serait figuré.

— Et son père ?

— Son père ? fit Andrée en haussant les épaules. Il n'a jamais été aussi satisfait.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Eh oui ! vous le savez bien. Un déluge pareil, c'est une bénédiction pour les oiseaux sauvages. Ils se sont abattus sur l'île par volées encore plus énormes qu'au moment des grands froids. Mon cousin ne pense plus qu'à eux. Il ne vit plus que pour eux. Sa seule crainte, au plus fort de la crue, a été que l'eau n'envahisse les volières. Dans l'une, vous vous rappelez, il y avait cinq ou six de ces bécasseaux qu'il a ramassés l'autre jour, blessés sur la plage. Il les a installés ici, dans une des chambres du haut. Tandis que je suis en train de m'occuper de sa fille, c'est de leur santé à eux qu'il s'inquiète. Au reste,

allez donc causer un instant avec lui. Vous serez édifié.

Le commis sortit sans mot dire. Une demi-heure après, il était de retour. Andrée, dans la cuisine, préparait une tisane pour sa nièce qui venait de se réveiller.

— C'est vraiment inouï. Je l'ai trouvé au bord de son canal le long duquel il aligne toute une série de clayonnages d'osier. Je n'ai pas eu le temps d'ouvrir la bouche. Déjà il m'exposait son nouveau projet. Les vanneaux seront ici dans quelques jours. Ils vont contruire leurs nids dès la fin de mars. Le patron est persuadé qu'ils les installeront sur ses clayonnages. « C'est pour toi que je travaille, mon garçon ! » a-t-il ajouté. Il s'est mis en effet dans la tête de me voir consacrer ma thèse aux Charadriidés, famille à laquelle appartiennent les vanneaux. Je n'en revenais pas, mademoiselle Andrée, de tant d'inconséquence. « Savez-vous que votre fille est en train de mourir ? » lui ai-je tout de même dit. Il a trouvé le moyen de rire. « Qu'est-ce que tu chantes là ? Un rhume, un petit rhume de rien du tout ! Quoi de plus naturel, à la fin de l'hiver ? Avec les beaux jours qui arrivent, il n'y paraîtra plus. C'est bien heureux pour elle que je ne l'aie pas laissée à Bordeaux. L'atmosphère y est empoisonnée. Tu n'as qu'à te regarder toi-même dans une glace, mon ami... La chère enfant, elle ne se doute pas de la surprise que je lui réserve. Oui, une espèce inconnue que je viens de découvrir, un bijou, une hirondelle de mer noire et jaune, à laquelle je donne son nom, *sterna isabela*, la sterne Isabelle. » Je n'ai pas eu le courage de l'écouter davantage. Je l'ai planté là.

— Je vous avais prévenu, dit Andrée. Il n'y a plus à compter sur lui. Si une décision s'impose, ce sera à nous de la prendre.

— Il n'y en a qu'une. Votre nièce doit quitter l'Île Verte le plus tôt possible.

— D'elle-même, elle n'y consentira jamais.

— Nous lui en ferons donner l'ordre par le médecin.

— Elle dira que nous avons voulu nous débarrasser d'elle.

— Si nous la laissons mourir ici, répliqua le commis, ce sont les autres qui le diront.

Le départ d'Isabelle pour Arcachon ne put avoir lieu qu'un mois plus tard, au début d'avril. On avait attendu le printemps,

car la traversée du fleuve, suivie de six heures de voiture dans le brouillard et la pluie, n'eût pas manqué d'être fatale à la jeune fille. C'était une journée d'une douceur maladive, avec un soleil trop brillant pour un air encore trop froid. Les oiseaux fêtaient le retour de la belle saison. Ils caquetaient et voletaient autour de la maison, revêtus de leur neuve parure d'amour. Les pluviers dorés fraternisaient avec les mouettes. Au milieu des barges rousses et des sarcellines, un butor étoilé se promenait. On n'avertit Isabelle qu'au dernier moment, lorsque les deux infirmières venues de la maison de santé d'Arcachon pour la chercher furent arrivées à l'Île Verte. Contrairement à la crainte qu'en avait Andrée, elle était si faible qu'elle n'opposa aucune résistance. Lorsqu'on eut fini de l'habiller, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Tu en es arrivée à ce que tu voulais, dit-elle à sa tante. Mais sois tranquille : cela ne te portera pas bonheur.

M^{lle} Ruiz, aussi pâle qu'elle, détourna la tête. Quant à Bernard, il n'essayait pas de dissimuler son bouleversement.

— C'est l'heure de partir, dit une des gardes.

— Et votre père, mademoiselle, dit l'autre infirmière qui connaissait M. Ruiz, il n'est pas là ?

— Mon Dieu, gémit Bernard, incapable de se contenir plus longtemps, où est-il encore ? Elle ne peut pourtant pas s'en aller comme ça ! Attendez une minute. Il va revenir. Je vais aller le chercher.

— Je vous le défends, murmura Isabelle.

Et elle se laissa emporter.

Vers sept heures, selon leur coutume, Bernard et Andrée se retrouvèrent dans la salle à manger. Ils y furent bientôt rejoints par M. Ruiz. Il entra sur la pointe des pieds, l'air mystérieux.

— Regardez ! dit-il.

Dans un mouchoir, qu'il entr'ouvrit, il leur montra trois œufs bruns, mouchetés de noir.

— Des œufs de vanneaux, mes enfants, mes chers enfants. Oui, les premiers. J'ai tenu à vous les montrer. Mais vite, que j'aille les rapporter, pour que la mère ne s'aperçoive de rien !

Sur le seuil, il se retourna, et, avec un sourire d'orgueil ineffable :

— Vous verrez, dit-il, avant quinze jours, la belle petite famille que nous allons avoir !

II

Au cours de l'été suivant, l'île Verte fut chaque dimanche un but d'excursion et un sujet de curiosité pour les oisifs de Blaye, Lamarque, Plassac, Villeneuve et autres localités riveraines. Ils contournaient l'île en barques, manœuvrant pour passer aussi près que possible de sa pointe nord. La violence du courant ne leur permettait d'admirer que très peu de temps et d'assez loin l'étrange repaire de M. Ruiz. Cette vision suffisait à leur émerveillement. Ils savaient d'avance que cet enclos n'était pas un jardin zoologique comme les autres, qu'ils n'y apercevraient que des oiseaux d'eau. Mais en quel nombre, et de quelle charmante disparité! Tous les échassiers, tous les palmipèdes qu'effarouchaient les coups de fusil des chasseurs ou le sifflet des navires se réfugiaient là. Une bienheureuse trêve-Dieu régnait sur ce coin de terre. Les gens venus avec l'intention de railler se taisaient soudain. Ils repartaient comme frappés de crainte respectueuse. Ainsi des touristes, qui ne se sont pas gênés pour pénétrer bruyamment dans une église, en ressortent presque toujours attentifs à ne faire aucun bruit.

Une admiration aussi discrète, aussi touchante, n'empêchait pas Étienne Ruiz de maudire ces après-midi dominicales, pendant lesquelles il ne cessait de voir défiler, mentons appuyés au plat bord des embarcations, des visages d'hommes, de femmes et de marmots extasiés. Lui qui eût passé des heures à réchauffer une sarcelle endolorie, il vouait du fond de son cœur ces infortunés aux pires catastrophes nautiques. Ceux d'entre eux qui eurent l'enfantillage de solliciter par lettre la permission de parcourir quelques instants son mystérieux domaine ne reçurent jamais de réponse. Au début, il avait été obligé de faire une exception polie en faveur des co-propriétaires de l'île. Mais ses rapports avec eux s'étaient si vite aigris qu'il n'eut bientôt plus à accorder une autorisation qu'on avait cessé de lui demander.

Bien entendu, cet ostracisme fut levé pour les visiteurs dont la venue faillit rendre Étienne fou de joie et d'orgueil. Il s'agissait du président de la Société Linnéenne de Bordeaux, du directeur du Muséum, et du doyen de la Faculté des

Sciences flanqué de trois de ses professeurs. Ils arrivèrent un samedi de juillet, pilotés par Bernard. Celui-ci avait fini par piquer leur curiosité, en leur vantant les résultats obtenus en moins de dix mois par M. Ruiz, résultats dont le détail n'allait pas sans éveiller quelque peu leur scepticisme. Force leur fut de se rendre à l'évidence. Dans cette extraordinaire colonie, ce qui les combla de stupéfaction, ce fut naturellement la présence d'espèces aussi rares que le pétrel glacial, le goéland de Sabine ou le grèbe à col noir; mais aussi, mais surtout la bizarre fascination qu'exerçait Étienne sur les oiseaux réputés les plus sauvages. Il fallait les voir répondant à peu près tous à son appel, se hâtant vers lui avec des cris de joie discordante. « Comment avez-vous fait, lui demandaient ces messieurs, pour parvenir à les apprivoiser de la sorte ? » Et lui, avec son éternel sourire timide, il répondait : « A vrai dire, je ne sais pas. Je crois qu'il m'a suffi de les aimer. »

S'il eût distrait un peu de cet amour au profit de ses semblables, M. Ruiz serait parvenu peut-être à éviter tout ou partie des complications dans lesquelles ses démêlés avec les autres propriétaires de l'Île Verte allaient l'entraîner. Celle-ci commençait, sinon à se peupler, du moins à être habitée par quelques hôtes sédentaires. Jusqu'alors, elle n'avait été qu'un rendez-vous de chasse. Étienne s'y était installé au moment où l'on essayait de la transformer en exploitation agricole. On y plantait du blé et de la vigne. On venait d'y construire quelques maisonnettes qui abritaient déjà cinq ou six familles de métayers. Pour l'instant, on ne pouvait même pas dire qu'Étienne Ruiz vécût avec les nouveaux venus en mauvais termes. Eux et leurs maîtres, il les ignorait. Une haie de fils de fer séparait ses terres du reste de l'île. Il ne fût venu à aucun des paysans l'idée de franchir cette barrière pour jeter un coup d'œil sur ce qui se passait là-bas. Ils considéraient leur voisin comme un sorcier dangereux. Ils éprouvaient à son endroit une terreur superstitieuse encore plus efficace que la curiosité. Ils n'étaient renseignés sur ses faits et gestes que par les racontars des ouvriers qui travaillaient chez lui.

Ces ouvriers étaient les terrassiers qui avaient creusé le canal dont il a été question plus haut. Le but poursuivi par

Étienne se trouvait atteint. Les vanneaux s'étaient laissé séduire par ce ruisseau ménagé à leur intention. M. Ruiz avait compté sur ses bords une trentaine de leurs nids. Il attendait avec anxiété le mois de novembre, qui est l'époque où ces oiseaux émigrent, afin de savoir si ceux qui étaient nés là repartiraient. Encouragé par ce premier succès, et aussi par les félicitations que lui avaient, lors de leur visite, prodiguées les sommités scientifiques de Bordeaux, il avait convoqué à nouveau son entrepreneur. Les travaux furent repris. Pelles et pioches derechef sillonnèrent en tous sens le nord de l'île. Vers la mi-octobre, le mauvais temps arrêta la besogne. Andrée tint à régler tout de suite la note. Quand elle en dit le chiffre à Bernard, le commis eut un haut-le-corps. Ils se regardèrent avec accablement. L'un et l'autre, pourtant, ils étaient sans reproche. Ils n'avaient cessé de multiplier à M. Ruiz les avertissements. Il ne les avait pas écoutés. Qu'y faire ? Il était le maître. On ne pouvait l'empêcher de disposer à son gré de sa fortune. Tout ce qu'ils réussirent à obtenir de lui, ce fut la promesse qu'il n'engagerait plus de telles dépenses qu'après les avoir consultés. Sans quoi, on n'aurait, à bref délai, d'autre ressource que d'hypothéquer la maison de la rue Saint-Rémy.

Du moins, Étienne en avait eu pour son argent. Ce n'était plus une, mais trois rivières en miniature qui serpentaient à présent sur son domaine, trois rivières reliées entre elles par un enchevêtrement de canaux où râles et foulques s'ébattaient à cœur joie. Ilot dans l'île, la maison et ses dépendances étaient cernées par un véritable lacis aquatique, au-dessus duquel tournoyaient sans fin des hordes d'oiseaux accourus de tous les coins de l'estuaire. Ils étaient bien trop avisés pour s'attarder ailleurs, partout où pouvaient les menacer les fusils émergeant des tonnes traîtresses. Ils désertaient le sud et le centre de l'île pour venir pulluler au nord. Chaque détonation valait au phalanstère Ruiz de nouvelles recrues. Il faut connaître l'âme des chasseurs si l'on veut se rendre compte de l'amer dépit qui envahit ceux de l'île Verte. Un tiers leur en était interdit, d'où l'innombrable gibier qui s'y réfugiait semblait les narguer. Deux ou trois démarches, tentées d'abord discrètement, puis d'une manière plus âpre, eurent auprès d'Étienne le succès que l'on devine. Le notaire qui avait dressé

l'acte de vente, sommé à son tour d'intervenir, eut beau invoquer la coutume et l'usage, se réclamer de la bonne foi qui doit présider à l'exécution des contrats, Étienne fit la sourde oreille. Sa clôture de fils de fer fut renforcée. Des écriteaux la dominaient, sur lesquels *Défense d'entrer* était tracé en énormes caractères. On se figure la douceur des regards qui pouvaient s'échanger, de chaque côté de cette barricade, lorsque le hasard venait à mettre l'ami des oiseaux en présence d'un groupe de leurs persécuteurs. Bécassines, râles, poules d'eau blessées réunissaient leurs dernières forces pour aller s'abattre chez lui. Les chiens, au début, se hasardèrent à les y poursuivre. Ils en ressortirent dûment rossés, queue entre les jambes, avec des hurlements de douleur. Étienne faisait bonne garde. Mais cette vigilance finissait par lui prendre trop de temps. Il s'en affranchit d'une façon brutale, et qui équivalait à une déclaration de guerre en règle. Les écriteaux interdisant l'entrée de sa propriété furent doublés par d'autres, ces derniers destinés à prévenir charitablement les importuns de la présence de pièges à loups. Ce n'était pas une menace vaine. Une bonne douzaine de ces engins, prêts à se détendre, dissimulaient sous les touffes d'ajones leurs crocs d'acier, aussi redoutables pour les chevilles des chasseurs que pour les pattes des épagneuls.

Le commissionnaire qui les apporta un matin de février était également chargé d'une lettre adressée à M. Ruiz. Il la remit à Andrée. Elle l'ouvrit, comme elle les ouvrait toutes, car il y avait beau jour qu'Étienne ne s'intéressait plus à sa correspondance. Cette lettre, la troisième qui, en dix mois, leur parvenait d'Arcachon, annonçait la mort d'Isabelle. Ses obsèques ne devaient avoir lieu que le surlendemain, afin de donner à son père le temps d'arriver.

* * *

Le voyage de l'Île Verte à Arcachon n'était pas en 1860 une petite affaire. Il était difficile de couper par le Médoc et les landes de Gironde, où il n'existait guère à cette époque de routes carrossables. Le mieux était de se rendre de Blaye à Bordeaux, pour prendre dans cette ville la diligence de la Teste. Si l'on tenait à accomplir le trajet dans la même journée, il fallait, pour la moitié du parcours, s'adresser à une agence

de voitures particulières. Ce fut à ce parti que s'arrêta M^{lle} Ruiz. L'homme qui avait apporté les pièges fut chargé de lui commander une berline pour le lendemain matin. Une barque vint la chercher à six heures. Il ne faisait pas encore jour. Seules, de grandes fissures d'un violet rougeâtre commençaient à fendre vers l'est la croûte obscure du firmament.

Il était onze heures quand la berline s'engagea dans la rue Saint-Rémy. Bernard se trouvait au fond de l'arrière-boutique. Il ne se dérangea pas lorsque la sonnette de la porte retentit, absorbé qu'il était par l'empaillage d'un ramier. Il sursauta en apercevant M^{lle} Ruiz.

— Vous ?

— Elle est morte, dit Andrée.

— Morte ?

— Oui, avant-hier.

— Et lui ? demanda-t-il, par acquit de conscience.

— Lui ?

— Il n'est même pas venu !

Elle haussa les épaules.

— Les enfants pleurent beaucoup, dit-elle, et, moins d'une heure après, ils sont retournés à leurs amusements.

— Tout de même, ne put s'empêcher de murmurer le commis, voilà qui va changer bien des choses.

Il n'en dit pas plus long. Ils étaient habitués l'un et l'autre à se comprendre du regard.

— Tiens, fit soudain M^{lle} Ruiz, c'est un ramier que vous êtes en train de monter ?

Il rougit.

— J'ai bien fini par être obligé d'accepter toutes les commandes, répondit-il avec quelque âpreté. Se spécialiser dans les oiseaux d'eau, c'était très joli jadis. Mais aujourd'hui, avec les moyens dont je dispose, et la concurrence !.. Je ne tiens pas à laisser filer les clients.

— Vous avez raison, fit Andrée.

Elle n'en dit pas davantage. Il n'en eut pas moins l'impression qu'elle pensait : « Vous auriez peut-être pu m'avertir. » A l'île Verte, en effet, elle continuait à mettre au net la comptabilité du magasin, et il ne lui avait jamais encore fait établir de factures que pour des oiseaux aquatiques.

— Je n'ai pris cette décision qu'il y a une quinzaine de jours, crut devoir ajouter Bernard.

— Je vous répète que vous avez eu raison, dit M^{lle} Ruiz.

Il tint à changer de conversation.

— C'est à une heure que vous partez, par la diligence de la Teste ?

— Naturellement. Je vous prierai même de passer aux messageries, et de me retenir une place, dans le coupé, si c'est possible.

— J'y vais, dit-il, endossant sa veste.

Lui sorti, M^{lle} Ruiz monta au premier étage. Dans sa chambre, glaciale et aux trois quarts vide, elle ouvrit l'armoire où étaient restées celles de ses modestes robes qu'elle avait jugé inutile d'emporter à l'île Verte. Comme elle était déjà habillée de noir, elle n'eut qu'à chercher un châle de même couleur, ainsi que le voile de crêpe avec lequel elle avait porté le deuil de la mère d'Isabelle. Il n'y avait pas cinq ans qu'elle avait remis ce crêpe et ce châle une dernière fois, lors du service funèbre célébré en mémoire du lieutenant Ruiz.

Puis, elle parcourut la maison. Tout ce qu'elle y vit attes-
taient les qualités de travail et d'ordre de Bernard. Elle ne s'en étonna point. Elle savait que ce n'était pas de ce côté qu'on pouvait avoir à craindre de lui des surprises désagréables.

Il revenait, ayant à la main deux ou trois paquets.

— Je suis allé acheter de quoi vous faire déjeuner, expliqua-t-il.

— Je vous remercie, dit-elle. Mais ce n'était pas la peine. Je me serais contenté de ce qu'il y a.

Il rit.

— Vous n'auriez rien trouvé du tout. Je ne mange que le soir, ma besogne achevée.

Il l'observait, tandis qu'elle défaisait les paquets et mettait le couvert. Ses vêtements de deuil rendaient plus saisissantes la pâleur, la finesse, la beauté singulière d'Andrée. Sur le coin de la cheminée, il y avait un daguerréotype d'Isabelle. Les yeux du commis allaient de la vivante au portrait de la morte.

M^{lle} Ruiz s'aperçut-elle de ce manège ? Elle fronça légèrement les sourcils.

— Avez-vous retenu ma place ?

— La voici.

Il retirait deux billets de son portefeuille.

— Je me suis permis, dit-il, non sans un peu de gêne, d'en retenir une autre aussi pour moi. Je désirerais aller avec vous là-bas. Mais il ne faut pas que cela vous dérange.

A son tour, elle le regarda. Il rougit plus fort que tout à l'heure. Il est dur de se sentir suspecté pour des calculs, des arrière-pensées que l'on n'a pas eues, peut-être...

— Je vais m'habiller, balbutia-t-il, je n'en ai pas pour plus de cinq minutes.

Et il la quitta, n'ayant même pas attendu sa réponse.

Lorsqu'il fut de retour dans la salle à manger, Andrée eut quelque peine à le reconnaître, vêtu qu'il était de façon presque élégante. Il avait des bottes vernies, une redingote qui lui allait bien, une cravate nouée sans trop de maladresse. A quoi répondait cette transformation ? M^{lle} Ruiz ne se fût jamais doutée que le commis pourrait s'intéresser un jour à de tels détails. Ce n'était donc pas uniquement à l'achat d'ouvrages scientifiques qu'avaient été consacrés ses premiers gains un peu importants ! Peut-être, après tout, en sollicitant l'autorisation de l'accompagner, n'avait-il eu d'autre but que de lui apparaître sous ce nouvel aspect.

Lui, cependant, demeurait debout devant elle, de plus en plus gêné, l'air suppliant. On eût dit qu'il quêtait un mot d'approbation, un compliment, une phrase plus douce. Mais elle s'obstinait dans son mutisme. Et ce fut lui qui de nouveau dut se décider à parler, d'une voix presque douloureuse, dans laquelle Andrée eût été injuste de ne pas cette fois démêler de la sincérité.

— Comme vous êtes belle ! dit-il faiblement.

La diligence atteignit la Teste à la nuit tombée. Le bassin brillait sous la lune hivernale. A l'horizon se dressait la barre sonore et sourde de l'Océan. Pour franchir les quatre kilomètres qui les séparait d'Arcachon, ils durent emprunter un de ces véhicules connus sous le nom de *voitures de sable*, et qui sont encore en usage aujourd'hui, entre Andernos et le Cap-Ferret. Au-dessus d'eux, la voûte ininterrompue des pins déroba à leur vue le scintillement givré des étoiles.

Depuis Bordeaux, ils n'avaient guère échangé de paroles. Andrée avait mis son compagnon au courant de ce qui s'était passé à l'Île Verte durant la semaine.

— Mardi, nous avons reçu la visite d'un employé des Ponts et Chaussées.

— Tiens, avait fait le commis, qu'est-ce qu'il voulait?

— Je l'ignore. M. Ruiz n'a pas consenti à le voir. Ce monsieur s'est borné à dire qu'il reviendrait.

— Qu'y a-t-il eu encore?

— Pas grand chose. J'ai eu à payer hier une note de six cents francs, pour les pièges, vous savez. Ah! j'y pense, l'entrepreneur aussi est venu. J'ai bien peur que, malgré sa promesse, mon cousin ne nous entraîne au printemps dans de nouvelles dépenses.

— Il faudra nous arranger pour mettre bon ordre à tout cela, dit Bernard. N'oubliez pas qu'à présent c'est votre fortune que vous défendez.

Et comme, sous les morsures de la bise, elle frissonnait, il se déboutonna de son manteau et lui en couvrit de force les épaules.

De rares lumières dispersées dans la forêt; des dunes entrevues; la rumeur de la mer plus proche... Arcachon. Ils trouvèrent vite la maison de santé. On avait mis Isabelle en bière l'après-midi. Ils furent conduits dans sa chambre. Ils prièrent quelques minutes auprès des deux chaises sur lesquelles s'allongeait le cercueil recouvert du drap blanc des vierges.

— A-t-elle souffert? crut devoir s'enquérir Andrée.

— Pas beaucoup, répondit une garde.

Une autre ajouta sèchement :

— Elle s'est tout de même vue mourir.

M^{lle} Ruiz jugea inutile de demander pourquoi, dans ces conditions, on avait attendu si tard pour prévenir la famille de la moribonde. Elle se doutait trop de la consigne qu'Isabelle avait dû donner, et de la réponse qui lui serait faite. Dépitée de n'être pas questionnée davantage, la garde poursuivit :

— C'est au cimetière d'Arcachon qu'on l'enterre, bien entendu. Elle l'a exigé formellement, à plusieurs reprises, devant témoins. Quant à ses autres volontés, il y a un testament dont le notaire vous donnera demain connaissance. Il s'appretait à faire le voyage de Bordeaux. Mais puisque vous vous êtes décidés à venir...

Les obsèques eurent lieu le matin, et la formalité de l'ouverture du testament tout de suite après. Ils eussent donc eu

le temps de reprendre la diligence qui ne partait de la Teste que vers deux heures. Mais Bernard ne l'entendit pas ainsi. Il loua une voiture jusqu'à Bordeaux. Encore une fois, il ne lui déplaisait point de parader devant M^{lle} Ruiz avec l'autorité toute neuve que lui conféraient ses économies de l'année. Elle, de son côté, ne fut pas mécontente d'échapper au redoutable trajet d'Arcachon à la Teste en carriole découverte, sous la pluie qui tombait à torrents. Tout en se gardant de remercier le commis, elle lui eut une secrète gratitude de son attention.

Ils s'arrêtèrent dans une auberge pour déjeuner. Ils se dépêchèrent, car elle était pressée de repartir.

— Soyez sans inquiétude, dit Bernard. Notre voiture va plus vite que la diligence. Nous serons à Bordeaux à six heures, au plus tard.

— Tant mieux ! fit-elle.

Visiblement, elle avait hâte qu'il y eût le plus de distance possible entre eux et Arcachon. Cette nuit passée presque tout entière auprès du cercueil, cette chapelle glacée, ce cimetière où on se les montrait du doigt tous les deux, où l'on n'avait pas cessé de chuchoter sur leur passage, tout cela avait fini par avoir raison du courage et de l'impassibilité de M^{lle} Ruiz.

Bernard, lui, se préoccupait surtout de retrouver dans sa mémoire les termes exacts du testament d'Isabelle.

— J'ai prié le notaire de nous en envoyer dès qu'il pourra une expédition, dit-il.

Elle eut un geste d'insouciance.

— Pourquoi ? Ce qui est terminé est terminé, grâce à Dieu !

— Vous croyez cela. Il va y avoir tout de même des dispositions à prendre. Elle ne laisse à son père que ce qu'elle n'a pu lui enlever.

— Cela vous étonne ? fit Andrée avec ironie.

— Non, cela ne m'étonne pas. Quoique, enfin, une fille... vis-à-vis de son père !... Ce sont heureusement des choses qui ne se voient pas souvent. Mais il faut se rendre compte de la situation. Votre nièce n'avait pas d'héritier du côté maternel. M. Ruiz est réservataire pour un tiers. Sur les soixante mille francs, qu'elle tenait de sa mère, il y en a par conséquent vingt mille qui reviennent au patron. Oui, mais, ces soixante mille francs, il les avait dans ses affaires. Il en servait la rente à M^{lle} Isabelle. C'est donc quarante mille francs qu'il va avoir

à décaisser, et tout de suite. Car ce sont les hospices qui sont institués légataires pour cette somme, et je les connais : ils sont toujours pressés de courir après leur argent.

— Nous penserons à tout cela demain, dit-elle avec un peu d'impatience. J'ai froid.

Machinalement, elle s'était serrée contre lui. Les cahots de la voiture les rapprochaient encore davantage. Il lui donna, comme la veille, son manteau, et enveloppa ses pieds dans une couverture dont il avait eu la précaution de se munir.

Bernard s'était trop fié à son attelage. Vers six heures, la diligence les dépassa. Après la Croix d'Ilinx, un de leurs chevaux s'était défermé. Ils avaient dû faire une halte assez longue.

— Nous aurions avantage à dîner à Pessac, proposa timidement le commis, lorsque les premières maisons du village apparurent. Il y a encore trois bonnes lieues jusqu'à Bordeaux. Quand nous arriverons, toutes les boutiques de comestibles seront fermées. Dans un hôtel, nous risquerions d'être reconnus. Et en deuil, comme nous le sommes...

— Diner ici ? fit Andrée. Mais où ?

Interrogé, le cocher leur apprit qu'il y avait à Pessac une auberge excellente, devant laquelle il les arrêta. Bernard descendit.

— Nous ne serons pas mal, dit-il, après avoir parlementé avec l'hôte. Et savez-vous comment s'appelle cet endroit ?

— Non.

— *Au Canard Sauvage.*

Ils rirent tous deux.

— A cette heure, que peut bien faire le patron, seul dans son île ? dit Bernard.

— Eh ! répondit Andrée, je peux bien en tout cas vous assurer d'une chose, c'est qu'il ne pense pas à nous.

On les introduisit dans une petite pièce où flambait un feu clair. Cette lumière et cette chaleur les mirent à leur aise. Ils se regardèrent en souriant.

— Il paraît, dit le commis, qu'on trouve facilement des voitures, ici. Si c'est vrai, je vais payer la nôtre, et la renvoyer.

— Faites, approuva Andrée.

Et elle s'assit au coin de la cheminée.

Il ne demeura pas absent bien longtemps. Il avait dû

donner des ordres, car ce ne fut pas un repas ordinaire qu'on leur servit. Des anguilles en matelote; du confit d'oie; un salmis de sarcelles...

— *Querquedula crecca*, dit Bernard en riant. Voilà un plat qu'on n'a guère de chance de voir sur la table de l'Île Verte.

Andrée rit aussi. A la demande du commis, l'hôtelier venait d'apporter une bouteille de vieux Sauternes, qui projetait sur la nappe son ombre dorée et mouvante. Ce n'était peut-être pas exactement le vin qui eût convenu avec le gibier. Mais Bernard était bien excusable. Le monde ne s'est pas fait en un jour.

Quant à M^{lle} Ruiz, après ces deux lugubres journées, après trente années presque aussi lugubres, pour la première fois, elle se laissait aller, elle avait l'illusion de vivre. Depuis trop longtemps, depuis toujours, elle s'était raidie, elle avait combattu. Maintenant, pour quelques heures, quelques minutes peut-être, il n'y avait plus qu'une femme en face du jeune Beyrie.

Allait-il savoir en profiter?

— Il va tout de même falloir songer à partir, murmura-t-elle, comme dix heures sonnaient dans la pièce voisine.

Il se leva et sortit à regret.

— Écoutez, dit-il, lorsqu'il fut de retour, j'ai pris mes renseignements. Atteler les chevaux, faire douze kilomètres dans l'obscurité avec la pluie qui redouble : nous ne serons jamais arrivés avant minuit. Or, vous savez ce que c'est que la maison, quand il n'y a pas de feu. On y gèle.

Il hasarda, d'une voix que son audace rendait un peu tremblante :

— Ne serait-il pas préférable de coucher ici?

— Soit! dit-elle.

III

Les héros véritables de ce livre ne sont ni Étienne, ni Andrée Ruiz, ni le riche Bernard, ni la pauvre Isabelle morte, mais les oiseaux. Après soixante ans passés, ils tournent encore au-dessus de l'Île Verte. Ils la visitent dans l'orage ou parmi les glaciales nuits d'hiver. On retrouve sur son sable, quand

le jour se lève, la marque de leurs pattes étoilées. Ses abords continuent à frémir de leurs appels lugubres. Sans eux, que resterait-il des mornes cendres que je me suis donné pour tâche, quelques minutes, de réchauffer ?

Ainsi que l'avait prévu Bernard, l'hospice d'Arcachon, héritier d'Isabelle, ne fut pas long à exiger son dû. Andrée, de son côté, n'eut de cesse que ces quarante mille francs fussent réalisés et versés. Elle semblait, par cette hâte, vouloir éteindre moins une dette que jusqu'au souvenir de sa nièce. Rien dans l'Île Verte, désormais, ne rappela la disparue, sauf, peut-être, parfois, au milieu d'une conversation, un brusque silence, que l'on rompait plus brusquement encore. Sa chambre même n'était plus sa chambre. Bernard y était installé. Il y passait le plus clair de son temps, lorsqu'il venait, du samedi au lundi, selon son habitude. Il travaillait à sa thèse avec de plus en plus d'acharnement, et les livres et les revues qui lui étaient nécessaires avaient fini par se trouver à l'étroit dans la petite pièce du premier étage qui lui avait été attribuée tout d'abord.

M^{lle} Ruiz mit à le seconder dans son labeur une sorte de passion. Elle l'aida en le libérant de tous ses autres soucis. Elle exigea qu'il lui apportât chaque samedi tous les oiseaux que pendant la semaine on lui avait confiés pour les empailler. Il remportait le lundi suivant, préparés et montés par elle, ceux avec lesquels il était venu la semaine précédente. Elle n'acceptait même pas qu'il la remerciât. Elle avait un sourire, un doux haussement d'épaule pour lui signifier que c'était là de sa part chose toute naturelle. Ne poursuivaient-ils pas tous deux un but identique ? N'étaient-ils pas liés par le même pacte d'association ? Il était normal que, le déchargeant de la moitié de la besogne qu'elle pouvait accomplir à sa place, elle lui permit de se consacrer tout entier à l'autre.

Des deux êtres entre lesquels elle vivait, l'un prisonnier de ses calculs et de son ambition, le second de sa démente grandissante, aucun sans doute n'avait la liberté d'esprit qu'il eût fallu pour rendre hommage à l'étendue de l'effort fourni par Andrée. Peut-être préféraient-ils tout simplement, dans leur égoïsme, ne pas songer à ce que pouvait être l'emploi d'une de ses journées. Heures médiocres, monotones, bien peu en accord avec la singulière qualité de cette âme ! Mais on eût dit

que M^{lle} Ruiz mettait de plus en plus son orgueil à devenir indispensable en tout et à tous. Levée en n'importe quelle saison avec le jour, elle ne bénéficiait plus jusqu'au soir d'un seul instant de répit. Deux fois la semaine, la veuve du matelot de Blaye passait le fleuve pour abattre un peu des grosses besognes auxquelles Andrée ne pouvait pourtant pas s'abaisser. A part cela, le reste du temps, elle faisait tout, et faisant tout, elle avait l'air de ne rien faire, comme ces grands laborieux dont la table de travail est perpétuellement vierge de dossiers et de paperasses. A voir les mains de fine cire d'Andrée Ruiz, on ne se serait pas douté que ces mains, dans la même journée, épluchaient les légumes, cuisaient les aliments, ravaudaient le linge de la maison, manipulaient les dangereux scalpels et les drogues corrodantes, pansaient les oiseaux meurtris par le plomb des chasseurs ou les coups de matraque des orages. A voir cette tête sereine et calme, on ne pouvait imaginer que c'était le creuset où les plus graves soucis venaient s'accumuler. Bernard n'avait plus de pensées que pour sa thèse, Étienne que pour ses amis des airs et des eaux. A Andrée incombait tout le reste, correspondance, tenue des livres, règlement des factures, sans compter bien d'autres soins, bien d'autres inquiétudes qu'elle eut assez de maîtrise sur elle-même pour ne point laisser soupçonner. Elle s'acquittait de cette tâche écrasante avec une aisance si simple que ses obligés ne songeaient même plus à lui en savoir gré.

On l'eût même enviée plutôt, car, par-dessus le marché, elle paraissait heureuse, bien qu'elle fût de ces êtres à qui il semble impossible que ce qualificatif puisse être un jour accolé. Il était non moins impossible pourtant de nier la transformation qui venait de s'opérer en elle. C'était une sorte d'alanguissement, une mystérieuse mollesse de la voix et des gestes, une flamme dans le regard, un tendre rayonnement, une démarche tout ensemble feutrée et dansante. Les oiseaux qu'elle avait effrayés jusqu'alors par ses façons brèves et saccadées avaient été les premiers à s'en apercevoir. Ils se laissaient maintenant approcher par elle quand elle sortait de la maison pour leur apporter à manger. Elle s'emparait des plus hardis. Elle les serrait contre son cœur. Il lui arrivait de poser ses lèvres sur leurs petites têtes ravies et tremblantes. Une fois, Étienne Ruiz la surprit dans cette attitude. Il pensa défaillir d'émotion.

et jugea préférable de s'éloigner, sans faire de bruit, sur la pointe des pieds.

DURANT cette semaine, il se montra encore plus distrait que de coutume. Il n'adressa pas trois mots à sa cousine. Le huitième jour, enfin, il se décida à parler. Ce fut sans doute le souvenir de la scène dont il avait été le furtif témoin qui lui en donna le courage.

D'habitude, sitôt la dernière bouchée de son dîner avalée, il sortait pour aller épier au bord du fleuve les ébats nocturnes de ses protégés. Ce soir-là, Andrée remarqua vite qu'il cherchait avec une touchante maladresse à faire traîner la conversation. Elle n'en éprouva aucune contrariété. Il y avait longtemps qu'elle s'attendait à ce qui allait se passer. La manière dont elle dirigerait l'entretien était déjà arrêtée dans son esprit, et elle avait à sa disposition tout un lot de reparties savamment appropriées aux divers tours qu'il pourrait prendre.

— Avez-vous besoin de quelque chose? demanda-t-elle, lorsqu'elle eut achevé de desservir la table.

— Je te remercie, fille. Besoin de quelque chose? Non. C'est à dire...

— Bonne nuit, alors.

— Tu t'en vas, déjà! Ne peux-tu me tenir un peu compagnie?

Il bégayait. Il sentait tout ce qu'il y avait d'insolite dans sa requête. Andrée n'eut pas l'air de s'apercevoir de son embarras.

— J'ai du travail à l'atelier, répondit-elle. Bernard m'a laissé lundi une barge, un courlis et un grèbe. Je n'ai préparé que le grèbe.

— Tu as bien le temps. Il n'est que jeudi. Reste.

Et comme elle le regardait avec une surprise feinte, il murmura en baissant les yeux :

— J'ai à te parler.

— A me parler? fit-elle, non sans ironie

— Oui, dit-il sur un ton suppliant. Je t'en supplie, ne t'en va pas, fille. Assois-toi. Non, pas si loin. Ici, à mon côté.

Elle obéit, reculant un peu la chaise qu'il lui désignait.

— Je vous écoute.

Comme il était mal à son aise! Il avait retiré ses lunettes, et, tandis qu'il en essayait les verres, elle voyait ses doigts qui tremblaient.

— Eh bien ?

— Hum ! hum ! commença-t-il, je t'en prie, chérie, ne t'impatiente pas. J'ai à causer avec toi d'une chose assez délicate. Ne devines-tu pas de quoi ?

— De la lettre que vous avez reçue ce matin, je pense.

— Quelle lettre ?

— Vous le savez bien.

Les répliques de la jeune fille avaient une sécheresse qui contrastait bizarrement avec le halo sensuel et trouble dont tout son corps semblait baigné.

M. Ruiz rougit. Il toussa de nouveau.

— Ah ! oui. Je vois à quoi tu fais allusion. Cette lettre que tu m'as remise, décachetée ?...

— Je l'ai ouverte ainsi que j'ouvre toutes les autres, sur votre ordre, répliqua-t-elle vertement.

Il ébaucha un geste de protestation.

— Là, voyons, ne te fâche pas. Tu sais bien que je n'ai jamais songé à te donner un ordre quelconque. Tu es maîtresse, ici, fille. D'ailleurs, ce n'est pas de cette lettre que j'ai à t'entretenir. Il s'agit d'autre chose, de quelque chose de bien plus important.

— Vous m'étonnez, dit-elle, continuant à suivre son plan avec une rigueur implacable. Je ne vois pas ce qui, à l'heure actuelle, pourrait être plus important pour nous que cette lettre. L'avez-vous lue, seulement ?

— Bien sûr ! dit-il avec un peu d'impatience. Je l'ai lue. Mais, encore une fois...

— Je serais heureuse, dans ces conditions, de connaître la suite que vous songez à lui donner. Car je ne vous cache pas qu'elle me préoccupe fort.

— Quelle suite ? s'exclama-t-il, tombant dans le panneau, mais aucune ! Je suis ici chez moi ; j'ai payé pour y être ; et je n'admets pas que des étrangers viennent se mêler de mes affaires.

— J'ai l'impression, dit-elle, avec un calme qui augmentait au fur et à mesure que celui d'Étienne l'abandonnait, j'ai l'impression que nous ne raisonnons pas tout à fait comme il le faudrait. Vous êtes ici chez vous, c'est entendu, et nul ne songe à contester votre droit de propriété. Mais il me semble résulter des termes de la lettre dont nous parlons que ce droit

est soumis à certaines restrictions. Ces restrictions, je les ignore, n'ayant jamais eu entre les mains l'acte d'achat de vos terrains. Du moins, j'espère que vous, vous les connaissez?

— Qu'est-ce que tu vas chercher là? grogna-t-il, de plus en plus nerveux. Je t'assure que cet acte est parfaitement en règle, et qu'il n'est au pouvoir de personne de me créer des ennuis.

— Je ne demande qu'à en être convaincue. Or, la lettre de M. Fargue ne me rassure qu'à moitié à cet égard. Elle appelle une réponse. Laquelle allez-vous faire?

— Aucune, te dis-je. D'abord, qui est ce M. Fargue? Où puise-t-il le droit de m'écrire sur ce ton?

Andrée sourit.

— Vous voyez bien, dit-elle gentiment, vous n'avez même pas lu sa lettre. Autrement, les choses vous paraîtraient si simples! Les co-propriétaires de l'Île Verte sont constitués en société, et M. Fargue est le syndic de cette société. Voilà.

— Et puis après? En quoi tout cela me regarde-t-il, puisque j'ai refusé d'en faire partie, de leur société, tu le sais aussi bien que moi. C'est même à cause de ce refus qu'ils m'en veulent? Accepter, c'eût été autoriser ces gens-là à chasser chez moi, à venir massacrer sous mon nez mes pauvres petits animaux bien-aimés. Ne te rends-tu donc pas compte que, rien qu'à cette idée?...

— Nous sommes, je crois, sur le point de confondre deux choses, dit M^{lle} Ruiz avec sa douceur désarmante. D'une part, il y a une société civile de chasse, où vous étiez parfaitement libre de ne pas entrer. D'autre part, il y a l'association des co-propriétaires de l'Île Verte. C'est au nom de cette dernière qu'on vous écrit. Son représentant vous somme de façon polie, mais vous somme tout de même de respecter ou de remplir les obligations auxquelles vous avez dû souscrire, du seul fait que vous êtes devenu propriétaire dans l'île.

M. Ruiz ne se contenta plus.

— Ta ta ta! fit-il, assénant un coup de poing sur la table. Qu'est-ce que c'est que ces chinoiseries? Voilà que tu te mets du côté de mes ennemis, à présent! Ne sommes-nous pas installés ici depuis deux ans? N'y a-t-il pas près de trente mois que j'ai acheté mes terrains? Personne, jusqu'à présent, n'a songé à me chanter pouille, avec ces histoires. Qu'est-ce qu'il

leur prendrait, à ces particuliers, de commencer aujourd'hui?

— Cela ne regarderait qu'eux, répliqua Andrée. Si leur droit existe, ils sont maîtres de l'exercer quand il leur plaît. Mais M. Fargue a pris la peine de vous exposer tout au long les raisons qu'ils ont de sortir de leur réserve. Elles sont des plus justifiées. La destination de l'Île Verte est en train de se modifier. Elle n'était guère antérieurement utilisée que pour la chasse. Peu importait, dans ces conditions, qu'elle fût envahie par les eaux de la Gironde, à l'époque des crues. Mais, depuis un an, il n'en est déjà plus de même. On s'efforce d'y élever des bœufs et des moutons, d'y planter des céréales et de la vigne. Il devient dès lors assez compréhensible que planteurs et éleveurs tiennent à se prémunir contre les inondations, à la fin d'un été particulièrement pluvieux, et au seuil d'un automne qui s'annonce comme devant l'être bien davantage encore.

Étienne Ruiz prit un air résigné.

— Comme conclusion, dit-il, que me veut-on?

— M. Fargue vous l'explique dans sa lettre.

— Je dois avouer que je l'ai parcourue un peu rapidement ce matin. Quand tu me l'as remise, j'étais en train d'observer le manège d'un curieux canard qui cherchait à se poser sur le petit canal de gauche. J'avais deviné, du premier coup, que c'était une fuligule nyroca, mais je voulais en avoir la certitude. C'est une espèce qui ne court pas les rues. Tu admettras que je m'y sois intéressé plus qu'aux prétentions de ton M. Fargue. Qu'est-ce qu'il désire au juste, celui-là?

— Il vous demande de le recevoir le plus tôt possible, ainsi qu'un expert qui a pour mission d'examiner si les digues et autres travaux qui protègent la partie septentrionale de l'île suffisent à la mettre à l'abri d'une crue qui dépasserait les prévisions normales.

— Voyez-vous cela ! Est-ce tout ?

— Non. Il vous informe en outre qu'au cas où ces défenses seraient jugées insuffisantes, il y aura lieu de procéder de toute urgence à d'autres travaux, dont le prix de revient sera supporté par l'ensemble des co-propriétaires de l'île, au prorata de l'importance des parcelles qu'ils détiennent.

— Tiens ! tiens ! tiens ! fit M. Ruiz.

Il s'était croisé les bras. Ses yeux flambaient.

— Alors, dit-il avec une colère qu'il ne prenait plus la

peine de refréner, ces gens-là s'imaginent que je vais ouvrir mes portes à une armée de terrassiers qui viendront saccager ma propriété, effroucher mes oiseaux, les empêcher de se poser, en pleine période de passage encore ?

Andrée haussa les épaules.

— Des terrassiers, dit-elle sèchement, vous n'avez pas craint d'en faire venir à vos frais toute l'année derrière, et une partie de celle-ci. La plus récente note de l'entrepreneur n'est même pas réglée. Elle dépasse du double ce que vous m'aviez promis qu'elle serait. Si cela doit continuer, il faudra m'indiquer où j'aurai désormais à prendre l'argent. Mais, pour l'instant, il n'est pas question de cela. Si je vous entends bien, votre intention est d'interdire chez vous toute espèce de travaux ?

— Parfaitement.

— Même ceux dont l'expert aura proclamé le caractère indispensable ?

— Ceux-là comme les autres ! A-t-on idée ! L'expert ! Tiens, tu me fais rire, fille, avec ton expert. Les experts ont toujours été de l'avis de ceux qui les paient. J'en prendrai un, moi aussi, si l'on m'y force. Et son rapport sera ce que je voudrai.

Il s'échauffait de plus en plus. Il criait, presque. Mais Andrée le regarda de façon telle qu'instantanément il baissa la voix.

— Comme ton œil est dur, fille ! balbutia-t-il piteusement.

Elle lui dit avec une dédaigneuse compassion :

— Vous préféreriez sans doute que je vous approuve, alors que je vous vois sur le point de vous exposer, de gaieté de cœur, aux plus graves difficultés ? D'ailleurs, je suis vraiment bien bonne de me passionner ainsi pour des choses dont vous ne vous souciez point et dont j'ignore, moi, le premier mot. Toutes vos obligations doivent être prévues et définies dans l'acte d'achat au bas duquel vous avez mis votre signature. Or, cet acte, je ne le connais même pas.

— Tu n'as qu'à aller à Baye et à le demander au notaire. Il s'empressera de te le communiquer.

— Hé ! fit-elle, voilà une offre bien tardive, et qui me paraît manquer singulièrement d'enthousiasme. Et puis, non, tenez. A quoi bon ? Ne l'avez-vous pas proclamé vous-même, il y a une minute : vous n'aimez guère voir les étrangers se mêler de vos affaires ?

Il lui lança un coup d'œil de surprise douloureuse.

— Fille, fille, murmura-t-il, tu sauras combien tu peux être injuste, quand tu m'auras enfin laissé te dire ce pourquoi je t'ai demandé de rester ce soir près de moi.

Elle ne put réprimer que mal un tressaillement de joie. L'heure de sa revanche était arrivée. Il en était au point où elle s'était juré de l'amener. Si pitoyable et ridicule que pût être ce pauvre petit homme angoissé, ce n'était pas pour Andrée Ruiz une mince victoire que de l'avoir contraint à oublier, ne fût-ce qu'une minute, sa marotte, de le tenir de la sorte, éploré et suppliant, à sa merci.

Pour qu'il ne s'aperçût point de l'éclair de triomphe qui venait d'illuminer son visage, elle se leva, mit une bûche au feu. Puis, continuant à tourner le dos à son cousin, elle s'assit dans l'ombre, au coin de la cheminée.

— Je vous écoute, dit-elle. Parlez.

* * *

AUTANT qu'Andrée, davantage peut-être, Bernard, lui aussi, depuis la mort d'Isabelle avait changé. Il avait pris de l'autorité, de l'assurance. Il donnait des avis sans attendre, comme autrefois, d'y être convié, et sur un ton qui les faisait de plus en plus ressembler à des ordres. En même temps qu'elle le déchargeait de presque toute la besogne de naturaliste, M^{lle} Ruiz avait augmenté le pourcentage qui était alloué au commis sur les recettes du magasin. Pourvu désormais d'argent en quantité suffisante, il avait pu à loisir se consacrer à sa thèse, qui se trouvait à peu près terminée, et dont la date de soutenance était fixée au mois d'avril. On le voit, les espoirs fondés sur lui par Étienne Ruiz touchaient à leur réalisation. M. Bernard Beyrie était en train de devenir quelqu'un. Il s'attachait à soigner sa mise ; il n'avait plus le même mépris pour les futilités élégances des jeunes messieurs des Chartrons. Les compliments que lui valaient la coupe d'un habit ou le dessin d'une cravate étaient même ceux auxquels, sans qu'il consentit encore à l'avouer, il était peut-être maintenant le plus sensible.

Le jour qu'il arriva à l'Île Verte, à la fin de la semaine où avait eu lieu, entre M. et M^{lle} Ruiz, l'entretien dont le début vient d'être rapporté, Bernard étrennait précisément un nouveau costume

— Le joli gilet ! dit Andrée, qu'il était allé rejoindre dans l'atelier, où elle travaillait depuis le matin.

— Il n'est pas mal, concéda-t-il. C'est une mode qui fait actuellement fureur à Londres. Les boutons d'acier guilloché s'harmonisent assez bien, je crois, avec le broché du tissu.

Ils gardèrent un instant le silence.

— J'ai les renseignements dont nous avons besoin, dit-il enfin.

— Ah ! fit M^{lle} Ruiz.

— Oui. Et ici, depuis lundi, y a-t-il eu du nouveau ?

Elle eut un signe de tête affirmatif.

— Des choses importantes ?

— Assez importantes.

Il prit une chaise. Andrée demeurait debout, occupée à assujettir sur une planchette le courlis dont elle venait de terminer la naturalisation.

— La tête un peu plus à droite, dit Bernard. Sans cela, le corps ne sera pas d'aplomb. On ne monte pas un échassier comme un palmipède.

— C'est vrai, dit-elle.

Et elle modifia légèrement la courbure du fil de fer qui émergeait du front de l'oiseau.

— Est-ce que ça peut aller, maintenant ?

— Ça peut aller.

Elle acheva de fixer le courlis sur son plateau. Puis, elle alla le ranger sur une étagère, à côté de la barge et du grèbe prêts de la veille et que Bernard, le surlendemain, devait remporter à Bordeaux.

— Ils sont déjà vendus, dit le commis. C'est le musée de Bayonne qui me les prend. Les leurs tombaient en poussière.

Il rit.

— Si le patron se doutait que ce sont là trois de ses petits élèves !... Est-ce qu'il s'est aperçu de leur disparition ?

— Il a cherché le grèbe, qui était apprivoisé, toute une journée, dit Andrée. Quant aux deux autres, il a dû penser qu'ils étaient repartis. Il y en a tant, comme cela, qui vont et qui viennent. C'est égal, n'ayons recours aux oiseaux d'ici que lorsqu'il ne nous est pas possible de faire autrement.

— Et puis après ? Il faut bien tout de même que l'Île Verte serve à quelque chose, dit-il, bourru. C'est très beau évidem-

ment, l'amour des bêtes, les études désintéressées. Pendant ce temps, on laisse aux autres le soin de faire bouillir la marmite. A propos, j'ai reçu la commande d'un harle huppé. Avons-nous cela, dans nos réserves?

— Il y en a au moins trois, pour le moment. Le jour, ils errent un peu partout. Je crois que, la nuit, ils rentrent dans la grande volière qui reste ouverte.

— Bon. Je choisirai demain ou après-demain, au moment propice, celui que j'aurai à faire passer de vie à trépas. Je l'emporterai rue Saint-Rémy, pour le monter moi-même, de façon à ne pas risquer d'avoir une histoire, parce que, un harle, c'est plus reconnaissable qu'un grèbe ou qu'un courlis.

Il étouffa un juron.

— Quel métier ! Dire qu'il faut nous cacher pour travailler ! Enfin, espérons qu'il n'y en a plus pour longtemps. Alors, quoi de nouveau ? Quelles sont ces choses si importantes ?

— Il y en a deux. D'abord, mon cousin a reçu une lettre de l'association des co-propriétaires de l'île.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ils le mettent en demeure de laisser exécuter sur son terrain des travaux destinés à protéger l'île, en cas d'inondation.

— Et naturellement, lui, il est décidé à les envoyer promener ?

— Naturellement. Je n'ai pas, néanmoins, renoncé à lui faire entendre raison.

— La question est de savoir si c'est notre intérêt, dit Bernard.

Elle posa sur lui ses beaux yeux réfléchis.

— Comment cela ?

Il sourit.

— Je pense, se borna-t-il à répondre, que les propriétaires de l'île n'élèveraient point une prétention de ce genre, s'ils n'étaient pas dans leur droit.

— Assurément.

— Bien. Dans ces conditions, le fait de leur opposer une fin de non recevoir constituera donc une extravagance caractérisée, telle que nous ne pouvons en souhaiter de meilleure.

— Ah ! fit-elle.

Et elle sourit elle aussi, ayant compris.

Cependant, Bernard avait tiré de sa poche un petit volume. Il l'ouvrit, y prit une feuille de papier qu'il déplia.

— Voilà les renseignements dont je parlais tout à l'heure. C'est une consultation sur le sujet qui nous occupe. Je la tiens d'un clerc d'avoué de mes amis, que j'ai négligé, bien entendu, de mettre au courant de nos intentions. Et puis, voici le Code, un ouvrage fort intéressant, ma foi. Il y a là un certain article 489 qui ordonne très explicitement l'interdiction du majeur « qui est dans un état habituel d'imbécillité, de démence ou de fureur ». Nous reviendrons là-dessus. Cela en vaut la peine. Pour l'instant, je désire connaître l'autre chose importante qui s'est passée ici, depuis huit jours. Qu'est-ce que c'est ?

— Ce que nous prévoyions, répondit Andrée. Il m'a demandé de l'épouser.

— Ah ! Ah ! nous y voilà, murmura le commis.

Ils échangèrent un long regard.

— Et alors ?

— Au cours de l'entretien, dit-elle, je ne me suis pas écartée une minute de la ligne de conduite que je m'étais tracée.

— Comment a-t-il présenté la chose ? demanda Bernard, dont la voix tremblait quelque peu.

— Comme nous pouvions nous y attendre. Il a invoqué l'engagement qu'il a pris vis-à-vis de son père et du mien.

— Oui, oui, je vois, fit le commis, avec un rire assez déplaisant. Toutes les rengaines du père Samuel, de l'oncle Ferdinand, du grand-papa Narcisse ont dû y passer. Bien du plaisir. Il n'y a que d'Isabelle, je pense, qu'il s'est abstenu de parler.

On apprend moins vite l'art d'avoir du tact que celui de s'acheter des cravates. Peut-être lut-il cela dans le coup d'œil qu'elle lui lança, car il rougit brusquement.

— Qu'a-t-il dit encore ? balbutia-t-il, un peu démonté.

— Il m'a dit, poursuivit-elle, imperturbable, qu'il voyait dans cette union le meilleur moyen de tenir sa promesse d'assurer mon avenir, et que...

— Tu ! tu ! tu ! interrompit de nouveau le commis. Une pincée d'hypocrisie, par dessus le marché ! C'était bon avant la mort de sa fille, cette précaution. Elle disparue, sa cousine

devient héritière de tous ses biens. Il n'a pas besoin de l'épouser pour qu'ils lui reviennent un jour.

— C'est la dernière réponse que je lui aurais faite, répliqua M^{lle} Ruiz. D'abord, pour ne pas me l'aliéner. Ensuite, parce que, j'en ai la certitude, il était de bonne foi.

— Allons donc! s'écria Bernard. Il n'a qu'une peur : qu'un beau matin nous en ayons assez, et que nous le plantions là, tout seul, au milieu de sa basse-cour. Voilà le fil blanc dont est cousue cette manigance! Et c'est tout? N'a-t-il rien dit d'autre?

— Si, répondit-elle, non sans une certaine gravité : qu'il m'aimait.

Le commis avait blêmi légèrement. Il regarda de biais M^{lle} Ruiz.

— Et... alors?

— Alors? On n'aime pas forcément qui vous aime, dit-elle en fixant sur lui son œil profond. C'est même d'ordinaire le contraire qui arrive, n'est-ce pas? Bien entendu, cette réponse-là, je ne la lui ai pas faite non plus. Je n'ai aucune raison de le blesser, ni de lui causer de la souffrance. Il était sincère, encore une fois, et si troublé que, je ne le cache pas, il m'a émue.

— Les femmes sont toutes les mêmes, grommela Bernard. On les aura toujours, même les plus intelligentes, avec des pleurnicheries et des boniments.

Il semblait à la fois hors de lui et anxieux. Andrée le regarda de nouveau, curieusement. Puis, en un geste de railleuse langueur, elle lui mit la main sur l'épaule.

— Mais oui, dit-elle, mais oui! En attendant, si nous relisons ce fameux article 489?...

PIERRE BENOIT.

(La dernière partie au prochain numéro.)

FACE A LA CRISE

I

LE CRÉDIT

La crise économique, qui désole le monde à l'heure actuelle, est unique dans l'histoire par sa gravité mais non par sa nature. Il s'agit d'une crise de surproduction du même type que les crises périodiques dont le ^{xix}^e siècle a inauguré la fâcheuse tradition. La cause profonde, comme l'a bien montré M. Aftalion, est toujours la même : l'effet à retardement produit par le développement exagéré des moyens de production. Ce développement donne d'abord un coup de fouet à la consommation, mais celle-ci, par son extension, encourage les industriels à produire encore plus. C'est alors qu'éclate la crise. Une fois de plus, on a observé cette succession des événements ; mais ils se sont manifesté avec une violence exceptionnelle, en raison de la guerre et des circonstances qui l'ont accompagnée ou suivie.

Pendant la guerre mondiale et durant les années qui suivirent le conflit, la consommation s'était accrue dans d'énormes proportions. Afin de satisfaire aux demandes, les industriels de tous les pays avaient développé outre mesure leurs outillages et appliqué des méthodes de rationalisation. D'autre part, des États, anciens ou nouveaux, qui, jusque-là, en étaient restés à la phase agricole, s'industrialisaient plus ou moins, quelques-uns à outrance. Enfin, les vieilles nations industrielles, remises de l'ébranlement causé par la guerre, tentèrent de reprendre leur place sur le marché et même de l'élargir. A cette surproduction industrielle, à peine ralentie

momentanément par la crise de 1920, s'ajouta une surproduction agricole due principalement à l'extension de la culture dans les différents pays d'Amérique : Canada, États-Unis, Amérique du Sud.

Le péril de cette surproduction s'aggrava du fait que, bouleversée, ou tout au moins agitée par des troubles révolutionnaires, la majeure partie de l'Asie réduisait considérablement sa consommation. C'est ainsi qu'à l'automne de 1929, la catastrophe se produisit en frappant tout d'abord l'Amérique.

Comment cette surproduction s'est-elle développée? Comment en particulier a-t-elle pu continuer, postérieurement aux manifestations aiguës de la crise?

Cela n'a pu se faire que par l'abus du crédit. A l'origine de toute crise de surproduction, on trouve un développement exagéré du crédit; il ne suffit pas, à lui seul, à faire naître la crise, mais il la rend possible et il l'aggrave. Le fait, cette fois, s'est encore produit.

DÉVELOPPEMENT EXCEPTIONNEL DU CRÉDIT DEPUIS 1914

La guerre et ses répercussions ont causé bien des surprises. La principale, pour les observateurs attentifs, fut le volume vraiment gigantesque des opérations de crédit effectuées avec succès pendant et après le conflit, chez les belligérants et chez les neutres, par les individus, par les collectivités privées, par les États. On n'aurait jamais imaginé qu'un nombre aussi étonnant de milliards, même plus ou moins dépréciés, pût être mis à la disposition des chercheurs de capitaux sous la forme d'emprunts publics, de bons, d'actions, d'obligations, de billets, d'avances sur titres, de crédits en banque, à court terme ou à moyen terme : cela au moment où l'on croyait que la guerre, ayant détruit une énorme quantité de capitaux en nature, bâtiments, outillages, matières premières, les capitaux en valeur, représentatifs des capitaux en nature, devaient, semble-t-il, être plus rares que jamais. C'est que le développement du crédit était devenu, pour les belligérants, une nécessité vitale au sens le plus profond du mot. C'est aussi qu'il offrait des perspectives de gain tout à fait exceptionnelles. C'est enfin, conséquence curieuse et frappante, que le crédit et les gains qu'il procure, renforcés par ceux de la spéculation,

alimentent le crédit lui-même, en accroissant les revenus et l'épargne. On peut prêter d'autant plus qu'on emprunte davantage, et réciproquement.

De ces sommes fournies par le crédit, il n'existe aucune statistique d'ensemble qui d'ailleurs serait peu probante, en raison des fluctuations, durant cette période, de la valeur des monnaies. On sait seulement qu'elles sont gigantesques. Les seules dépenses de guerre de la France ont été évaluées par M. Gaston Jéze à 150 milliards, et payées en très grande partie avec des emprunts. Notre dette a atteint le chiffre de 370 milliards, c'est-à-dire le double de celui d'avant la guerre. Celle de la Grande-Bretagne a atteint un chiffre trois fois plus élevé. Depuis la guerre, les émissions annuelles de la France se sont élevées parfois à 25, 30, 45 milliards de francs actuels, c'est-à-dire à des chiffres trois ou quatre fois plus grands qu'avant la guerre. Les émissions anglaises ont atteint aussi des chiffres énormes de l'ordre de 45 à 50 milliards de francs.

Mais c'est surtout aux États-Unis, pour qui la guerre a été un puissant stimulant d'activité, que les placements à l'étranger ont acquis une surprenante extension, surtout depuis 1922. Depuis cette date, le chiffre annuel des émissions s'est élevé progressivement de 5 milliards de dollars à 11 milliards, chiffre trois fois plus fort que celui de 1919. De 1920 à 1928, le chiffre des émissions de valeurs nationales a doublé, celui des émissions de valeurs étrangères a triplé. Depuis 1914, les États-Unis ont placé dans le monde, partout où il y avait des industries à reconstituer, à développer, à créer, 450 milliards de francs. Ils en ont placé beaucoup en Allemagne, où la construction des usines, l'accumulation des outillages, l'aménagement des ports, les travaux publics et privés de toute nature s'effectuaient selon les conceptions les plus ambitieuses et les plus vastes, et cela au moyen de crédits, atteignant environ 150 milliards de francs.

Des sommes d'une importance peut-être égale ont été fournies par divers pays à la Russie pour la réalisation accélérée du plan quinquennal. La Grande-Bretagne, la France, ont consenti également de très importantes avances à divers peuples. Pendant les années 1927, 1928, 1929, le total des émissions tant pour l'intérieur que pour l'extérieur atteint 78 milliards de francs pour la France,

150 pour la Grande-Bretagne, et 625 pour les États-Unis.

Depuis la guerre, mais surtout depuis 1924 ou 1925, la circulation internationale des capitaux, fuyant les risques, recherchant les gros profits, allant stimuler l'activité économique et la spéculation partout où elles faisaient appel à leur concours, a pris une extension énorme. Évaluée en dollars et par tête d'habitant, l'importation annuelle des capitaux a passé depuis 1925 ou 1926 de 3 à 10 en Hongrie, de 9 à 12 en Norvège, de 3 à 16 en Allemagne, de 0,1 à 42 en Australie. L'exportation a passé de 5 à 15 en Grande-Bretagne, de 5 à 9 aux États-Unis (1).

Toutes ces sommes ont été mises, soit sous forme de prêts, soit sous forme d'achats, à la disposition d'innombrables industries qui en ont profité pour se développer d'autant plus vite qu'elles réalisaient des bénéfices plus grands. Elle ont donné à l'activité économique une impulsion d'une puissance, d'une hardiesse, parfois aussi d'une témérité jusque là inégalées.

LES FORMES ANORMALES ET ABUSIVES DU CRÉDIT

Pour mesurer l'influence exercée par ces crédits sur l'activité économique, il faut tenir compte, non seulement de l'importance des prêts, mais de leurs modalités, certaines exerçant une action stimulante particulièrement dangereuse. La forme la plus malsaine a été la trop connue *inflation fiduciaire*, c'est-à-dire l'émission de billets non remboursables en monnaie métallique, de billets à cours forcé, qui conduit les peuples à la faillite et à la désorganisation.

L'inflation fiduciaire est pratiquée depuis plus d'un siècle. Mais les proportions qu'elle avait prises avant la grande guerre ne sont rien en comparaison des chiffres astronomiques auxquels elles s'est élevée depuis 1914; chiffres tels que leur énormité dépasse notre entendement.

Cette inflation qui, par les déplacements de richesse qu'elle provoque, cause tant de ruines, a contribué aussi, en proportion de son importance, à pousser les peuples dans la voie du développement immodéré et désordonné des moyens de production. Si, en effet, la dernière phase de la maladie, — car c'en est une, — se manifeste par une paralysie générale de l'activité

(1) Jean Marchal : *Les grands marchés financiers. Leur solidarité internationale*. Paris, 1932, p. 88.

économique, la première est caractérisée par une excitation anormale, par un développement fiévreux d'activité dû au fait que, sous l'influence de l'inflation, pendant une durée plus ou moins longue, les prix de vente montent d'abord beaucoup plus vite que les prix de revient, laissant subsister, entre les uns et les autres, un écart très élevé, qui constitue le profit des producteurs et des commerçants, incités par là même à accroître hâtivement le chiffre de leurs affaires. Mais l'inflation provoque encore d'une autre façon l'accroissement des moyens de production : la dépréciation progressive du papier et la crainte d'une dépréciation plus forte détermine, dans tous les milieux, mais particulièrement dans les milieux industriels, ce qu'on appelle la « fuite devant la monnaie », la recherche des « valeurs réelles », c'est-à-dire des matières premières, des outillages, des installations, qu'on acquiert à l'aide du papier, pour se débarrasser de lui. C'est en partie par cette préoccupation, combinée avec celle de reconstituer chez elle les industries dont le traité de paix l'avait dépossédée en lui enlevant certains territoires, que s'explique la surindustrialisation de l'Allemagne renforcée encore par les emprunts de ces dernières années.

Pendant que sévissait en Europe l'inflation fiduciaire, on voyait se développer dans les pays qui y avaient échappé, aux États-Unis particulièrement, une autre forme de l'inflation, celle-ci larvée et sournoise, dont les effets, moins catastrophiques, mais parfois plus durables, ont, eux aussi, contribué largement au développement de la crise. On l'a appelée l'*inflation de crédit*, c'est-à-dire l'exagération du crédit, consenti par les banques, particulièrement du crédit à court terme.

L'inflation de crédit se rattache d'abord, d'une façon d'ailleurs non absolument nécessaire, aux mouvements de l'or qui, pendant et après la guerre, ont fait affluer le précieux métal aux États-Unis et ont permis aux banques de distribuer des crédits d'autant plus larges, à des taux d'autant plus bas, que l'or par lequel ils étaient garantis devenait plus abondant. Il faut cependant rendre cette justice aux banques américaines, et particulièrement aux banques fédérales de réserve, qu'elles ont eu conscience du danger et ont essayé d'abord de lutter contre lui. Elles se sont efforcées, pendant un certain temps,

de contenir les avances à l'industrie. Elles ont refusé le crédit à une spéculation effrénée qui, depuis 1927, sévissait à la Bourse de New-York, précipitant la marche à l'industrialisation par l'attrait des plus-values boursières, par l'impulsion artificielle que ces plus-values donnaient en même temps à l'épargne et à la consommation. Elles n'y ont que très imparfaitement réussi. Les industries en voie de prospérité croissante demandaient du crédit dans des conditions et par des moyens qui rendaient les refus difficiles, et les spéculateurs obtenaient directement des industriels, pour faire monter en Bourse le cours des titres, les capitaux que leur refusaient les banques. D'ailleurs, les événements entraînant la doctrine, on voyait éclore aux États-Unis une théorie dite de « la monnaie dirigée », très digne d'intérêt d'ailleurs, mais comprise d'une façon discutable, d'après laquelle le crédit, pourvu qu'il soit distribué avec habileté et dans des proportions convenables, peut permettre de développer indéfiniment la production, en maintenant son équilibre avec la consommation. La théorie était en pleine floraison quand éclata, à la façon d'un coup de tonnerre, le *krach* de New-York, démontrant que, comme Chantecler qui croyait par son chant faire lever le soleil, les dirigeants de la monnaie avaient suivi le mouvement en croyant le conduire.

Tandis qu'aux États-Unis se développait une inflation de crédit encouragée par la surabondance de l'or, en Europe et dans d'autres parties du monde, se substituait à l'inflation fiduciaire, progressivement éliminée au moyen de très pénibles efforts, une autre forme d'inflation de crédit. Dans presque tous les pays qui abolissaient le cours forcé des billets de banque, on avait décidé, pour faciliter la reprise des paiements en espèces, que les billets pourraient être gagés ou remboursés, non seulement en or, mais en *devises*, autrement dit en lettres de change, en papiers divers, eux-mêmes remboursables en or. C'est ce qu'on a appelé le système du *Gold exchange standard*, qui d'ailleurs ne fut pas appliqué par la France. Mais là où on l'a appliqué, la faculté d'émettre des billets, et par conséquent d'accorder du crédit, a été accrue dans de très larges proportions, dans des proportions d'autant plus larges que chaque passage de ces devises dans les caisses d'une banque d'émission peut y donner lieu à une nouvelle

émission de billets. Les financiers sont unanimes à reconnaître que ce système de garantie et de remboursement de billets a eu de très graves inconvénients.

Enfin, aux abus de crédit doivent se rattacher les *avances sur titres* qui, en permettant d'acquérir de nouveaux titres sur lesquels on obtient de nouvelles avances affectées elles-mêmes à de nouveaux achats, donnent au crédit une élasticité très dangereuse. De 1927 à 1929, les avances sur titres, aux États-Unis surtout, mais dans d'autres pays aussi, ont encouragé la spéculation dans les Bourses, qui a pris presque partout une extension fâcheuse.

*
* *

Ainsi, dans les grands pays industrialisés ou en voie d'industrialisation, la production énergiquement et parfois abusivement stimulée par le crédit allait se développant, rencontrant d'ailleurs du côté de la consommation des résistances de plus en plus sensibles, qui se traduisaient par une tendance à la baisse des prix. C'est alors qu'un peu partout, mais principalement aux États-Unis, s'organisa ou plutôt se généralisa une nouvelle forme de crédit, jusque-là peu développée, combattue même par les grands magasins et les coopératives : le crédit à la consommation.

On s'avisa que si les consommateurs n'achetaient pas davantage, c'est que les moyens d'achat leur faisaient défaut et on imagina de les leur procurer en leur permettant de retarder leurs paiements, de les échelonner par mensualités. C'est ce qu'on a appelé la *vente à tempérament* dont l'organisation méthodique fut confiée à de très puissants établissements. Des théoriciens subtils démontrèrent que le crédit à la consommation, en fournissant aux personnes dénuées de capitaux le moyen d'acheter des objets coûteux, tels que des meubles, des automobiles qu'il faut ensuite, bon gré mal gré, payer par acomptes, réalise, au profit du consommateur, une forme nouvelle autant qu'inattendue de capitalisation et d'épargne : l'épargne par la dépense ou imposée par la dépense. On pensa que l'emploi de cette méthode ferait acheter une grande quantité de choses qui sans cela ne l'auraient jamais été ; mais on ne songea pas qu'en procédant de cette façon, on faisait aussi acheter, dans le présent, beaucoup d'autres choses qui ne l'au-

raient été que dans l'avenir. Ainsi, comme les gens qui mangent leur blé en herbe, on épuisait par anticipation le pouvoir d'absorption du marché. On encourageait l'industrie à produire trop en lui fournissant des débouchés éphémères. Enfin, par l'ajournement des paiements, on aggravait les risques des vendeurs. On s'en aperçut bien aux États-Unis quand, après avoir jusqu'en 1929 livré à la consommation des objets non payés ou partiellement payés, évalués par certains à cent douze milliards de francs, la crise en fit retomber un grand nombre, des mains des acheteurs dépossédés et partiellement libérés, sur les bras de ceux qui croyaient les avoir définitivement vendus.

Les troubles causés par le crédit à la consommation ont été aux États-Unis plus graves qu'ailleurs. On en a souffert et on en souffre aussi en Europe, particulièrement en Allemagne. Dans son rapport au Conseil économique national, M. C. Rist signale cette extension des ventes à tempérament « au delà de toute mesure raisonnable » comme un facteur important de la crise, comme le signe d'un état d'esprit général, d'une tendance au crédit trop facile qui a « encouragé un mouvement international de spéculation dont l'effet a été de maintenir et de favoriser artificiellement la consommation ».

LE RÔLE DU CRÉDIT PENDANT LA CRISE

Tel est, en raccourci, le rôle à la fois fécond et dangereux joué par le crédit dans la marche à la surproduction. Pour l'agriculture et les industries productrices de matières premières, le résultat s'est traduit, à partir de 1929 et même de 1927, par des accumulations de stocks, dépassant les besoins dans des proportions de 20, 30, 40 pour 100, parfois davantage et, mal plus grave parce qu'il est plus durable, par des accumulations d'outillages et moyens de production non moins excessives qui pèsent sur le marché d'un poids écrasant. Ainsi se propagea, à la manière d'une tache d'huile, la surproduction générale ou généralisée qui, à mesure qu'elle se développait, s'aggravait elle-même, en limitant la consommation par la baisse des revenus et par le chômage.

Mais, en même temps que se développait la surproduction, favorisée par le crédit et les abus qu'on en a faits, elle suscitait,

par son développement même, de nouveaux recours au crédit, sous des formes ou du moins dans des conditions parfois nouvelles, qui mettent en lumière une évolution d'origine ancienne, mais de plus en plus accusée, du rôle joué par le crédit dans les crises et dans la vie économique en général.

D'abord, à mesure que l'encombrement se faisait sentir et avant même que les prix se fussent effondrés, la Fédération des fermiers américains, le *Pool* canadien de blé, etc., les producteurs des plus importantes matières premières, unis dans de puissants groupements, trusts ou cartels, s'efforçaient, par l'accumulation des stocks, par le recours au crédit pour retarder leurs ventes, de maintenir les prix et, par là même, de continuer leur surproduction. Tandis qu'en Allemagne les prix des producteurs non groupés baissaient de 40 pour 100, ceux des producteurs groupés baissaient de 14 pour 100 seulement. Il en était à peu près de même aux États-Unis. Cependant la baisse finalement l'emportait, le cours des valeurs en Bourse s'effondrait et, à partir surtout de 1929, les débouchés se resserraient.

C'est alors qu'on vit, dans un grand nombre de pays, se multiplier les appels au crédit sous forme d'obligations qu'émettaient les industriels pour dégager leurs trésoreries compromises par la baisse des titres en Bourse et qui naturellement fournissaient à la production de nouveaux aliments. C'est alors aussi qu'on vit se produire, de façon désordonnée et incohérente, ces déplacements massifs de capitaux dont nous avons parlé plus haut, provoqués par la crainte de troubles politiques et économiques, par le désir de certaines industries et de certains pays d'obtenir les avances dont ils avaient un pressant besoin, par l'attrait des bénéfices que procurait à certaines banques le rôle d'intermédiaires dans ces opérations. Ainsi se trouvèrent tout à coup, en septembre 1931, « gelés » en Allemagne des crédits à court ou à moyen terme, représentant une valeur d'environ 12 milliards de marks que les industriels allemands, suivant une méthode imprudente qui leur avait d'ailleurs réussi parfois avant la guerre, avaient plus ou moins immobilisés dans des opérations à long terme. Ainsi, dès le mois de juin, fut proclamé brusquement et à l'improviste le moratoire Hoover, la suspension du paiement des dettes de guerre, qui servit surtout à dégager, avant leur « congélation »

en Allemagne, une partie des crédits américains. Mais cela n'empêcha pas la situation de l'Allemagne de s'aggraver.

D'ailleurs, dans beaucoup de pays, les banques éprouvaient de grandes difficultés, en particulier aux États-Unis où plusieurs milliers de banques, surtout petites et moyennes, durent suspendre leurs paiements. La Grande-Bretagne, qui souffrait cruellement du chômage, du déséquilibre croissant de sa *balance des comptes*, de ses charges fiscales exceptionnellement lourdes, ne résista pas à l'ébranlement causé par la crise allemande. On assista alors, en septembre 1931, à cet événement qui, avant la guerre, eût paru totalement inconcevable : la suspension du remboursement en or des billets de la banque d'Angleterre ; la monnaie d'or anglaise, régulatrice, depuis un siècle, du crédit mondial, transformée en monnaie de papier et flottant au gré de la spéculation sur le change, non sans faire preuve d'ailleurs d'une belle résistance.

L'abandon de l'étalon d'or par la Grande-Bretagne, ainsi qu'on a dénommé de façon un peu impropre ce retour au cours forcé, eut des répercussions profondes sur tous les marchés. Il se propagea dans divers pays, particulièrement dans les pays scandinaves, au Japon, etc. Combiné avec les embarras causés partout par la crise, il suscita, dans un grand nombre d'États, — environ 25, — des mesures plus ou moins restrictives du remboursement en or, du paiement des dettes à l'étranger, du commerce des devises : mesures qui tendent à paralyser les fluctuations du change, à sauvegarder l'encaisse métallique des banques, mais qui aboutissent à entraver la libre circulation de l'or.

Ces mesures de *moratoire*, de *contingement*, de suspension des paiements en or, ont été particulièrement rigoureuses en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Bulgarie et dans le centre de l'Europe. Elles semblent nous ramener dans la direction de l'inflation fiduciaire. En est-il réellement ainsi ? Il y a des raisons d'en douter. Le souvenir des désastres causés par l'inflation est demeuré vivant. Le moratoire ou le contingentement des paiements internationaux organisés par un grand nombre de pays s'expliquent, dans la crainte de glisser vers l'inflation, par le jeu automatique des fluctuations du change et de la balance des comptes.

Cependant, en Grande-Bretagne et ailleurs, il y a une ten-

dance à expliquer la crise par l'insuffisance des moyens monétaires, par la concentration de l'or aux États-Unis et en France, par sa « stérilisation ». Cette tendance-là, consciemment ou non, nous rapproche de l'inflation par la recherche d'une hausse des prix d'origine monétaire. Le cours forcé anglais répond à la préoccupation de faire monter les prix par la dépréciation de la monnaie. D'autre part, les efforts que font partout les États pour soutenir les banques défaillantes, pour leur procurer du crédit et en procurer directement aux industries, poussent aussi les peuples, même quand ils s'en défendent, vers une inflation de crédit proche parente de l'inflation fiduciaire et qui risque de produire des effets de même nature. C'est ce que l'on voit aujourd'hui aux États-Unis.

ÉVOLUTION DE LA FONCTION DU CRÉDIT

Tous ces efforts pour conjurer les répercussions de la crise, pour les empêcher de faire naître un désordre généralisé, précipitent une évolution depuis longtemps commencée de la fonction du crédit, celle-ci s'étendant et se transformant à la fois. Au cours du ^{xix}^e siècle les économistes ont longuement discuté la question de savoir si le crédit multiplie, ou non, les capitaux. Ils ont fini par admettre, à l'unanimité, qu'abstraction faite des instruments d'échange que le crédit ajoute à la monnaie métallique sous la forme de billets, de lettres de change, etc., il ne crée directement aucune chose utile; il sert simplement à déplacer, à faire passer d'un patrimoine dans un autre les capitaux en nature, les capitaux en monnaie surtout, ou les garanties qui y sont attachées. Cela demeure vrai en théorie pure. Mais il est manifeste, d'autre part, que le crédit qui, en principe, continue à prendre son point d'appui sur la monnaie et sur les réserves de capitaux en nature, permet, grâce au perfectionnement des méthodes de crédit, de créer une quantité de *pouvoir d'achat*, de *pouvoir de commander du travail*, qui grandit toujours par rapport aux garanties sur lesquelles elle s'appuie; elle devient toujours plus élastique, plus indépendante de ses points d'appui; en même temps, elle joue dans la direction donnée à la production nationale et, par là même, dans le développement des crises, un rôle de plus en plus important.

D'autre part, à mesure que le pouvoir de commander du travail grandit, à mesure qu'il devient plus indépendant de l'or et des biens sur lequel il repose, il tombe davantage sous la dépendance de l'État, dont le rôle, dans le contrôle et même la distribution du crédit, s'étend avec rapidité, surtout depuis quelques années. En Allemagne, en Italie, en Autriche et ailleurs, les principaux établissements de crédit sont sous le contrôle direct de l'État, parfois sous sa direction. Dans l'Europe centrale, le commerce des devises et du change est soumis à une réglementation draconienne qui donne aux agents de l'État les pouvoirs les plus étendus. Aux États-Unis la tentative de la *Reconstruction Finance Corporation* et, en France, certaines émissions du Crédit national prouvent que nulle part l'État ne se désintéresse aujourd'hui de ces problèmes vitaux.

Il est possible que cette évolution soit, dans une certaine mesure, inéluctable, imposée, dans le présent, à certains pays par la nécessité de faire face à de graves périls. Mais il n'est pas douteux, même si elle produit parfois des résultats heureux, qu'elle suscite de redoutables problèmes dont la solution malsaine pourrait engendrer des périls plus graves que ceux qu'elle tend à conjurer, des périls d'autant plus grands que les troubles d'ordre économique causés par la crise, en s'ajoutant aux troubles causés par la guerre, ont eu des répercussions profondes d'ordre moral et d'ordre politique.

LES RÉPERCUSSIONS MORALES ET POLITIQUES DE LA CRISE

Le déséquilibre se manifeste dans les relations économiques entre les individus et entre les peuples, dans les contrats que l'on passe, dans la manière dont on les exécute, dans la façon dont on use du crédit, dont on mène la bataille des intérêts économiques, dans la pratique générale des affaires. Il se traduit par une certaine témérité, par des audaces irréfléchies qui poussent les individus, les collectivités, les États à tenter des opérations aventureuses, à emprunter et parfois même à prêter sans se soucier des possibilités de remboursement, sans mesurer les chances de succès des entreprises dans lesquelles on s'engage. A force d'emprunter pour produire, d'emprunter pour vendre, d'emprunter pour faire face à des difficultés

financières, politiques, sociales, d'emprunter pour consommer, d'emprunter pour soutenir un train de vie qui dépasse les moyens dont on dispose, puis, quand sonne le quart d'heure de Rabelais, d'emprunter pour rembourser des emprunts antérieurs, on en arrive à croire qu'avec de la subtilité, du savoir faire, de la souplesse, on peut toujours se tirer d'embarras, à la manière du chat qui retombe toujours sur ses pattes... jusqu'au jour où il finit par se briser les reins.

De l'imprévoyance, de la témérité, de la recherche des gains exagérés et spéculatifs on glisse parfois jusqu'à la déloyauté, plus ou moins consciente. Faute de pouvoir tenir ses engagements, on les viole et bientôt on finit par les mépriser. Le respect des contrats, le respect de la parole donnée, tendent à perdre cette valeur absolue, cette « valeur en soi » que lui donnent les moralistes et les juristes. On s'y dérobe quand on y peut trouver quelque profit, même momentané et même parfois illusoire. On fausse la portée des engagements que l'on a pris. On revient sans fin sur les « réglemens définitifs ». On ajourne les remboursements. Les individus donnent l'exemple aux peuples et les peuples aux individus. A la source de ces défaillances et de ces imprudences, il y a souvent de grandes difficultés et de grandes misères subies par les innombrables victimes de la guerre, de l'inflation, de la crise; mais il y a parfois aussi des appétits effrénés de jouissance, aiguïsés par les fluctuations des prix et par l'instabilité des fortunes, par les chances et par les risques, par les grands gains et par les grandes pertes. Dans un monde où tout flotte, où tout tombe, où tout se relève pour retomber encore, on cède plus facilement à la tentation de saisir au vol, brutalement et aveuglément, l'avantage qui passe. Chacun tire à soi de toutes ses forces, et le plus fort, sans s'occuper d'autrui, emporte le plus gros morceau :

Point de courroux, messieurs, mon lopin me suffit.

Faites votre profit du reste.

Il faut d'ailleurs se garder d'exagérer et surtout de généraliser. « Les hommes, dit Tolstoï, ne sont pas des saints. » Ils n'en ont jamais été. La malhonnêteté, l'égoïsme inintelligent sont de tous les temps, et l'honnêteté, la loyauté, le dévouement au bien public n'ont point disparu du nôtre. Dans tous les temps, la vie sociale s'est accommodée, tant bien que mal et plutôt mal

que bien, de beaucoup d'abus. L'un des mérites les plus certains de notre régime capitaliste, si imparfait qu'il soit, a toujours été de s'accommoder, mieux que tout autre, de l'égoïsme, des appétits humains et parfois de les utiliser. C'est même pour cela qu'il dure et que d'autres régimes sont impraticables. Mais lui-même a besoin d'un certain niveau moral, d'un niveau qui devrait s'élever à mesure que s'accroît le caractère collectif de l'activité économique et que s'élargit le cercle de la collaboration humaine.

Or le niveau ne s'élève pas. Les gens expérimentés, mêlés aux affaires et qui connaissent les hommes, prétendent qu'il s'abaisse, aussi bien d'ailleurs chez les censeurs que chez les profiteurs, chez les dupés que chez les dupeurs. Depuis la guerre, depuis la présente crise, des défaillances individuelles et collectives, privées et publiques, se sont produites qui expliquent partiellement certaines aggravations du mal, certains désastres, les embarras de certaines banques, de certaines entreprises, de certains États. On a l'impression qu'à l'heure actuelle la crise est prolongée, compliquée par ces perturbations morales, par l'agitation politique qu'elles suscitent dans divers milieux, par les obstacles qu'elles opposent au règlement des affaires internationales, par l'instabilité qu'elles entretiennent, par l'inquiétude et le pessimisme qu'elles propagent.

Nous entendons bien que les défaillances s'expliquent dans une certaine mesure par le malheur des temps; mais le malheur des temps s'explique de son côté par les défaillances. Il faut donc, pour remédier au malheur des temps, s'efforcer de mettre fin aux défaillances. On ne peut compter pour cela que sur l'élite des hommes d'affaires et des hommes d'action qui connaissent ces excès, qui en souffrent d'autant plus qu'ils ne s'y associent pas et seuls, par leur effort et par leur exemple, peuvent opérer les redressements nécessaires.

LA FRANCE ATTEINTE PAR LA CRISE

Par l'effet d'un concours de circonstances complexes, la France a souffert de la crise plus tardivement que les autres pays. Elle n'en a souffert sérieusement qu'à partir de 1931. C'est que, ravagée par la guerre, obligée, en attendant les tar-

dives et incomplètes réparations allemandes, de reconstituer, par son propre effort, la plus riche partie de son territoire, occupée à stabiliser sa monnaie sans secours extérieurs, elle n'a pas été entraînée, comme tant d'autres, sur la pente de l'industrialisation à outrance. Elle n'a pas cédé au vertige de la rationalisation. Peut-être même a-t-elle fait preuve à cet égard d'un peu trop de réserve. Elle a d'ailleurs, pour se maintenir en équilibre, le contrepois de son agriculture qui occupe encore environ la moitié de sa population. Comme les États-Unis, elle est un pays d'économie très complexe, qui tire plus de lui-même et moins du dehors que bien d'autres. C'est pourquoi n'ayant rien fait pour détruire son propre équilibre, ni d'ailleurs celui des autres, sinon en participant avec modération à l'expansion générale et demandant aux autres moins qu'à elle-même, elle n'a pas autant souffert de ce qui se passait au delà de ses frontières. Elle a joué pendant la première partie de la crise le rôle de l'« île heureuse » battue, mais non ébranlée par la tempête dont a parlé ici-même M. Boissonnet (1).

Cette position avantageuse a suscité contre la France des animosités assez vives, d'autant plus vives que les capitaux, amis de la sécurité, ont afflué vers elle de tous les points de l'horizon sous la forme de grandes quantités d'or. Cet or a été amené par le seul jeu des mécanismes automatiques de l'échange international sans que nous ayons rien fait pour activer ce jeu, et il pourrait s'en aller comme il est venu (2).

D'ailleurs, la France a cessé d'être l'« île heureuse » dont on pouvait envier le sort, car elle aussi fait partie de l'économie internationale, et, à ce titre, rien de ce dont souffre l'humanité ne peut lui être étranger ; à son tour, elle est durement éprouvée.

COMMENT SORTIR DE LA CRISE

Que faut-il faire dans le domaine que nous venons d'envisager, celui du crédit, pour sortir de la crise ?

Avant tout, ne pas se laisser entraîner à de nouveaux abus de crédit. Il importe d'autant plus d'insister sur ce point, que

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

(2) Voyez la *Revue* du 1^{er} février, *L'Or de la Banque*, par M. Michel Carsow.

nous sommes poussés dans cette direction par les événements. Quoi de plus tentant, quand on souffre de la mévente, de la baisse des prix, que de recourir à des procédés d'inflation plus ou moins dissimulée qui, temporairement, élargiraient les débouchés? Quoi de plus tentant, pour tirer d'embarras les banques, les grandes entreprises, les États, que de mettre à leur disposition un pouvoir d'achat créé par des procédés plus ou moins artificiels et malsains?

La tendance à la suspension du remboursement des billets en or, au moratoire des paiements internationaux, qui partout se développe comme par l'effet d'une sorte de contagion, témoigne, par sa généralisation même, de la puissance des influences qui entraînent les volontés, et qui les dominent. Mais, dans cette direction, on ne trouvera que des moyens d'éluder temporairement certaines difficultés, au risque de les aggraver dans l'avenir. Ces moyens-là ne doivent être employés que dans la mesure où ils sont strictement indispensables pour éviter des catastrophes irréparables, comme le ballon d'oxygène qui fait durer le malade en attendant que le traitement le guérisse. Mais il semble bien qu'on ait tendance à abuser de l'oxygène. Dans son dernier rapport à l'assemblée des actionnaires de la Banque de France, M. Moret, gouverneur de la Banque, écrit : « Pour mener la crise à son terme, il eût fallu renoncer aux abus de crédit qui avaient si largement contribué à la naissance et à l'extension de la crise... Il n'a pas été procédé sur l'ensemble des marchés à une réduction suffisante des crédits bancaires. »

Le traitement qui guérit ne doit donc pas être cherché dans la direction du crédit trop facile. Ce qu'il faut tout d'abord, puisqu'il s'agit vraiment d'une crise due aux excès de la production, et non à l'insuffisance des moyens de paiement qui au contraire ont été plutôt surabondants, c'est discipliner la production par des ententes internationales de producteurs qui, elles-mêmes, nécessitent de solides ententes nationales; car la collaboration internationale ne peut s'établir qu'entre des économies nationales fortement organisées. Un effort très sérieux se développe dans ce sens, soit par la formation de cartels internationaux, soit par des négociations entre groupements nationaux indépendants, en vue de contenir la production dans des limites raisonnables et de répartir les débou-

chés. Nous sommes d'ailleurs entraînés dans cette voie par la force des choses. De plus en plus les grandes et anciennes nations industrielles perdront le privilège d'approvisionner les États plus nouvellement industrialisés. C'est surtout chez elles, par l'accroissement des revenus de tous et par des ententes pour la répartition des produits et des marchés, que les nations trouveront les débouchés d'après lesquels elles devront régler leur production.

Il s'agit non pas de supprimer les nations, mais d'organiser la collaboration entre les nations, comme au cours de l'histoire s'est organisée, par exemple, dans les nations, la collaboration entre les régions. En dépit d'immenses difficultés, les efforts faits dans ce sens ont déjà produit certains résultats heureux. Il faut persévérer dans cette voie avec un redoublement d'énergie et de sagesse, en évitant d'abuser, comme on le fait aujourd'hui, des droits de douane et des contingentements.

LA DISTRIBUTION DU CRÉDIT ET LE RÔLE DE L'ÉTAT

On doit aussi s'attacher, pour l'avenir, à renforcer l'organisation et la discipline du crédit, dont l'influence sur l'orientation et le développement de l'activité économique va grandissant de jour en jour. Pour cela il faut d'abord lui laisser et, dans la mesure où les circonstances le permettent, lui rendre, partout où on le lui a enlevé, le point d'appui de la monnaie métallique, dont la valeur a l'immense avantage d'échapper, plus que toutes les autres, aux fluctuations de la « conjoncture » et à l'arbitraire des volontés humaines. L'étalon d'or demeure, dans le présent, le pivot le plus solide de la circulation nationale et plus encore de la circulation internationale des capitaux. M. Moret, dans le rapport précité, a affirmé une fois de plus la volonté de la France de lui rester fidèle.

D'autre part, puisque, dans ce domaine, les mécanismes automatiques de l'activité individuelle et privée semblent devenus insuffisants, des efforts plus efficaces de coordination doivent être tentés pour régler la création et la distribution du crédit, du pouvoir d'achat, dans des conditions qui permettront d'adapter plus exactement la production à la consommation et d'assurer une saine circulation internationale des capitaux. Depuis la guerre et depuis le commencement de la

crise, les divers établissements de crédit, en collaboration avec les banques d'émission, qui elles-mêmes ont collaboré activement entre elles, ont eu à se mesurer avec des difficultés économiques telles peut-être qu'on n'en avait jamais connu de semblables. Ils nous ont permis de vivre, de durer, de nous reconstituer, de nous développer, même trop rapidement. Ce n'est pas une raison parce qu'ils n'ont pas triomphé de toutes les difficultés, dont certaines étaient peut-être insurmontables, parce que ça et là il y a eu des erreurs et des défaillances, pour sous-estimer leur très grand et très méritoire effort. Qu'aurions-nous fait sans eux et qui aurait pu les remplacer? Mais ce qu'on doit souhaiter pour l'avenir, c'est, nous le répétons, plus de coordination et plus de discipline dans la distribution du crédit. On doit d'ailleurs se persuader qu'il n'y a pas d'entreprise plus ardue.

Quel peut être, dans ce domaine, le rôle de l'État? Il y a longtemps déjà que l'État s'occupe de contrôler les ententes de producteurs et que, d'autre part, il intervient dans la distribution du crédit, par sa participation, d'une incontestable efficacité, à certains égards du moins, au fonctionnement des banques d'émission. Faut-il lui demander d'aller plus loin? Sous la pression d'inéluctables nécessités, il a été entraîné, comme nous l'avons vu, à le faire dans certains pays. Que restera-t-il de ces tentatives au lendemain de la crise et quels fruits auront-elles portés? Nul ne peut le dire encore avec certitude. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'en cette matière pas plus qu'en toute autre l'État n'est ni infailible, ni tout-puissant. Il est même fort mal placé, comme en témoignent les excès de l'inflation fiduciaire, pour contenir la distribution du crédit dans une juste mesure. C'est pourquoi, dans tous les cas, la haute main doit continuer à appartenir aux détenteurs des capitaux et à ceux qui les mettent en œuvre, parce qu'eux seuls ont les compétences requises et portent la responsabilité pleine et directe de leurs décisions.

Mais puisque, par la force des choses, une certaine collaboration tend à s'organiser entre les producteurs, les groupements de producteurs et l'État, il est à prévoir qu'en matière de distribution de crédit et de directives données à la production, le rôle de l'État, — dont l'aide financière est d'ailleurs de plus en plus demandée par les intéressés eux-mêmes, —

prendra de plus en plus d'importance. Où cela conduira-t-il ? Nous ne le savons pas encore. Il ne faut donc pas s'engager à la légère dans cette voie. Si l'on était amené à s'y engager, il serait nécessaire que les résultats n'en fussent point faussés par l'esprit de système et par l'esprit de parti.

Nous nous débattons, depuis quinze ans, dans une tempête économique déchainée par la guerre, qui a tout déséquilibré et dont la crise actuelle est sans doute la dernière lame de fond. Il faut donner aux flots agités le temps de se calmer, éviter tout ce qui peut les agiter encore ou retarder leur apaisement.

La guerre ne nous a pas ruinés, en bloc du moins, comme nous l'avions craint. Elle a même stimulé le progrès technique. Mais, en donnant à notre production une allure désordonnée, elle nous a déséquilibrés économiquement, car la prospérité économique, comme la santé, est faite d'équilibres complexes et même de plus en plus complexes, de plus en plus instables, de plus en plus difficiles à rétablir quand ils ont été profondément troublés. Notre progrès technique désordonné a substitué au cauchemar de la productivité décroissante, — qui fut pendant trois quarts de siècle la hantise des économistes, disciples de Malthus et de Ricardo, — celui de la surproduction qui, temporairement au moins, produit les mêmes effets que la misère, mais qui, finalement, quand les équilibres seront rétablis, se traduira pour tous par plus de bien-être, acquis au prix d'un moindre effort.

LUCIEN BROCARD.

HISTOIRE DE RICHELIEU ⁽¹⁾

LE SIÈGE DE LA ROCHELLE

I

LA DIGUE

BUCKINGHAM A L'ÎLE DE RÉ

« Pour conclusion, arrive tout ce qui pourra, je ne ferai plus de folie, je me tiendrai bien avec le Roi, avec la Reine, que j'estime un pilier inébranlable, et avec les ministres. Fasse le fol qui voudra, je n'en serai point. » Celui qui prend ces belles résolutions, c'est Henri de Bourbon, prince de Condé, le père du futur vainqueur de Rocroi, l'époux de la radieuse Charlotte de Montmorency, dernier amour de Henri IV. Aujourd'hui 6 octobre 1627, ce Condé triste et gauche, avare, ambitieux et servile, est au manoir de Richelieu, près de Chinon. Le cardinal était allé y prendre un peu de repos, tandis que le Roi s'arrêtait au château de Blois; car le Roi et son ministre se rendent tous deux à La Rochelle, décidés à en finir avec la rébellion protestante. Dans la maison que le cardinal changera bientôt en palais, Condé étale son loyalisme récent : la veille encore, il était de la « cabale »; or, le Roi et le cardinal viennent

(1) Voir dans la *Revue* des 1^{er} et 15 juillet, 1^{er} août 1931, *Richelieu premier ministre*.

de lui donner le commandement de l'armée qui va opérer en Languedoc contre le duc de Rohan.

Condé n'épargne pas les conseils à Richelieu : « Le Roi, explique-t-il, doit ruiner les huguenots, ne plus pardonner aux factieux, bien traiter Monsieur et moi. » Il n'hésite pas à reparler du temps du maréchal d'Ancre, de la bataille des Ponts-de-Cé, et même de faits moins éloignés dont il n'a point sujet d'être fier; il accumule les révélations et les on-dit, ne néglige rien pour rentrer en grâce. Richelieu fixe à la hâte sur le papier les confidences. Ses notes débutent ainsi : « Arrivée, civilités, protestations de passion et d'affection pour le Roi et la Reine sa mère, affection grande pour *Amadeau*. » *Amadeau*, c'est le pseudonyme que se donne le cardinal (1).

Sûr de Monsieur le Prince, il s'achemine vers Parthenay, où il rejoint son maître. Par Niort et Surgères, le Roi approche de La Rochelle.

Au fort Saint-Martin, dans l'île de Ré, il ne restait presque plus de vivres. On avait mangé les chevaux. Toiras, qui s'était mis à l'ordinaire de ses troupes, gisait au lit en proie à la fièvre. La garnison fondait; les soldats passaient à l'ennemi. Le fort, sorti de terre il y avait treize mois à peine, et pour la construction duquel Toiras, quoi qu'en dit le cardinal qui ne l'aimait guère, avait dépensé consciencieusement les deniers du Roi, commençait à s'effriter. Plus de sentinelles aux portes; il fallait changer le mot en grande hâte, pour n'être pas surpris. « Le déplaisir d'un tel désordre, raconte Michel Baudier, biographe de Toiras, fut son médecin et le guérit. » Lui-même sut guérir du découragement ses compagnons d'armes et leur insuffler l'ardeur qui l'animait. C'est alors qu'il reçut du duc de Buckingham une lettre des plus courtoises, lui conseillant de se rendre. Toiras répondit par le plus courtois des refus : il avait résolu de conserver la citadelle à son maître. « Ni le désespoir de secours, ni la crainte d'être maltraité en une extrémité, concluait-il, ne me peuvent faire quitter un si généreux dessein, comme aussi je me sentirais indigne d'aucune de vos faveurs, si j'avais omis un seul point de mon devoir en cette occasion; et, d'autant plus que vous aurez contribué à cette gloire,

(1) Voir duc d'Aumale, *Histoire des Princes de Condé*, t. III, p. 492 et Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. II, p. 646-653.

d'autant plus serai-je obligé d'être toujours, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, Toiras. »

Un échange de présents fort galants suivit bientôt cet échange de lettres. Buckingham apprit d'un Anglais, qui avait séjourné comme otage dans la citadelle, que Toiras avait demandé s'il y avait des melons dans l'île. Aussitôt il lui en envoya une douzaine par un gentilhomme. Toiras, non content de récompenser le valet, riposta par six bouteilles de fleur d'oranger et douze vases de poudre de Chypre. Mais, tandis que s'échangeaient ces courtoisies, Richelieu recevait un billet d'une concision tragique, caché dans une balle et confié par Toiras à l'un de ses plus intrépides nageurs : « Si vous voulez sauver cette place, envoyez-moi les pinasses le 8 du mois d'octobre, pour le plus tard, car le soir du 8, je ne serai plus dans la place, faute de pain. »

On était au 12 octobre 1627. Il y avait alors un mois que La Rochelle avait ouvert le feu sur l'armée d'observation du duc d'Angoulême (1) et signé avec Buckingham un traité d'alliance, qui donnait à deux députés de la ville « voix délibérative » dans les conseils du grand amiral d'Angleterre. L'artillerie aujourd'hui tonnait en l'honneur de l'arrivée du Roi.

Louis XIII s'établit à une lieue au sud-est de la ville, sur le coteau couvert de vignes du petit village d'Aytré, point de jonction des routes de Surgères et de Saintes; le Conseil une demi-lieue plus loin, sur la route de Surgères, dans le bourg de la Jarne; le cardinal au Pont-de-la-Pierre, une demi-lieue au sud-est d'Aytré, dans une maison isolée, sise entre la route de Saintes et la mer. Monsieur, qui avait le commandement nominal des troupes et qui se trouvait à Aytré, avait transporté son quartier à deux lieues du Roi, à une lieue et demie au nord-est de La Rochelle, dans le château de Dompierre, sur la route de Niort. Au Pont-de-la-Pierre, Richelieu voyait devant lui les flots du Pertuis d'Antioche, vers la gauche, l'île d'Oléron; vers la droite, la pointe des Minimes lui cachait l'entrée du golfe. Au fond du golfe, La Rochelle, rêvant d'indépendance, ambitionnant d'être la Genève de l'Océan : bien en sûreté der-

(1) Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils de Charles IX et de Marie Touchet.

rière ses remparts, elle était attentive à ce qui se passait sur la mer. Face à la pointe des Minimes, la pointe de Sablanceaux par où les Anglais avaient envahi l'île de Ré; au nord-ouest de La Rochelle, entre la pointe du Plomb et Saint-Martin-de-Ré, les vaisseaux de Buckingham, balancés par le flot.

La maison du Pont-de-la-Pierre, petit château sis au bord d'une mer où croisait l'ennemi, se trouvait loin de tout secours : elle n'était rien moins que sûre. C'est à quoi songeaient les assiégés de La Rochelle et, plus que personne, le propriétaire du Pont-de-la-Pierre, un ancien maire de la ville rebelle, Jean Berne, sieur d'Angoulins (1). L'idée leur vint d'enlever le cardinal. Une nuit de cette première quinzaine du mois d'octobre 1627, quelques Rochelais s'aventurèrent au large du Pont-de-la-Pierre, mais ils n'osèrent débarquer. Bien leur en prit, car un traître avait averti le ministre et, comme il l'avait fait à Fleury, le cardinal avait quitté le château avant que l'attentat pût s'accomplir. De nombreux mousquetaires, à plat ventre dans les dunes, attendaient la petite troupe des Rochelais; derrière la maison, se tenait Louis XIII en personne avec plusieurs compagnies de cavalerie. L'entreprise échoua et Richelieu, revenu de Brouage, fortifia le Pont-de-la-Pierre ou du moins le mit à l'abri d'une surprise.

Le 14 octobre, Bassompierre vint le trouver et lui déclara qu'il retournait à Paris plutôt que de servir conjointement avec le duc d'Angoulême, comme le lui demandait le Roi. Éternelles querelles de ces « bêtes d'attelage », qui désespérèrent si souvent le cardinal.

À la déclaration de Bassompierre, Richelieu, que Louis XIII avait chargé de retenir le maréchal à quelque prix que ce fût, n'opposa que des paroles de miel, des caresses et même des larmes. Il embrassa le maréchal, le pria de mettre par écrit ses demandes, lui promit que tout serait accordé par le Roi, qui tint parole. Mais le cardinal entrevoyait, au-dessus des murs de la ville assiégée, les tours de la Bastille pour le soldat indocile qui murmurait entre ses dents : « Nous serons si fous, que nous prendrons La Rochelle. » Mot fameux qui a pour commentaire celui que le comte de Carlisle laissa échapper

(1) Voir F. de Vaux de Folletiers, *le Siège de La Rochelle*, p. 148.

devant Alvisé Contarini, ambassadeur de Venise à Londres, le 9 janvier 1628 : « Sans cette fièvre (qu'est la rébellion de La Rochelle), la France serait trop vigoureuse et intimiderait toutes les puissances (1) ».

Les nouvelles de l'île s'amélioraient. Le 7 octobre au soir, alors que Toiras avait envoyé la veille un gentilhomme à Buckingham pour demander composition, une flottille de quarante-six bâtiments avait vogué silencieusement vers les fanaux qui brillaient, ainsi qu'il avait été convenu, l'un sur la citadelle, l'autre au bord de la mer. L'obscurité de la nuit protégeait les vaisseaux du Roi, les quatorze barques de l'avant-garde, les dix pinasses et les quatorze traversiers du corps de bataille conduits par d'Andouins, le frère de la belle Corysande; quelques barques olonnaises formaient l'arrière-garde. MM. de Maupas et de Grimaud tenaient la tête du convoi; à leur droite, MM. de Launay-Rasilly et de Beaulieu-Persac filaient sur un rapide traversier. Mille feux s'allument successivement sur les navires anglais et dans l'île, pour embrouiller les pilotes. Mais d'Andouins, « ayant passé et repassé à travers la flotte anglaise, en connaît les détours » et l'habileté des pilotes est digne de leur courage et digne de leur mot d'ordre : « Vive le Roi ! Passer ou mourir ! » Ils ont franchi la ligne des vedettes ennemies; mais celles-ci vont se rabattre sur leurs derrières, pour les enfermer entre elles et le barrage que Buckingham a établi en mer, du bourg de la Flotte à la fosse de Loix, immense demi-cercle de barques et de navires attachés entre eux par de « gros câbles ». Une lutte s'engage : Beaulieu-Persac est cerné par les vedettes, car son traversier vient de se heurter au câble, il se voit assiégé par les bateaux anglais qui se groupent autour de lui. Sa défense héroïque détourne les bateaux ennemis de leur garde : la flottille française passe, tandis que Beaulieu-Persac capitule. Toiras est secouru. Vingt-neuf bâtiments chargés de vivres et de munitions sont au pied de la falaise sur laquelle est assis le fort Saint-Martin.

Lorsque le jour fut levé, les Anglais de l'île, qui s'étaient avancés pour recevoir la capitulation d'une citadelle affamée, eurent la surprise de voir, au bout de piques brandies par la

(1) *Calendar of State Papers*, vol. XX, p. 569.

garnison, des chapons, des dindons, des jambons, des langues de bœuf, mille trophées de victuailles.

Beaulieu-Persac put savourer la déception de Buckingham. Il était couché sur un banc du *Nonsuch*, le vaisseau sur lequel ses gardiens l'avaient conduit, quand on vint lui dire : « Voici M. le Duc qui est à bord. » Un élégant gentilhomme entra aussitôt. Beaulieu-Persac se leva et s'inclina devant lui : « Je ne suis pas M. le Duc », dit l'Anglais. Sa Grâce suivait le gentilhomme ; elle rougit en apercevant Beaulieu-Persac et demeura silencieuse :

— Monsieur, commença le Français, vous faites trop d'honneur à vos prisonniers de les venir voir ; je crois que l'on vous a conté de la sorte que nous avons fait notre capitulation. C'est pourquoi, étant généreux comme vous êtes, nous ne doutons aucunement que vous ne l'observiez.

— Je le ferai assurément, répondit Buckingham, estimant vos personnes et votre nation bien fort, mais je ne puis pas m'imaginer que vous ne soyez des diables ou du moins personnes condamnées à la mort, qui, pour vous en rédimer, avez voulu hasarder votre vie à secourir cette place, laquelle je ne croyais pas le pouvoir jamais être.

— Monsieur, reprit Beaulieu-Persac, parmi notre nation on n'a pas accoutumé de se servir de personnes condamnées à la mort, pour faire de bonnes actions, car l'on se bat à qui aura de l'emploi.

— Eh bien ! répartit le duc, vous avez amené des barques, qui ne sont pas encore déchargées, je m'en vais les envoyer brûler tout maintenant (1).

Et montrant quantité de chaloupes, de galiotes et de bateaux à rames qui s'étaient assemblés pour aller procéder à ce brûlement, car le vent était tombé et la mer semblait une « eau dormante », il dit adieu à son prisonnier et s'embarqua sur un des bâtiments de sa flottille.

Beaulieu-Persac le vit bientôt essayer un coup de canon tiré de la citadelle, qui l'environna de mitraille sans l'atteindre, puis pousser son vaisseau à feu sur les barques françaises, défendues par leurs équipages et le canon de la falaise. Vains efforts des Anglais : Buckingham fut repoussé avec de lourdes

(1) *Mémoires de Beaulieu-Persac*, publiés par Charles de la Roncière, p. 173-174.

pertes et, la nuit venue, les Français portèrent dans le fort toutes les provisions des barques.

Le fort de la Prée fut ravitaillé un peu plus tard.

Buckingham commençait peut-être à comprendre quelle faute il avait commise en se jetant dans l'île de Ré, qui ne produisait que du vin et du sel et que défendaient deux forteresses. Il aurait dû occuper l'île d'Oléron, mal défendue et abondante en ressources pour une année. Le voilà, à son tour, en danger d'être affamé. De plus, les maladies, l'approche de l'hiver et du *Christmas*, tout lui mettait une angoisse au cœur.

Richelieu a compris. Il supplie le duc de Guise, commandant de l'escadre du Morbihan, de se rendre à Belle-Isle, « afin, explique le cardinal, que les Espagnols, vous y trouvant, ne prennent aucune excuse qui les empêche de venir promptement aux mains. Par ce moyen vous acquerez une si grande gloire, que, si M. Bernard (historiographe du Roi) n'est capable d'écrire, je m'offre d'en être l'historien (1). » Il faut que la retraite des Anglais ait lieu avant le 14 novembre, sans quoi Toiras sera contraint de capituler, car tous ses vivres seront épuisés le 13 : M. de Saint-Preuil, député par lui le 25 octobre, a informé le cardinal de la fâcheuse nouvelle. Richelieu soutient contre Marillac au Conseil du Roi que, si l'on abandonne Ré pour ne pas nuire au siège de la Rochelle, on perdra bientôt Oléron et que les deux îles, fortifiées par les Anglais, rendront La Rochelle imprenable. Le cardinal, approuvé par le Roi, prépare un secours de six mille hommes et de trois mille chevaux. Il s'embarque lui-même à Brouage pour l'île d'Oléron; mais, grand maître de la navigation, il ne l'est pas des vents : il arrive tout trempé par les lames. « La maligne, écrit-il à Schomberg, a été plus grande aujourd'hui qu'elle n'a été depuis trente ans, et la passe si gaillarde, qu'il ne fallait pas ouvrir la bouche qui ne voulait boire des coups de mer; j'espère que je m'aguerrirai (2). »

A Oléron, le cardinal presse l'embarquement des régiments de Navarre et de La Meilleraye et de cinquante gendarmes de la compagnie de la Reine. Les troupes du Roi font voile vers l'île de Ré. Il en arrive des Sables d'Olonne, du Plomb et de

(1) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. II, p. 658 (11 octobre 1627).

(2) *Ibidem*, p. 683-684 (26 octobre 1627).

Brouage, troupes d'élite que le pieux Louis XIII a fait confesser et communier avant le départ, « capables de combattre le double de ce qu'elles sont ». Voici la noblesse de la Cour venant en foule prendre congé de Sa Majesté : « une telle gaieté règne sur tous les visages, qu'il faut avouer n'être permis qu'à la nation française d'aller si librement à la mort ». Ceux qui ne parlent pas se plaignent de ce que la faveur d'une telle expédition leur soit refusée : « Et moi, Sire, ne passerai-je point ? répète plus d'un gentilhomme. — Et moi, répond Louis XIII, demeurerai-je seul dans mon camp ? » On supplie le Roi de ne pas s'engager dans cette boucherie. Mais il répond : « Je ne sais pas envoyer des troupes à la boucherie, mais, quand il le faut nécessairement, je ne sais que les y mener moi même (1). »

Le 30 octobre 1627, à onze heures du soir, il y a déjà huit cents hommes en vue du fort de la Prée. Deux mille Anglais et cent vingt chevaux attendent que les Français débarquent dans la nuit. Ils mettent en déroute les soldats étourdis par la traversée. À l'aube, la cavalerie, enfin descendue sur le rivage, met en fuite quelques cavaliers ennemis. Les Anglais hésitaient. Ils avaient commencé de retirer leurs canons des retranchements élevés devant les forts Saint-Martin et de la Prée et semblaient décidés à remonter sur leurs vaisseaux. L'annonce d'un puissant secours, que doit amener le comte de Holland, les prières de Soubise et des habitants de La Rochelle changent leur résolution ; mais l'attente du secours est décevante ! Les malheureux soldats, morfondus dans la boue des tranchées, grippent, aux heures de relève, sur les toits du village de Saint-Martin et fouillent de leurs lunettes l'immense horizon de la mer, où nulle voile ne sort de la brume : « Ayez pitié de nous ! » gémit un soldat dans une lettre écrite des tranchées anglaises à destination de l'Angleterre ; si notre lord Holland ne se hâte pas, il nous faudra troussez sacs et bagages (2). » Devant l'afflux des troupes françaises, Buckingham finit, selon son premier dessein, par tenter sur le fort Saint-Martin l'assaut général que demandent les Rochelais.

Toiras est averti le 5 novembre à la tombée de la nuit. Le lendemain matin à sept heures, Beaulieu-Persac voit entrer, dans la chambre qu'il occupait sur le *Nonsuch*, des

(1) Saint-Simon, *Parallèle des trois premiers Rois Bourbons*, p. 36.

(2) Gibbs, *The first Dukes of Buckingham*, p. 340.

officiers anglais qui lui disent : « Venez voir prendre la citadelle. — Dieu nous en garde ! » répond le prisonnier, qui monte avec eux sur le tillac. Cinq minutes plus tard, les officiers anglais tirent trois coups de canon : la première salve commande aux troupes de se préparer, la deuxième de marcher, la troisième de donner. « Rien de plus furieux ni de plus imprudemment attaqué que cette place, laquelle ils veulent emporter de vive force », songe Beaulieu-Persac (1). Les assaillants, au nombre de deux mille hommes dans l'attaque principale, gagnent rapidement les dehors, que les Français ne perdent pas leur temps à défendre. Le long de la falaise, dont la marée descendante a mis à sec les bases, quarante échelles se posent, des pelotons d'assaillants atteignent le dernier échelon, se hissent sur la crête, s'avancent vers le bord du fossé. Mais le feu des mousquetaires les arrête. Les malades eux-mêmes sont sortis de leurs huttes, se sont aventurés sur le bastion. Ceux qui se sentent trop faibles chargent les mousquets de leurs camarades ; ceux qui ont voulu combattre et que leurs forces trahissent, disent aux autres : « Ami, je te donne mes hardes, je te prie, fais-moi ma fosse. » Ils s'y couchent et meurent.

Cependant, les mousquetaires du Roi marchent aux ennemis qui sont massés entre le bord du fossé et le bord de la falaise. Les Anglais reculent, se hâtent vers leurs échelles. Ils sont culbutés, précipités.

Les échelles restent aux mains des vainqueurs ainsi que cinquante prisonniers. Dans le village de Saint-Martin, les Anglais blessés se traînent en foule, jusqu'à leurs logis, pour mourir.

Tandis que Buckingham assistait, le sourire aux lèvres et la mort dans l'âme, à la ruine de toutes ses espérances, Richelieu pourvoyait avec entrain au ravitaillement des forts. On peut en juger par le court billet qu'il adressait à M. de Guron de Rechinevoisin, ce vieil ami, ce joyeux Guron que les courtisans appelaient « le Révérend Père ». Le cardinal, en ce 7 novembre 1627, écrit de sa plus belle encre et belle humeur au Révérend Père Guron, gouverneur de Marans : « Monsieur, je baille demain au sieur Hébert de l'argent, pour fournir des

(1) *Mémoires de Beaulieu-Persac*, p. 178.

vivres à Marans pour la Prée et payer les barques selon que demande du Lac : il vous ira trouver. » Soudain, changement de ton : « Si tu veux m'obliger à supporter toutes tes imperfections durant ta vie et tes humeurs grapillantes, fais entrer de ton chef quelques barques à la Prée, chargées de vivres et je paierai le tout. » De nouveau, style administratif : « En outre, faites en sorte que les vivres de Bigotteau et ceux dudit Hébert soient heureusement et promptement trajetés. Il faut en faire passer une partie au Plomb, afin que plus commodément on secoure la Prée, c'est-à-dire les gens de guerre qui y sont descendus » ; puis, nouveau changement : le cardinal laisse libre cours à la joyeuse ardeur qui l'anime. « Si tu me mandes que tu y aies fait entrer en abondance des vivres, je te dirai ce que je ferai ; si encore trois jours après tu me fais savoir quelque nouveau secours, tu connaîtras par quelque action ma réjouissance. Père ! il ne faut point tarder : vous me donnerez la vie si vous faites entrer des vivres. Adieu, Père, c'est le cardinal de Richelieu (1). »

Le lendemain 8 novembre, on annonce au cardinal l'échec de l'assaut britannique et, le surlendemain, Schomberg envoie son *Veni, vidi, vici* : « Sire, j'ai fait en un même jour la descente en Ré, vu lever le siège et défait et chassé l'armée anglaise. » « Ils s'embarquent tous », mande Richelieu, triomphant, à l'évêque de Maillezais, bientôt archevêque de Bordeaux, son bras droit dans les affaires de marine et qu'il appelait, avec un sourire, « mon lieutenant des eaux douces et salées ». Et, comme s'il ne pouvait croire à tous les bonheurs qui lui arrivent à la fois, il écrit à Schomberg : « Beaucoup disent ici que Buckingham est demeuré sur la place ou mort ou fort blessé ; une seconde dépêche de votre part en rendra certain (2). »

Buckingham n'était ni mort ni blessé. Il avait bravé les balles, franchi le dernier le pont de bois qu'il avait fait construire entre l'île de Ré et la presqu'île de Loix, où s'était opéré l'embarquement de ses troupes.

Le cardinal lisait avec orgueil les glorieux détails de la victoire de Schomberg. Poursuivis par le maréchal et MM. de Marillac et de Toiras à la tête des troupes du Roi, les Anglais

(1) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. II, p. 695-696.

(2) *Ibidem*, t. II, p. 710 (10 novembre 1627).

s'étaient retirés dans la région des marais salants par une chaussée de vingt pieds de large qui, resserrée entre les deux lignes d'eau de ses fossés, courait vers la mer au milieu de l'immense marécage. Au bout de la chaussée, après plusieurs zigzags, on apercevait, au-dessus d'un canal large de quarante toises, un pont fortifié sur lequel six chevaux de front pouvaient passer sans peine. Les troupes britanniques l'atteignirent enfin. Mais la cavalerie de Buckingham fut renversée par la cavalerie du Roi, l'infanterie percée jusqu'au drapeau. La furie française emporta les troupes jusqu'à deux cents toises au delà du pont. Le sol, derrière elle, était jonché de cadavres britanniques, l'eau du canal ensanglantée.

Du vaisseau sur lequel se trouvait Beaulieu-Persac, on ne voyait qu'une mêlée confuse. Las de regarder sans comprendre, le prisonnier était descendu dans sa chambre, où il s'était mis à lire. Il fut interrompu par l'entrée affolée de son valet : « Monsieur, criait cet homme, vous êtes perdu. Voilà le capitaine Rous, qui vient de me dire que les Français avaient coupé la gorge aux Anglais en terre, mais que vous et moi en pâtirons. Il y en aura bien peu de reste, s'il n'y en a pour nous ôter d'ici (1). » Ces propos n'empêchaient pas Beaulieu-Persac de continuer sa lecture. Le soir, toutefois, il monta sur le tillac. Il y rencontra le terrible capitaine, qui lui apprit les dernières nouvelles : « Anglais et Français s'étaient battus et il en était demeuré plus de quatre mille sur la place et les Anglais s'étaient retirés dans l'île de Loix. » Invité à souper par les officiers, il vit arriver, au moment de se mettre à table, deux capitaines fort crottés, qui étaient de la déroute. L'un d'eux, après souper, accompagna Beaulieu-Persac dans sa chambre et « lui raconta franchement la disgrâce » de l'armée anglaise.

Sur la flotte, les choses n'allaient pas mieux. L'épidémie faisait rage, malgré les précautions observées, les lavages des navires à grande eau tous les deux jours, au vinaigre toutes les semaines, malgré le goudron et l'encens brûlés pour purifier l'air, les bassins de charbons ardents promenés dans les entreponts.

Le lendemain, sur le *Triumph*, vaisseau amiral, ce fut le

(1) *Mémoires de Beaulieu-Persac*, p. 181.

récit
reuse
sur le
cham
espéc
étaient
gham
dilige
duqu
laissé
voulu
ajout
neur
me d
R
Angl
ranc
chev
l'end
détai
enco
sema
terre
melt
mis i

C
reçu
Aller
sur
la p
que
d'en
quer
tout
« l'E
giqu

(1)
(2)
p. 488

récit de Buckingham lui-même que Beaulieu-Persac eut l'heureuse fortune d'entendre. Le duc causa longuement avec lui sur le pont et finit par l'emmener dans sa chambre, sa belle chambre dorée, où l'on foulait des tapis de Perse, où, sur une espèce d'autel, plusieurs flambeaux, si l'on croit Tallemant, étaient allumés devant le portrait d'Anne d'Autriche. Buckingham « attribuait tout son malheur à la bonne conduite et diligence de M. le maréchal de Schomberg et de M. de Toiras, duquel il estimait le courage et les ruses ». Quelle folie de s'être laissé prendre aux belles propositions de ce Toiras, qui avait voulu gagner du temps! « Le duc parlait fort dignement, ajoute Beaulieu-Persac, de Mgr le Cardinal et avec force honneur et de grandes louanges de son courage et de son esprit, me disant que c'était le premier homme du monde (1). »

Relâché sur parole, Beaulieu-Persac, avant de retourner en Angleterre, où il devait rester jusqu'au paiement de sa rançon, alla trouver Richelieu et lui répéta les discours du chevaleresque Anglais. Nul doute que le cardinal n'ait goûté l'endroit où Buckingham disait qu'il avait de l'esprit. Il est un détail cependant que Richelieu se rappelait avec plus de plaisir encore : Soubise, qui avait rejoint Buckingham depuis quelques semaines et qui depuis le 17 novembre voguait vers l'Angleterre à bord de la flotte anglaise, « avait eu tant de hâte de se mettre en sûreté » le jour de la déroute de Loix, « qu'il s'était mis à l'eau jusques au col pour gagner une chaloupe » (2).

C'est peu de temps avant cette victoire que le Roi « avait reçu des avis de plusieurs parts qu'un orage se formait en Allemagne, sous le nom de l'Empereur, pour venir fondre sur notre vieille frontière de Champagne, sous prétexte de la protection de Metz, Toul et Verdun ». Richelieu vit bien que le coup venait de Madrid. Le Roi Catholique s'était gardé d'envoyer au Morbihan la flotte promise; il voulait faire attaquer la France par l'Empereur, qui était un autre lui-même, tout en feignant de se montrer fidèle à l'alliance française: « l'Espagne nous cherchait une querelle d'Allemand ». L'énergique dépêche envoyée à du Fargis, ambassadeur du Roi

(1) *Mémoires de Beaulieu-Persac*, p. 183.

(2) *Mémoires de Beaulieu-Persac*, p. 188-189. *Calendar of State Papers*, t. II, p. 488.

à la cour de Madrid, avait suspendu l'attaque. Richelieu lisait dans le jeu de ses adversaires et d'autant plus aisément qu'il s'emparait de leurs cartes. D'après les papiers de Buckingham, il savait depuis longtemps que l'Anglais était d'intelligence avec M^{me} de Chevreuse, — la « chevrette » comme il l'appelait. Aujourd'hui il apprenait que c'était elle qui, « buquinée », avait conseillé à Buckingham l'expédition de La Rochelle.

Richelieu attendait d'autres révélations : il faisait suivre Montagu, qui était de nouveau par les chemins de Lorraine et de Piémont. Au printemps 1627, l'agent anglais avait appris qu'on avait arrêté près de Lyon, puis relâché, un certain Montégni, dont le nom avait été confondu avec le sien (1). Aussi avait-il soin de ne pas s'aventurer sur les terres du Roi. Mais M. de Bourbonne, gouverneur de Coiffy près de Langres, dont la maison était située sur les limites du Barrois, avait mission de le saisir au passage, sans respect pour les terres du duc de Lorraine. Deux Basques, mis aux trousses de Montagu, l'observaient sans cesse de près ou de loin. Un soir du mois de novembre suivant, alors qu'il se trouvait à courte distance de la frontière, l'un des Basques poussa jusqu'à M. de Bourbonne. Celui-ci accourut avec douze de ses amis, arrêta Montagu, Okenhem (un gentilhomme qui l'accompagnait) et un valet de chambre qui portait une valise bourrée de papiers. Il mena ses prisonniers souper à sa maison de Bourbonne, puis les enferma à Coiffy, « château assez bon pour n'être pas pris d'insulte ».

« Je suis très aise de la prise de Montagu, écrivait Richelieu à Marie de Médicis le 25 novembre. Je crois que Votre Majesté l'aura fait venir maintenant à Paris. Si elle ne l'a fait, il sera de besoin d'envoyer la cavalerie de Champagne et de Picardie, pour le quérir et l'amener dans la Bastille sûrement (2). » Il y avait quelqu'un au Louvre qui était beaucoup moins aise que le cardinal. C'était Anne d'Autriche. Tremblante d'être nommée dans les papiers de Montagu et de se voir renvoyée en Espagne par Louis XIII, « elle en perdait le dormir et le manger » (3).

(1) *Calendar of State Papers*, t. XX, p. 164.

(2) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. II, p. 733.

(3) *Mémoires de M. de la Porte*, p. 39.

Heureusement, après l'aventure d'Amiens, elle a donné à La Porte un grade dans sa compagnie de gendarmes, celle qui doit garder Montagu durant son voyage. La Reine mande La Porte dans sa chambre au Louvre, un soir après minuit. Elle le supplie, elle lui fait « beaucoup de belles promesses à la manière des grands quand ils ont besoin des petits » : elle craint d'être désignée sous un nom supposé dans les papiers de la valise, elle le conjure d'obtenir que Montagu ne prononce jamais son nom véritable. La Porte part avant le jour, il est bientôt à Coiffy. Juste les troupes s'ébranlent. Voici, au milieu de neuf cents cavaliers, Montagu « sur un petit bidet, sans épée et sans éperons ». Le baron de Ponthieu, guidon de la compagnie des gendarmes de la Reine, qui affectionnait La Porte, se doutant de sa mission, la lui facilite. Un soir, à l'étape, tandis que Montagu joue au reversis avec Bourbonne et les officiers, comme il manque un quatrième, Ponthieu fait asseoir La Porte entre lui et le prisonnier. L'Anglais lui marche aussitôt sur le pied. La Porte « lui rend son compliment ». On joue et, non seulement cette fois, mais tous les soirs, La Porte, sans éveiller les soupçons des officiers présents, finit par lui dire l'angoisse de la Reine, et le bon Montagu répond qu'elle n'est nullement en cause dans les papiers saisis et qu'il aimerait mieux mourir que de la compromettre. Anne d'Autriche en tressaille de joie.

M. de Bullion et M. Fouquet, — le futur surintendant de Louis XIV, — eurent à examiner les papiers de Montagu. Enfin Richelieu tenait la preuve de ce qu'il avait soupçonné depuis longtemps.

Que de révélations sanglantes dans ce grimoire : le comte de Soissons, au mois de juillet dernier, prêt à commander seize mille ennemis, à faire ses armements à Valence ; le duc de Savoie décidé à lui prêter main forte ; le duc de Lorraine offrant de lever dix mille hommes et quinze cents chevaux ; l'Empereur promettant six mille hommes et mille chevaux ; Verdun menacé ; le duc de Rohan à la veille de recevoir du duc de Savoie deux mille hommes et quatorze cents chevaux ; Venise contribuant à la solde de dix mille hommes de pied pour concourir à ce coup décisif contre son allié, le roi de France !

Buckingham battu, le complot découvert : double désastre

pour les adversaires du cardinal. Buckingham demande la paix. Richelieu la refuse. Il conseille cependant à Louis XIII de rendre, par égard pour sa sœur la reine d'Angleterre, tous les prisonniers. Mesure courtoise, qui montrera aux Anglais les avantages du mariage de France et permettra au diplomate qui se rendra en Angleterre, — où, d'ailleurs, il ne verra pas le Roi, — de dire à la Reine plusieurs choses confidentielles.

Pour achever sa victoire, Richelieu compte ou feint de compter sur les Espagnols et sur cette fameuse flotte toujours annoncée, n'arrivant jamais. Il impose silence aux railleries des courtisans : « Si l'on fait semblant, explique-t-il à Louis XIII, de croire que les Espagnols n'ont point manqué, cela les obligera à mieux faire une autre fois, pour couvrir leur honte ou du moins promettre plus que jamais un nouveau secours : ce qui est capable d'empêcher que les Anglais ne reviennent promptement secourir La Rochelle. »

M. de Bautru, chargé par le Roi d'aller à Madrid contre-mander la flotte espagnole, inutile désormais devant La Rochelle, reçoit l'ordre de prodiguer les plus grands remerciements à Sa Majesté Catholique.

Effet merveilleux ! Le 28 novembre, vingt jours après la défaite de Buckingham, don Frédéric de Tolède et la flotte qui devait chasser les Anglais, surviennent sans être annoncés. Le duc de Guise, sur la côte de Morbihan, traite don Frédéric avec splendeur. Fêtes à bord et à terre, festins et même pèlerinages : à Vannes, on leur montre le chef de saint Vincent Ferrier.

M. de Guise et l'évêque de Mende conjurent don Frédéric d'attaquer l'Angleterre, dont le commerce se meurt, où la « nécessité est incroyable », où tout l'État crie contre Buckingham.

Au moment où le léger Buckingham décevait à la fois l'Angleterre et La Rochelle, le duc de Rohan demeurait toute l'espérance de la cause protestante, dont il était le plus puissant cerveau. Depuis le 14 octobre, il est déchu du privilège de la pairie : c'est le Parlement de Toulouse qui le jugera. Les pamphlets fulminent contre le cardinal, qui s'en rit. Mais le grand chef protestant se rit plus encore des procédures. Le moyen pour les magistrats toulousains de mettre la main sur un

capitaine à la tête de ses troupes? De Nîmes, où il vient d'arriver en force, Rohan peut, en cas de revers, gagner les Cévennes, se cacher dans les défilés du vaste massif, y refaire ses troupes dans les villages peuplés d'ardents religieux, se ravitailler sur les pentes et, de l'immense camp retranché que lui offrent ces montagnes, exécuter sur l'ennemi des sorties victorieuses.

C'est pour lui enlever les places qui commandent les portes des Cévennes ouvertes sur la vallée du Rhône, que Monsieur le Prince a quitté Lyon. Il occupe, en Vivarais, Soyons et Beauchastel sur le Rhône, d'où M. de Brison, qui a horriblement peur d'être pendu, « s'enfuit par des lieux inaccessibles », et Saint-Auban sur l'Ouvèze, dont la garnison presque tout entière (trente-quatre hommes) est passée au fil de l'épée.

Dans sa maison de Pont-de-la-Pierre, Richelieu approuve de telles sévérités : « Cela empêchera que beaucoup d'autres bicoques ne résistent », écrit-il à Monsieur le Prince vers le 20 décembre 1627. Toute place forte peut être, en ce moment, taxée de bicoque sauf la grande cité des huguenots. C'est La Rochelle qui concentre tous les regards et le cardinal ajoute ces lignes triomphantes dans leur simplicité : « Je ne vous mande rien de deçà, sinon que le Roi avance toujours le blocus de La Rochelle et fait une digue qui, dans trois semaines, sera avancée de trois cents toises dans la mer, le pouvant assurer que, dans la fin de janvier, rien ne pourra passer par le port de La Rochelle. Il ne reste plus qu'un fort à faire pour enceindre cette ville (1). »

SOUS LES MURS DE LA ROCHELLE

A travers les rues obscures du Paris de Louis XIII, précédé de quatre pages, qui chacun portaient un flambeau devant son carrosse, un protestant, fils de Sully et gendre du maréchal de La Force, le comte d'Orval, se rendait du Louvre à l'ambassade d'Espagne. Premier écuyer de la Reine, il venait, en cette soirée du 11 janvier 1628, visiter, au nom de Sa Majesté, Ambroise Spinola, marquis de Los Balbazes, car le fameux capitaine génois au service de l'Espagne, dont la prise de

(1) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. II, p. 766-767.

Breda, immortalisée par Vélasquez, avait illustré le nom, allait de Bruxelles à Madrid et il était arrivé à Paris le matin même.

Le lendemain, ce fut Spinola qui se rendit au Louvre, dans un carrosse du maréchal d'Estrées, suivi de douze autres carrosses pleins de seigneurs et de gentilshommes de la Cour. Révérences, courtoisies, longues causeries en espagnol à l'audience de la Reine, puis dans la chambre de la Reine régnante. Le surlendemain, visite au duc d'Orléans, qui, après la délivrance de Ré, s'était retiré de l'armée. On parla de la défaite du duc de Buckingham : beaucoup de gentilshommes présents y avaient contribué par leur valeur « et ainsi devisèrent quelque temps de guerre ». Nulle conversation ne pouvait plaire davantage au grand capitaine pour qui les fêtes mondaines avaient peu de charme. C'était un homme de régime, qui ne soupait jamais et, certain soir où le marquis de Mirabel, ambassadeur d'Espagne, lui fit servir, dans un repas de neuf couverts, neuf plats seulement, remarque avec dédain le *Mercur*, l'infortuné capitaine « se trouva malade ». Il n'en coucha pas moins tout habillé, car c'était son habitude en voyage comme en campagne : « Quand il va aux armées, rapporte encore le *Mercur*, du jour qu'il part pour y aller, il ne se dépouille que quand il est de retour à Bruxelles (1). » On conçoit qu'un tel soldat eût grand désir d'aller saluer le Roi au camp de La Rochelle et s'informer des moyens par lesquels il pensait prendre une ville réputée imprenable.

Le 14 janvier, à minuit, il se mettait en route avec son gendre, le marquis de Leganès. Il s'arrêta, au bout de cinq lieues, à Bourg-la-Reine, dont l'hôtellerie Saint-Jacques attirait les voyageurs du sud-ouest et les pèlerins de Compostelle. De ce train, il n'atteignit les environs de La Rochelle qu'au bout de douze jours. Le 29, Spinola fut reçu à Aytré par le Roi : « Je suis venu en ces quartiers, dit Louis XIII, contre l'avis de mes médecins, n'étant pas entièrement guéri d'une longue et fâcheuse maladie. » Il ajouta qu'il était résolu de châtier la rébellion, espérant de réussir à La Rochelle comme son visiteur à Breda.

Louis XIII paraissait tout joyeux d'être au milieu de ses

(1) *Mercur françois*, t. XIV, deuxième partie, p. 145.

troupes, attentif aux plus petits détails et même plein d'expérience comme un soldat nourri dès l'enfance au métier des armes. Spinola « ne put se tenir de lui dire qu'il n'avait autre regret en sa vie que de n'avoir jamais vu le roi son maître honorer les armées de sa présence; que la noblesse française était bien heureuse de se voir honorée de la sienne, qui la rendrait invincible ». Soldat qui savait flatter les princes, il rappela que, l'an 323 avant Jésus-Christ, Antigone offrant la bataille à Eumène malade, parce qu'il le croyait hors d'état de se montrer à la tête de ses troupes, et l'apercevant tout à coup porté dans une litière d'où il encourageait les soldats, avait commandé la retraite et déclaré à ses lieutenants : « Ce n'est pas cette armée, mais cette litière que je crains. »

Spinola inspectait d'un œil de connaisseur les travaux des assiégeants et les fortifications des assiégés. La Rochelle, plantée dans un vrai paysage de Hollande, au milieu des marais, était défendue, dit un écrivain du temps, le sieur des Carneaux, historiographe du Roi, par tout un système de fortifications « à la moderne » : bastions, chemins couverts, fossés à fond de cuve, demi-lunes, portes robustes et bien gardées; le tout formant une sorte de fer à cheval dont les deux branches aboutissaient à l'entrée du port, que resserraient deux tours inégales et que fermait une chaîne. En deçà de la chaîne, deux cents vaisseaux rochelais. Au delà, l'immense rade, s'élargissant vers l'océan, s'ouvrait entre deux pointes : Chef de Baie au nord, Coreille ou les Minimes au sud (1).

Ville enceinte de murailles colossales, *muris ingentis operis cincta*, Richelieu l'entourait d'une ligne de circonvallation défendue par des redoutes et des forts, qui se développait à perte de vue, en un interminable circuit. La circonvallation commençait, du côté de la pointe de Coreille, au fort de la Digue, à l'intérieur duquel on avait aménagé, pour M. de Marillac et ses mestres de camp, un logis et une chapelle, « où des Minimes disaient tous les matins la messe et, le soir, les litanies de la Vierge » (2). Passant au pied des forts d'Orléans, de Coreille, de Bonne Graine, Saint-Nicolas, de la Moulinette, de Cogne, de la Fons (au nord), elle s'inclinait à l'ouest vers le fort du Saint-Esprit et, presque en

(1) Voyez la carte, p. 315.

(2) *Mémoires du Cardinal de Richelieu*, t. VIII, p. 33-34.

face du fort de la Digue, allait finir sur la rive septentrionale de l'avant-port de La Rochelle, au fort Louis, terreur des Rochelais.

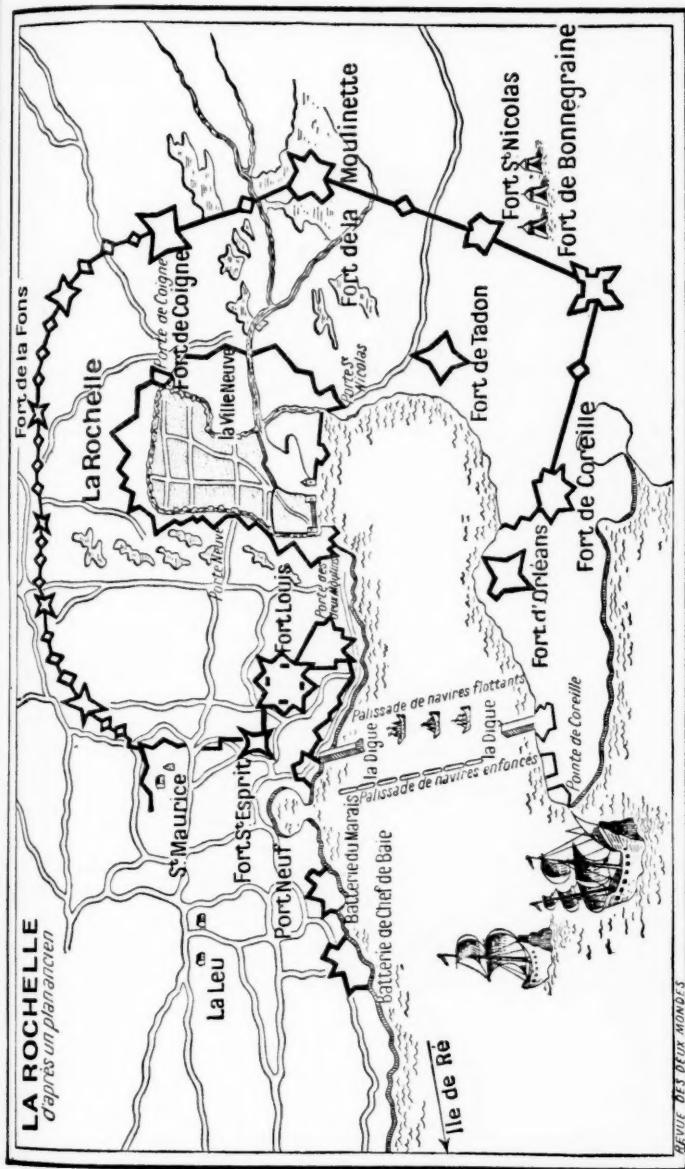
Derrière la ligne de circonvallation, qui était profonde, de vastes faubourgs semblaient être sortis de terre à la voix du cardinal. C'était le camp royal avec ses maisons, ses baraquements et ses tentes. M. de Vaux de Folletier, dans un ouvrage des plus pittoresques, a brossé le vivant tableau de cette ville assiégeante ceignant la place assiégée, étrange amas d'êtres et de choses inhérents à ces sièges qui, tel celui de Breda, semblent ne devoir jamais finir (1). Le seul spectacle de si grands préparatifs suffit pour expliquer la croissante lassitude du roi Louis XIII et l'angoisse du cardinal, dont l'oreille, perpétuellement aux écoutes, saisit les mille bruits de la Cour, entend les murmures ou les railleries des courtisans, qui, selon leurs intérêts ou leurs passions, prédisent la victoire ou l'échec.

Le duc d'Angoulême commandait de Coreille à la Moulinette, le maréchal de Schomberg de la Moulinette à la Fons, le maréchal de Bassompierre de la Fons au fort Louis. Spinola est auprès du duc d'Angoulême. Il admire les travaux, mais il fait remarquer tout de suite que, « le Roi n'ayant point d'armée sur les bras, il suffit d'avoir des forts, redoutes et lignes » pour se défendre contre les sorties des assiégés, tandis que, devant Breda, il avait été contraint, lui, Spinola, de creuser « double ligne de tranchées », pour se défendre contre les armées de secours. Il regarda longuement l'estacade de mâts au moyen de laquelle Pompeo Targone, l'Italien qui avait su barrer le canal d'Ostende, prétendait barrer celui de La Rochelle, et cette machine flottante, hérissée de canons accouplés, qui, suivant le mouvement des vagues, se trouvaient tous en batterie tour à tour. On lui parla des chaînes que l'on allait placer sur des pipes en travers du canal; il objecta que « la plus forte pouvait être rompue par la moindre barque ayant vent derrière ».

Il est facile d'imaginer Spinola botté de cuir, d'après le tableau de Vélasquez, vêtu d'un pourpoint fauve, le nœud vert à l'épée, maigre et las, le teint bistre, l'œil dur et pensif. Le vieux soldat dit de Pompeo Targone que « c'était un homme de grands desseins » (2), mais quand on lui demanda s'il les

(1) F. de Vaux de Folletier, *le Siège de La Rochelle*, p. 236-238.

(2) Voir *Mercurius francicus*, t. XIV, deuxième partie, p. 593-595.



L'INVESTISSEMENT DE LA ROCHELLE

La Porte Maubee, murée en temps de paix, se trouvait à l'est de la ville entre la Porte Saint-Nicolas et la Porte de Coigne, non loin du canal.

exécutait, il garda le silence. Ce qu'il approuva, ce furent les vaisseaux échoués. Richelieu, pour enfoncer du côté de la haute mer une palissade sous-marine entre les extrémités de l'immense digue, devait en couler deux cents, — deux cents carcasses de vieux navires amenés de Bordeaux, de Rouen, de Saint-Malo, de Roscoff, du Conquet, de Brest, de Concarneau, de Blavet, d'Auray, de Vannes, de Nantes et, les unes après les autres, immergées dans la rade.

L'architecte Melezeau et le maçon Thiriot avaient posé la première pierre de la digue le 30 novembre 1627. Cette digue était composée de blocs entre lesquels on avait ménagé des trous pour briser l'effort de la mer. L'apport incessant des vagues, le gravier et le limon la durcissaient comme un rocher. Ses deux tronçons partaient, l'un de Coreille, l'autre du point qui porte aujourd'hui le nom de Richelieu. Un fourmillement d'ouvriers hâtait le travail, que le cardinal surveillait en personne. Mais il fallait compter avec les erreurs, avec la mer, avec les obstacles des choses et des hommes : le 10 janvier, la mer ayant enlevé le parement de la digue, il fallut recommencer l'ouvrage sur des assises plus larges. Richelieu expliquait le tout à Spinola : au lieu de reconstruire le parement en verticale, on avait dû le reconstruire en talus.

Le Génois, clignant ses petits yeux noirs, dit que « si l'on bouchait le canal et si l'on payait bien les gens de guerre (chose rare en Espagne) la ville était perdue ». *Es tomada la ciudad* (1). Sept jours après le départ de Spinola, Richelieu écrivait au cardinal de La Valette : « Il faut avouer la vérité, que c'est un des meilleurs hommes du monde et que sa bonté égale sa capacité. »

Il se montrait également satisfait de l'amiral espagnol : « Don Frédéric, ajoutait-il, est aussi, pour la mer, un très honnête homme (2). » Mais cette maudite escadre, si tardive à se montrer, pouvait-on compter sur elle ? Elle était en mauvais état et son chef ne songeait, d'après les ordres de sa cour, qu'à la mettre à l'abri dans les ports d'Espagne avant le retour des Anglais, et il partit en effet.

Spinola et Leganès firent avec le cardinal un projet d'articles, pour « éclairer » le traité du 20 avril 1627, régler la

(1) *Mercure françois*, t. XIV, deuxième partie, p. 595.

(2) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. III, p. 26.

composition de la flotte espagnole et de la flotte française qui opéreraient conjointement et fixer les « buts de guerre » : rétablissement de la religion catholique en Angleterre et conquête de deux ports de descente anglais. Les deux Espagnols obtinrent, en outre, de Richelieu ce qui leur tenait le plus à cœur : le droit de recueillir sur les côtes de Guyenne les débris de deux grandes caraquas portugaises, qui valaient plus de deux cent mille livres. L'Espagne s'accommodait fort bien d'une guerre qui affaiblissait à la fois l'Angleterre et la France. Elle était enchantée que Buckingham eût échoué devant Ré. Elle ne désirait pas moins vivement maintenant que La Rochelle demeurât imprenable et tint Louis XIII et son armée loin de ses propres possessions d'Italie. L'attitude des Provinces-Unies n'était pas moins ambiguë : leurs chantiers construisaient des vaisseaux pour le Roi Très Chrétien, mais elles permettaient que l'on recrutât chez elle des cavaliers pour le roi d'Angleterre. Ainsi, catholiques d'Espagne et protestants de Hollande desservaient sourdement leur alliée, la France : éternels dessous de la politique !

Cependant le cardinal multiplie ses efforts, son âme toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Malgré la tempête et le froid, il est à Coreille le 3 février ; avec Bassompierre, il regarde enfoncer dans le canal une estacade de trente et un vaisseaux dont on a maçonné l'intérieur ; le 7, il réparait, en compagnie du maréchal, sur la digue. Ces travaux le retiennent de longues heures, son manteau flottant au vent. Les vaisseaux murés que l'on coule parallèlement à l'ouvrage, du côté de la haute mer, vont rendre le passage impossible, bien avant que soit achevée la digue elle-même. En vain les Rochelais tentent de les incendier à marée basse. Que Dieu donne au cardinal quatre jours de beau temps et « les vaisseaux ennemis n'entreont plus à La Rochelle, s'ils ne volent » !

Sachant que « la solde est l'âme du soldat et l'entretien de son courage », Richelieu, qui couvre d'or les constructeurs de sa digue, fait payer toutes les troupes avec une régularité parfaite. Plus de passe-volants, plus de ces figurants qui remplacent, les jours de revue, les soldats que les capitaines ont congédiés, pour s'approprier l'argent de leur solde. L'argent est remis chaque semaine à des commissaires intègres, les capitaines sont surveillés et les compagnies toujours au complet.

Le Roi jusqu'à présent s'est montré vrai chef de guerre. Au mois de janvier, il faisait l'admiration de Spinola; au mois de décembre, il avait fait celle du cardinal : « Quoique le lieu soit très mauvais, que les tempêtes, que les vents et les pluies y soient ordinaires, qu'on soit dedans un continuel marécage, avait mandé Richelieu à la Reine-mère, Sa Majesté ne laisse pas de demeurer avec autant de gaieté que s'il était au plus beau lieu du monde. Avant-hier, il fut trois heures durant à la digue. Non seulement y faisait-il travailler à sa vue, mais il voulut lui-même mettre la main à l'œuvre (1). » Sous un ciel noir de décembre, le roi de France bâtissant comme un simple maçon l'énorme digue battue des eaux et des vents, quel spectacle réconfortant pour le soldat !

Mais voici qu'au mois de février Louis XIII se sent las. Ce n'est rien, un simple malaise, mais qui va s'aggraver, si le Roi ne fait un tour à Paris. Le cardinal s'oppose à ce départ, « représentant qu'il y va de la réputation de son maître ». Louis XIII finit par reprocher à Richelieu de prendre toujours parti contre lui. La discussion, comme il arrive trop souvent, aboutit à une cote mal taillée : le Roi rentrera au Louvre et le cardinal restera au camp. Le cardinal demeurant, il n'y aura personne qui ne croie que le Roi ne revienne bientôt.

Louis XIII partit le 10 février. Deux lieues durant, sur la route de Surgères, Richelieu l'accompagna. Il fallut se séparer. Louis XIII fit, en pleurant, ses dernières recommandations. Un traître soleil, avant-coureur du printemps, éclairait ses adieux. Le cardinal n'avait pas osé, par respect, prendre son parasol et souffrait, le chapeau bas.

Le lendemain, dans son logis du Pont-de-la-Pierre, il était « surpris » d'une crise de sa fièvre tierce. Mais cinq accès ne le rendent pas inactif, et l'ample pouvoir que le Roi lui a donné sur les provinces de Poitou, Saintonge, Angoumois, sur le duc d'Angoulême, les maréchaux de Bassompierre et de Schomberg tient debout son corps défaillant. A Louis XIII, il écrit que l'affliction qu'il reçoit de son absence, est « plus grande qu'il n'eût su se la représenter ». Au cas où le Roi apprendrait que son ministre est malade, il le prie d'avoir « l'esprit en repos ». Il relit dans Quinte-Curce l'histoire de la digue construite par

(1) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. II, p. 751-752, 11 décembre 1627.

Alexandre devant Tyr et suit avec passion le cheminement de la sienne.

L'ouvrage du cardinal, dans sa nouvelle conception, aura sept cent quatre-vingt-sept toises (quinze cent soixante-quatorze mètres) de longueur. Hauts de plus de deux toises, larges de quatre, les deux tronçons avancent l'un vers l'autre au travers de la rade, mais ne se rejoindront pas complètement, afin de laisser une certaine liberté au mouvement de la mer. Ils laisseront entre eux un goulet de trente toises, que bordent, du côté de la mer, deux jetées de bois. Pour protéger de ce même côté la digue en construction et rendre le goulet impraticable, on coule sans cesse des navires. Mais aux fortes marées de l'équinoxe, au-dessus des navires submergés, il y a six pieds d'eau. Alors le cardinal plante, par delà cette palissade sous-marine, des poutres enchainées. Entre la digue et La Rochelle, cinquante-huit vaisseaux, liés ensemble par des câbles et des chaînes, forment une palissade flottante armée de longs épars qui écarteront les brûlots, et de grappins destinés à saisir les navires ennemis. Trente-six galiotes et pinasses évolueront dans l'avant-port et empêcheront les assiégés de prendre à revers les vaisseaux immobilisés. Entre la digue et la haute mer, Richelieu attache les uns aux autres cinquante navires et les dispose dans la rade en triangle, comme un vol de canards sauvages, pointant vers la mer. Cet extraordinaire travail était loin d'être achevé au mois de mars 1628.

LA PORTE MAUBEC

Si le cardinal comptait sur le blocus pour se rendre maître de La Rochelle, il ne renonçait pas à l'espoir d'y entrer par surprise.

La porte Maubec, marée en temps de paix, pouvait s'ouvrir en temps de guerre. Elle faisait face aux marais salants qui s'étendent à l'est de La Rochelle. Gens de pied et de cheval voulant entrer dans la ville trouvaient au bord de la contrescarpe un pont-levis de huit pieds de longueur ; ils franchissaient sur un pont dormant un large fossé où coulait l'eau de la mer. Un nouveau pont-levis, long de dix pieds, donnait accès à la première porte ; derrière la première porte, un couloir creusé sous les remparts les menait à la seconde,

qui les séparait de la rue. Les bateaux chargés du sel des marais serpentaient parmi les marécages vers cette Amsterdam de l'Océan, sur un canal qui ne tardait pas à se confondre avec le fossé. Ils s'engouffraient à trente pas de la porte Maubec sous une voûte dont on ouvrait la grille à leur approche, et, trois cents pas plus loin, abordaient à la ville.

Le cardinal n'ignorait aucun de ces détails. Le marquis d'Effiat lui avait amené un habitant de La Rochelle, « catholique et officier du Roi », qui lui avait parlé de cette voûte et de cette grille vraiment faites pour quelque aventure de roman. Richelieu eut envie « d'y former une entreprise pour la facilité qui s'y rencontrait ». Sur son ordre, l'homme s'était abouché avec des sauniers, catholiques comme lui. Le cardinal connut par eux la largeur du fossé (douze toises), sa profondeur (six pieds à marée haute, trois ou quatre à marée basse). Il sut que le confluent du canal et du fossé était fort vaseux, mais qu'au bout de quelques pas on rencontrait le roc et le gravier; que le terrain était solide sous la voûte et l'eau peu profonde; que la grille était en bois et qu'au sortir du couloir, à l'endroit où le canal débouchait dans La Rochelle, une pente douce permettait de gagner le bord et d'aller se saisir du corps de garde, qui était proche. Les sauniers étaient entrés à pied dans La Rochelle plus de cent fois par ce chemin (1).

Le Rochelais catholique avait obtenu du maire un passeport sous prétexte de quelques affaires domestiques à régler. En réalité, il voulait voir si rien n'était changé à la disposition de la voûte Maubec. Il avait rapporté que tout était en même place. Richelieu avait fait contrôler ses dires et ceux des sauniers par deux gentilshommes de sa maison, MM. de Saint-Germain et de la Forêt.

Du rempart, nul n'avait aperçu le paysan et les gentilshommes passant et repassant de nuit sur le bord de la contrescarpe, en face de la voûte grillée; nul, à deux semaines d'intervalle, ne les avait remarqués discutant au même endroit avec M. de Marillac. L'obscurité les dérobaux aux regards et c'est impunément que M. de la Forêt, une jambe pendante le long de la contrescarpe, avait avancé le bras et sondé, au moyen d'un bâton, la profondeur de l'eau, qui n'était que de trois pieds, bien que la mer descendit encore.

(1) *Mémoires du Cardinal de Richelieu*, t. VIII, p. 68-74.

Le cardinal, tout enflammé de ce beau projet, avait rassemblé des pétardiers pour faire sauter la porte Maubec. Le marquis de Feuquières offrait de se mettre à leur tête. Il était allé en quérir à Paris quelques-uns de sa connaissance. La Gascogne et la Bretagne envoyaient au cardinal ce qu'elles possédaient « de plus habile et de plus estimé » en ce genre. Il arrivait des pétards de Paris, de Saintes. Ceux que l'on fabriquait chez le cardinal étaient en bois « reliés de bandes de fer », forts et légers tout ensemble et des ouvriers des plus « rares » travaillaient sans relâche.

Le 23 janvier, M. de Feuquières avait reçu de M. de Marillac l'ordre d'aller pendant le jour reconnaître de loin les avenues de la porte Maubec. M. de la Forêt le guidait. Ils sont à mille pas de La Rochelle. Qu'est-ce que ces hommes qui se cachent là-bas dans ces masures?... Des fusils, des arquebuses... « L'ennemi ! » s'écrie Feuquières. Mais La Forêt, qui connaît bien tout ce quartier, explique d'un air entendu : « C'est un corps de garde que les nôtres ont avancé, » On se rapproche... Soudain, les masures s'enveloppent de flammes et de fumée : une salve de douze coups. La Forêt est tué d'une balle dans la tête ; le cheval de Feuquières, blessé à l'épaule, s'abat sous son cavalier. Feuquières tire son épée et n'a que le temps d'écarter des deux mains deux arquebuses huguenotes qui lui touchent la poitrine. Deux détonations à ses côtés, presque à la fois ; il n'est pas effleuré, mais il est pris et les arquebusiers l'emmènent vers la ville avec le cadavre de l'imprudent La Forêt. On aperçoit quelques royaux accourant au loin pour venir en aide. Trop tard. Les protestants vont s'engager sur le premier pont-levis de la porte Maubec. Cependant Feuquières, sous son manteau, n'a pas manqué de mettre en petits morceaux qu'il répandait sur le chemin le papier qui contenait « le nom et l'ordre de l'attaque des lieux et des troupes ». Il traverse les trois ponts à présent. Il paraît fatigué de la course, il ralentit. C'est qu'il veut graver dans sa mémoire les moindres détails de la porte, de la grille et de la voûte. Feuquières est homme de ressources. Même prisonnier, il communique avec le cardinal et lui fait savoir « qu'à son avis l'entreprise peut réussir et beaucoup mieux qu'il n'eût pensé auparavant ».

Il fallait laisser aux assiégés le temps d'oublier cette alerte,

Un mois s'est passé. Le cardinal a devant lui un habitant de La Rochelle, un catholique dont il est sûr. Comment est-il parvenu à faire sortir cet homme de la ville ? Ses *Mémoires* ne le disent pas ; mais, comme l'a observé Louis XIII, le cardinal a plus d'un tour en son sac. L'homme lui dit que la sécurité règne dans La Rochelle. Point de changement dans les rues, point aux murs de la ville, point à la porte Maubec. Voilà une porte dont les gardiens sont fort négligents : chaque nuit, deux ou trois heures avant le jour, la plupart des trente hommes qui veillent « s'en vont chez eux dormir » à leur aise et se font remplacer par leurs valets. Ces renseignements sont confirmés par MM. de Corbeville et de Cahusac, dépêchés à la porte Maubec avec les principaux pétardiens pour une dernière exploration : jamais « si mauvaise garde pour une telle ville ».

L'opinion du cardinal est faite. L'entreprise est fixée au samedi 12 mars. Ce samedi, à cinq heures, le cardinal apprend d'un autre catholique, mystérieusement extrait de La Rochelle comme le premier, qu'il n'y a ni changement ni soupçon dans la ville.

Sept heures : à Périgny, petit village, près duquel prend naissance le ruisseau qui devient canal du côté de la Moulinette et se jette dans le fossé de La Rochelle à quelques pas de la porte Maubec, Richelieu tient conseil de guerre, passe en revue pétards et machines. Dix heures : la clarté mourante de la lune permet encore de distinguer cinq chaloupes amarrées non loin de la Moulinette. Des gens s'embarquent : MM. de Cahusac, de Charnacé, de Saint-Germain, de la Louvière, vingt autres gentilshommes de la maison de Richelieu, puis des gardes, puis des soldats d'élite. Les chaloupes glissent silencieusement dans la nuit plus sombre. MM. de Banneville et de Beauregard ont charge d'appliquer le pétard à la grille de bois sous la voûte. Il y a dans les barques toute une provision de pétards et de tenailles, et des marteaux et des haches. Les cinquante hommes bien armés et résolus, choisis par le cardinal, sauront se frayer un passage. Le gros de la troupe dégringolera aisément de la contrescarpe dans le fossé, suivra les chaloupes, dont les occupants auront soin de sonder l'eau devant eux. C'est M. de Corbeville qui doit soutenir avec ses carabiniers les pétardiens conduits par Pierre d'Albon, sieur de Saint-Forgeux.

La manœuvre paraît simple. On se trouve en face du pont de pierre bâti au milieu du fossé; un pont-levis le relie à la contrescarpe, un autre pont-levis le relie à la première porte de la ville. Les assiégés lèvent chaque nuit les deux ponts. Les assiégeants ont apporté un pont volant. A l'aide de cette étroite passerelle, quelques hommes franchiront la première partie du fossé jusqu'au pont de pierre, puis la seconde du pont de pierre à la première porte, qu'ils feront sauter au moyen d'un pétard. Cependant plusieurs d'entre eux, avec des ferrements fabriqués exprès, auront abaissé les ponts sans bruit. Les soldats du Roi passeront alors le fossé, entreront par la porte rompue dans le couloir creusé sous le rempart. La deuxième porte, dépourvue de pont-levis et de herse, volera bientôt en éclats : ils seront dans la ville et donneront la main aux gens des chaloupes, entrés par la porte du canal.

Les deux troupes réunies, soutenues par les cinq cents hommes de Marillac, soutenus eux-mêmes par les quinze cents de Schomberg, « tailleront en pièces le corps de garde », établiront un corps de bataille « sur la place de la ville neuve ». Les premiers arrivés courront à la porte de Cogne, à quatre cents toises au nord de la porte de Maubec, ouvrir au cardinal (1).

En cette nuit du 12 au 13 mars 1628, par un froid piquant, le cardinal attendait, à trois cents pas de la Cogne, avec mille chevaux, quatre mille hommes de pied et son valet de chambre. Que venait faire là ce valet de chambre d'évêque, sans doute Des Bournais? Il tenait prêtes les armes de son maître, qui « voulait se battre comme les autres (2) ». Voilà donc notre prélat à cheval, revêtu de la cuirasse couleur d'eau, qu'il endossait volontiers sur l'habit feuille morte brodé d'or, le chapeau à panache sur la tête, l'épée au côté et les pistolets à l'arçon. Quel triomphe pour le cardinal si, demain, il pouvait écrire à Louis XIII que La Rochelle est prise, la digue inutile, tous les projets de Buckingham déjoués! L'affaire s'annonce le mieux du monde. Elle a été « conduite avec tant de secret durant quatre mois », que les Rochelais semblent n'avoir connaissance de rien. Ils entendront tout à l'heure le

(1) *Mémoires du Cardinal de Richelieu*, t. VIII, p. 76-78.

(2) *Relation véritable de ce qui s'est passé en l'ordre de la surprise de la ville de La Rochelle* (Bibliothèque nationale, Cinq-cents de Colbert 2, fol. 125).

fracas annonciateur de la chute de la ville, le pétard de la porte Maubec.

La nuit passe silencieuse et lente. Richelieu s'impatiente, s'étonne. Déjà le ciel blanchit vers l'est. C'est l'aube grise sur les marais gris. Les énormes murailles apparaissent estompées dans la clarté blafarde et peu à peu s'éclairent. Que se passe-t-il? Marillac ne fut jamais « hasardeux » : il a dû « saigner du nez à cette occasion », il n'a pas « osé entrer dans un lieu dont il ne voyait pas la sortie », songe le cardinal en comprenant que l'affaire est manquée. Il se retire de fort méchante humeur. Marillac infortuné!

On sut bientôt que Marillac et Corbeville s'étaient mis en route avec leurs hommes vers onze heures du soir, mais s'étaient arrêtés bientôt, pour construire deux ponts destinés à rendre moins pénible la traversée des marais; ils avaient ensuite attendu les pétards. Saint-Forgeux et les autres pétardièrs, qui les suivaient avec les machines et devaient arriver à la contrescarpe vers deux heures du matin, n'avaient pu retrouver dans les ténèbres les gens que le maréchal de Schomberg mettait à leur disposition. Le temps de les chercher et de faire porter par un petit nombre ce qui devait l'être par un grand, ne leur avait permis d'être au rendez-vous que sur les cinq heures après minuit. Or ils n'avaient eu qu'une demi-lieue à parcourir.

Marillac, ne voyant personne, avait tenté de joindre Cahusac et ses bateaux. Mais Cahusac, arrivé dès deux heures à deux cents pas de l'endroit où le canal se confondait avec le fossé, avait dissimulé ses barques du côté où se trouvait Marillac, pour les dérober aux regards des sentinelles qui montaient la garde à la porte Maubec. Sans le vouloir, il les dérobait également aux regards de Marillac, gêné par un ruisseau qui l'empêchait d'atteindre le bord du canal. Cahusac avait fini par débarquer avec plusieurs de ses compagnons. Il s'était promené une grande heure le long de la contrescarpe, sans être vu par les sentinelles et les rondes qu'il entendait sur le rempart. Cela jusqu'au jour, qui l'avait contraint de s'éloigner avec les bateaux. Marillac était depuis longtemps retourné aux ponts jetés sur les marais. Il avait rencontré l'un des pétardièrs, qui lui avait dit que les machines n'arriveraient que dans une heure et qu'il serait sans doute impossible d'achever

l'entreprise avant le soleil levé. Marillac y avait alors renoncé; il avait enlevé ses deux ponts et chargé Corbeville d'aller avertir le cardinal.

Dire « qu'on avait pris ses mesures si justes » et que même les ennemis avouèrent que le succès était « infaillible sans ce malheur » ! On conçoit la mauvaise humeur de Richelieu. « Le peuple de La Rochelle, racontent ses *Mémoires*, réputa à miracle d'être échappé de ce danger. » Le cardinal se consolait en pensant que ce peuple n'en était pas moins perdu : « Il y eut bien, continuent les *Mémoires*, quelque sorte de merveille en la conduite et l'on n'en voit pas moins en la rupture de ce dessein si bien entrepris, lequel Dieu voulut changer en une autre manière de châtiment plus convenable à la malice des coupables, qui était si extrême, qu'on ne leur pouvait donner de bourreaux moins cruels et plus infâmes que les propres auteurs, se faisant mourir eux-mêmes par la faim et toutes sortes de misères (1). »

Richelieu travaillait de toutes ses forces à les accroître. Les deux tronçons de la digue n'avaient jamais cessé d'avancer lentement, mais sûrement, l'un vers l'autre et, trois jours après la tentative manquée de Maubec, quatorze vaisseaux maçonnés, arrivés de Bordeaux, avaient été coulés dans le canal de La Rochelle. Le cardinal tenait à le fermer avant l'arrivée de la flotte anglaise. Mais ce retour n'était-il pas fort incertain ? Le cardinal n'était pas éloigné de le croire, depuis les longs entretiens qu'il avait eus avec Guillaume de Bautru, comte de Serrant, près d'Angers.

Ce Bautru, fin courtisan, avait un esprit aimable et enjoué qui lui permettait d'en user le plus familièrement du monde avec le cardinal et même avec le Roi. Un jour que Richelieu lui parlait des préparatifs de l'Angleterre, Bautru avait hasardé : « N'est-il pas vrai que Buckingham doit commander la flotte anglaise et qu'il a repassé en Angleterre, le cœur plein d'une indicible passion pour la Reine ? — Eh bien ! avait interrompu le cardinal, à quoi cela peut-il aboutir ? — Il faut, avait repris Bautru, que la Reine écrive une lettre à Buckingham, qu'elle flatte sa vanité, qu'elle se serve des termes les

(1) *Mémoires du Cardinal de Richelieu*, t. VIII, p. 82.

plus persuasifs pour l'empêcher de secourir La Rochelle; qu'elle l'en prie, si cela est nécessaire, et que je me déguise pour porter moi-même cette lettre. » Si l'on en croit un récit du maréchal de Tessé, paru en 1743, le « Roi et le cardinal, après bien des contestations, des contredits, des répliques et des contre-répliques », avaient adopté l'idée de Bautru. Anne d'Autriche, à la prière de Louis XIII, avait écrit la lettre, « trouvant qu'il y avait quelque chose de grand pour elle de rendre au Royaume le plus grand service du monde et que ce fût l'effet de sa vertu et de l'amour qu'elle avait fait naître dans le cœur de Buckingham » (1). Et, afin de pouvoir, le cas échéant, désavouer la lettre, on l'avait confiée à un simple courrier, moins facile à reconnaître que Bautru, même déguisé.

Les habitants de La Rochelle se demandaient avec angoisse pourquoi la flotte anglaise ne paraissait point. Leurs députés, MM. Vincent, Salbert et de Hinsse, embarqués le 17 novembre sur une patache anglaise (2), avaient rejoint la flotte qui ramenait Buckingham en Angleterre et ils avaient jeté l'ancre à Portsmouth. Ces députés ne s'étaient donc pas conformés aux instructions qu'ils avaient reçues; ils n'avaient donc pas supplié Sa Majesté Britannique de hâter l'envoi du secours!... Buckingham avait levé l'ancre le 19 novembre 1627; on était au début de mars: près de quatre mois sans nouvelles. Aussi quelle joie quand un messenger survient, qui, s'étant introduit dans La Rochelle, avait ouvert un bouton de son habit, tiré la dépêche qu'il avait cachée et donné le message tant attendu aux autorités de la ville. Or, voici ce qu'il contenait: « Votre ravitaillement conduit par M. de Hinsse s'en allait en mer escorté de quatre ramberges et quinze vaisseaux de guerre, quand nous avons appris que la flotte anglaise prenait la route de La Rochelle; le conseil a jugé le convoi trop faible, a rappelé à Plymouth M. de Hinsse pour renvoyer le tout avec une forte armée. »

(1) *Récit des incidents secrets qui firent que l'Angleterre ne secourut point La Rochelle, et que le roi Louis XIII se rendit maître de cette ville pendant le ministère du cardinal de Richelieu*, par M. le M. de T. — Voir Henry de La Garde, *M. Le Duc de Rohan*, p. 253-258. Si, comme le pense Henry de La Garde, le récit est l'œuvre de René de Froulay, comte de Tessé, père du maréchal, qui avait été élevé enfant d'honneur de Louis XIII, nul doute que le style n'en ait été retouché par le maréchal, car plus d'une expression trahissent le contemporain de Louis XV.

(2) F. de Vaux de Folletier, *le Siège de La Rochelle*, p. 176.

Le dîner des Rochelais était loin d'être servi. Trois semaines plus tard les malheureux eurent la consolation de recevoir dans leur port, après une vive canonnade et une poursuite acharnée, le capitaine David, qui, sur sa patache montée par vingt-deux hommes, avait franchi l'estacade naissante, passé avec les flots par-dessus les navires submergés, glissé entre la ligne des vaisseaux enchainés et la rive septentrionale de la rade. David, en frôlant de sa quille la palissade sous-marine, s'était cru perdu ; il avait jeté à la mer toutes les dépêches écrites par les députés depuis leur départ pour l'Angleterre. Les nouvelles orales qu'il apportait valaient bien la chaîne d'or que lui remit en récompense le maire de la ville et sur laquelle était gravée cette devise : *Patriæ sunt magni dona pericli* : le duc de Buckingham et son beau-frère, le comte de Denbigh, arrivaient avec une flotte de soixante navires de guerre. La chance tournait. La Rochelle aurait encore de beaux jours. Et ce n'est pas tout. Quelques heures après l'entrée du capitaine David, un autre vaillant marin, le capitaine Sacremore, échouait entre le fort d'Orléans et le fort rochelais de Tadon. M. de Marillac, à la tête d'un détachement royal, l'attaqua dans les ténèbres et lui tua beaucoup de monde. N'ayant ni hache ni pétards, il ne put crever la barque, et la marée survenant impétueuse, le vent soufflant en tempête ne lui permirent pas de continuer le combat, emportèrent Sacremore dans le port de La Rochelle et forcèrent les galiotes qui lui donnaient la chasse de renoncer à la poursuite, de peur d'y être emportées à leur tour.

Sacremore avait sur lui un double des lettres jetées à la mer par David. Les précieuses lettres que les Rochelais lisaient avec passion, étaient accompagnées d'un projet de traité d'alliance avec le roi de la Grande-Bretagne. Ils jurèrent cette alliance, en faisant observer toutefois qu'ils entendaient ne point déroger à la « fidélité et obéissance » due « au Roi Très Chrétien, leur naturel et souverain seigneur ». Éternel refrain de tous les rebelles de ce siècle. Un frondeur, mué en courtisan, ne disait-il pas un jour à Louis XIV : « C'était du temps où nous servions Votre Majesté contre le cardinal Mazarin » ?

Cependant le paquet de David, trouvé par les assiégeants à marée basse dans les vases de la rade, avait été remis au cardinal. Richelieu, mieux renseigné que les Rochelais, apprit

ainsi que le roi d'Angleterre était affligé d'une « prodigieuse disette d'argent » et que le jour où sa flotte pourrait mettre à la voile, paraissait fort incertain (1). On aurait donc tout le temps de barrer le canal. D'ailleurs les Anglais ne semblent avoir nulle envie de s'exposer à une nouvelle défaite. Le cardinal, de son côté, n'ignore pas « qu'en matière de grandes affaires, qui veut faire assez, doit vouloir trop ». Écartant les desseins chimériques de Pompeo Targone, qui a perdu tout crédit, il se rallie au projet de ranger d'énormes chevaux de frise entre les vaisseaux de l'estacade flottante. Les soldats les appellent, du nom de l'inventeur, les chandeliers de M. du Plessis-Besançon. Richelieu a soin que l'argent, « nerf de l'entreprise », ne manque jamais : de l'argent, toujours de l'argent ! Vers l'œuvre de Titan, se hâtent, grâce à l'argent, les bateaux, porteurs de pierres, les matelots, les ingénieurs, tous les spécialistes. Non seulement les finances du Royaume sont mises sur un pied nouveau, mais le cardinal lui-même fait des avances à son maître jusqu'à concurrence de 4 000 livres tous les deux jours. Richelieu joue sa partie à fond sur le succès de cette entreprise, « à laquelle nul autre que lui n'eût osé penser ».

Son esprit n'est pas moins attentif aux ouvrages en terre qui environnent La Rochelle, qu'à l'immense construction maritime. Racan, alors enseigne d'une compagnie de gardarmes, vante le « confortable » assuré à l'armée assiégeante :

Parmi les sanglants exercices
De tant de bataillons épais,
L'on jouit comme en pleine paix
De l'abondance et des délices.
Ils ne nous ont jamais quittés.
Paris et ses commodités
Nous suivent par toute la terre.
Et semble qu'il ne soit permis
Aux malheurs qu'apporte la guerre
De nuire qu'à nos ennemis (2).

(1) Voir Charles de La Roncière, *Histoire de la marine française*, t. IV, p. 543.

(2) Ode à d'Efflat, voir p. 584, dans le Racan de Louis Arnould. Cette ode est restée inédite depuis 1631.

LA HAINE DE MARIE DE MÉDICIS

Le cardinal souhaitait le retour de Louis XIII. Ce n'était pas seulement parce que la présence royale stimulait l'ardeur des troupes. Richelieu savait que, depuis quelques semaines, « il s'était fait un grand changement dans l'esprit de la Reine mère » à son égard. Il n'ignorait pas que la princesse de Conti et la duchesse d'Elbeuf, « qui avaient toujours été fort bien avec la Reine et la suivaient partout », n'aimaient point son cardinal, surintendant de sa maison, « parce que sa domination était beaucoup plus rude que celle où elles avaient été nourries ». L'une, fille de Henri I^{er}, duc de Guise (1), et de Catherine de Clèves, l'autre, fille légitimée de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, elles regrettaient le temps du bon Roi et celui de la bonne Régence. La première surtout avait contre le cardinal un grief personnel : le ministre ne prétendait-il pas enlever au duc de Guise, son neveu, l'amirauté du Levant ?

En plus, querelle de femmes : la nièce du cardinal, Marie-Madeleine de Vignerod du Pont-Courlay, veuve du marquis de Combalet, dame d'atour de la Reine mère, est « jeune et emportée de présomption par la grande faveur de son oncle ». Cette nièce a rompu avec l'entourage de la vieille Marie de Médicis ; elle n'est plus jamais où l'appelle son service ; on monte l'esprit de la Reine mère contre elle.

Au mois de janvier 1625, lorsqu'elle avait reçu le brevet de dame d'atour, cette veuve, alors âgée de vingt et un ans, brune aux yeux bleus, dans toute la fleur de sa beauté, « s'habillait aussi modestement » qu'une dévote de cinquante. « Elle n'avait pas un cheveu abattu, raconte Tallemant des Réaux ; elle portait une robe d'étamine et ne levait jamais les yeux. Avec ce harnais-là, elle ne bougeait de la Cour. Son oncle devenant plus puissant, elle commença à mettre des languettes, après elle fit une boucle ou mit un ruban noir à ses cheveux ; elle prit des habits de soie et peu à peu elle alla si avant, que c'est elle qui est cause que les veuves portent toutes sortes de couleurs, hors du vert (2). »

(1) Henri I^{er} de Lorraine, duc de Guise, assassiné à Blois par ordre de Henri III.

(2) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. II, p. 27.

La Reine, avertie par les mauvaises langues, commence à remarquer que sa dame d'atour « ne la sert ni ne la suit quasi jamais (1) ». Elle la rappelle à son devoir de cour par un billet aigre-doux : « J'ai été un peu indisposée d'une fluxion qui m'a donné bien de la douleur; elle est un peu diminuée et j'espère que ce ne sera rien. Vous hâterez, je m'assure, votre retour pour me venir servir en ce fâcheux mal, si Dieu permet qu'il dure (2). » Assurées, que la dame d'atour ne se corrigera pas, les deux perfides princesses la demandent chaque fois qu'elle n'est pas à son poste. Les plaintes de la Reine augmentent : il n'est question avec ses confidentes que de la négligence et de l'orgueil de la dame d'atour. Par les propos sur la nièce, on en vient au cardinal. Ses actes les plus innocents sont passés au crible : « Il ne se tient si souvent éloigné des lieux où elle est que parce qu'il s'ennuie avec elle; les grandes complaisances qu'il rend au Roi, ne sont que pour tenir par lui-même et se pouvoir passer d'elle »; il n'a emmené le fils à La Rochelle que pour le désaccoutumer de la mère « et lui faire trouver des plaisirs ailleurs » (3). Avec ses deux confidentes, Marie de Médicis ne parle plus que de l'*ingrat*. Qu'est-ce qui se passe dans ce cœur vieilli? Voilà qu'elle le hait. Les sentiments espagnols de la Reine se mêlent aux intrigues de la Cour. Richelieu n'est pas défendu : ses fidèles serviteurs sont près de lui à La Rochelle.

Depuis que Louis XIII était revenu à Paris, Marie de Médicis, « couvrant bien son jeu », s'était contentée de le supplier de ne point retourner au camp de la Rochelle, « de peur du mauvais air et des fatigues qu'il y supportait : le cardinal était un extravagant, un ambitieux et un imprudent, un téméraire qui s'était entêté d'une chose dont il ne viendrait jamais à bout; ce siège de La Rochelle renouvellerait la mémoire de celui de Troie, qui avait duré dix ans et il y avait de la folie à ruiner une armée puissante et aguerrie devant une place imprenable (4) ». Bouthillier (5), rentré à Paris avec

(1) *Mémoires de Fontenay-Mareuil*, p. 200.

(2) Bonneau Avenant, *Marie de Médicis*, p. 139.

(3) *Mémoires de Fontenay-Mareuil*, p. 201.

(4) *Anecdotes du ministère du Cardinal de Richelieu, tirées et traduites de l'italien du Mercurio de Siri* par M. de Valdory, t. I, p. 167.

(5) Claude Bouthillier, secrétaire des finances et commandements de la Reine mère.

le Roi, lui avait ouvert les yeux et s'était décidé à écrire au cardinal. Mais Richelieu ne peut quitter le siège. Ce serait l'échec, la ruine de sa faveur, « le Roi étant ainsi fait ».

La Reine redouble ses prières; elle vante à son fils les belles chasses des environs de Paris; elle cherche à obliger ceux qui ont quelque crédit auprès de lui et notamment M. le Premier, — M. de Saint-Simon, premier écuyer que le Roi goûte fort, — qui n'est point pressé de retourner auprès du cardinal et qui ne lui écrit même pas. Le vent de la défaveur souffle, et la Cour prend le vent: si le pied glisse au ministre?...

M. de Blainville (1), premier gentilhomme de la chambre, vient à mourir. Marie de Médicis pousse le Roi à donner à Saint-Simon, son favori du jour, la charge du défunt, sans consulter Richelieu. Mais Richelieu a prévenu le coup et, « du camp devant La Rochelle », il écrit au Roi pour proposer la nomination. Louis XIII, ravi, « ne parle plus que du cardinal et de retourner à La Rochelle, dès qu'il en sera besoin, sans s'arrêter à tout ce que dit la Reine mère (2) ». Richelieu félicite le Roi d'avoir « fait du bien » à son favori: « J'ai toujours connu, dit-il, M. le Premier si sincère, si reconnaissant en votre endroit et si courtois envers tout le monde, que je répondrais bien en mon propre et privé nom que jamais il n'en abusera (3). » Et il ose écrire à la Reine: « Jamais je n'ai été plus étonné que lorsque j'ai reçu une lettre de Pancrace, — c'est le pseudonyme dont il affuble Bouthillier, — qui me fait connaître que Votre Majesté est fort mécontente de moi, en même temps que je pensais avoir plus assurément vos bonnes grâces. » Il flatte, il endort d'un encens capiteux l'orgueil de la déesse irritée: il vante sa « gloire » « qui, grâce à Dieu, dit-il, est venue à tel point que toute la chrétienté vous considère pour la plus célèbre personne qui de longtemps ait été au monde ». Et le voilà qui s'agenouille, bat sa coulpe, s'excuse, avec ce ton glorieux qui ne le quittera jamais: « Quand vous considérerez, observe-t-il, l'état auquel est une personne à qui on donne à tenir le timon d'un vaisseau dans une mer orageuse et

(1) Jean de Varignies, sieur de Blainville, premier gentilhomme de la chambre du Roi, mort le 26 février 1628.

(2) *Mémoires de Fontenay-Moreuil*, p. 202.

(3) Avenel, *Lettres du Cardinal de Richelieu*, t. III, p. 59, 9 mars 1628.

pleine d'écueils, sans qu'il puisse en aucune façon le tourner qu'il ne déplaie à ceux mêmes par le commandement et pour le salut desquels il veille perpétuellement, vous jugerez que je ne suis pas sans peines, l'expérience vous faisant connaître que, comme je suis maintenant mal avec vous, je suis quelquefois brouillé avec le Roi et toujours avec Monsieur, et ce pour nul autre sujet que pour vous servir tous avec sincérité, courage et franchise. »

La Reine se défend à son tour, en propos embarrassés : « Il est vrai que je suis un peu colère. Mais vous savez que je croyais avoir raison, quand j'ai fait paraître ma promptitude : je suis fort aise de n'en avoir pas en l'affaire dont est question et vous assure qu'il faut que le ciel m'abandonne de tout, avant que je perde le souvenir des fidèles services que vous m'avez toujours rendus, qui me feront être, jusques à la fin, mon cousin, votre bien bonne et affectionnée cousine Marie. »

Lorsque Richelieu reçut cette lettre de réconciliation, il y avait plusieurs semaines que Louis XIII était revenu au camp de La Rochelle. Il y avait éprouvé, le 17 avril, jour de son arrivée, « un merveilleux contentement ». Les travaux de terre, que Spinola avait vus fort loin d'être achevés, étaient aujourd'hui à leur perfection, bien qu'ils eussent quatre lieues de circonférence avec « de grands forts royaux de mille pas en mille pas et les redoutes fraisées de cent pas en cent pas », protégées de pieux dont les pointes sortaient horizontalement des pentes gazonnées des talus. « Les lignes avaient six pieds de profondeur et autant de largeur » : elles permettaient au cardinal de « grignoter » patiemment la résistance de l'ennemi.

GABRIEL HANOTAUX.

LA FORCE.

(A suivre.)

SILHOUETTES ÉTRANGÈRES ⁽¹⁾

LE PRÉSIDENT MOTTA

Dans un article récent qui, publié d'abord dans l'*Éclair* de Nice, a fait aussitôt le tour de la presse française, M. Gabriel Hanotaux recommandait au chef de notre gouvernement de resserrer les liens qui unissent la France à ses voisins par quelques visites qui, pour être aisées, n'en seraient pas moins efficaces. Que nous ont valu les voyages à Berlin et à Washington? peu de chose, observait l'ancien ministre des Affaires étrangères. Pourquoi notre Président du Conseil n'irait-il pas voir M. Mussolini? Puis, quand il aurait causé avec le *Duce*, sa seconde visite devrait être pour M. Motta. « M. Motta est, personnellement, un Européen considérable, dont le mandat, renouvelé sous les diverses formes constitutionnelles, le perpétue aux affaires comme le chef moral de son pays. C'est un Latin, un intellectuel, un orateur éminent, un esprit droit, un simplificateur. »

Voilà, en quatre lignes, un beau portrait. A la rigueur, on pourrait s'y tenir. Nous tenterons pourtant, non pas de le refaire, mais d'éclairer plus complètement une importante et sympathique figure de la vie politique internationale. Il y a quelques jours, M. le président Motta venait de Berne à Genève, pour souhaiter la bienvenue sur le sol helvétique aux délégués des États qui participent à la Conférence pour la limitation et

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} janvier,

la réduction des armements. Il a bien voulu permettre à celui qui écrit ces lignes de profiter de l'occasion pour lui offrir les hommages de la *Revue* et lui exprimer le très vif désir qu'elle avait de présenter de lui à ses lecteurs une image fidèle et vivante. Si les pages qui suivent offrent quelque intérêt, il est dû tout entier à la bienveillance courtoise et vraiment affable, avec laquelle M. Motta s'est rendu à notre prière.

Le Président de la Confédération suisse vient de célébrer en famille, avec sa femme et ses dix enfants, son soixantième anniversaire. Mais la stature et la démarche sont celles d'un homme en possession de sa pleine vigueur physique, pour ne pas dire en pleine jeunesse. Très vif, très droit dans sa petite taille, que, lorsqu'il est assis, un buste haut fait paraître plus grande, il frappe d'abord par la simplicité franche et robuste d'une physionomie paysanne. Les générations qui séparent ce chef d'État de la glèbe et du village ne doivent pas être nombreuses. La seconde impression, qui contredit un peu la première, est celle que donne un regard lumineux et ardent, attentif et pourtant mobile à l'extrême. Pas de doute : ces yeux pleins de flamme et de vie sont des yeux italiens. Les traits du visage sont réguliers et calmes. Une moustache blanche, courte et drue, met une ombre sur la bouche souriante. Les cheveux gris, abondants, taillés à l'ordonnance, encadrent un très beau front.

Giuseppe Motta naquit dans la petite ville tessinoise d'Airolo, au pied du Saint-Gothard, le 29 décembre 1871, d'une très vieille famille autochtone. Son père était hôtelier et concessionnaire des services postaux qui, à cette époque, escadaient la montagne, en attendant qu'une voie ferrée et un tunnel leur permissent de la traverser. Il mourut jeune, laissant à sa femme la lourde charge de gérer les affaires et d'élever la famille. M. Motta déclare volontiers qu'il doit tout ce qu'il est devenu à la vaillance de sa mère. Revenu à Airolo quelques jours après son élection au Conseil fédéral, il confiera à ses amis que son premier soin fut d'expédier deux télégrammes, l'un à sa mère, l'autre à sa femme. « A ma mère vénérée, qui, demeurée veuve quand j'étais encore un enfant, a gravé dans mon cœur l'idée du devoir, en m'enseignant que le devoir domine tous les intérêts, tous les égoïsmes,

toutes les préoccupations, et que c'est lui que l'homme doit prendre pour guide dans les traverses et dans les tempêtes de la vie. »

Après avoir fait ses premières études au pays natal, l'enfant fut mis au gymnase d'Ascona, puis au collège Saint-Michel, à Fribourg. C'est à l'université de Fribourg qu'il apprit les lettres et la philosophie, pour aller ensuite faire son droit à Munich et à Heidelberg. A la connaissance de l'italien, sa langue maternelle, le jeune homme joignait ainsi en quelques années celle des deux autres langues parlées dans son pays, le français et l'allemand. Sur cette triple base, il était en mesure d'édifier l'admirable culture que révéleront bientôt ses discours, où les citations de Dante et de Goethe voisinent avec celles de nos grands écrivains.

Sitôt reçu docteur, Giuseppe Motta revient à Airolo, où il fait son stage et ouvre un petit cabinet d'avocat. Il avait à peine vingt-cinq ans, mais le démon de la politique l'avait déjà tenté. Dans son canton du Tessin, la lutte entre les partis était ardente, comme elle fut jadis dans les vieilles communes italiennes. Les conservateurs-populaires (catholiques) disputaient l'influence et le pouvoir aux radicaux, de tradition anticléricale. Motta, fervent catholique, milita dans les rangs du parti conservateur, et bientôt en prit la tête. En 1894, il était élu membre du grand Conseil dans le canton du Tessin. Il avait désormais le pied à l'étrier. Quatre ans plus tard, ses concitoyens l'envoyaient siéger au Conseil national. Il ne devait cesser d'en faire partie et d'y représenter les conservateurs-catholiques qu'à la fin de 1911, pour entrer au Conseil fédéral, comme chef du département des Finances.

La constitution de la Suisse est très particulière; aussi n'est-il pas inutile, pour expliquer la carrière de M. Motta, d'en rappeler ici les dispositions essentielles. De même qu'elle prévoit deux assemblées par canton, l'une législative, l'autre exécutive, ainsi, pour la Suisse entière, elle répartit les pouvoirs entre deux corps élus: le *Conseil national*, qui correspond à peu près à notre Chambre des députés, et le *Conseil des États*, créé sur le modèle du Sénat américain, sans toutefois posséder les attributions étendues dont est pourvu ce dernier en matière de politique extérieure. Ces deux corps, formant ensemble l'*Assemblée fédérale*, se réunissent pour élire

un *Conseil fédéral*, qui est l'organe exécutif du gouvernement. Les membres du Conseil fédéral, élus pour trois ans, rééligibles, et, en fait, maintenus dans leurs fonctions aussi longtemps que l'âge, l'infirmité ou des circonstances exceptionnelles ne les en écartent point, équivalent à nos ministres, à cette différence près qu'étant élus par l'Assemblée, ils ne sont pas responsables devant elle et que, par suite, elle n'a pas le pouvoir de les renverser. Heureuse Helvétie, devant qui jamais ne se pose la « question de cabinet » !

Ce système, très démocratique, et qui pourtant traduit le souci d'une autorité forte et constante, offre plusieurs avantages précieux. D'abord il assure au gouvernement et à la direction politique une grande stabilité, en les mettant en dehors et au-dessus des luttes parlementaires. En outre, il oblige ceux qui exercent le pouvoir exécutif à une neutralité pour ainsi dire absolue. Dans un cabinet français ou britannique, les ministres ne laissent pas de représenter leurs partis. Il n'en va pas de même dans le Conseil fédéral suisse, dont les sept membres sont élus par l'Assemblée avec le seul souci de maintenir un certain équilibre entre les trois éléments, — alémanique, français, italien, — dont se compose le pays. On peut dire des conseillers fédéraux qu'ils représentent non pas leur parti, mais leur région. Enfin la constitution helvétique ménage un accord étroit et constant entre la politique et l'administration, chaque membre du Conseil fédéral étant dans son département, du fait même de sa permanence, une sorte de haut fonctionnaire, un chef suprême administratif.

A l'époque où M. Motta entra dans la vie politique, la région du Tessin n'était pas représentée au Conseil fédéral. Après les luttes terribles du *Sonderbund*, heureusement apaisées par le grand patriote que fut le général Dufour, il ne pouvait être question de confier le gouvernement fédéral à d'autres qu'aux radicaux-libéraux. Le parti radical exerça le pouvoir d'une manière exclusive jusqu'au jour où, la question du rachat des chemins de fer ayant été posée, on eut besoin, pour la résoudre, du concours des conservateurs catholiques (*Volkskonservativ*). Le premier membre de ce parti qui entra dans le Conseil fédéral fut un avocat de Lucerne, chef des catholiques de ce

canton, Joseph Zemp; un second, Schobinger, y devait entrer à sa suite.

Le canton du Tessin est de tradition et de majorité catholique. Les Tessinois comprirent que, si leur pays devait être représenté au Conseil, il ne pouvait l'être que par un catholique-conservateur. Une sorte d'union sacrée assura l'élection de M. Motta : les radicaux eux-mêmes se prononcèrent en sa faveur. Trois ans après, en 1913, il était appelé une première fois à la présidence de la Confédération; il devait y revenir en 1920, en 1927 et finalement en 1932.

— N'allez pas vous méprendre sur le caractère de la fonction que j'exerce, nous dit modestement M. Motta. Je vous l'ai dit, la Suisse est un pays démocratique, et nous faisons les choses un peu plus simplement que vous. Le rôle représentatif du président est contenu, chez nous, entre des limites assez étroites. En fait, le président de la Confédération n'est, au sein du Conseil, que *primus inter pares*. Élu pour un an, il n'abandonne point pendant ce temps la direction du département dont il a la charge. Naguère une tradition voulait qu'on désignât toujours pour président le titulaire du Département politique, qui correspond à votre ministère des Affaires étrangères. Plus tard, cette exclusivité parut désobligeante pour les autres membres du Conseil, et l'on y renonça. Pour moi, après avoir gardé pendant sept ans (1912-1919) la direction des Finances et des Douanes, j'ai passé en 1920 au Département politique fédéral, dont je suis encore actuellement le chef.

« Laissez-moi donc, à ce titre, dissiper une erreur trop commune de l'opinion étrangère. On entend dire, suivant les époques et les circonstances : les Suisses sont pour l'Allemagne, ou pour la France, ou pour l'Italie. Non ! les Suisses sont tous et toujours pour la Suisse. Je prends l'exemple de mon canton natal. Les gens du Tessin se montrent très jaloux de leurs traditions italiennes; ils tiennent à leur langue, à leurs mœurs, à leur esprit particulier. Mais cette fidélité ne les rend que plus attentifs, plus susceptibles, dès qu'il s'agit de leur indépendance nationale, dès que leur patriotisme helvétique est mis en question. De cet attachement indéfectible à la patrie commune, les Confédérés alémaniques et français sont particulièrement reconnaissants à leurs frères tessinois; ils

honorent en eux les défenseurs courageux d'un bastion avancé, dont le maintien est indispensable à l'intégrité du sol, comme de l'esprit national. M. Mussolini lui-même, qui, avant de prendre le pouvoir, avait prononcé à ce sujet quelques mots imprudents, a très franchement reconnu et proclamé depuis lors l'avantage qui résulte pour l'Italie de la présence, dans la Confédération helvétique, d'un élément vivant et actif de culture italienne.

« Nous touchons ici au caractère essentiel et vraiment original de la Suisse : *trina per stirpe e favella, eternamente una di cuore!* (trois races, trois langages, mais un seul cœur, éternellement). La Suisse a eu le bonheur presque unique au monde de voir se rencontrer et se réunir sur son sol trois des plus grandes civilisations de la terre : la civilisation italienne, tout imprégnée de grâce et d'humanité; la civilisation française, claire, ardente, généreuse, portée à la discussion; la civilisation allemande, travailleuse, méthodique, aimant l'ordre, disciplinée. Personne chez nous n'a demandé que les différences de race, de langue et d'éducation disparaissent. L'idéal d'un État comme le nôtre n'est point l'uniformité. Nous savons tous que notre État perdrait une partie capitale de sa force et de sa valeur, s'il ne faisait appel à la variété des tendances, des langues et des méthodes éducatives. Variété, chez nous, ne veut pas dire antagonisme, mais émulation.

« Chacune des races qui concourent à former la Suisse a pour premier devoir d'apporter au trésor commun ce qu'il y a en elle de meilleur et de plus caractéristique. Mais toutes les races ont leurs vertus et leurs faiblesses, et à aucune n'est échu, par un décret de la nature, le gouvernement du monde. Opposer Latins et Germains pour en faire des ennemis irréconciliables, ce n'est point seulement accomplir une œuvre mauvaise, contraire à la Constitution morale et politique du pays, c'est encore et surtout porter atteinte au christianisme et à la civilisation.

Entendre M. Motta parler de la Suisse est une joie pour l'esprit. Histoire, tradition, civilisation, nature, autant d'aspects qu'il unit dans une même connaissance et confond dans un même amour.

— Pourquoi, s'écrie-t-il, nous serait-il défendu d'imaginer que la beauté physique de notre sol s'accorde et se rattache par

d'invisibles liens au sens intérieur de notre tâche politique et de notre mission morale, la première étant comme le symbole et la préfiguration du second? Le sol est une partie essentielle de la patrie. Et quand ce sol représente à lui seul un petit monde, quand il offre à ses enfants les spectacles les plus émouvants et les plus pittoresques, la grâce mêlée au sublime, alors ce sol est sacré. Il devient la source des pensées les plus saines et des émotions les plus pures. Il explique en quelque sorte notre histoire; il explique pourquoi la Suisse ne peut être qu'une démocratie, c'est-à-dire un gouvernement populaire, aspirant toujours à plus de liberté, à plus de justice, à plus de fraternité. Pour le défendre, ce sol, chacun de nous, au jour du danger, serait prêt, s'il le fallait, à sacrifier son sang et sa vie!

* * *

Ce n'est pas au public français qu'il faut rappeler l'œuvre bienfaisante et généreuse accomplie par la Suisse au cours de la Grande Guerre, et poursuivie jusqu'au bout, en dépit de circonstances souvent difficiles. De sa neutralité, ce petit pays n'a pas voulu tirer un avantage égoïste et stérile; et d'autre part, il a mis son honneur à garantir par ses propres forces, à défendre, au prix de grands sacrifices, l'intégrité de ses frontières, qu'il sentit parfois menacées. Neutralité, mais neutralité armée. Dès le début des hostilités, passant outre à certains avertissements, le gouvernement de Berne ordonnait la mobilisation générale. Le 13 août 1914, M. Motta, au nom du Conseil fédéral, adressait au peuple suisse un appel simple et émouvant, pour l'inviter à couvrir l'emprunt intérieur que la mobilisation avait rendu nécessaire.

« La guerre déchainée à nos frontières, déclarait le conseiller Motta, chef du département des Finances, a obligé la Suisse à mobiliser toute son armée. Cette mise sur pied de nos forces militaires a pour but de sauvegarder à tout prix notre neutralité et par là notre indépendance politique et l'intégrité de notre territoire. La mobilisation ne constitue pas seulement un sacrifice patriotique imposé aux citoyens sous les armes. Elle exige aussi de la Confédération un effort financier considérable... Nous avons le ferme espoir que le peuple suisse saura seconder énergiquement la mobi-

lisation militaire par une active et vigoureuse mobilisation financière. »

Tant que la guerre dura, les Suisses restèrent sous les armes, veillant aux frontières de leur pays. Le 15 novembre 1920, en ouvrant à Genève la première assemblée de la Société des nations, le président Motta voulut rappeler cette attitude et s'en prévaloir, pour faire reconnaître à la Confédération le droit de défendre elle-même sa neutralité. « Si, pour être membre de la Société des nations, le peuple suisse avait dû renoncer à la neutralité armée, qu'il considérerait à juste titre et qu'il considère encore comme un bouclier, il se serait trouvé aux prises avec le plus douloureux des dilemmes : ou désavouer ses traditions et renier son génie propre, ou être à jamais exclu de l'ordre international nouveau. Le Conseil de la Société des nations, magistrature auguste qui interprétait sans doute la volonté et la sympathie des autres peuples, a épargné à la Suisse ce cruel dilemme. Que le Conseil reçoive ici l'expression renouvelée de notre reconnaissance. »

De 1920 jusqu'aujourd'hui, M. Motta a été chef de la délégation suisse à toutes les assemblées de la Société des nations, et il s'est acquis à ce titre, dans le monde de la politique internationale, une autorité et une sympathie égales à celles dont il jouit dans son pays. Deux fois président d'honneur de l'assemblée, en 1920 et en 1927, il en a été président effectif pour la session de 1924. Son rôle dans les commissions de l'organisme de Genève fut très varié, et toujours efficace. En 1926, il préside la commission chargée de procéder à une réorganisation du Conseil; en 1931, il est élu premier vice-président de la commission d'études pour l'Union européenne; enfin, cette année même, la Conférence réunie à Genève pour la réduction et la limitation des armements a désigné M. Motta comme « président d'honneur ».

Il serait trop long d'énumérer ici les services rendus par l'homme d'État suisse aux œuvres sociales et philanthropiques. On se bornera à rappeler qu'il est membre du Comité international de la Croix-Rouge et qu'il préside, depuis sa création en 1920, la Fondation nationale suisse : « Pour la Vieillesse ».

* * *

On nous avait dit que M. Motta, catholique d'origine et de tradition, était profondément attaché à ses croyances religieuses. C'est dans les rangs d'un parti catholique qu'il avait fait ses premières armes, et nous retrouvions, en lisant ses discours politiques, maints témoignages de ses sentiments et de ses convictions (1). Une de ses sœurs, Camilla Motta, dirigeait la congrégation enseignante des sœurs de Sainte-Croix à Menzingen. Une de ses filles venait d'entrer en religion. Du catholique qu'est M. Motta, du chef de parti catholique qu'il fut dans son canton natal au début de sa carrière, nous désirions aussi savoir quelque chose.

Le président nous répondit en souriant :

— J'ai cessé d'être un homme de parti, le jour où je suis entré au Conseil fédéral, suivant en cela le bon exemple donné par mes prédécesseurs, et par tous mes collègues. Mais je suis et je resterai toujours catholique. Observez cependant que le facteur confessionnel n'a pas aujourd'hui, dans notre vie politique, l'importance qu'il continue d'avoir, par exemple, en Allemagne. Même le parti dont je suis issu, le parti conservateur-populaire, accueille des membres non catholiques. Inversement, il y a des catholiques suisses qui militent dans d'autres partis, comme le parti paysan. Nos organisations sociales, coopératives, syndicats, n'ont pas davantage l'étiquette confessionnelle qu'elles portent officiellement dans d'autres pays.

« La question religieuse, qui nous a trop longtemps et trop cruellement divisés, est désormais écartée de nos luttes politiques. Mais la religion continue de jouer un rôle essentiel, fondamental, dans notre vie individuelle et sociale. L'idéal de notre jeunesse, c'est en France que nous l'avons trouvé. Comment vous dire notre admiration, notre culte pour vos grands catholiques libéraux, Lacordaire, Montalembert, et, en un temps plus voisin du nôtre, Albert de Mun ?

« C'est dans leur pensée religieuse et dans leur action politique et sociale, mélange d'idéalisme, de bon sens et d'humaine charité, que nous avons puisé notre inspiration. Il y a dans

(1) *Testimonia Temporum* (1911-1931), par M. Joseph Motta, président de la Confédération suisse, 4 vol. in-8, ill. ; Grassi, à Bellinzona.

le catholicisme français quelque chose de sain, de sérieux et de profond qui nous attire et nous retient. Et cè sont ces mêmes caractères qui distinguent, encore aujourd'hui, vos grands penseurs et vos grands écrivains. Quelle continuité dans leur recherche du vrai, quelle unité dans leur vie! Pour ne citer qu'un nom, ce n'est pas seulement de l'admiration, c'est du respect que m'inspire l'effort inlassable, invincible d'un Paul Bourget...

L'homme de foi et l'homme de pensée s'exprimaient ensemble dans ces paroles simples et sincères. Et nous songions que, dans sa vie publique aux multiples activités, comme dans sa vie intellectuelle, riche des trésors dispensés à l'envi par les trois cultures italienne, allemande et française, M. Motta n'avait jamais séparé le goût du beau de l'amour du bien. Parlant un jour aux étudiants suisses, dans un Congrès catholique, il leur recommandait de travailler, de se dévouer, de respecter leurs aînés; puis il ajoutait : « Aimez les idées. C'est le sens profond que je voudrais attacher à ce mot de votre devise : *Scientia*. Ce n'est pas à un esclavage individuel que le Christ convie l'humanité, mais à la liberté supérieure des enfants de la lumière. Cette magnifique maxime est du cardinal Mercier, grand par la pourpre cardinalice, mais infiniment plus grand parce qu'il a été le confesseur intrépide du droit de son peuple et la voix éternelle de la justice. Aimez les idées, et participez hardiment à ce travail intellectuel qui tend à nous libérer des doctrines matérialistes importées de l'étranger et contraires à notre génie national. » Est-il plus noble langage, et plus opportun?

VERAX.

POUR LE CENTENAIRE DE GÖTTE

LA SAGESSE PRATIQUE DE GÖTTE

On a souvent en Allemagne, appelé Gœthe : *der Lebens Künstler*, ce qui veut dire littéralement : artiste dans l'art de vivre. C'est bien en effet comme une science, comme un art lentement, patiemment, quelquefois douloureusement acquis, que le plus grand des Allemands et l'un des plus hauts génies de tous les temps, a conçu l'existence.

S'il était loisible de condenser dans une ligne l'essentiel de cet art de vivre, nous pourrions peut-être dire que Gœthe a conçu essentiellement l'existence comme une matière plastique, dont il appartient à l'homme de faire ce qu'il veut qu'elle soit et dont il reste le sculpteur, malgré l'immensité des forces obscures qui le dépassent. Certes, il a fait sa part à l'incalculable; il a confié à ses familiers comme Eckermann son respect un peu craintif, presque superstitieux, de cette divinité mystérieuse qu'il appelait : *das Dämonische*.

Il n'est pas moins vrai qu'il se dégage de cette carrière d'écrivain de quatre-vingt-trois ans, une sorte d'éloquence constructive qui, pour nos sensibilités contemporaines si volontiers abandonnées à leur émoi et perdues dans le flux mouvant du phénomène, constitue la plus profitable des leçons d'hygiène.

L'UTILISATION DU TEMPS

GŒTHE n'a jamais abandonné du regard un objectif auquel son existence est peut-être redevable de sa fécondité. Il a opiniâtrément, d'une volonté lucide, inflexible et constante, pensé à défendre sa vie intérieure, à défendre l'œuvre qu'il portait en lui et qu'il savait précieuse contre toutes les menaces du dehors.

Et d'abord il a défendu jalousement cette condition primordiale de toute œuvre qu'est pour l'ouvrier son temps. Goethe a eu un sens très aigu de la valeur du *Temps*. Il était pénétré d'une indignation sincère devant le spectacle de l'immense gâchage que fait l'humanité de cette matière précieuse et rare. Les hommes laissent couler le temps entre leurs doigts comme l'eau légère. Ils en prennent à peine conscience. Leur carrière est un bref vertige. Goethe, lui, avec une sorte de ferveur tactile, voulait retenir entre ses mains cette étoffe parcimonieusement mesurée. Il faisait appel à tous les moyens qui en rendent le grain sensible et palpable. Et c'est pour cela que presque aucune de ses journées ne nous apparaît livrée à cette sorte de fuite dans l'Inconscient qui est le mal de notre sensibilité moderne. Chacun de ses jours est marqué par une insertion nette, lucide et productive dans le temps. Chaque heure est sous le signe positif.

La tenue d'un journal. — Nul moyen ne sera plus efficace, pour maintenir en soi cette conscience féconde du temps, que la tenue d'un journal quotidien. Et c'est une habitude à laquelle nous voyons Goethe fidèle durant la majeure partie de son existence. Faire le point chaque soir, c'était à ses yeux l'un des plus sûrs moyens de rester fidèle à la loi de l'acquisition et de la progression. Fixer sur un cahier, avec de petits signes noirs sur du blanc, le visage de chaque journée, n'est-ce pas le plus sûr moyen de contraindre celles qui la suivront à lui ressembler, si elle fut féconde, à la réparer, si elle fut déficiente? Il envisagea toujours l'écriture comme l'une des premières armes dans la lutte à soutenir contre l'érosion incessante de la vie. Les *Tagebücher* (journal de vie tenu au jour le jour) constituent une partie importante et très précieuse de son œuvre. Comment concevait-il la rédaction d'un journal?

On peut faire d'un journal quotidien, soit un exercice d'auto-dissection psychologique, soit une sorte de bilan positif et concret. La première des deux conceptions ne va point sans péril; elle stérilise autant qu'elle affine. La seconde est un coefficient de production. Goëthe, — et tout ce que nous savons de son génie essentiellement réalisateur nous autorisait à le prévoir, — préféra presque toujours la seconde.

La rédaction d'un journal quotidien était une mesure d'hygiène morale dont il ne se croyait pas autorisé à conserver pour lui seul et en avare le bienfait, mais qu'il conseillait aux autres. Il recommandait notamment très instamment aux plus modestes employés des bibliothèques de Weimar et d'Iéna, de tenir registre de tous les faits notables de leurs journées : besogne professionnelle accomplie, événements remarquables, visites, aspects et variations de la température. « Les gens, disait-il, n'aiment vraiment ce qu'ils font qu'à partir du moment où ils y prêtent de l'importance et lorsque, même les plus petits détails, deviennent pour eux l'objet d'une attention soutenue. » Il se faisait expédier d'Iéna les cahiers des bibliothécaires et goûtait à la lecture de ces annales de ronds-de-cuir (que nous nous imaginons difficilement parées de savor littéraire) un plaisir sans mélange : le plaisir sûr que lui donnaient toutes les réalisations. Il lisait, dans la bonne tenue matérielle de ces registres de scribes, le témoignage de la réussite de sa cure spirituelle, la preuve « que tous les auteurs de ces journaux, après les avoir entrepris, en poursuivaient la rédaction pour y puiser un sentiment de satisfaction et de valeur personnelles, en tirer l'apaisement du devoir accompli. »

Amour de l'ordre. — L'une des meilleures façons de tirer du temps son maximum de rendement est d'y faire régner en souveraine la loi de l'ordre. Le chancelier Muller écrivait, après la mort de Goëthe, qu'il avait poussé cette passion de l'ordre à un degré presque incroyable. « Non seulement toutes les lettres reçues, non seulement les brouillons et copies de toutes celles qu'il avait lui-même envoyées étaient rassemblés et reliés tous les mois en volumes... mais il rédigeait des tables périodiques donnant les résultats de ses recherches, les aboutissements de ses multiples activités, notant les progrès

de sa vie personnelle. Ces tables ne lui suffisaient pas encore. A la fin de chaque année il en tirait des précis et résumés lui permettant une vue d'ensemble. »

L'éparpillement du document inspire à cet esprit essentiellement conservateur une sorte d'horreur physique. Rien n'échappe à ce besoin de classement, — qui est au fond le besoin de voir durer, — même point les gazettes du jour qui, une fois lues, sont par ses soins brochées en dossiers.

Cet amour de l'ordre se traduit dans le détail par une extrême méticulosité apportée aux plus humbles besoins matérielles. Goethe trouve une sorte de joie intime aux lentes patiences des calligraphes : la netteté des besoins de chancellerie satisfait en lui un besoin profond. Les témoignages à cet égard sont concordants. Le chancelier Muller nous apprend que « le moindre billet d'invitation était tracé par lui en caractères jolis et soignés (*reinlich und zierlich*), plié et cacheté avec une minutieuse exactitude. Le moindre défaut de symétrie, la tache la plus discrète, le plus petit trait de travers offensaient son regard d'une façon intolérable ».

Certaines négligences, certaines maladroites matérielles dans les soins à donner à un envoi, à une lettre, blessent son sens profond de l'ordre. Le geste insouciant qui gâche et qui salit lui inspirait une naturelle horreur, tout particulièrement dans le royaume du bureau et de la table de travail. Ces humbles besoins pratiques, achèvement matériel des fruits de notre pensée, participent encore en quelque manière à ses yeux de la dignité des choses de l'esprit. Voici les lignes qu'octogénaire il confie gravement à son journal intime (13 mars 1831) :

« Les trois enfants (il s'agit de ses petits-enfants) sont entrés dans ma chambre et se sont montrés selon leur nature à la fois empressés, égoïstes et plaisants. Autant que mon état me le permettait, j'ai essayé de maintenir l'ordre. Je me suis efforcé de leur inculquer la nécessité du sous-main quand l'on cachète une lettre. Combien de fois m'est-il advenu de voir de beaux volumes ou un exemplaire délicat gâtés et déshonorés par la cire bouillante de quelque imprudente apposition de cachet. Pareil accident arrive également à des lettres dont souvent le mot principal est détruit par la même négligence.

La précipitation et la légèreté de l'homme dépassent vraiment les bornes! »

Eckermann nous confie d'intéressants détails sur la façon dont son grand ami procédait à la correction de ses manuscrits. Un pot de colle et un pinceau faisaient partie de l'équipement de sa table à écrire et étaient les indispensables auxiliaires de son goût pour la netteté de la page. Un passage déplaisait-il à l'écrivain, bien vite une petite bande de papier venait s'ajuster étroitement sur la ligne condamnée, satisfaisant au double objectif de supprimer l'endroit voulu et de permettre la rédaction nouvelle, remplaçant avec avantage la surcharge qui brouille et la rature qui salit. Ces papillons mettaient leurs taches claires dans tous ses manuscrits.

Un médecin, le Saxon Carus, insiste à son tour sur l'amour presque pédantesque de l'ordre et de la netteté. « Je n'ai point souvenance d'avoir jamais vu un envoi de la main de Goethe, qu'il s'agit de livres, de petites sommes d'argent destinées à un graveur, qui ne fût fait de la manière la plus attentive et confectionné de la façon la plus coquette (encore le terme de *zierlich* qu'on pourrait presque traduire par mignon)... J'ai été bien souvent à même de constater la netteté et l'ordre rigoureux, touchant presque au pédantisme, qui régnaient dans ses papiers comme dans la pièce où il vivait. Il avait l'horreur de toute génialité débridée. L'ordre et l'espèce de propreté coquette qu'il aimait voir régner dans l'atmosphère qui l'entourait sont une rafraîchissante et symbolique image de la belle discipline et de la claire limpidité de sa vie intérieure. »

L'économie. — L'économie est une forme du culte de l'ordre. Nous ne nous étonnerons donc point de la trouver chez Goethe. Il la posséda fort jeune et à un âge où elle constitue une exception digne d'être notée. Dans ses livres de comptes de jeune homme, nous trouvons consignées les plus minces dépenses, par exemple le prix payé pour une saucisse de Göttingen. Le livre de comptes est aussi un livre de ménage. Souvenons-nous que le père de notre poète, le conseiller impérial Johann Kaspar Goethe, tenait lui aussi, et en latin pour lui donner plus de dignité, un registre des dépenses et des recettes ménagères : le *liber domesticus*, où la même saucisse de Göttingen a déjà

l'honneur d'une mention sous la noble étiquette de *farcimen göttingense*. Tout cet amour de l'ordre est très nettement un héritage paternel. Nous apprenons donc que Goëthe, trois ans après son arrivée à la Cour de Weimar en 1778, était à la tête des belles réserves de linge que voici (quelle ménagère ne verrait avec orgueil pareils trésors dans ses commodes!) : 34 nappes, 108 essuie-mains, 267 serviettes, 194 chemises avec manchettes et 82 sans manchettes.

Ce trait de caractère ne bouge pas avec le temps. Trente-six ans plus tard, en 1814, l'érudit Sulpice Boisserée va rendre visite à Goëthe à Heidelberg. Il le trouve tous les soirs en conférence avec son maître d'hôtel et assiste à une méticuleuse reddition de comptes ; le domestique doit fournir à l'œil vigilant de son maître la justification de toutes les dépenses de la journée et soumettre à son agrément le devis estimatif des dépenses de la journée qui suit. L'auteur de *Werther* et de *Faust* surveille d'un regard acéré, auquel rien n'échappe, le royaume du fourneau et des armoires. Comme le compagnon de Boisserée, Bertram, s'étonne un peu de cette exactitude ménagère chez un poète, Goëthe a cette belle phrase si simple et lourde de bon sens :

« Liquidez d'abord la prose et la poésie s'épanouira ensuite d'autant plus joyeusement. Il faut commencer par se dégager le cou de toute la partie désagréable de l'existence pour en savourer, ensuite, la partie agréable. Le sommeil nous paraît d'autant meilleur après. »

Sur le tard, l'économie s'exagéra et montra la face grise qu'elle réserve aux vieillards : la lésine. Dans la belle demeure cossue du *Frauenplan*, les enfants s'étonnaient de ne plus voir brûler que des chandelles d'un suif misérable. Les appartements de réception n'étaient plus chauffés. L'octogénaire traquait avec une fureur impuissante, un peu comique, le gaspillage domestique. « Il fait peser chaque morceau de pain et dort avec la clé du bûcher sous son oreiller », lisons-nous dans une correspondance de 1831.

Tactique à l'égard des fâcheux. — Si l'utilisation de cette matière inestimable qu'est le temps ne dépendait que de nous-mêmes, une ferme volonté suffirait pour assurer le rendement de nos jours et de nos heures. Mais il y a les adversaires du dehors, la conspiration de la vie contre notre œuvre et ces

ennemis de notre tâche que sont nos prétendus amis. Dans sa lutte contre les désœuvrés qui viennent jeter le trouble dans nos besognes et rompre sans scrupule la continuité de notre pensée, Goëthe sut déployer une inflexible fermeté. Il s'entendait à décourager ces visites-surprises dont le code du monde fait une gentillesse et qui sont en réalité une impertinence, une violation de notre domicile intérieur. « Il faut absolument, disait-il en 1824 au chancelier Muller, faire perdre aux gens le goût de tomber sur vous sans s'être annoncés. Il faut prendre intérêt à leurs affaires. Ces visites ne servent qu'à vous donner des pensées étrangères aux vôtres, et de celles-là, je n'ai pas besoin. J'ai assez des miennes que je n'arrive pas à mener à terme. »

Il redoutait et fuyait les bavards de salon. Leur incoercible démangeaison verbale, leur faculté d'attraction magnétique et d'agglutination entre eux lui inspiraient cette plaisante image empruntée à l'histoire biblique : « Les hommes sont comme les eaux de la Mer Rouge : qu'un bâton magique les sépare un instant, tout de suite les flots se rejoignent. »

Il savait qu'on ne peut se concilier le dieu du monde qu'en sacrifiant son dieu intérieur. Et cela, il ne le voulait pas. Il voyait qu'il perdrait trop au change. « Je sais, écrivait-il en 1824, que, pour sauver le dehors, il faut ruiner le dedans, mais c'est une chose dont je ne puis arriver à prendre mon parti. »

Il comprenait qu'il ne pouvait mener son œuvre à terme qu'à condition de débayer la route, et qu'en fin de compte le meilleur moyen de servir la vie était de ne pas se laisser encombrer par le monde. « Celui qui veut faire quelque chose pour le monde, disait-il, doit veiller à ne pas se laisser prendre par lui. »

Il n'arrivait pas toujours à écarter de son seuil les fâcheux. Des infiltrations se produisent à travers les meilleurs barrages. Quand le mal était là sous la forme de l'importun, il s'entendait à limiter les ravages en abrégant le plus possible la durée de la visite. Son accueil était réfrigérant. Il croisait les mains derrière son dos et d'abord se faisait longtemps. Quand la qualité sociale de l'interlocuteur l'obligeait à un minimum de convenances, il bornait toutes ses réactions à des espèces de toussotements ou de raclements de la gorge dans lesquels il était difficile au fâcheux le plus déterminé de découvrir un

encouragement. Après beaucoup de *hum hum, so so*, la conversation s'éteignait, faute d'aliment. Gœthe avait gagné la partie.

Après les visites importunes, il rangeait parmi les pires ennemis de notre temps les lettres à répondre. « Répondre aux lettres, disait-il au chancelier Muller en 1830, équivalait, qu'on le veuille ou non, à la banqueroute de notre vie. » Quelques années avant, le même sujet lui inspirait devant Eckermann ces constatations désenchantées : « Vous voyez vous-même la masse énorme de plis qui m'arrivent tous les jours de tous les coins de l'horizon. Convenez qu'une vie d'homme s'userait à y répondre, même superficiellement. » Il divisait les lettres reçues en deux catégories : celles qui demandaient, celles qui offraient. Les premières allaient automatiquement au panier, les secondes étaient prises en considération.

« Quand je vois, confiait-il au chancelier Muller en 1830, que les gens m'écrivent pour eux-mêmes, désirant quelque chose pour leur propre personne, je considère que cela ne me regarde pas. Si au contraire ils m'écrivent pour moi et m'adressent quelque chose qui m'intéresse et puisse être pour moi l'occasion d'un progrès, alors je réponds... Ah! jeunes gens, vous ne savez pas le prix du temps. » Conception évidemment simplifiante de la correspondance dans laquelle entre pas mal de cynisme. L'instinct de la conservation est une forme de l'égoïsme. Ici il aboutit à la négation d'un des plus hauts devoirs des privilégiés de l'esprit : l'entraide intellectuelle. Aux économes qui font si jalousement de leurs heures une enceinte réservée, sachons préférer les prodiges, — il y en eut parmi les plus grands! — qui les ouvrent toutes grandes à ceux qui veulent s'y enrichir. De la part d'un écrivain de génie, laisser prendre et piller son temps par ceux qui cherchent un secours, est faute dans l'ordre humain immédiat et sagesse sur un plan plus haut.

L'utilitarisme systématique qui présidait à sa correspondance (côté des recettes, — à envisager; côté des dépenses, — à supprimer) inspirait ses rapports avec une très notable partie de l'humanité. En face d'un homme, Gœthe se demandait d'abord ce qu'il lui apportait. Très souvent les gens ne se doutaient pas des matériaux imprévus qu'ils lui fournissaient. Les êtres ridicules, mal venus matériellement ou moralement,

n'étaient pas négligeables : ils apportaient leur part à son trésor d'expérience humaine, grossissaient son dossier. Ils lui servaient, nous dit Boisserée, de types comiques, « de bouffons de carnaval ».

Les ressources toujours présentes d'un esprit très fertile lui inspiraient sur-le-champ d'ingénieuses solutions, quand il s'agissait d'écarter l'obligation de rendre un service qui lui eût mangé son temps. De bons jeunes gens qui se croyaient poètes venaient parfois le trouver en quête d'une consultation, le cœur battant d'espoir, les poches gonflées par le manuscrit qui portait tout leur avenir. Goëthe de loin éventait le péril. Un jour qu'il reçoit l'un de ces poètes en herbe du nom de Kunz, il manifeste soudain un intérêt violent pour un passeport qu'il a aperçu dépassant la poche du jeune homme. Il se fait montrer le document, l'examine avec tous les signes d'une vive curiosité. On s'étonne plus tard de cet intérêt passionné porté à une paperasse de chancellerie. « La raison est simple, répond Goëthe, j'avais aperçu une liasse de poèmes qui sortait de l'autre poche de Kunz. J'aimais encore mieux avoir affaire au passeport qu'à la muse. »

La politique. — Goëthe mettait encore la politique au nombre des puissances maléfiques conspirant contre notre temps. Il n'avait pas assez de malédictions pour ce qu'il appelait d'un terme méprisant *das politische Gerede* (le bavardage politique). Ce « bavardage », il le poursuivait de sa haine même quand il eût dû l'appeler d'un autre nom. Il étendait le vocable à la ferveur patriotique. Les patriotes d'Allemagne ne lui pardonnaient pas l'attitude prise au moment des guerres de libération et une tiédeur dont il ne faisait d'ailleurs aucun mystère. « Dès que l'enthousiasme éclata en 1814, écrit-il en 1815 à Boisserée, j'ai prononcé sur tout le bavardage politique d'Allemagne la malédiction de l'évêque Arnulphus. » Le parlementarisme était à ses yeux l'une des formes les plus claires de l'éparpillement désorganisateur et l'une des plus éclatantes illustrations de la stérilité verbale. Dans l'ordre des réalisations, il n'admettait guère d'autre action efficace que celle du pouvoir absolu. « Je n'ai jamais pu accomplir quelque chose à deux, disait-il à Eckermann : je demande la dictature ou le Consulat avec égalité des pouvoirs. »

Il se rendait compte que son vrai champ d'action était le domaine de l'esprit, que dans ce royaume, dont il tenait souverainement les limites sous son regard, il était son seul maître et n'avait point à craindre l'invasion perturbatrice des discussions et des délibérations humaines : « Je me suis juré, écrivait-il dès 1797, de ne participer vraiment qu'à ce que j'ai entièrement sous mon pouvoir : un poème où l'on est seul à mériter la louange ou à encourir le blâme, une œuvre littéraire où, si le plan est ferme et bon, l'on est garanti contre le sort du voile de Pénélope. Car, hélas ! dans tous les autres domaines de l'activité terrestre, les hommes s'occupent à défaire ce que l'on a tissé avec grand soin et la vie finit par ressembler à ces laborieux pèlerinages qui imposent au pèlerin trois pas en avant et deux pas en arrière. »

Il déblayait sa route de toutes les occupations dans lesquelles il n'avait point un rôle actif à tenir. L'absorption passive des informations du jour par le canal des gazettes était à ses yeux un gâchage de temps. « La connaissance des faits que nous apporte chaque journée ne nous rend ni plus sages ni meilleurs... Écartons de nous les *allotria*. »

Son indifférence à la poussière des nouvelles quotidiennes lui permettait de passer avec sérénité des mois entiers sans ouvrir un journal. Il était abonné à plusieurs, mais ne les lisait pas. Il eut, tout à fait au soir de sa vie, l'idée d'une expérience assez ingénieuse : celle de reprendre en main en 1831 une collection reliée d'une gazette de 1826. Il trouva dans cette lecture cette joie pure que nous donne la confirmation de nos thèses favorites. L'immense démenti que la vie inflige aux prévisions et appréciations humaines, démenti inscrit d'éclatante façon dans la comparaison entre la prose du journal et les faits, lui apportait la preuve de la vanité de la presse quotidienne. « Pour l'homme qui s'est retiré dans le cercle de son activité propre, il devient clair que ces gazettes du jour ne font que nous berner et nous duper. Pour nous et pour les nôtres, il n'y a pas le moindre bénéfice à en tirer, principalement dans le sens d'une véritable culture de notre personnalité. »

La liberté de la presse était à ses yeux un des plus dangereux dogmes de cette mystique démocratique qu'il abhorrait. Elle offensait en lui le goût de l'ordre et de la mesure. Il n'y voyait que pure grossièreté et déchainement de l'instinct.

« Qu'ont-ils retiré, nos Allemands, de leur charmante liberté de la presse (*scharmante Pressfreiheit*) ? disait-il à Riemer en 1809, qu'en ont-ils tiré d'autre que le droit pour chacun de dire sur son prochain toutes les bassesses et toutes les vilenies qu'il voulait ? »

La création artistique. — Après avoir défendu le Temps contre les rongeurs décidés à sa perte, la bohème des habitudes, les badauds et les curieux, il convenait, jugeait Goëthe, de traiter avec respect cette divinité bienfaisante en lui laissant la liberté souveraine de son action et de sa marche. Particulièrement dans le magique royaume de la création poétique, l'homme devait se garder des interventions volontaires et importunes ; il dérangeait plus de choses qu'il n'en arrangeait en voulant précipitamment insérer son action personnelle dans la formation des images. Il convenait de respecter les maturations mystérieuses et insensibles de l'Inconscient, le long cheminement dans les limbes au bout duquel il y a l'éclatement merveilleux de l'œuvre dans la lumière.

L'Inconscient fut toujours pour Goëthe un collaborateur fidèle. L'homme avait une tendance à n'estimer comme productive que la partie éveillée, la partie claire de sa vie. Il oubliait que dans la fraction obscure de ses jours gisaient ses plus précieuses richesses. C'était dans l'Inconscient que résidait le meilleur de sa personnalité, son moi le plus vrai, et c'était toujours là qu'il devait revenir pour se retrouver intact. « L'homme ne peut point demeurer, durer longtemps dans l'état de conscience lucide, disait Goëthe à Riemer en 1810. Il faut qu'il se réfugie dans l'inconscient, car c'est là que plongent et vivent ses racines (*seine Wurzel*). »

Ne disait-il pas lui-même que beaucoup de ses vers de jeunesse, il les avait écrits au saut du lit, en « somnambule » ? Plus tard, sa mémoire se faisant avec les ans moins docile, il se désolait de ne pas retrouver au matin les vers qu'il avait composés dans l'inconscience du sommeil. Il admirait l'ingéniosité d'un poète italien de la Renaissance qui, pour ne rien perdre de l'inspiration nocturne, s'était fait faire une sorte de pourpoint en cuir sur lequel il pouvait dans son lit, dès qu'il s'éveillait, fixer le meilleur de ses trouvailles. Il portait en lui, de longs mois, de longues années, un thème, le caressant

d'une amoureuse et patiente méditation, l'abandonnant, le retrouvant, ne rompant jamais définitivement le fil, toujours fidèle à ce principe de la continuité de l'effort, à cette *Folge* (suite) « sans laquelle rien ne se fait ». L'œuvre naissait et croissait dans ses jardins intérieurs, comme une belle fleur dont toute la tâche du jardinier avait été de ne pas troubler l'épanouissement. Dans des lignes gracieuses, il a comparé ses créations à « de jolies images, de beaux rêves qui allaient et venaient librement et dont l'imagination lui faisait cadeau en se jouant ». L'aisance rapide avec laquelle les thèmes lentement mûris dans le crépuscule intérieur se développaient en œuvres arrivées au plein jour comblait Schiller d'admiration, de l'admiration mélancolique qu'inspirent à l'artiste, pour lequel la création est une lutte, les réalisations dans la facilité. « Tandis que nous autres, disait-il, nous assemblons péniblement nos matériaux pour produire lentement quelque chose de passable, Goethe n'a besoin que de secouer doucement l'arbre pour que les plus beaux fruits, tout lourds de suc et de maturité, lui tombent dans les mains. »

Schiller péchait, lui, contre cette loi de respect du Temps et des lentes croissances, qui était un des premiers articles du *Credo* de Goethe. Il se sentait menacé et pressé par le Destin. Il lui semblait que la patience était le luxe des heureux et qu'il n'avait pas le loisir d'attendre son heure, qu'il lui fallait la prendre, l'arracher à la vie. Les Muses ne lui apporteraient point son œuvre en offrande dans leurs mains. C'était à lui de la faire. La création poétique restait pour lui un décret douloureux de la volonté. Goethe blâmait une manière de composer qui, à ses yeux, était pour l'auteur un suicide et pour l'œuvre un danger : « J'ai toujours dit, confiait-il en 1820 à Conta, que le poète ne devrait jamais aborder sa tâche avant de sentir en lui un irrésistible appel poétique... » C'est ce que n'admettait pas Schiller. Pour lui, le pouvoir de l'homme était la mesure de son vouloir et il agissait en conséquence.

Goethe condamnait avec une grande sagesse, — peut-être la sagesse des nantis, des « possidentes » dans l'ordre de la santé, — toute tentative de l'artiste pour suppléer par les stimulants artificiels à l'action naturelle du temps. Il les craignait tous. Le seul et innocent coup de fouet qu'il se permit était l'excitation légère du cerveau que lui donnait un mouchoir

humecté d'eau de Cologne et placé sous les narines. Pégase est un cheval qu'on ne gagne rien à éperonner. Schiller, ici encore, lui fournissait le meilleur exemple du risque des « cultures forcées » dans les jardins de la poésie.

Eckermann avait posé une question : « L'écrivain a-t-il à sa disposition des moyens factices de faire naître ou d'intensifier en lui l'inspiration ? » Voici comment répondait Goëthe : « Admettons l'hypothèse d'un poète dramatique, fragile de constitution et dont la santé est soumise à des périodes fréquentes de malaise et de dépression : la conséquence sera une stagnation fréquente et même, bien des jours, une éclipse totale de la productivité indispensable à la composition quotidienne du drame. Si, par l'usage des spiritueux, il entend créer arbitrairement et volontairement cette productivité qui lui manque, ou bien intensifier une veine insuffisante, l'entreprise réussira tant bien que mal, mais toutes les scènes ainsi rédigées, ainsi « forcées » (*forciert*) porteront à leur dam et détriment la marque de cette manière de faire. Mon conseil est donc le suivant : ne rien « forcer », user à des riens ou passer à dormir les heures et les jours d'improductivité plutôt que d'écrire la page qui plus tard ne vous satisfera pas. »

Les vrais auxiliaires de la poésie, à ses yeux, ce n'étaient point les excitants artificiels, les pauvres et brutales ressources de l'alambic ou de la pharmacie, c'étaient les dons que la nature a mis à portée de la main de l'homme et dont il oublie d'user : l'eau des sources et des bois, le silence, l'air libre et large des plaines. Le poète rompait son attache avec la terre, le grand réservoir lyrique, et il s'étonnait de ne plus savoir chanter ! L'odeur de la terre (*Erdgeruch*), toujours Goëthe voulait y ramener l'homme et surtout le poète comme au remède universel. Ce bienfait, comme Byron l'avait bien compris, lui qui cherchait l'aliment de son lyrisme dans les chevauchées éperdues, la chevelure au vent, sur le sable des plages, dans les longues baignades marines, dans la navigation à voile ! Et quel contraste avec cette poésie toute traversée de l'haleine du large faisait le lyrisme artificiel d'un Schiller composant à la lueur des chandelles derrière des volets clos, avec de l'alcool sur une table ! L'œuvre s'en ressentait : toujours quelque fêlure, quelque solution de continuité dans l'enchaînement logique trahissaient l'absence de croissance organique. Les

défaillances de l'homme s'inscrivaient fidèlement dans celles du drame. L'œil exercé de Goëthe ne s'y méprenait pas. Il appelait ces points de fléchissement « des passages pathologiques ».

Ne manie bien le temps que celui qui connaît sa brièveté. De cette brièveté Goëthe eut une conscience aiguë. Pour bâtir, il faut savoir choisir et renoncer, renoncer aux voies qui éloignent du plan central. Comme toute construction, l'œuvre humaine ne s'édifie qu'au prix de la sélection et des lucides, souvent douloureuses, options. Goëthe eut la force des immolations; il sut arracher sa pensée des thèmes qui l'attiraient mais le détournaient de sa route et faire un héroïque triage entre l'idée féconde et l'idée tentante. Toute carrière d'artiste est un cimetière d'espoirs, mais ici, vraiment, la disproportion est surprenante entre le nombre des ébauches et celui des achevements. Ce chantier poétique est peuplé de statues mutilées. Il n'eut pas seulement le courage de l'option entre divers plans poétiques, il eut celui, — plus grand, — de subordonner la poésie à la prose, de sacrifier en lui le poète à l'administrateur. L'écrivain se souvenait qu'il était aussi ministre d'un petit duché de Thuringe et que d'humbles tâches le requéraient qu'il n'avait point le droit de négliger. Il quittait la composition de *Faust* pour assurer, de l'œil intègre et vigilant du fonctionnaire, les devoirs de sa charge : les opérations de recrutement d'une armée d'opérette, la construction d'une route, l'exploitation des canaux, la gestion des mines d'Ilmenau, la réfection d'un quai.

Entre ces deux parts inégalement brillantes de sa vie, le passage se faisait sans grincement et sans heurt, — et d'ailleurs sans sacrifice. Ses fonctions ministérielles satisfaisaient en lui un sens profond de l'ordre dans la Cité, un goût romain de l'administration municipale et des solides architectures de la vie publique. Il disait plaisamment qu'au cours de quelque existence antérieure « il avait dû vivre sous l'empereur Hadrien ». Dans son goût pour les besognes d'État entraît autre chose encore : un sens lucide de son propre intérêt de poète. Avec une remarquable clairvoyance, il se rendait compte du risque d'appauvrissement et d'anémie qui menaçait une vie d'écrivain fermée sur elle-même, sans portes ouvertes sur le monde. Il fallait maintenir les communications. C'était

de l'univers, de l'immense répertoire de la réalité, que le poète tirait sa substance. La tour d'ivoire était une prison. Peu d'écrivains furent moins hommes de lettres au sens étroit et professionnel du mot. « J'ai toujours considéré le monde comme plus génial que mon propre génie », disait-il.

DÉFENSE DE LA SENSIBILITÉ

La première règle de vie de Goëthe fut : défendre son temps ; la seconde : protéger sa sensibilité. Toutes deux visaient un but unique : assurer la possibilité de l'œuvre. Il se savait vulnérable ; contre cette sensibilité dont il sentait le danger, son remède fut une insensibilité acquise et comme une carapace de glace. Les curieux, les indiscrets, les snobs, tous ces hannetons mondains, dont il redoutait doublement la visite et comme perte de temps et comme invasion dans ses régions profondes, se heurtaient à des défenses polaires. « Chacun des mots de sa bouche est un morceau de glace », disait-on. Cet accueil gelé faisait dire au prince de Dessau, qui n'en soupçonna peut-être point les raisons vraies : « J'ai toujours senti en lui quelque chose d'inhumain. »

Heureux encore le visiteur qui obtenait de lui un mot, même glacial. Bien souvent pour tout butin il devait se contenter de ces indistincts grognements dont nous avons vu le patriarche de Weimar si habile à se faire une défense. Souvent enfin la participation élémentaire à l'entretien que représentaient encore à la rigueur ces vagues manifestations cessait, et l'indiscret se heurtait au silence pur et simple, à un silence farouche. On appelait cela les « audiences muettes » (*stumme Audienzen*). Comme tous les écrivains qui ont touché aux choses du cœur, Goëthe eut particulièrement à souffrir de la pressante ferveur des admirations féminines. Il s'entendait à décourager les belles visiteuses par tous les moyens, au nombre desquels nous mettrons une héroïque impolitesse. Quand « l'audience muette » ne suffisait pas, il rendait le silence plus démonstratif en marchant vers la fenêtre et en regardant la rue, symbolique façon de donner à entendre qu'il désirait y voir la personne qui était encore dans sa chambre.

Très jeune, Goëthe avait fait la découverte et du mortel danger que représentent les salons pour un poète, et du grand

moyen de préserver ses sources intérieures contre la conspiration du dehors : décourager en décevant. A l'âge où la notoriété n'autorise pas encore les intrépides et décisives froideurs, il avait imaginé un moyen plus doux de déblayer sa route : bannir de sa conversation tout principe d'intérêt, en faire délibérément un tiède flot d'insignifiances. Le code du monde était respecté, l'asile sacré restait sauf. Tout le long de sa vie, nous voyons Goethe fidèle à la même logique de conduite. A vingt-cinq ans, il dit joliment à Lavater : « Dès qu'on se trouve en société, il faut enlever la clé de son cœur et la mettre dans sa poche. Ceux qui laissent la clé à la serrure sont des imbéciles. » En 1790, Caroline de Dacheröden, plus tard la femme de Guillaume de Humboldt, écrit : « Toute la soirée, il ne me quitta pas, causeur brillant, ouvert, plein d'abandon. Il suffisait qu'un tiers s'approchât pour qu'il se mit à dire les plus banales pauvretés ». En 1810, un Bâlois, le baron Merian, le rencontre à Dresde. Goethe ne juge probablement pas son interlocuteur digne d'une conversation véritable. Notre Bâlois soupçonne une tactique : « Il n'a dit que les choses les plus ordinaires, sur le ton le plus ordinaire : il fait cela exprès. »

Enfin, en 1816, Klara Kestner et sa mère Charlotte le rencontrent à Weimar. Charlotte Kestner, c'est la femme qu'il a adorée quarante-cinq ans plus tôt, quand elle s'appelait encore Lotte Buff. Wetzlar, Werther, — tout un passé d'idylle doit refluer au cœur du poète. Surprise : ce cœur conserve son rythme habituel. Rien ne traduit une émotion quelconque chez ce vieillard enfermé dans sa politesse méticuleuse de chancellerie. Les deux femmes qui ont été au-devant de cet instant avec le romantisme dont nous parons les minutes pathétiques en emportent une déception pénible. « Tout ce qu'il disait, écrit Klara, était si banal, si ordinaire, que ce serait présomption de ma part de dire que je l'entendais parler. Aucun des mots qu'il prononçait ne venait de son cœur, ou même de son esprit. Sa courtoisie continue à l'égard de ma mère et de nous tous était celle d'un chambellan. »

Attitude à l'égard des femmes. — L'action de la femme dans la vie de l'homme lui apparaissait amoindrisante et perturbatrice. « Nos relations avec les femmes, confiait-il en 1815,

à Boissérée, sont génératrices de complications, de souffrances, de tourments (*Qualen*) qui nous usent. » Bien imprudents étaient les hommes comme Werner, comme Stolberg, qui se consacraient à elles : ils signaient la perte du meilleur de leur substance ; ils se laissaient bénévolement et naïvement « dévider comme des écheveaux », abandonnant toute leur laine précieuse aux mains de leurs adoratrices. Il ne restait bientôt plus que « la quenouille ». Lui ne voulait pas laisser se prendre sa vie. Il avait un moyen sûr d'éviter dans l'amour les chocs désorganisans et usants, moyen qui faisait partie d'une stratégie générale à l'égard de la vie : la fuite. Que de fois nous rencontrons sous la plume de Goëthe, à propos de ses crises passionnelles, le mot *fliehen* et celui plus expressif de *sich wegstehlen* (prendre la poudre d'escampette) ! Commander une voiture, mettre entre le principe du trouble et soi cet insigne tampon amortisseur qu'est la distance matérielle, c'était la recette qui lui réussissait toujours.

Son culte des femmes, très réel, était peut-être moins généreux que quelques-uns de ses admirateurs ne le pensent. Trop jaloux de sa vie personnelle et de son œuvre pour s'oublier, il prenait plus qu'il ne se donnait. Livrer son cœur aux déchirements de l'amour lui eût semblé un attentat contre lui-même. Les beaux cris de passion inspirés par Mme de Stein ne doivent point là-dessus nous donner le change. Le génie lyrique est un transformateur magique. C'est moins dans ses vers que dans l'abandon de sa causerie que nous aurons chance de connaître sa pensée. Un certain positivisme sensuel est à la base de son attitude à l'endroit de la femme. Positivisme qui ne va pas sans cruauté. Écoutons-le lui-même (à Riemer, 1811) : « Le sentiment qui anime les deux sexes à l'égard l'un de l'autre est la cruauté : cruauté de la volupté chez l'homme ; cruauté de l'ingratitude, de la sécheresse, du besoin de tourmenter chez la femme. »

Aimer les femmes consistait principalement pour lui à en jouir : il les goûtait plus qu'il ne les estimait et n'était pas très loin de les tenir pour des êtres de seconde zone. La plupart de ses verdicts sur elles attestent une lucidité sèche qui contredit l'image de l'admirateur passionné de la femme sous les traits duquel on a une tendance à se représenter Goëthe. « Les femmes ne sont capables d'aucune idée... elles prennent plus à

l'homme qu'elles ne lui donnent » (à Riemer, 1809). « Les femmes ne comprennent rien aux différends des hommes. La raison est que, comme les Juifs, elles ignorent le « point d'honneur » (en français dans le texte).

Elles lui apparaissaient toujours menées par quelque objectif concret, limité et personnel, engagées dans le contingent, incapables de s'élever au-dessus d'elles-mêmes. En cela, elles le faisaient penser aux Français. Car la vérité nous oblige à noter que sur ce point, l'inaptitude à la conception désintéressée et objective, l'inaptitude à l'idée, Goethe a enveloppé la femme et la France dans la même sévérité. « Toutes les femmes sont Françaises, disait-il devant Falk ; les femmes sont dans l'humanité ce que les Français sont parmi les peuples. Dans ce sens, on peut appeler les Français les femmes d'Europe. »

Jeunes, il les voyait d'un œil sans complaisance. Quand il les regardait en train de cueillir des fleurs dans un parterre, elles le faisaient penser à « des chèvres sentimentales » (à Riemer, 1810). Vieillissantes, elles ne lui inspiraient plus que mépris. Il parlait avec la plus dure ironie de leur ingéniosité dans l'art de changer leurs batteries, de leur génie dans la conversion des valeurs, quand l'âge impitoyable leur signifiait le renoncement forcé aux joies de la séduction. Elles se réfugiaient dans la dévotion « où, de catins devenues nonnes », elles trouvaient « une cornemuse leur permettant encore de danser à peu près leur menuet » (à Riemer 1814).

Les émotions. — A la même volonté fermement arrêtée de maintenir le calme autour du royaume intime, peut être rattachée l'attitude générale de Goethe à l'égard des émotions. Il y a, pensait-il, à l'égard des émotions dont le destin sème notre route, une stratégie à observer. Stratégie plus défensive qu'offensive et dont l'art du repli était le premier article. Dans le combat incessant contre les ébranlements de notre vie, il convenait de se garder des héroïsmes inutiles, et sans fausse honte de mettre résolument l'efficace au-dessus du sublime. Vouloir dompter de haute lutte l'émotion sans cesse renaissante de la vie, c'est user ses dents sur une lime. On obtenait bien plus en tournant, même en fuyant l'obstacle, qu'en cherchant à le vaincre, et les retraites prudentes se révélaient en fin de compte plus sages que les nobles raideurs du

stoïcisme. Illustrons par des exemples cet évangile pratique, non sans avoir, au préalable, fait expressément nos réserves sur sa qualité morale. Certaines sagesse manquent de grandeur.

Goëthe fuyait par principe le spectacle de la souffrance. Il ne voulut pas revoir sa belle-fille Ottilie qui s'était meurtri et ensanglanté le visage dans une chute, qu'elle ne fût remise et n'eût retrouvé ses traits habituels. Le duc Charles-Auguste ne put jamais le décider à mettre le pied dans un asile d'aliénés. Le discordant et grinçant concert qui s'élève des maisons de fous lui causait un malaise physique. Il n'aimait pas les images de pitié, parce qu'elles sont une apothéose de la Croix. La beauté rédemptrice de la souffrance acceptée lui échappa toujours. La même extrême perméabilité à l'émotion lui faisait éloigner les images qui lui montraient le visage humain déformé par la grimace de la satire. Il détestait par exemple les gravures-charges exécutées sur Napoléon, que d'aucuns lui mettaient sous les yeux. « Je n'ai pas le droit, disait-il, de me permettre ces impressions pénibles : à mon âge, la sensibilité, une fois ébranlée, ne se rétablit pas avec la même élasticité que chez vous autres, les jeunes. » Il écartait la vue de la mort et se refusait à revoir durcis dans la rigidité du grand sommeil les visages qu'il avait aimés, quand ils étaient parés de la mobilité de la vie. Quand Wieland mourut, il dit à Falk :

— Pourquoi laisser détruire et trahir et abîmer par un masque la douce impression que je conserve des traits de mes amis et de mes amies ? Une empreinte étrangère, une empreinte fausse se gravera dans mon imagination. Je me suis soigneusement gardé de revoir entre les planches d'une bière Herder, Schiller ou la duchesse-mère Amélie. La mort est mauvaise portraitiste. Je préfère conserver dans mon souvenir une image où il y aura plus d'âme que dans les tristes masques qu'elle nous laisse.

Il se dérobaît à toutes les émotions. Il les fuyait systématiquement et parfois, — dans les circonstances où la plus élémentaire vie du cœur nous fait un devoir de les affronter, — cyniquement. Quand il voyait Christiane sur le point d'être mère, son premier soin était de retenir sa place dans la diligence d'Iéna, et de prendre le large. Il calculait la durée de

son absence pour revenir soigneusement quelques jours après l'événement et retrouvait son intérieur pacifié, rendu à l'ordre, augmenté d'une unité numérique. Il avait évité la sage-femme, le drame, les cris.

Quand la maternité aboutissait à un accident, à l'un de ces nombreux avortements qui, avec quelques autres faits, posent un point d'interrogation sur la santé intime de Goethe, il ne revenait qu'une fois séchées les larmes de la déception, rentrait pour trouver tout fini, classé.

En dehors de la diligence, il connaissait encore une ressource : son lit. Il s'y couchait et en même temps s'y enfermait. Personne n'avait le droit de violer cette retraite sacrée. Entre lui et le monde extérieur, il tirait ses draps.

En des occasions plus graves encore, il ne se départait pas de son strict principe d'économie des réserves nerveuses. La vérité nous oblige à dire ici comment il se comporta quand sonna l'heure de la mort des deux femmes qu'il avait aimées. Pour qu'on ne nous accuse pas de sévérité, nous lui laisserons la parole. Voici les lignes que nous trouvons dans son journal intime, le 6 juin 1816, jour de la mort de Christiane, de l'être qui a été dix-huit ans sa maîtresse, et dix ans son épouse.

6 juin. — « Bien dormi. Je me sens beaucoup mieux. La fin de ma femme approche. Suprême et terrible lutte de son organisme. Elle s'éteint à midi. En moi et autour de moi, vide, et silence de mort. Entrée triomphale dans la ville, des princesses Ida et Bernhard. Meyer et Riemer viennent me voir. Le soir, brillante illumination de la ville. Ma femme est transportée dans la maison des morts. Moi, toute la journée au lit. » *Et le lendemain 7.* — « Pas très bien dormi, nombreuses condoléances. Je sors du lit. Visite de Meyer. »

Ces notations de journal rendent un commentaire superflu. Elles trouvent une confirmation dans une lettre d'Adèle Schopenhauer, écrite le 23 juin : « La mort de la pauvre femme de Goethe a été la plus affreuse dont j'aie jamais entendu parler. Toute seule, et livrée à des infirmières sans cœur, elle est morte presque sans soins. Aucune main amie ne lui a fermé les yeux. On n'a pas pu décider son fils à se rendre auprès d'elle, et Goethe n'en a pas eu le courage. »

La mort de Charlotte de Stein ne nous le montre pas plus

bouleversé. Le jour de l'enterrement, il est dans son cabinet de travail, en train de lire un journal. Une rumeur dehors attire son attention : « Que se passe-t-il donc dans la rue ? demande-t-il à son secrétaire. — C'est aujourd'hui qu'est enterrée M^{me} de Stein, répond cet homme. Le cortège est justement en train de passer sous les fenêtres. — Ah ! tiens », fait Goethe, avec la plus parfaite indifférence dans la voix, et il reprend son journal interrompu.

Il étendait au domaine de la vie nationale son horreur des ébranlements. Quand, après la guerre de libération, des querelles intestines ravagèrent son pays, il pensa que son rôle était fini dans cette Allemagne confuse et déchirée et se retira en philosophe sous sa tente. Ce détachement fit mauvais effet. L'hygiène fut sommairement étiquetée égoïsme. « J'ai inscrit à mon ordre du jour, écrivait-il en janvier 1818 à Antonie Brentano, la maxime suivante : à une époque qui ne ménage rien, c'est soi-même qu'il faut penser à ménager. Au milieu du désespoir général, roulons notre tonneau comme Diogène. »

Le silence et le secret. — Dans son soin jaloux de créer autour de sa sensibilité et de son œuvre intérieure une atmosphère favorable, Goethe fit bien vite la découverte du grand allié qu'est pour la pensée le silence. Il lui semblait que, dans la retraite et la solitude, les idées battues, usées par le flot déferlant des curiosités de salon, retrouvaient leur pointe et reprenaient, avec leur visage familier, fraîcheur et vigueur. Il s'entendait à créer autour de lui des zones de silence, de tutélaires zones blanches. Iéna ou le pavillon de l'Ihm à Weimar lui rendaient l'office de retraites fermées. « Il faut en prendre mon parti, écrivait-il en août 1799 à Schiller, je ne puis rien produire sans la solitude absolue » ; et trois jours plus tard, au même : « Le prix de la longueur d'une journée n'est vraiment sensible qu'à celui que rien ne distrait et qui est réduit à lui-même. »

La nécessité impérieuse du tête-à-tête avec son œuvre le contraignait parfois soudainement à des séparations familiales qui ressemblaient à des évasions. Il laissait là Christiane, ses enfants, et courait se cloîtrer. Le chancelier Muller nous a donné dans son discours d'Erfurt une fine interprétation psychologique de ces périodiques accès de sauvagerie : « Chaque

fois qu'il composait, il appartenait totalement à l'objet qui l'occupait, il s'identifiait entièrement avec cet objet, et savait, quand il s'était fixé une tâche, écarter et repousser victorieusement tout élément extérieur, étranger à l'idée de son œuvre... Cette concentration momentanée n'était pas toujours en son pouvoir. Conscient de sa très vive sensibilité et de son extrême accessibilité aux impressions du dehors, il n'hésitait pas à faire appel aux moyens extrêmes et, se considérant comme en état de siège, à couper violemment toute communication avec le dehors.

« Il n'avait pas plus tôt, au sein de la solitude, libéré sa pensée des idées qui l'assaillaient en foule, qu'il se déclarait dégagé, disponible, tout prêt à faire accueil à des intérêts nouveaux, reprenait soigneusement les fils interrompus et nageait librement dans les eaux fraîches d'une vie renouvelée et de nouvelles recherches. Jusqu'au moment où une autre et irrésistible métamorphose faisait encore une fois de lui un anachorète. »

Ces fugues poétiques n'étaient pas toujours du goût de la pauvre Christiane, un peu jalouse de ces isolements avec la Muse. Elle trouvait le temps long toute seule dans la grande maison de Weimar et, de son orthographe de cuisinière, écrivait de touchants et pressants billets à son poète pour l'inviter à réintégrer le domicile conjugal. « Tes travaux ici marcheront peut-être mieux que par le passé. Tu peux ici dicter dans ton lit (*in bette dickdiren*, sic !) tout comme à Iéna. Le matin je te promets de ne pas venir avant que tu ne me demandes. Gustell non plus. Mais viens, viens vite. »

Le silence, et aussi le secret. L'œuvre poétique, aux yeux de Goëthe, vivait du second comme du premier. Il fallait se garder comme d'un sacrilège de dissiper la nuit maternelle qui enveloppe ses délicates et mystérieuses croissances. L'arracher trop tôt à cette gangue d'ombre tutélaire pour la jeter sur le marché des hommes, c'était rompre un ordre intime et précieux, qui ne se retrouverait plus. Goëthe, au rebours de Schiller, pour lequel la discussion poétique était un stimulant de la production, détestait parler de son œuvre avant qu'elle ne fût à terme : il la cachait en la couvant. Une conversation avec Boisserée en 1815 est caractéristique de ce besoin de masquer

ses pistes. Boisserée connaît des fragments de son *Faust*; il lui demande avec candeur quelle issue il compte donner à son œuvre. Le vieux monsieur (*der alte Herr*), comme l'appelle Boisserée, surpris dans son goût de la retraite et du mystère, est violemment bouleversé. « Je ne le dirai pas, répond-il, je n'ai pas le droit de le dire; mais c'est rédigé, fini et très bien, grandiose. »

Discret pour lui-même, il détestait les effractions de domicile et se montrait très irrité, quand la curiosité du public, faisant irruption dans ses chantiers, rapportait de ces incursions la primeur de renseignements sur un livre en gestation. « Ses recherches sur la nature, dit joliment le chancelier Muller, lui avaient enseigné que tout ce qu'il y a de grand dans la vie a besoin du silence pour croître et se développer. Son expérience du monde lui avait appris que les plus belles entreprises, prématurément découvertes, se heurtent aux plus redoutables hostilités. » Il savait d'ailleurs parfaitement défendre le secret de sa retraite créatrice contre les curiosités même les plus habiles. Jean-Paul vient un jour le voir, lui pose d'adroites questions, essaie de le faire parler de son œuvre. Après de longs et infructueux essais, il est contraint de s'avouer vaincu, confesse qu'il n'a rien pu extraire de ce « rusé compère » (*durchtriebener Schalk*).

Goût de la vie simple. — Cette image si caractéristique d'une vie d'écrivain ne se défendant qu'en se transformant en forteresse, que nous venons de rencontrer dans le discours du chancelier Muller, nous la retrouverons sous la plume de Goëthe lui-même, avec une limitation, un correctif, intéressants pour nous. « J'ai beau relever mes ponts-levis et pousser toujours plus avant la ceinture de mes remparts, écrit-il à Zelter, il faut qu'à certains moments j'aie à faire un tour dehors pour recueillir des renseignements. »

Ainsi, à côté du besoin d'isolement, la nécessité ressentie de rester pourtant en liaison avec la vie. Quand il abaissait le pont-levis et quittait sa citadelle, de quel côté dirigeait-il ses pas pour « recueillir des renseignements » ? Point du côté des salons, de la vie artificielle, mais du côté de l'humanité directe. Travailleurs, artisans, menu peuple, c'étaient à ses yeux les plus authentiques exemplaires de cette matière humaine dont il fut

toujours passionnément curieux et qu'il aimait voir sans écran. Les petites jambes de l'enfant de Francfort ne connaissaient point la lassitude quand il s'agissait de se plonger dans le grouillement des marchés ou de la rue aux Juifs. L'homme restera fidèle aux tendances de l'enfant.

Ce goût cru et franc de la vie, c'est dans les métiers manuels tout mêlés aux choses, qu'il aura le plus de chance de le saisir. Dans une lettre adressée à Charlotte de Stein en 1785, il se dépeint assistant au travail d'un relieur brochant sous ses yeux un exemplaire de la *Mission théâtrale de Wilhelm Meister*. « Au cours de sa besogne, cet homme me racontait l'histoire de sa vie. Chaque mot qui sortait de sa bouche était lourd comme de l'or. Il me faudrait au moins une bonne douzaine de pléonasmes à la Lavater pour te dire tout le respect (*Ehrfurcht*) que cet homme m'inspirait. » Tout métier des mains, quel qu'il soit, tient de sa qualité même une dignité d'état, une sorte de sainteté. A Eger, il dinera, sans aucune honte, à la table du bourreau de la ville, Karl Huss.

Nulle part la saveur que prend la vie pour lui au contact des humbles et dans un cadre simple ne se traduit mieux que pendant ses courses d'hiver dans le Harz, ou pendant son séjour en Italie. Les voyages permettent les plongeon, les changements de peau. Goethe, pour mieux disparaître, se débarrasse de son état civil et voyage sous un pseudonyme. Dans le Harz, il s'appelle Weber et est peintre de son métier. En Italie, il est le négociant Philippe Möller de Leipzig. Toujours les travestis lui ont donné un sentiment délicieux de sécurité. Il se retrouve écolier et découvre à nouveau la fraîcheur de la vie. Herder, auquel on offre à Rome le logement qu'a habité Goethe, fait une moue dégoûtée devant la simplicité du garni et écrit à sa femme qu'il est impossible de tenir compte des indications touristiques de son prédécesseur, que Goethe a vécu en Italie « comme un rapin » (*Künstlerbursche*). Du rapin il a le goût des malices et des charges d'atelier; à Rome il se déguise en prélat pour aller surprendre sa maîtresse.

En décembre 1777, il envoie de Goslar à Charlotte de Stein des lettres délicieuses : « C'est pour moi une singulière sensation de voyager à travers le monde en inconnu. J'ai l'impression que je suis rattaché aux hommes et aux choses par un

lien plus vrai. Je m'appelle maintenant Weber. Je suis peintre; ou bien étudiant en droit; ou, tout simplement, je suis un voyageur. Je suis très poli envers chacun et partout bien accueilli. Un sentiment de paix et de sécurité m'enveloppe... Combien j'ai appris à aimer cette classe d'hommes que le monde appelle la basse classe et qui est la plus élevée aux yeux de Dieu! Mes affaires sèchent pendues au poêle. Que l'homme a donc besoin de peu de chose! Et quelle délicieuse impression pour lui de sentir à quel point de ce peu de chose il a besoin!

Dix ans plus tard, au moment du départ pour l'Italie, nous le retrouvons fidèle à ce goût de la simplicité. Il est parti, il s'est sauvé de Weimar, la brise de l'aventure sur les lèvres et avec un bagage d'étudiant : un petit sac en peau de blaireau et une légère valise. Sur la route d'Italie, en Bavière, où il a déjà la sensation exquise de l'évasion, il achète pour un kreutzer de fruits à une vieille femme et dévore ses poires à belles dents sur la petite place de l'endroit, *publice* comme il dit en latin, en ajoutant qu'il est redevenu « un collégien ». « Herder a raison : je suis et reste un grand enfant. Quelle joie de pouvoir me livrer en toute liberté à ma nature d'enfant! » Et ailleurs : « Parce que je suis sans domestique, me voilà l'ami de l'univers. Chaque mendiant a le droit de me gronder. Je parle avec les gens que je croise sur ma route, comme si nous nous connaissions depuis longtemps. J'en éprouve un plaisir extrême. »

Mais le grand charme libre de la vie errante et primitive, c'est sur le sol italien qu'il le connaîtra vraiment. De l'Italie il aimera tout : les musées et la langue (qu'il parlera), le costume (qu'il portera), la gaieté de l'air et le bruissement des marchés, les tavernes, les chuchotements nocturnes des petites ruelles, les jeux de l'ombre et de la lumière latines. Son œil suit le sillage des prestes courtisanes vénitiennes. Il les appelle les « petits lézards » et goûte la frétilante vivacité de leur jeunesse au milieu des vieilles pierres de la ville des lagunes. Des vers plus que libres nous ont renseigné sur le plaisir qu'il trouve au jeune cynisme de leurs invites, à l'audace de leurs rapides et cupides petites mains. L'éternelle délectation tirée par « le Barbare » du Nord (c'est lui-même qui se donne ce nom) du spectacle du paganisme de la prostitution méditerranéenne.

Comme pour son père, le Conseiller, l'Italie restera la grande lumière de sa vie. Il disait au chancelier Muller, en 1814, que depuis qu'il avait franchi pour la dernière fois le Ponte Molle, — le pont par lequel on pénétrait à Rome en venant du Nord, — il n'avait « plus connu un seul jour de joie ». Tout était doux et beau en Italie, même des choses inattendues : le vert des pelouses et des arbres, par exemple, y avait un velouté et une profondeur inconnus ailleurs. Les corps étaient bâtis différemment, différents dans leur structure anatomique. Il se livrait sur ce sujet aux comparaisons les plus désavantageuses pour sa race. La tête et le cou, par exemple, étaient, chez l'Italien, adaptés au tronc par une harmonieuse et insensible transition. Chez l'Allemand, ils étaient brutalement et sommairement soudés au corps, « plantés et juchés dessus » comme des blocs. Nulle part ne s'apercevaient en Italie ces « masses informes, ces boules de chair », sortes de défi au Créateur qui « offensent plus le regard qu'elles ne l'invitent ». En Italie, les corps du plus bas peuple étaient « beaux comme des antiques ». D'une façon générale, on « lisait la main de Dieu sur un visage italien bien mieux que sur un visage allemand » (1).

Ils sont à Rome, lui et un petit groupe d'artistes, eux aussi transfuges d'Allemagne, un joyeux cénacle dont les assises se tiennent chez le cocher Collina et sa digne épouse Piera Giovanna. « Ce vénérable couple fait tout pour nous et nous soigne comme des enfants. » Ces émigrés volontaires forment là une fervente colonie, délicieusement dépaysés, costumés à l'italienne jusqu'aux noms et prénoms. Goethe est devenu Filippo Miller; Schütz s'appelle maintenant Georgio Zicci; Bury s'est mué en Frederico Bir et Tischbein en Tisben. Touchante abjuration ! Émouvant effort du Germain pour entrer dans la peau du Latin, troquer contre sa lourdeur méditative le clair vêtement de la joie de vivre !

L'air des salons de Weimar affadit et décolore la vie. « Qu'est-ce que je gagne à fréquenter les Seigneuries ? » gémit-il en 1815 devant Boisserée. La cordiale atmosphère des petites auberges italiennes lui rend ses couleurs.

Goethe, après l'Italie, restera en Allemagne fidèle à cette

(1) A Falk, 1794.

simplicité du cadre. Il estimait que le confortable du meuble perd l'artiste et qu'une certaine rudesse des choses ambiantes est pour lui un indispensable facteur de production. Il avait fait de sa belle et grande résidence du Frauenplan deux parts : l'une pour les autres, l'autre pour lui. Pour le public, la maison du devant, luxueusement aménagée, sorte de musée d'antiques, d'un imposant accueil avec son large escalier. Pour lui, la maison du fond, entre cour et jardin, tout humble et modeste.

Quand nous pénétrons aujourd'hui, en pèlerins, dans ces petites pièces basses, nous restons confondus d'étonnement... et d'admiration. Le plus modeste de nos contemporains se refuserait à vivre dans ce décor d'un extraordinaire dépouillement, où tout dit l'énergique, presque l'héroïque refus opposé au plus élémentaire besoin d'abandon et de douceur. Le grand vieillard que les rigueurs de l'hiver ont bloqué pendant des semaines dans ce cabinet de travail n'a, pour les heures de fléchissement du corps, pas un fauteuil, pas une chaise un peu confortable à sa disposition. Le seul divan de la maison, il l'a exilé de cette pièce pour laisser plus de place à ses chères collections, qu'il soigne plus tendrement que lui-même. Aux fenêtres, pas de rideaux de vitrage : de simples et vilains stores de serge sombre. Aux livres, point de belles reliures, mais seulement le vêtement de semaine, le vêtement d'usage. Sur la table, le petit coussin de cuir où l'auteur de *Faust* aime appuyer les pointes de ses coudes quand il dicte ses œuvres au secrétaire assis en face de lui.

Seule douceur de cette « cellule » (*Klosterzelle*, comme il aimait à dire), la présence familière d'un honnête vieux poêle, l'ami des longues heures d'hiver qu'il charme de son ronronnement doux, tandis que, devant les fenêtres, le jardin dort sous la neige. L'écrivain qui vivait là, y possédait la seule richesse dont avait besoin sa pensée : le silence. Que lui eussent apporté le confortable qui berce le corps, mais engourdit les idées en émoussant leur pointe et le luxe des bureaux de riches qui les dispense de penser ? Il connaissait la sûre diminution qui résulte de l'abandon à la perfide douceur des choses. Son œil clair distinguait le danger et ne s'y laissait pas prendre. Mais il faut le laisser parler. Ce dur programme, formulé au soir d'un immense et génial labeur, prend,

sur des lèvres d'octogénaire, une magnifique beauté de leçon.

« Vous ne voyez, dit-il à Eckermann, dans ma chambre aucun divan, je suis toujours assis sur une vieille chaise de bois; il n'y a que quelques semaines que j'ai fait fixer au dossier une espèce d'appui pour la tête. Un entourage de meubles commodes et de style supprime chez moi la faculté de penser, et me met dans un état de passivité... Les pièces magnifiques sont faites pour les princes et pour les riches. Celui qui y vit se sent satisfait et comblé. Il n'a plus aucune autre aspiration. Cela est tout à fait contraire à ma nature. Dans un appartement de luxe, comme celui que j'ai occupé à Carlsbad, je me sens tout aussitôt paresseux et inactif. Un maigre logis, au contraire, tel que cette méchante pièce où nous voilà ensemble, un peu bohème (*zigeunerhaft*) et dont l'ordre est un peu fait de désordre, voilà tout juste ce qu'il me faut. Ma nature y trouve la liberté dans l'activité. Je puis créer en faisant appel à mon propre fonds. »

S'appuyer sur les parties dures de la vie plutôt que sur ses parties molles et faire notre allié plutôt de ce qui résiste que de ce qui accueille, ce fut un secret profond et fécond de l'existence de Goëthe. Secret qui de l'ameublement des pièces familières s'élargissait jusqu'à l'attitude à l'égard de l'humanité.

La position prise en général à l'endroit des amitiés et des malveillances lui apparaissait notamment viciée dans son essence. Les hommes se plaignent habituellement de leurs ennemis, alors qu'une saine compréhension de leur propre intérêt devrait les conduire à se féliciter de leur existence. Il aurait pu intituler un des chapitres de son credo de sagesse : de l'éminente utilité des ennemis. Ce chapitre, il en montra l'illustration pratique dans ses rapports avec Kotzebue. Tout ce qui berce débilite : la bienveillance continue du public, comme les fauteuils profonds. La malveillance, au contraire, est le sel amer et salubre de notre vie, elle nous sauve de la facilité. Elle entre, pour nous servir des propres expressions de Goëthe, dans la composition de notre existence au titre « d'ingrédient favorable » (*günstiges Ingrediens*).

A VONS-NOUS réussi, au cours de ces quelques pages, à animer les aspects essentiels de cette sagesse pratique de Goëthe que nous nous proposons d'éclairer en abordant cette étude ? Notre objectif principal serait atteint si de cette mosaïque de petits traits se dégagait, dans l'esprit du lecteur, l'idée centrale que toute la sagesse de Goëthe s'appuie en définitive sur la résistance. Sur la résistance délibérée, lucide, inflexible, aux innombrables causes d'usure et d'amoindrissement, à toutes les fuites que sans relâche multiplie la vie. Cet art de vivre fut surtout fait du courage de lutter. Goëthe a parlé magnifiquement de la « pyramide de sa vie » qu'il était de son devoir d'élever toujours plus haut dans les airs. Il a parlé aussi du champ de « gravats et de décombres » qu'est toute existence mortelle, mais dont l'homme a le pouvoir, s'il le veut, de se relever plus grand et plus clair. Le mot qui le résumerait peut-être le mieux est celui qu'il a prononcé sur lui-même : « J'ai été un homme, ce qui veut dire que j'ai lutté » (*Ich bin ein Mensch gewesen, und das heisst ein Kämpfer sein*).

ROBERT D'HARCOURT.

A LA CONFÉRENCE DU DÉSARMEMENT

LA PROMENADE DANS GENÈVE

1^{er} février.

Genève n'est pas encore une Cosmopolis; demain, après-demain, un subit afflux la transformera, mais Genève est aujourd'hui paisible, avenante aux bords de ses belles eaux. Est-ce un fleuve qu'on longe en flânant sur ses quais, ou un lac? Tout à l'heure ce sera un lac, dont on devine l'étendue, cette petite mer encadrée et modeste; un peu plus bas, ce sera un fleuve : on en voit naître le cours rapide, bientôt serré entre les hauteurs rapprochées. Mais présentement, c'est un estuaire, actif et familier comme un fleuve, hanté par les mouettes blanches, oiseaux d'espace et de haut vol. Le jour on les voit s'ébattre, et la nuit, dans le silence, on entend leur cri rauque et doux.

L'estuaire partage la ville. Sur la rive méridionale, le Genevois est chez lui; mais l'autre, que dominent les pentes du Jura, c'est le domaine des hôtels, et voici, *primus inter pares*, le Palace, prince des hôtels, où s'est installée la Société des nations. Elle se fait bâtir, un peu plus loin sur la colline, dans un site admirable d'où l'on découvre les eaux du lac et le Mont Blanc, un édifice plus digne. Mais le terrain est à peine jalonné, il faudra du temps encore pour qu'on voie s'élever les murs, et on vient d'élever en hâte, tout contre le Palace, à l'usage des bureaux de notre Conférence, une bâtisse presque toute en verre, une sorte de serre, ou de garage, ou de clinique, à l'extérieur tout à fait simple, et à l'intérieur fort commode.

La tranquillité règne encore, mais tout est prêt pour la foule attendue, Genève est alertée. Les bureaux de tabac sont munis : voici toutes les cigarettes du monde. Les libraires ont composé leurs étalages : voici *Disarmament*, livre écrit, publié en anglais, par M. de Madariaga, cet Espagnol qui a été élève à notre École polytechnique, qui a épousé une Anglaise, et qui est depuis quelques semaines ambassadeur d'Espagne à Paris; voici l'étude du général Nollet sur le désarmement de l'Allemagne, dont il a pendant quatre ans surveillé l'exécution; voici l'opuscule allemand d'Otto Lehmann-Russbüldt, *Die blutige Internationale*, l'Internationale des industries de guerre; voici *la Fin des Aventures*, par Guglielmo Ferrero, ce livre d'un si grand intérêt sur l'histoire de la guerre, sur la manière dont la comprenaient et faisaient les politiques classiques du XVIII^e siècle, puis les peuples romantiques du XIX^e, sur celle enfin que nous avons eu le triste partage d'inaugurer; enfin, pour faire court, toute la bibliothèque, déjà fort abondante, du problème que la Conférence va aborder.

Est-ce tout? Non pas; une Conférence internationale est une sorte de foire où tous les pays, les artistes du monde aiment à montrer leur savoir-faire, et ni les spectacles ni les concerts ne manqueront à celle-ci. Les affiches couvrent les murs : les *Béatitudes* de Franck seront chantées à Saint-Pierre, des musiciens autrichiens joueront la série complète des quatuors de Beethoven, l'Opéra de Berlin donnera *les Noces*, *Così Fan Tutte* et *la Flûte*. L'Allemagne ruinée dépensera là-dessus quelques centaines de mille francs, et personne ne s'en étonnera. Mais notre État, qu'on accuse d'être si riche, n'enverra-t-il pas ici la Comédie-Française jouer du Molière, du Beaumarchais ou du Musset? ou quelque orchestre qui jouerait du Debussy, du Ravel, du Roussel, la plus vivante et meilleure musique de notre Europe? J'émetts ce vœu sans beaucoup d'espérance.

La flânerie devant les boutiques nous mène au bas de la haute ville, ville cachée qui est la vraie Genève, différente et secrète. Les rues montantes, si raides que parfois la chaussée y devient escalier, débouchent sur la voie moderne. Qu'on s'engage en l'une d'elles, et dix pas vous portent dans la plus ancienne Europe, la vieille Europe des Villes libres. La nôtre

vit par ses États, ses masses durement encadrées, administrées; celle qui n'est plus vivait par ses groupes et centres nombreux, ses cours, ses provinces, ses ordres, ses cités, foyers de son génie et de sa gloire. Ces cités étaient parfois très petites; il n'importait, car les valeurs de quantité, valeurs pesantes, n'avaient pas, en ces temps reculés, la force que nous leur connaissons aujourd'hui. Genève était l'une de ces petites cités; elle comptait, en 1830, quelque vingt mille habitants, et au moyen âge, sans doute, moins encore. A peine une ville, plutôt un gros bourg, assez pour marquer dans l'histoire. Quel plaisir de tourner le dos à l'espace et au confort, et d'entrer dans ce haut refuge, cette concentration de demeures qui a produit tant d'énergie! Une colline dominant le Rhône, un lieu fort commandant un passage, voilà la Genève primitive. Ainsi, en Italie, Arezzo, Orvieto ou Sienne: Genève est de leur sorte. Ses rues, disons presque ses ruelles, souvent bordées de fières maisons, arquées selon la courbe des remparts qui les défendaient jadis et que de beaux jardins penchés remplacent aujourd'hui, entourent étroitement, presque jalousement, cette église Saint-Pierre où parla Calvin. Une infime Florence, où un Savonarole moins artiste, plus logique, réussit sa dictature, voilà Genève.

Zwingli y a passé, et par lui la Suisse fut affermie dans la Réforme; Knox y a passé, et par lui la Grande-Bretagne, puis l'Amérique, connurent et subirent la marque calviniste. Calvin enseignait à tous la crainte de Dieu, le mépris des tyrans usurpateurs d'un faux pouvoir, car, en vérité, Dieu seul règne, et son radicalisme simple suscita dans la moitié du monde les Républiques puritaines, les conventions, *covenants* de personnes, de cités ou d'États. Le président Wilson était par sa famille un presbytérien d'Écosse, et le *covenant* de la Société des nations vient à la suite de dix autres, s'inscrit ici où il doit être. Mais Calvin eut dans sa cité le plus étrange des successeurs: *Ici s'élevait la maison où naquit J.-J. Rousseau*. Cela se lit, gravé dans la pierre, dans une rue du haut Genève, à trois cents mètres de l'église Saint-Pierre. Rousseau, enfant absurde et dévoyé du réformateur puritain, mais tout de même son enfant. Il a respiré le zèle universaliste sur le pavé natal, il a pris de Calvin l'esprit missionnaire, mais il a abjuré sa prudence, et cette abjuration a très bien réussi. Les prédica-

teurs ont coutume d'enseigner aux hommes la pénitence. Rousseau leur a prêché qu'ils étaient bons, que le bonheur leur était dû. Quel paradoxe et quel succès! S'il n'avait pas écrit, attendrait-on ici cette foule qui viendra demain? Ce n'est pas sûr.

Enfin, il y a un troisième Genevois, dont la destinée fut très grande, quoique son nom soit resté très obscur : il s'appelait Dunan. Son œuvre, tous la connaissent : c'est la Croix-Rouge. Chance providentielle ou hasard, ce Dunan, bourgeois de Genève, se trouvait non loin de Solférino, en 1859, au jour de la bataille. La rencontre avait été terrible. Dunan erra dans le carnage, parmi les blessés abandonnés, les cris, les agonies; il aida dans les hôpitaux improvisés où, sous le fer rapide des chirurgiens, redoublaient les souffrances, tombaient les membres. Vrai fils de Calvin et de Rousseau, chrétien et ami des hommes, il s'indigna en son âme et conçut, avec l'énergie d'un cœur bouleversé, l'idée d'une œuvre qui se vouerait à suivre les armées, et, sous le couvert d'un symbole nouveau, la Croix-Rouge, s'avancerait dans les combats, relevant, soignant les blessés sans prendre garde à la couleur des uniformes. Cette idée à peine formée, Dunan voulut la rendre active; il vit les princes, les princesses, qui l'écoutèrent poliment, et réussit à convaincre le seul empereur des Français, Napoléon III, volontiers généreux. L'œuvre à peine fondée grandit à miracle : elle s'étend aujourd'hui sur le monde entier.

De cette Croix-Rouge universelle, Genève reste le centre, et elle lui doit d'être restée, durant la Grande Guerre, un foyer d'entraide dont les services furent immenses. La misère prolongée avait ouvert des perspectives de travail qu'auparavant personne n'avait prévues, Genève s'y dévoua. Elle fit correspondre les prisonniers, rechercha les disparus, hospitalisa les mutilés, les malades; elle pourvut aux soins, aux échanges, bonheurs inouïs de deux êtres, de deux familles, l'un par l'autre, l'une par l'autre sauvées, — et sauvées toujours par Genève. La Suisse entière, grâce aux services de la Croix-Rouge et sous sa présidence, devint le ministère de toutes les espérances que la guerre n'avait pas étouffées, et quand la Société des nations fut instaurée en 1920, les nations combattantes trouvèrent juste et bon qu'elle choisit pour résidence cette Genève vers laquelle allait tant de reconnaissance.

Et maintenant voici venue la récompense, peut-être amère; oublieuse de Calvin, le dur prédicateur, Genève a voulu devenir une des capitales de la bienfaisance, de l'espérance humaine, il lui a plu de convoquer les peuples : ils viennent donc, ils arrivent tous, ceux d'Europe, ceux d'Asie, ceux de cette Soviétie qui n'est ni d'Europe, ni d'Asie, et ne cache pas son rêve impérial, son dessein de dominer un jour le globe entier; ceux d'Asie, ceux même de la plus lointaine Afrique : car ce négus noir qui se vante d'avoir pour ancêtre la reine de Saba, visiteuse de Salomon, du fond de son Abyssinie nous envoie ses trois délégués. Et pourquoi viennent-ils à Genève? C'est pour y envisager, ne disons pas pour y résoudre, le plus démesuré problème que les hommes aient jamais essayé : tous inquiets, misérables ou furieux; tous armés, et de quelles armes, les plus formidables qu'on ait jamais maniées, ils vont chercher ici le moyen de désarmer.

Imprudente Genève, la voilà exaucée.

LE PROLOGUE EST MANQUÉ

2 février.

Ce jour est triste, à cause du don funeste qui a été reçu. C'est l'usage qu'au premier jour de toute existence des dons soient apportés. La Conférence en a reçu plusieurs : l'Égypte a envoyé quelques milliers de cigarettes; la Suisse, pour que les délégués soient exacts, quelques pendules; le Canada a offert à M. Henderson son marteau présidentiel, une mappemonde d'or emmanchée sur ivoire. Ces courtoisies n'intéressent pas beaucoup, et le seul présent auquel on pense, c'est celui du Japon, qui a donné la Guerre. Les placards des journaux, à la porte même du bâtiment neuf que la Conférence inaugure, nous le disent avec une désolante clarté : « Ouverture de la Conférence de la Paix. — Le Japon bombarde Nankin. » Cela se lit dans la bise glacée, une neige fine tourbillonnant sur les lettres noires, et le froid atteint jusqu'aux pensées. Serait-ce le Japon, donateur funeste, qui nous montre le mieux ce qui se cache dans le triste cœur des États? Le monde est un orgue, disait le vieux Gœthe, mais le diable a pris en mains les soufflets.

Après-midi agité. La première séance de la Conférence, fixée à trois heures et demie, est soudain différée d'une heure, et le Conseil de la Société des nations convoqué à l'improviste pour entendre sir Thomas, ministre d'État et représentant de la Grande-Bretagne, annoncer que son gouvernement, d'accord avec celui des États-Unis, a fait parvenir au Japon un avis énergique. M. Tardieu, qui préside, prend acte et déclare l'accord de la France. Tout cela simple et rapide (sans doute aménagé pour réchauffer les cœurs), un bref échange de paroles autour de la table en fer à cheval où siègent les seize conseillers du monde.

Ensuite, l'Assemblée. C'est au bout de la ville qu'elle siège, dans la salle très vaste du bâtiment électoral. Vaste et froide; un rectangle, que rien n'orne; la répugnance calviniste pour toute image tracée par l'homme règne ici : la chaux blanchit les murs. Des gradins, à gauche, à droite, au fond, dominent le parterre, et, à hauteur d'étage, un balcon continu porte des gradins encore. Les délégués et les experts sont en bas, les journalistes en haut, à chaque place étant disposé le casque électrique qui permet d'entendre très net, et comme dit à l'oreille, tout discours prononcé. M. Henderson, debout à la tribune, élève son marteau, sa mappemonde d'ivoire et d'or, frappe un coup sec : la Conférence est commencée.

M. Henderson parle. Les habitués de Genève (Genève a ses habitués) regrettent aussitôt M. Briand, son art, sa voix merveilleusement timbrée et conduite. M. Henderson est un orateur sans accent. Nous l'écoutons : en voilà pour une heure. Il n'aborde le problème que par le biais d'un historique, sage artifice pour ne le pas résoudre, pour à peine le rencontrer. Et l'historique même dispose à la mélancolie : c'est une énumération d'échecs, ou de réussites dérisoires comme des échecs. Premier essai : le projet d'assurance mutuelle, en 1923 : échec. Deuxième essai : le protocole de 1923 : échec. Aussitôt après, en guise de consolation, Locarno, pacte de garantie signé par la Grande-Bretagne, la France, le Belgique, l'Italie, la Tchécoslovaquie. Mais qui oserait aujourd'hui rappeler les promesses de Locarno ? Les dispositions morales qui pouvaient leur donner force, et qui, pendant quelques mois, parurent exister, il est trop évident qu'elles sont défaillantes. Qu'y a-t-il encore ? L'acte général d'arbitrage ; mais cet acte ne vaut que dans la mesure

où les Puissances le signent, et l'une d'elles, qui précisément est l'Allemagne, s'y refuse. Qu'y a-t-il enfin ? Le pacte Briand-Kellog. Celui-là est irréprochable ; quant au nombre des signatures, il est parfait. Mais il n'engage à rien, si s'engager, c'est consentir un gage. Le pacte Briand-Kellog est un chef-d'œuvre d'idéalisme diplomatique, c'est une déclaration de bonne volonté pure. Et les obus tombent sur Changhaï.

Or, voici le miracle : de tant de déceptions, qui auraient dû rendre prudent, est née une espérance nouvelle, que M. Henderson, de sa voix impassible, énonce : « on avait cherché à rendre les armes inutiles en fortifiant la paix par des garanties ; on n'y a pas réussi : qu'à cela ne tienne ; qu'on désarme ! » Quand des foules ou des malheureux veulent espérer, tout leur est bon. Il est à noter que ce mot *désarmement*, que M. Henderson emploie, a toujours été évité par les légistes de la Société des nations ; le seul objectif qu'ils aient indiqué, c'est la limitation et la réduction des armes. Or, la séduction de la nouvelle espérance a été telle que les bureaux mêmes l'ont subie : les documents officiels qu'on nous distribue chaque jour portent ce titre : *Conférence du Désarmement*. Mais c'est absurde, et quelle que soit la subtilité qu'on a portée dans le débat, on n'a pu ébranler ces vérités primaires : c'est à cause de la guerre que nous avons des armes, ce n'est pas à cause des armes que nous avons la guerre ; c'est avec des armes que nous faisons la guerre, ce ne sont pas les armes qui font la guerre ; et vouloir supprimer la guerre en supprimant les armes, c'est combattre une cause en combattant un effet et, pour éteindre les flammes d'un incendie, en noyer les reflets.

Cependant M. Henderson va toujours. Ce vieil ouvrier fondeur, quoique averti de bien des choses par trente années de politique, garde l'habitude et le goût des espérances populaires. Sa péroraison, toujours froidement dite, s'enrichit d'expressions bibliques, et s'achève par ces deux mots : *Terre promise*.

Il se tait, on l'applaudit à peine. Cela étonne, la tradition des assemblées de Genève étant chaleureuse et démonstrative. D'où vient cette lenteur, cette abstention des mains ? Il faut qu'il y ait parmi les délégués quelque consigne de réserve, ou quelque instinct. Et, en effet, quel peuple applaudirait ? Ce n'est pas la France : elle se sent visée, elle sait que la puissance

qu'on veut désarmer d'abord, c'est la sienne. Ce n'est pas la Grande-Bretagne : ses délégués ont reçu des consignes prudentes, et lord Cecil, l'ardent « désarmeur », a été exclu de leur nombre. Ce n'est pas l'Allemagne : elle repousse, et l'a signifié par avance, les projets de convention qu'on va soumettre à l'Assemblée. Ce n'est pas l'Amérique : nouvelle sur ce terrain de Genève et étonnée d'y être, elle reste soucieuse de marquer les distances. Et ce n'est assurément pas la Russie, qui se venge par le mépris des froideurs qu'elle sent autour d'elle. Qui donnerait le signal des applaudissements ? L'Italie ? Son habile courtoisie aurait pu l'y porter, mais elle s'est tue. Le Japon ? Au fait, c'est lui peut-être qu'on écoute dans le silence. Nous lisons les dépêches : à Chapéi, la bibliothèque fameuse est en flammes ; un million de livres, précieux en grand nombre, manuscrits, enluminures, a disparu (1). Hors Nankin menacé, la population fuit, abandonnant dans sa panique les vieillards, les malades.

Et pourquoi ne conduit-on pas ici, jusqu'à nous, le fracas des obus, la vibration même des écroulements et des cris ? Nous avons entendu, place de la Concorde, les hourras poussés par les foules new-yorkaises en l'honneur de nos aviateurs ; pourquoi n'entendons-nous pas ici la bataille ? « Désormais, écrit M. Paul Valéry, quand une bataille se livrera en quelque lieu du monde, rien ne sera plus simple que d'en faire entendre le canon à toute la terre. Les tonnerres de Verdun seraient reçus aux antipodes. » Nous avons beau faire, nous sommes toujours en retard d'un progrès.

LA JOURNÉE DES PÉTITIONNAIRES

6 février.

Cette première séance, maussade, n'était, nous le comprenons maintenant, qu'une sorte de prologue, semblable à ces discours qu'un protagoniste anonyme, en maint drame ou

(1) D'après une communication de l'éminent sinologue M. Pelliot, la nouvelle est exacte et le désastre immense : non seulement la bibliothèque, d'une valeur inappréciable, a disparu, mais aussi une maison d'édition, la plus importante de la Chine et peut-être du monde, avec ses clichés et ses planches. Il faut ajouter que deux autres bibliothèques de très grande valeur ont été incendiées depuis deux ans dans les troubles civils.

comédie antique, prononce avant toute action. « Ecoute, ô spectateur, l'histoire des persévérants efforts que Minerve, fille de Jupiter, multiplia ingénieusement pour persuader aux hommes de vivre selon la raison et dans la paix favorable aux travaux, la paix aimée des amantes et des mères... »

La journée des pétitionnaires a été une surprise. Cette semaine, nous avaient dit des gens bien renseignés, il n'y aura rien, on demandera aux délégués de rédiger leur règlement, d'élire leurs secrétaires; on les laissera ainsi s'habituer les uns aux autres, se familiariser avec Genève. Entre temps, on recevra les pétitionnaires... Mais rien n'est arrivé tout à fait comme on avait pensé. Les quatre journées laissées à des riens n'ont pas produit cette détente, cette atmosphère plus humaine qu'on avait souhaitée. Les délégations, venues pour désarmer, vivent moralement barricadées dans leurs hôtels. A cause de la crise, on a décidé de ne pas donner de fêtes; on a eu tort: jamais diplomates n'ont eu davantage besoin de généreux bourgogne que ceux qui sont à Genève aujourd'hui. Quant à la réception des pétitionnaires, elle a composé un spectacle d'un caractère, d'une grandeur inattendues. Pour continuer l'analogie plus haut esquissée avec le drame antique, il est fréquent qu'on y entende, aussitôt après le prologue, le chœur, la déclamation chantée des masses qui ne participent à l'action des héros que par des vœux, des plaintes, des approbations ou des blâmes. Or les pétitionnaires ont composé le chœur initial de cette tragédie qui se joue à Genève.

Ils étaient venus nombreux, apportant leurs feuilles couvertes de signatures. On en donnait les nombres, qui sont prodigieux: de la Grande-Bretagne, deux millions quatre cent mille, bénis par un évêque anglican à leur départ de Londres; des États-Unis, de pleines malles. Les Anglo-Saxons viennent ici premiers, la pétition est une de leurs plus anciennes habitudes civiques, et l'idée simpliste du désarmement leur plaît, leur semble répondre à tout, parce qu'ils l'ont sensiblement réalisée entre eux, dans leur jeune histoire et dans leurs jeunes mondes: les États-Unis et le Canada forment un vaste ensemble politique d'où l'idée de guerre est exclue et où la force armée est presque inexistante. Et quand les Anglo-Saxons nous proposent, ou nous demandent, de désarmer, ils

ont toujours cette flatteuse arrière-pensée que, se prenant eux-mêmes comme exemple, ils donnent à l'humanité tout entière une leçon de bonne conduite et de morale pratique. Mais les croyances et les mœurs ne se transportent pas, comme des machines, d'un continent à l'autre. Dans tous les pays du monde, d'ailleurs, on a signé, mandaté des délégués. Ces délégués, le Bureau de la Conférence a décidé de les admettre à défiler dans la salle des séances, et d'autoriser, par grande exception, quelques-uns d'entre eux à parler en leur nom du haut de la tribune.

Il semblait que ce ne dût être qu'une formalité assez ennuyeuse : ce fut autre chose. Les femmes étaient parties du centre de la ville, escortant leurs camions chargés de liasses, de ballots, les unes montées sur ces camions mêmes, assises sur les ballots, toutes portant rubans, brassards, insignes, et, naturellement, heureuses, excitées comme des enfants dans l'air vif et froid d'une journée très belle. On aurait pu sourire, beaucoup ne s'en firent pas faute, mais de ceux-là mêmes le sourire n'exprimait pas la pensée tout entière. C'est qu'il règne ici, en ce moment, une disposition grave, qui arrête l'ironie et, chose plus étonnante, supprime presque l'ennui : les plus longs discours, on les accepte en leur longueur. Personne en effet ne pense, du moins ici, que cette conférence puisse passer sans laisser trace : elle aboutira ou elle avortera, mais l'avortement même sera un événement qui produira de longues conséquences : et d'abord, dans toute l'Europe, mais premièrement en Allemagne, de nouveaux armements.

Les femmes donc sont entrées d'abord (après elles les étudiants, enfin les porte-parole des organisations ouvrières) dans cette salle genevoise, ce rectangle aux murs nus, cette sorte de vaste temple calviniste : avec elles l'animation est entrée. Le besoin s'en faisait sentir. « Il faudrait ici des fleurs, des drapeaux et des chants ! » s'écriait à côté de moi une vive Américaine. Il n'y eut ni drapeaux, ni fleurs, ni chants, mais la force de l'événement. « Ces pétitions que nous vous apportons, dit la première qui parla, et c'était une Américaine, nous ne pouvons pas les considérer comme une simple liasse de papiers ; nous ne pouvons pas les regarder sans émotion ; car elles sont l'expression d'un désir ardent et d'un besoin

vital, — le désir et le besoin de la paix. » La voix claire et touchante tremblait un peu, et la salle, comble d'assistants, délégués et publics, semblait répondre, par le silence d'une attention extrême, à la vibration féminine. La seconde qui parla fut une catholique, M^{me} Steenberghe-Engeringh, Hollandaise qui s'exprima dans un français très pur. Comme elle semblait différente des sept à huit cents fonctionnaires, hommes d'État, légistes et experts (les délégués hommes d'État occupant le parterre, les légistes et les experts occupant les gradins, à droite, à gauche, immédiatement à côté d'eux), tous rangés audessous d'elle et vers qui allaient ses paroles. Si différente, presque d'une autre espèce : « Et puisqu'il est dit, conclut-elle, que, si le Seigneur ne bâtit pas la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent, nous vous souhaitons, Mesdames et Messieurs, que Dieu soit avec vous. » Il semblait qu'il y eût, mêlé dans son vœu, l'expression d'une réserve, d'une tristesse, et peut-être, sous-entendue, l'appréhension que non pas Dieu, mais quelque démon ennemi n'errât, invisible, parmi les conseillers des peuples.

Deux jeunes étudiants, l'un Français, l'autre Américain, furent écoutés ensuite. « Je suis ici, déclara l'Américain, comme un avocat de la défense, et je vous demande grâce pour ceux que je représente. C'est à ma génération, c'est aux jeunes gens et aux jeunes femmes de mon âge, qu'on demandera de détruire ce qu'il y a de meilleur dans la culture humaine, et peut-être la civilisation elle-même... » Eux aussi, on les applaudit; je ne dis pas tant les délégués (je n'ai pas surveillé leurs mains un peu lentes), mais la presse, le public; car la presse et le public, — exception singulière dans les usages des assemblées politiques, — à Genève ont le droit d'applaudir, et ils en usent. J'imagine que ce que nous voyons ici n'est pas sans ressemblance avec ces tumultueux conciles du x^v^e siècle qui réunirent, pendant des mois, des foules à Constance et à Bâle, et qui précédèrent, commencèrent même, par leur trouble immense, la Réforme. Présents à ces conciles, il y avait des évêques, princes de l'Église : ceux qui leur correspondent ici, ce sont les hauts fonctionnaires, délégués des États. Il y avait des théologiens, qui leur servaient de conseils : ce sont nos experts et légistes. Il y avait enfin la remuante plèbe des clercs qui participait aux débats par ses acclama-

tions, ses huées, peut-être même par ses votes : ce sont les journalistes d'aujourd'hui, c'est le public.

Mais s'il faut ici s'aider d'analogies, je m'en tiendrai à celle qui d'abord m'était venue à l'esprit, la tragédie antique. Je me suis souvenu d'*OEdipe-Roi* et de la supplication qui en ouvre l'action. J'ai cherché le texte, le voici :

Edipe, maître de mon pays, tu nous vois, chacun portant son âge, prosternés aux pieds de tes autels : les uns n'ayant pas encore la force de voler une longue traite, les autres lourds de vieillesse, et ceux-ci choisis parmi les jeunes gens, et le reste du peuple, ceint de couronnes, est assis sur les bancs au double temple de Pallas. Car la cité, comme par toi-même tu le sais bien, roule à présent d'un violent roulis, désormais incapable de relever la tête des fonds de ce roulis rouge de sang, dépérissant par les bourgeons des fruits de la terre, dépérissant par les troupeaux paissants des bœufs et par les enfantements stériles des femmes (1)...

Enfin, femmes et jeunes gens ayant passé, ce fut au tour de ceux qui se présentaient au nom des organisations ouvrières, MM. Vandervelde et Jouhaux. M. Vandervelde parla bien, il parle toujours bien. Parla-t-il trop bien ? Le fait est que ses prédécesseurs inexperts avaient davantage ému. Sans phrase, ils avaient montré leur angoisse, leur détresse ; ou, plus simplement encore, le malheur et l'effroi présent des hommes. Mais avec M. Vandervelde, trente ans de politique se levaient devant nous. M. Vandervelde est un de ces socialistes qui pratiquent avec virtuosité le va-et-vient entre des charges toujours considérables, les unes, dans sa Belgique, gouvernementales et royales ; les autres, en Europe, populaires et révolutionnaires. Jouant à fond sur le théâtre de Genève son rôle révolutionnaire, il réussit à faire entendre, dans cette assemblée de hauts fonctionnaires, qu'une guerre nouvelle serait pour les masses le signal même de la révolution. On dit que le Président de la Conférence, ayant eu connaissance préalable du discours, avait interdit cette phrase. Mais, prononcée, comment la

(1) Je suis ici presque textuellement la traduction donnée par Charles Péguy, dans un de ses plus beaux écrits, *les Suppliants parallèles, Cahiers de la quinzaine, le septième de la septième série*.

rattraper? Vandervelde avait joué Henderson. La ruse était mesquine, la menace n'était qu'une menace. Car la révolution, qui est une forme de la violence et de la destruction, ne remédie pas, elle s'ajoute au contraire à ces violences et destructions dont s'effraient les sociétés modernes. La menace de Vandervelde, c'est à peu près comme s'il eût dit : « Si vous n'arrêtez pas la casse, nous cassons tout. » Il a été blâmé pour son incartade calculée, mais la réserve de quelques-uns restait imperceptible dans une salle entraînée, et le public applaudissait toujours, interrompant, accentuant, par les battements prolongés de ses mains, cette conjuration de blessures, d'espérances et de révoltes dont le tragique spectacle lui était donné.

LES DEUX DRAMES

Après le prologue et les chœurs, l'action. Les politiques l'engagent. L'Angleterre parle : c'est M. John Simon, un élégant vieux gentleman anglais qui semble fait pour personnifier ici le meilleur de sa race. La France parle : c'est M. Tardieu, qui expose, raconte, développe et conclut, avec un art solide, simple et franc. L'Américain parle : c'est M. Gibson; il n'a rien de ce que notre imagination appelle la carrure ou la rudesse américaine, cet Anglo-saxon alerte, qui, sous ses beaux cheveux blancs, figurerait très bien, comme John Simon, dans quelque édition ancienne de Dickens. L'Allemagne parle : c'est le chancelier Brüning, dressé dans sa longue redingote; n'est-ce pas un prélat d'outre-Rhin qui se lève devant nous? La voix est blanche, le teint pâle, l'apparence est celle d'un homme que la fatigue harcèle. Voici l'Italie : c'est M. Grandi, un Latin svelte et désinvolte, dont la voix résonne, ou même détonne un peu dans ce rectangle calviniste, comme ferait celle d'un chanteur napolitain.

Trois jours ont passé : quelle lenteur de rythme! Le Mahabarata, le Baghavadgita, et leurs délibérations immenses, confrontées à celles qui commencent ici, sembleraient de rapides poèmes. Cinquante peuples vont opiner, et leurs discours devront être traduits, une fois seulement s'ils ont été prononcés d'abord dans l'une des deux langues officielles de la Conférence, qui sont l'anglais et le français, deux fois s'il ont été prononcés en quelque autre langue, l'allemand, par exemple,

du chancelier Brüning. A vrai dire, la mécanique intervient de curieuse manière : les discours, écrits et traduits à l'avance, sont prononcés simultanément par l'orateur et par ses interprètes, si bien qu'à travers le casque électrique dont chacun de nous est muni, nous pouvons entendre à volonté, par le simple jeu d'un commutateur, l'orateur même ou la version française, ou l'anglaise. Mais cette commodité ne vaut que pour les longs discours, et ne prévaut jamais sur le rite réglementaire, l'obligation des interprétations successives. D'ailleurs, on s'habitue à tout, à la lenteur comme à la rapidité. La besogne des traducteurs procure des intermèdes, et la flânerie, toujours aimée des hommes, y trouve ses occasions. Les journalistes ont leur galerie et leur salle de travail, d'où ils peuvent écrire, télégraphier, téléphoner au monde entier : c'est au premier étage. Les délégués, les membres de l'Assemblée ont au rez-de-chaussée leur salon ; et le vestibule au bas de l'escalier, l'escalier même, le bar qui est en haut, forment un domaine commun, une sorte de Bourse verbale où s'échangent renseignements et impressions.

Les hommes d'État ont parlé, qu'ont-ils dit ? Leur langage est enveloppé, le comprendre n'est pas commode. Sauf l'Italien Grandi (il a parlé de la *sophistique du désarmement*, et il est clair que les propositions françaises étaient par là visées), tous ont été prudents. Cela étonne et, tant d'abord on a eu de crainte, rend optimiste. Mais il est un article du pacte de la Société des nations auquel ils se réfèrent tous : c'est cet article VIII, base même de cette Conférence, et qui n'est pas assez connu ; il faut donc l'avoir lu, le voici :

Les membres de la Société reconnaissent que le maintien de la paix exige la réduction des armements nationaux au minimum compatible avec la sécurité nationale et avec l'exécution des obligations internationales imposées par une action commune.

Le Conseil, tenant compte de la situation géographique et des conditions spéciales de chaque État, prépare les plans de cette réduction, en vue de l'examen et de la décision des divers gouvernements. Ces plans doivent faire l'objet d'un nouvel examen et, s'il y a lieu, d'une revision tous les dix ans au moins.

Après leur adoption par les divers Gouvernements, la limite des armements ainsi fixée ne peut être dépassée sans le consentement du Conseil.

C'est un de ces textes diplomatiques, apparemment clairs, en réalité pleins de détours. On y voit énoncée l'exigence, non du désarmement, mais d'une réduction des armements, d'une limitation qui sera, non décidée, mais proposée à la décision des divers gouvernements; et on y voit enfin que ces limitations sont liées à des obligations militaires internationales dont l'existence est impliquée. Que de perspectives ouvertes! La France insiste sur le dernier point, et demande que les obligations internationales soient organisées d'abord. L'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne et l'Italie, suivant leurs intérêts les plus simples, vont de l'avant : le désarmement, c'est pour eux l'art de désarmer un voisin. Les sous-marins ont affamé la Grande-Bretagne, et son unique proposition ferme, c'est qu'on les interdise. Les États-Unis, qui font sur mer un gros commerce, ont le même intérêt que la Grande-Bretagne, et répètent sa demande. L'Allemagne, selon les traités, est désarmée : elle n'admet pas qu'on discute le fait, et demande qu'autour d'elle on désarme, qu'on détruise les canons lourds, les tanks, les avions, comme on lui ordonna de le faire, qu'on applique aux vainqueurs le traitement des vaincus. Quant à l'Italie, la plus faible des grandes Puissances militaires, que demandera-t-elle? Que la Conférence impose à tous des armements égaux et la fasse ainsi, sans bourse délier, l'égale des plus fortes... Or, il n'échappe à personne que le voisin qui est visé, c'est la France. Il y a une candeur de machiavélisme même, elle s'est rarement montrée mieux qu'ici. Ce serait d'ailleurs un miracle si nous en étions exempts, et quand nous dénonçons l'aviation civile, c'est à l'allemande, très puissante, que nous pensons.

Mais il importe de ne pas oublier que la scène de la Conférence sert en ce moment de théâtre, non à un drame unique, mais à deux drames, lesquels, dès qu'on écoute avec quelque attention, on réussit à entendre et à suivre ensemble. L'un, c'est ce drame diplomatique engagé entre les grandes Puissances de l'Europe occidentale et centrale, l'une, la France, défendant sa vie, ses biens, et telles autres, l'Italie, l'Allemagne, liguées pour la mettre à merci. Joué tout contre nous, poignant pour qui y est partie, ce combat n'est nouveau que par le lieu où il se livre et les moyens qu'on y emploie. Ses données, nous les connaissons toutes : elles composent l'histoire de l'Europe classique. Or, il existe un autre drame,

poignant celui-là pour tous les peuples de l'univers, entièrement nouveau, et qui tient tout entier dans le problème posé aux États du xx^e siècle par l'emploi des armes inventées depuis trente ans et que la science rend chaque jour plus parfaites, c'est-à-dire plus épouvantables. Dans ce drame-là, le nôtre se trouve inséré, comme un combat singulier animé par des haines privées et livré en champ clos sur un champ de bataille où se jouerait l'empire du monde, la destinée du genre humain. Et quelle que soit la violence du combat singulier, les grandes lignes de la bataille ne cessent d'apparaître à ceux qui en sont les témoins, sa confuse rumeur ne cesse de se faire entendre. Ce sont les Puissances secondaires, neutres ou lointaines, avant-hier le Danemark, le Canada, hier la Suisse, qui, parlant chacune à leur tour, empêchent qu'on ne l'oublie. Comme ces femmes, ces jeunes gens, dont les objurgations firent l'autre jour tant d'impression, leur disposition profonde, c'est l'angoisse. « Une catastrophe inouïe nous menace », disent-elles, et s'adressant aux grandes Puissances : « Par vous, ajoutent-elles, cette catastrophe peut être évitée ou hâtée : ce qui nous importe, c'est de savoir si les instruments de destruction qui sont nés hier, peuvent ou non être enchaînés. »

Deux drames, disons-nous ; mais entre eux, il n'y a pas de cloison étanche. L'un est au centre, l'autre donne l'atmosphère. Les protagonistes du drame diplomatique connaissent cette angoisse qui existe autour d'eux, qui étreint leurs peuples. C'est une des données de leur problème, en même temps que pour eux-mêmes une préoccupation intime. Entre les deux drames, il se produit des échanges de force. D'où l'habile emploi du mot *désarmement*, par les nationalistes de Berlin et de Rome. D'où la direction des récentes propositions françaises, dont le mérite est d'avoir été vite et loin dans cette voie. Premièrement, par le rappel de cette force exécutoire qui, vainement promise, manque toujours à la Société des nations. Son organisation, son efficacité reste un problème, mais le manque est un fait auquel la crise asiatique donne aujourd'hui un saisissant relief. Ce n'est là que le premier point, et non pas le plus important. Le deuxième, ce sont telles formules neuves qui ont mis les esprits en éveil : *Internationalisation de l'aviation civile*. — *Protection des populations civiles*. Là

encore, il s'agit de réformes énigmatiques, mais de maux certains, et touchés avec précision. Par l'énoncé de ces deux formules, le programme de la Conférence, ses perspectives, sont élargies. On parle d'armement, qu'est-ce aujourd'hui un armement? Voilà la question préjudicielle, urgente, que la délégation française pose à la Conférence.

Cet arsenal, ces armes de 1923, dont en effet la France est riche, que valent-elles pour la guerre de telle année qui vient? En 1910, on dissertait encore sur les avantages respectifs du sabre ou de la lance pour la cavalerie. Or il se peut que l'artillerie lourde dans dix ans paraisse aussi désuète que le sabre ou la lance aujourd'hui. A quoi bon mouvoir, nourrir ces mastodontes quand telle autre machine légère va voler et tuer où on veut? Là-dessus, d'ailleurs, le sentiment public ne doute pas : il y a aujourd'hui un effroi, mais qui pense à l'artillerie lourde? Vider les arsenaux et s'en tenir là, c'est ignorer le problème, en un temps où tout est arme, et armes qui menacent les populations entières.

La réalité, telle que la transforment nos inventions, est toujours au delà du point où on la croit tenir, et l'armement vrai, celui de demain, mûrit dans les expériences des laboratoires et des ateliers. La science rend chaque jour plus maniable cette énergie cosmique auprès de laquelle nos pères ont vécu dans un état d'ignorance, de quasi-innocence. Renan avait prévu, au lendemain de la guerre de 1871 (Berthelot, alors occupé de la chimie des explosifs, l'avait soufflé peut-être), que le jour viendrait où les savants pourraient faire sauter le monde : proposition extrême dont un physicien moderne, qui touche l'atome et son énergie formidable, s'étonne à peine. Et c'est cela qui rend la terre et le ciel tout à coup dangereux sous nos pieds, sur nos têtes.

Mais dans ces domaines nouveaux qui sont indiqués par les propositions françaises, que pourront faire ces quelques centaines de délégués, d'experts, rassemblés pour six mois dans les hôtels de Genève? Leur prétention, celle du moins de ces peuples dont l'impatience n'eût pas admis que leur rencontre fût retardée d'un jour, c'est de lutter contre la guerre, non pas en disciplinant les passions qui la produisent, mais en contrôlant les armes qu'on y emploie. Or, ces armes sont insaisissables, imprévisibles. Tout ce à quoi ils peuvent pré-

tendre, c'est à rédiger des contrats, obtenir des signatures. Citoyenne de Genève, fidèle au génie de sa ville adoptive, la Société des nations n'est jamais lasse de multiplier ces belles conventions, ces *covenants*, par lesquels s'engageaient avec foi les puritains du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle. Mais où sont les hommes qui s'engageaient ainsi ? Ils juraient sur la Bible, que notre siècle n'ouvre plus. « Élever et discipliner un être qui puisse *faire des promesses*, a écrit Frédéric Nietzsche, n'est-ce pas la tâche paradoxale que la nature, en suscitant l'homme, s'est assignée ? n'est-ce pas le véritable problème de l'homme ? » Traduisons, transposons et disons : « Élever et discipliner des masses qui puissent faire des promesses, n'est-ce pas la tâche paradoxale que l'histoire, en suscitant les peuples, s'est assignée ? et n'est-ce pas le véritable problème de la politique ? » Avouons qu'à cet égard nous ne sommes pas très avancés, et même en grave recul sur les usages du ^{xix}^e siècle.

Les États, dans ce monde mouvant et rapide où il leur faut aujourd'hui jouer des coudes, ne sentent plus que faiblement la force des engagements. Et, pour sanctionner cette force, de quels moyens dispose la Société des nations ? Ici, où fonctionne, en des circonstances tragiques, son Conseil, nous pouvons les compter et mesurer leur force. Le Chinois parle : il lit des dépêches, on bombarde ses villes ; le Japonais répond, il explique, atténue, et le Conseil, par la voix de M. Paul Boncour son président, demande au Chinois des documents circonstanciés, au Japonais il demande du temps...

Le temps : c'est ce qui coûte le moins à Genève. Le Saint Empire Romain Germanique, suzerain de dix nations, de quarante villes libres et de quatre-vingt mille fiefs, avait, je pense, des procédures pareilles à celles-ci, et il était raillé pour sa lenteur. Raillé dès lors, mais aujourd'hui ! Aujourd'hui réclamer du temps pour assurer la tenue des promesses, en un âge où l'homme ne sait plus promettre et où personne n'a plus de temps, où le temps même est dévoré par la promptitude des engins, quelle témérité ! En moins d'heures qu'il n'en fallait autrefois pour graisser les roues d'un convoi, l'avion s'équipe, il est parti, l'irréparable est arrivé. Cette dévotion du temps, c'est sans doute la plus grave de nos blessures.

DANIEL HALÉVY.

RENCONTRE D'UN NAVIRE ANGLAIS

EN 1899, j'avais dix ans. Je passais mes vacances dans une vallée perdue des Pyrénées. J'y ai connu un vieux bonhomme qui avait vu Napoléon. C'était un ancien garde-forestier, nonagénaire alors, étant né en 1803. Il avait été matelot dans son jeune temps, et puis, sur le tard, ayant pris sa retraite, il était venu achever sa robuste vie au pays natal, ce village aéré de Mauléon, haut perché dans ces belles montagnes qui dominent Loures et Saléchan. Ce vieux garde, qu'employait un de mes parents, m'emmenait parfois avec lui cueillir des cèpes dans les bois. Il n'allait pas vite et ne parlait guère. Cependant, il m'a raconté son histoire, qui m'est restée fortement plantée dans l'esprit. Elle est trop belle pour que j'y ajoute aucune fioriture. Ce n'est qu'une image. Voici.



En 1813, au printemps, Martin Beautirous, âgé de dix ans, avait embarqué à Marseille comme mousse à bord d'un petit brick, l'*Indolent*, dont un oncle à lui, appelé aussi Beautirous, était capitaine. L'*Indolent* faisait le cabotage au long de la côte d'Afrique. Ses navigations duraient plusieurs mois. C'était le premier voyage de Martin, mais il devait s'en souvenir. Je passe le détail du voyage, sans autre intérêt que celui de la traversée, monotone, où savoir d'où viendrait le vent faisait

toute la préoccupation du bord. Fin juin, l'*Indolent* était à Saint-Louis; fin juillet, faisant route vers le Benin, il avait doublé le Cap des Palmes. Sa pacotille débarquée, lesté d'un chargement d'ivoire, le petit navire avait repris la mer, aux derniers jours d'août.

Le 20 septembre, après avoir longuement louvoyé pour se tenir au vent des récifs, il se trouvait voguer au large des côtes de Guinée, quand, succédant au calme qui précède l'équinoxe, une tempête s'éleva, qui le saisit et le détourna de sa route. Il y avait plusieurs semaines que nos gens naviguaient, sans avancer, dans les parages de la Ligne, quand la bonace vint, et qu'un matin la mer s'apaisa tout à coup, le ciel clair et le vent meilleur.

Vers le milieu de la journée, l'homme de quart signala un grand vaisseau à l'horizon, dont la marche coupait la route à l'*Indolent*. Lorsqu'on se fut assez rapproché pour distinguer de quel navire il s'agissait, le capitaine Beautirous, qui observait à la lunette, le reconnut pour un fort bâtiment de guerre anglais, un trois-ponts, haut sur ses bords, toutes voiles debout et gonflées, battant pavillon rouge et blanc. Le capitaine Beautirous n'aimait pas ces sortes de rencontres. On était depuis quelque vingt ans en guerre avec l'Angleterre, et il n'était si petit bateau de France, fût-ce le moins suspect ou du plus faible tonnage, qui ne fût bon sujet de prise aux yeux de ces coquins d'Anglais, lesquels s'arrogeaient, depuis Trafalgar, la propriété de la mer.

L'*Indolent* aurait voulu fuir, qu'il n'aurait pas manqué d'être rejoint, étant mal gréé pour la course, ou tout au moins se fût-il sûrement exposé, si ce n'est pis, à recevoir quelque méchant coup de canon dans sa mâture. Le mieux était de se laisser arraisonner et de voir venir. L'*Indolent* ne risquait que sa cargaison de défenses.

Arrivé à portée de l'Anglais, le capitaine Beautirous amena le foc, mit en panne, et hissa le pavillon français, ainsi que le voulait l'usage, montrant par là qu'il n'avait pas de mauvaise intention, ni la conscience inquiète. L'Anglais n'en tira pas moins son coup de canon à blanc, pour manifester sa puissance. L'*Indolent* était sans vitesse. L'ordre lui fut donné, dans un porte-voix, de mettre sa chaloupe à la mer, et d'envoyer à bord son capitaine et ses papiers.

Beautirous savait la manœuvre. La chaloupe descendue, un homme aux avirons, il y prit place, le mousse Martin à côté de lui. La mer était parfaitement calme. En quelques coups de rames, la petite embarcation approcha l'énorme mastodonte, en panne lui aussi; et Martin, qui en était à sa première aventure de mer et n'avait encore jamais vu de près un aussi gros navire britannique, un peu ému de la rencontre, regardait de tous ses yeux la puissante machine et les canons trapus arrondissant leurs gueules de bronze noir aux sabords. Puis, comme le canot passait sous la poupe, levant les yeux, il lut, peint en lettres jaunes d'un pied de haut, largement espacées sur le tableau, le nom du monstre : *Northumberland*.

La chaloupe accosta l'échelle. Beautirous fit passer Martin devant lui et tous deux gravirent les degrés.

Il y avait trois mois qu'ils naviguaient. Trois mois, ils n'avaient vu que l'eau, le ciel, les nuages, une voile, d'un jour à l'autre, à l'horizon. En leurs escales africaines, ils n'avaient rencontré que des sauvages, ou tout comme. Ils étaient sans nouvelles du reste du monde, et sans curiosité, d'ailleurs, de ce qui pouvait s'y passer. Le monde était réduit pour eux aux planches de leur pauvre esquif.

Or, comme ils étaient parvenus sur le pont du navire anglais, et, encadrés des hommes de quart, tandis que l'officier examinait les papiers de l'*Indolent*, voici ce que Beautirous et le mousse Martin, son neveu, virent de leurs yeux : debout sur le château, immobile, les mains dans le dos, et fixant l'immense étendue vide autour de lui, deux soldats rouges en sentinelle et au port d'armes à quelques pas, reconnaissable entre tous, à cause du petit chapeau et de la redingote grise... l'empereur Napoléon qui regardait à l'horizon le soleil prêt de s'enfoncer dans la mer.

L'empereur Napoléon, sur ce vaisseau anglais, encadré de gardiens en armes, en plein Océan!...

Beautirous, figé de stupeur, les yeux ronds et la bouche ouverte, contemplait sans comprendre cette chose extraordinaire, et sans voir l'officier de bord qui lui tendait ses pape-rasses. Quand il avait quitté la France, au mois de mai, l'Empereur, revenu de l'île d'Elbe, était remonté sur son

trône. Depuis, Beautirous ne savait plus rien : ni Waterloo, ni l'abdication, ni la suite. Comme il demeurait ahuri, l'œil fixé vers l'Empereur captif que ses vainqueurs emmenaient pour lors sur ce bateau à Sainte-Hélène, un homme passa près de lui, vêtu en officier français. Il s'arrêta devant Beautirous et le mousse interdit. Leurs yeux se croisèrent. Ils ne dirent rien. L'officier français comprit le regard du vieux marin. Il fit seulement un signe de tête, comme pour dire : « Oui, voilà !.. » Puis il s'écarta, brusquement.

Alors, ayant achevé leur examen, comme les Anglais poussaient Beautirous et Martin vers la coupée, le capitaine de l'*Indolent* prit son neveu par les épaules, et il lui montra l'Empereur, qui n'avait pas bougé, sur la dunette. Mais un matelot les pressa et, descendant, ils regagnèrent leur barque ; muets tous les deux. Le vieux capitaine pleurait.



... Quand j'étais un enfant moi-même, voilà ce que m'a raconté Martin Beautirous, au déclin de sa longue vie, l'ayant vu de ses yeux d'enfant.

C'est là tout le conte.

ÉMILE HENRIOT.

AU PAYS DE NAUSICAA

Des monts désolés trempant dans la mer calme, une bourgade misérable répandue à leurs pieds sous un chapelet de maisons ruinées par les Turcs et qu'on n'a [ni rebâties, ni même déblayées : c'est Santi Quarante... Le paquebot repart après une brève escale, et cette mer où son hélice tire maintenant de longs plis de soie, c'est celle où passèrent les galères de Lépante et la bombe dont le doge Morosini fit un jour sauter le Parthénon.

Dans une heure nous aborderons à Corfou, l'île aux cent noms... La Grèce moderne lui a rendu son antique appellation de *Kerkyros* (Coreyre), qui signifie le « rapide vaisseau », le Croiseur. Mais regardez la carte : elle y a vaguement la forme d'un croissant de lune,

Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Est-ce pour cela que les anciens l'appelaient aussi la Serpe, *Drépanon* ou *Drépané*? On l'a cru, mais non. Rappelez-vous plutôt quelle opération Jupiter fit subir à Saturne au moyen d'une faucille... Comme nous entrions dans le détroit, le commandant me montra les écueils de la *Serpa* :

— Mauvaise passe pour les voiliers quand il y a de la bora. La dernière fois que nous sommes venus là, un bateau était échoué sur ces récifs.

Les roches sont à fleur d'eau ; leur couleur contraste avec le bleu des flots. Toute l'Antiquité a reconnu là les restes affreux de Kronos...

Le nom de *Corfou* est récent. La ville actuelle n'était d'abord qu'un faubourg de la cité antique et elle ne s'est développée qu'aux temps de Byzance ; c'est alors qu'on l'a nommée

Koruphoi, *Koryphous*. Cela veut dire les cimes et c'est à cause des deux rochers jumeaux où s'appuie encore la vieille citadelle des Vénitiens.

Donc, l'île du Croiseur, l'île de la Serpe, l'île des Cimes, ou encore *Makris*, la Longue, vous pouvez choisir. Pour ma part, je préfère *Schérie*, qui est le nom que porte Corfou dans l'*Odyssée*. Car nous sommes ici dans la patrie de Nausicaa.

NAUSICAA LA PHÉACIENNE

Les Coreyréens savaient qu'ils habitaient la terre des Phéaciens : à cause de cela, ils méprisaient ceux de Corinthe dont ils n'étaient pourtant qu'une colonie. Les Corfiotes d'aujourd'hui n'ont pas oublié cette tradition, et le nom du modèle, de la patronne des jeunes filles vit encore, dans leur île, sur les lèvres des hommes. Une petite fille jouait ce matin sur le chemin.

— Nafsica ! cria une femme qui sortait de la maison voisine.

Nafsica, c'est *Nausicaa* prononcé à la mode d'aujourd'hui. Et je me pris à songer à la fille d'Alkinoos et à son flirt léger...

Nous voudrions bien nous la représenter un peu. « Quand Artémis, qui aime les flèches, court la montagne, soit le Taygète très haut, ou l'Érymanthe, chassant les sangliers ou les biches légères, et qu'avec elle vont les nymphes agrestes, nées du Zeus à l'égide, alors le cœur de Lété se réjouit à voir qu'elle domine les autres de la tête et du front et est facilement reconnue : ainsi brillait parmi ses servantes cette vierge sans maître. » Elle était très belle, et grande, noble d'allures : « son air et sa beauté semblaient d'une Immortelle ». Joignez qu'elle était « la vierge aux bras blancs » : précieuse beauté que des bras blancs dans ces pays où le soleil basane le teint ! Malheureusement le poète dit également : « des servantes aux bras blancs », « Arété aux bras blancs », etc. : on peut craindre que cette épithète, dont il est prodigue pour les femmes, ne soit de politesse...

Au moins, pouvons-nous imaginer la jeune fille comme une de ces belles Grecques dont la statuaire antique nous a laissés de si purs modèles ? Je ne le crois pas : les Phéaciens n'étaient pas de race achéenne.

De quelle race étaient-ils ?

L'*Odyssée* nous les peint comme un peuple étranger au monde achéen et de minimes détails de leurs mœurs donnent à penser que c'étaient des Orientaux. C'est ainsi que le roi Alkinoos et la reine Arété étaient frère et sœur : tels le Pharaon et son épouse. Puis le goût des Phéaciens pour les habits bien lavés et calandrés, sur lequel le poème insiste beaucoup, rappelle celui des Égyptiens pour les vêtements de lin bien blanchis; Hérodote, qui nous le signale, ajoute que les peuples du Nil préfèrent la propreté à l'élégance, et il en paraît surpris. Peut-être les Achéens sous leurs lainages qui duraient toute une vie, comme ceux des Albanais modernes, « chargés d'or, de broderies et de taches de graisse », n'étaient-ils pas si difficiles...

Les Phéaciens venaient donc de l'Orient. D'autres remarques, d'une nature plus ardue, le confirment et permettent de préciser que c'étaient apparemment des Phéniciens.

En ce temps-là, les races étaient infiniment plus pures et moins mélangées qu'à présent, et d'ailleurs les Phéaciens vivaient au bout du monde et se montraient peu accueillants. Tout porte donc à croire que Nausicaa avait le type phénicien, oriental, et qu'elle était assez pareille, sous ses voiles de lin immaculés et brodés de pourpre, à quelqu'une de ces fines, vigoureuses et élégantes Égyptiennes, aux yeux immenses, qu'on voit sur les plus anciens monuments des bords du Nil. Quelle inimitable noblesse est la leur ! Vous souvenez-vous de la jeune reine assise, dans une des fresques de la tombe 87 à la Vallée des rois ? C'est à sa ressemblance que j'aime à imaginer Nausicaa... Mais il vous est bien permis de choisir un autre modèle !

L'ENDROIT DE LA RENCONTRE

A l'occident de l'île s'étend une longue plaine de cultures et de marais, plate comme un billard, jadis très marécageuse et qui doit être le fond d'un ancien lac ; elle a nom Ropa. Les petites montagnes sauvages de Corfou la protègent de toutes parts. Celles de l'ouest la séparent de la mer, où elles tombent comme un mur, et leur falaise se creuse de deux baies seulement : au nord celle de Liapadès, au sud celle d'Ermonès.

Au centre de la vallée, du nord au sud, un mince cours d'eau coule entre les roseaux et les herbes; il sert de déversoir aux marais de la plaine de Ropa. Arrivé à la hauteur de la baie d'Ermonès, il tourne à droite, vers l'ouest, franchit par une étroite coupure la barrière qui le sépare de la mer et vient choir en petites cascades bruissantes sur une jolie grève de sable blanc et de cailloux, où il se trace jusqu'aux vagues un humble chemin. C'est là, selon Victor Bérard, qu'Ulysse rencontra Nausicaa.

Poseidon avait fracassé le radeau sur lequel le héros avait quitté l'île de Calypso et déchainé l'Euros, le Notos, le Zéphire et Borée (la bora), le plus féroce de tous. Les marins d'à présent les connaissent bien. La bora souffle durant trois jours : en effet le héros flotta durant deux jours et deux nuits sur les vagues furieuses, grâce au voile que la bonne déesse, la blanche Ino, lui avait donné et qu'il avait tendu sur sa poitrine; et c'est quand l'aube se leva pour la troisième fois, que le vent étant soudain tombé, il aperçut une terre couverte d'arbres. Soutenu par sa ceinture de sauvetage divine, il nagea, s'approcha pour prendre pied; « mais, quand il ne fut plus qu'à portée de la voix, il entendit le tonnerre du ressac sur les roches; le grand flot mugissait en se jetant d'une manière terrible sur les roches du bord; tout était couvert de la rosée des embruns; il n'y avait pas de ports en vue, ni d'abris, mais seulement des caps et des rochers et des écueils. » Il était en face de cette longue falaise, de ces mornes qui protègent de la mer la plaine de Ropa et dont la sauvagerie contraste si fort avec la douceur du bord oriental de l'île : aujourd'hui encore, ces écueils aigus qui surgissent des eaux écartent de la côte jusqu'aux barques de pêche.

Un coup de mer projette le héros sur d'âpres rocs; il s'agrippe à l'un d'eux et laisse passer l'énorme vague; mais au retour, elle le frappe à nouveau et le ramène au large. A la nage il longe la côte, et il arrive « à la bouche d'un fleuve aux belles eaux courantes : c'est là que l'endroit lui parut le meilleur, sans roches, abrité du vent... » Il adresse dans son cœur une prière au dieu du fleuve, et celui-ci, « suspendant son cours, laisse tomber sa barre et, rabattant la vague au-devant du héros, lui offrit le salut sur sa grève avançante... »

Ainsi, ce *fleuve aux belles eaux courantes*, qui laisse tomber

sa barre et rabat la vague devant Ulysse, c'est notre ruisseau d'Ermonès? Je veux bien qu'en hiver, dans la saison des pluies, il soit un peu plus gros qu'aujourd'hui, et sur ses bords j'aperçois les ruines d'un moulin. Néanmoins, une barre!... C'est à peine si le bref méandre que le ruisseau dessine sur le sable de la plage avant de se mêler modestement à la mer, est profond de quelques centimètres, et large de quelques pieds.

Je sais bien : depuis vingt ans que M. Bérard ne l'a vue, la rivière a dû changer d'aspect. Un riche Corfiote a légué à sa patrie un million de drachmes (de drachmes-or), dit-on, pour assainir la plaine de Ropa; ce n'était pas difficile : il n'y avait qu'à aménager ou multiplier les canaux qui conduisent l'eau des marais à la rivière d'Ermonès et à faciliter le cours de celle-ci. Je ne sais pas comment le travail a été fait, mais la vallée paraît, à cette heure, beaucoup moins marécageuse que ne disent les anciens guides. D'autre part, on a fait sauter les plus gros obstacles qui encombraient le lit de la rivière à sa traversée du défilé qui la mène à la mer, et détruit en partie les cascades. Mais tout cela n'a pu que rendre plus important le cours d'eau : le « fleuve » était donc aux temps pré-homériques encore plus mince qu'aujourd'hui.

Prenons garde cependant que c'est une tendance commune aux poètes narratifs que de tout agrandir et que de transformer une colline en montagne sourcilleuse et en fleuve un ruisseau. Nos chansons de geste en font bien d'autres et Rabelais, lui aussi, magnifie la topographie tout en la respectant, et fait manœuvrer des armées dans le creux d'un vallon.

Mais reprenons l'*Odyssée*. Le héros a échoué sur la petite plage que nous foulons; puis, un peu reposé, il a gravi l'une des deux crêtes, celle peut-être d'où nous sommes descendus, et s'y est endormi sur un lit de feuilles sèches, à l'abri de deux oliviers.

Pendant son sommeil, Nausicaa arrive avec ses femmes. « Les lavoirs étaient là, pleins en toute saison », dit le poète; en effet, même au fort de l'été, la petite rivière donne assez d'eau pour qu'on y puisse « blanchir le linge le plus noir ». Mais les bassins, nous ne pouvons pas juger s'ils étaient bien commodes pour cela : les roches sur lesquelles saute le ruisseau sont basses aujourd'hui. Écoutez plutôt ce que nous dit Victor Bérard : « En une suite de rapides et de bassins

écumants, les eaux descendent vers la plage. La pente est encombrée de blocs et de roches. Des ruines de moulins, vers lesquelles se détournent encore les canaux de dérivation, s'étagent sur les deux rives. Après le dernier moulin, le courant apaisé déroule ses méandres parmi les cailloux et les herbes jusqu'aux sables de la grève. »

Nausicaa fait dételer les mules et, « les lâchant le long des cascades du fleuve, on les mit paître l'herbe à la douceur de miel ». On n'accède plus aux cascades et à la rivière que par un sentier qui descend de la petite falaise et où la rigueur un âne, surtout un âne de Corfou, pourrait peut-être passer, mais non une voiture, non pas seulement une voiture d'enfant, ni même, je le crains, une mule. Comment les mules de Nausicaa ont-elles pu atteindre les cascades?... Oui, décidément, depuis Homère et même depuis Victor Bérard, le décor a dû changer.

Les servantes ont déchargé le linge du char et l'ont transporté près de l'eau, peut-être sur leur tête, à la mode des blanchisseuses corfiotes d'aujourd'hui. Elles l'ont foulé, rincé, étendu à sécher sur la grève, à l'endroit où les galets lavés quelquefois par la mer montante sont les plus propres, de nos jours encore. Puis, après s'être baignées, elles ont déjeuné, elles se sont mises à jouer au ballon. Soudain, la balle tombe « au trou d'une cascade », et les filles de crier, et Ulysse de s'éveiller. Il se lève, et apparaît, nu, souillé, peu rassurant à voir. Alors les servantes bouclées s'enfuient « jusqu'aux franges de la grève » : n'oublions pas, en effet, qu'il est sur la crête, qu'il leur coupe le chemin et qu'elles ne peuvent fuir que vers la mer, qui est d'ailleurs à quelques pas. Seule, Nausicaa fait tête : elle écoute le héros, commande à ses femmes de lui donner une robe et une écharpe, et il va se laver des souillures de la mer « dans les courants du fleuve ». — Beaucoup plus haut alors, car vers les cascades, et même en s'étendant tout de son long, c'est bien juste si l'on trouve assez de profondeur pour se baigner tout entier. Mais ne chicanons plus.

Ensuite, Nausicaa invite le héros à la suivre. « Elle dit et, du fouet luisant, poussa les mules. » Ils quittent « la ravine du fleuve » et s'en vont vers la ville des Phéaciens... Avant de les accompagner en pensée, nous nous sommes plongés dans l'eau transparente de cette crique. Ensuite, étant remontés à la route et dans la voiture, nous avons longé comme Nausicaa et ses

compagnons la « ravine du fleuve ». Des paysannes aux bras noirs y lavaient leur linge, non pas dans les cascades, mais plus haut, au delà du défilé, près du pont. C'est là que nous avons tourné à gauche, dans le val de Ropa, derrière la fille d'Alkinoos.

Poussant ses mules et suivie d'Ulysse et de ses femmes qu'elle fait aller bon train, elle longe « les champs et les cultures des hommes », et aujourd'hui encore cette longue plaine (qui est en grande partie la propriété d'un parent du romancier Théotoki) est couverte de champs cultivés. Tout porte à croire que la route d'à présent coïncide avec celle que suivait Nausicaa, puisqu'elle s'étend au pied même des petites montagnes escarpées qui s'élèvent à notre gauche et la protègent de la mer.

Cependant nous roulons toujours... La plaine de Ropa est longue; ajoutez les défilés qui la séparent de la baie d'Ermônès d'où nous venons, puis de la baie de Liapadès où nous nous rendons: cela fait douze à quinze kilomètres. Je n'oublie pas que l'*Odyssée* dit formellement que « les lavoirs sont très loin de la ville » et que les Phéaciennes, quand elles y allaient, devaient emporter leur déjeuner, partir à l'aurore et ne rentrer que tard dans l'après-midi. Je n'oublie pas non plus la vigueur des jarrets corfiotes; ici les paysans habitent parfois à une heure de marche de leurs champs, sinon davantage. Mais les ménagères n'ont jamais aimé d'aller blanchir leur linge à trois ou quatre lieues de leur maison, et certes les servantes de Nausicaa, après avoir fait à pied cette longue route (et à bonne allure, je l'ai dit), après avoir déchargé et rechargé la voiture, lavé tout le jour et joué au ballon pour se reposer, devaient être le soir bien fatiguées. A moins que...

Il faut songer que le poète ne parle pas des lieux *de visu*: il les décrit d'après quelque guide ou périple à l'usage des navigateurs phéniciens. Or, Victor Bérard a remarqué avec beaucoup de finesse et prouvé par des exemples que tous les périples anciens ou modernes « arrivent, par la monotonie de leurs énumérations et l'entassement de leurs noms propres, à ne plus donner le sentiment des distances, ni la juste mesure des intervalles qui séparent dans le monde réel les différentes particularités » des lieux qu'ils décrivent; ils faussent les mesures et les grandeurs. C'est pourquoi Homère, par exemple,

place si près du port où les Phéaciens déposeront Ulysse, à Ithaque, « la sainte grotte obscure et charmante des Nymphes qu'on appelle Naïades », laquelle se trouve à une bonne demi-heure de là; mais, sur les cartes marines, il semble qu'il n'y ait qu'un pas de l'un à l'autre. C'est pourquoi aussi il se figure la route des Lavoirs moins longue, malgré tout, qu'elle ne l'est réellement. Et c'est pourquoi, peut-être, il imaginait la rivière grosse comme un fleuve, tout à l'heure.

Parvenue au bout de la longue vallée de Ropa, Nausicaa se trouve au pied des abruptes montagnes du nord qui ferment la plaine et barrent l'île de part en part; elle tourne à gauche, vers la mer, par un défilé au fond duquel un torrent doit frayer son lit au moment des pluies. Quand elle en sortira, et Ulysse derrière elle, ils apercevront la baie harmonieuse et la cité des Phéaciens entre les branches des oliviers. Mais laissons-les pour un moment, et prenons droit devant nous la route qui gravit aujourd'hui les monts de l'Aracli.

Nous arrivons bientôt au village de Laconès, suspendu au flanc de la montagne. C'est ici le seuil du pays de Ghyro ou Hiro, comme on prononce (les Vénitiens disaient Agiru).

Il faut s'arrêter au-dessus de Laconès pour contempler le beau site où vivait Nausicaa. La baie de Liapadès entre dans les terres comme un V aux branches lancéolées. Nous sommes sur sa rive nord. En face, perpendiculaire à nous, s'allonge la chaîne des falaises abruptes qui séparent de la mer la plaine de Ropa. Au pied de la montagne, juste au-dessous de nous, deux petites presqu'îles rocheuses, bombées comme des tortues, avancent dans l'eau transparente. La plus occidentale porte aujourd'hui le couvent de Palio Castritza; elle forme avec la plus orientale une crique pansue, très serrée au goulet, dont la petite grève de sable et de cailloux blancs dessine un demi-cercle parfait : c'est le port Saint-Spiridion. Au delà de la presqu'île orientale se creuse une seconde crique plus vaste, en forme de trèfle, mais tout aussi étroite d'entrée et pareillement bordée d'une plage : c'est le port Alipa. Deux épines rocheuses, au fond, qui pénètrent dans l'eau, le divisent en trois lobes, compartiments naturels pour les « noirs vaisseaux », qu'ils soient à flot, ou qu'ils soient au sec sur la grève et abrités sous des hangars. A l'est, une longue pointe de rochers, qui s'élance

à la rencontre de la presqu'île, ferme et protège le port Alipa comme ferait une digue artificielle.

Ce sont là les deux beaux ports aux « passes étroites » dont parle le poète. Devant eux la Méditerranée, la Mer des Cyclopes, des Lestrignons, de Calypso et de Circé. Merveilleusement verte et transparente sur ces fonds de cailloux et de rochers, elle se balance et l'on croit jusqu'ici respirer sa fraîcheur. Pour le moment, elle lèche les écueils et se brise tendrement sur les pointes, les arêtes et les crocs de cette côte fourchue; mais je songe aux belles tempêtes qu'on doit avoir ici, non point de ces courroux démesurés, mystérieux, lyriques de l'Océan, mais de ces tempêtes tragiques de la Méditerranée, de ces tempêtes à la mesure de l'homme pour ainsi dire, et qu'on peut imaginer comme les colères du dieu-homme Poseidon. Telle fut celle qui jeta Ulysse sur la grève d'Ermonès; et cependant que les rafales de la bora faisaient rage, l'eau devait être presque calme dans les deux petits ports phéaciens abrités par leurs promontoires.

« Il y avait autrefois, dit Grasset-Saint-Sauveur dans sa description de Corfou (1800), une ville bâtie dans une presqu'île à l'endroit où est présentement un couvent de religieux grecs. Cette ville a été détruite par les Sarrazins. » Le couvent, c'est celui de Palio Castritza que nous voyons à nos pieds, sur le promontoire occidental (celui qui sépare de la mer le port Saint-Spiridion). Et la « ville » n'était certainement qu'un village; mais ses maisons s'élevaient aux lieux mêmes des demeures phéaciennes, et cela donne à rêver. Un jour, pour se mettre à l'abri des descentes des pirates, ses habitants se réfugièrent sur l'Aracli : ce sont eux, les successeurs des Phéaciens, qui ont construit au flanc de la montagne, sur une plate-forme facile à défendre, le village de Laconès justement.

Au juste, ce n'est pas la presqu'île où s'élève à présent le couvent qui devait porter la ville homérique : c'est l'autre, la plus orientale, aujourd'hui déserte et en partie plantée d'oliviers. Le poète nous dit, en effet, que la cité se trouvait entre les deux ports; et puis le promontoire de Palio Castritza aurait été bien étroit : il a fallu des travaux de terrassement pour qu'on y pût établir le monastère et ses jardins. C'était peut-être le château d'Alkinoos qui s'y dressait, à l'une des extrémités de la ville comme le poète nous le laisse entendre, et bien situé pour que ses vigies y surveillassent la mer

« violette ». Les maisons des Phéaciens s'étagaient sur l'autre presqu'île, la plus orientale, entre la crique de Saint-Spiridon et la crique d'Alipa.

Chacune des deux presqu'îles se compose d'une butte rocheuse, escarpée, qu'une bande de terrain plat et sablonneux unit au pied du mont Aracli. Le premier de ces isthmes, long de deux cents mètres peut-être et un peu moins large, est aujourd'hui planté d'oliviers et de vergers, et les habitants de Laconès, qui ne craignent plus les pirates, redescendent de leur aire et recommencent d'y établir quelques maisons. C'est là, au pied de leur ville construite sur la butte du promontoire, que les Phéaciens avaient dû poser les dalles de leur agora. Cette belle place, carrelée de « blocs tirés du mont », faisait communiquer les deux ports; les Phéaciens y raccommodaient leurs voiles, réparaient leurs agrès, tressaient leurs cordages, polissaient leurs rames, et ce peuple de marins avait là son lieu de réunion naturel. Le « beau Poseidon », le temple de l'« Ébranleur des flots », s'y dressait.

CHEZ ALKINOOS

« Tant que nous longerons les champs et les cultures des hommes, avait dit à Ulysse la fille d'Alkinoos, suis rapidement, avec mes servantes, les mules et le char : moi, je serai le guide et montrerai la route. Quand nous dominerons la ville, tu verras autour d'elle un haut mur, et à chacun de ses flancs un beau port dont la passe est étroite; et les doubles gaillards tirés sur les bords du chemin, chacun sous son hangar; et, dans ce même endroit, l'agora autour du beau Poseidon, carrelé de blocs tirés du mont; là ils travaillent aux agrès des noirs vaisseaux, aux voiles, aux cordages, et ils polissent les rames... Au bord du chemin, tu trouveras un beau bois de peupliers, consacré à Athéna; dedans coule une source et une prairie l'entoure; mon père a là son clos de vigne en plein rapport, à portée de voix de la ville. Assis en cet endroit, attends que nous ayons traversé la ville et soyons arrivées au château de mon père. »

« Les champs et les cultures », nous les avons vus dans la plaine de Ropa, plus grands et nombreux certainement qu'ils n'étaient au temps des Phéaciens. Et maintenant, descendus

de Laconès et arrêtés à la sortie du défilé, à l'endroit même où Ulysse attendait, nous apercevons justement ce que l'*Odyssée* décrit. Des vignes s'étagent à nos pieds : là se trouvait le clos d'Alkinoos. A côté voici des cyprès et des oliviers : le bois d'Athéna. Je n'ai point trouvé la source, le petit « œil » noir, que signale M. Bérard, mais en voici une autre, non loin, au bord même du chemin.

De là, nous pourrions examiner la ville tout à loisir, si elle existait, étagée sur les presqu'îles qui vont en s'élevant et en s'élargissant vers la mer pour y tomber à pic ; nous pourrions très bien voir et entendre les marins de Phéacie causer sur la grève et sur l'agora ; peut-être même apercevoir Nausicaa entrant dans le château. Le spectacle qu'Ulysse avait sous les yeux était sans doute fort semblable à celui que « peuvent offrir aujourd'hui encore nombre de nos petits ports méditerranéens, quand, le soir approchant et les barques rentrées, la foule encombre la petite place dallée au bord de la plage d'échouage et quand mari, femme et enfants travaillent, chantent, filent ou bavardent autour des navires tirés au sec ».

Lorsqu'il juge que Nausicaa a eu le temps de gagner le château ou lorsqu'il l'y a vue entrer, Ulysse s'achemine à son tour vers la ville. Athéna est si peu assurée de l'accueil que lui feront ces Phéaciens xénophobes qu'elle l'a enveloppé d'une nuée. Au moment où il est près des portes, elle lui apparaît sous la figure d'une petite fille, « une cruche à la main ». Une cruche ? Il y a donc près de là une fontaine...

La voici ! C'est une belle source qui coule sur l'étroite plage du port Alipa, au pied d'une roche. De tous temps les matelots y sont venus à l'aiguade et pendant la dernière guerre les marins anglais ont établi sous les filets liquides qui sortent du rocher un assez vaste bassin en ciment pour puiser commodément. Sans doute les hauts murs de la ville, « garnis de palissades », s'élevaient près de là.

Ulysse, invisible sans le savoir, a passé la belle porte ; il admire, guidé par la déesse changée en petite fille, « les ports, les fins navires et dans les agoras la foule des héros » ; il parvient sans encombre au palais de Sa Force Sainte le Roi...

La demeure d'Alkinoos s'élevait vraisemblablement à la place du monastère de Palio Castritza, ou à peu près. Ulysse cependant, en arrivant aux lieux mêmes où nous sommes,

devant le logis du roi, sentit le trouble entrer en son cœur : nulle part il n'avait vu une si somptueuse demeure. Imaginez les murs couverts de feuilles de bronze ouvragé et d'émail bleu, les portes plaquées d'or, le seuil de bronze, les montants d'argent, le linteau aussi, le corbeau qui le soutenait d'or, et les deux chiens, en bas, « que l'art le plus adroit d'Héphaïstos avait faits », d'or et d'argent. Cela vous paraît fabuleux ? Pourtant le poète ici encore continue d'être réaliste : si en Grèce même on n'a retrouvé que des fragments d'émail bleu, des fouilles récentes ont montré que ces revêtements de métaux précieux étaient d'usage dans les plus belles demeures d'Égypte et d'Assyrie. Ces somptuosités exotiques n'en devaient pas moins émerveiller les lecteurs ou auditeurs de l'*Odyssée*.

On sait comment le roi des Phéaciens, séduit par la bonne mine, les paroles dorées, les belles manières, les merveilleux contes et les qualités sportives de son hôte, le fit reconduire dans sa patrie. Le lendemain de l'arrivée d'Ulysse, au matin, on arme un vaisseau neuf ; on lève dans le peuple « cinquante-deux rameurs d'une vaillance éprouvée » qui mettent à l'eau le navire, y montent un mât et des voiles, attachent les rames aux anneaux de cuir, et vont mouiller, sous le cap de l'aval près de l'entrée du port (« mouiller », dit la traduction Bérard, mais on voit plus loin que le vaisseau avait été amarré à une roche trouée). Ensuite les rameurs gagnent la demeure du roi pour prendre part au festin. Puis viennent les chants, les jeux et les récits d'Ulysse...

Quand le héros se tut, le soleil allait se coucher, déjà l'ombre envahissait la salle. Sa Force Sainte Alkinoos descendit jusqu'au bateau pour y disposer lui-même ses présents et ceux des nobles Phéaciens sous les bancs, de manière que la cargaison ne gênât point les rameurs. Enfin les nobles matelots chargèrent des vivres, disposèrent sur le château de poupe le lit somptueux où s'étendit le héros, et à la nuit le vaisseau de course cingla vers la haute mer.

Chaque fois qu'Homère nous montre des vaisseaux sortant du port, c'est toujours une ou deux heures après le coucher du soleil. Pourquoi ? Les *Instructions nautiques* vont nous l'apprendre : parce qu'aujourd'hui encore, dans les eaux grecques et durant tout l'été, la brise souffle de terre depuis cette heure-là jusqu'à minuit environ ; à ce moment, elle

calmit beaucoup, puis reprend vivement après le lever du soleil et jusque vers neuf heures du matin; alors elle tombe et la brise de mer lui succède pour durer jusqu'après le couchant. Il est donc tout naturel que les Phéaciens attendent pour partir que la brise de terre se soit levée. Elle se fait sentir au moins jusqu'à dix milles au large; et là on trouve le vent du nord qui est fixe durant toute la nuit.

LE VAISSEAU D'ULYSSE

Imaginez une longue et étroite coque noire, non pontée, de quarante à quarante-cinq mètres de longueur sur cinq de largeur et deux tout au plus de profondeur: tel était le noir vaisseau sur lequel Ulysse et ses compagnons affrontèrent la haute mer, ou sur lequel les cinquante-deux rameurs émérites de Phéacie reconduisirent le héros en son Ithaque. Or en trois mille ans la marine méditerranéenne avait beaucoup moins changé qu'elle ne l'a fait depuis cent années: c'est la machine à vapeur qui a tout bouleversé. Un « rapide vaisseau », un croiseur achéen ressemblait plus aux galères que la république de Venise remisait à Corfou et à celles qui, en 1748 encore, manœuvraient au large de Toulon, qu'un cinq-mâts récent de la compagnie Bordes à un cargo à vapeur.

Les pré-homériques avaient aussi des vaisseaux moins grands, à vingt rameurs seulement, comme celui qui emmena Télémaque vers Nestor. Mais à l'avant et à l'arrière de tous leurs navires s'élevaient deux petites estrades, portées chacune sur quatre colonnes, où l'on gravissait par une échelle; sur celle de la proue se tenait la vigie; sur celle de la poupe le chef, le pilote, les passagers s'il y en avait; sur toutes deux les guerriers pendant le combat.

D'un bout à l'autre s'étendait déjà un couloir en planches (la *coursie* des galères modernes), de chaque côté duquel étaient disposés les bancs de vogues: c'est là-dessus qu'Ulysse courra au passage de Scylla en exhortant ses compagnons à souquer dur. Au milieu du mât, haut peut-être de huit mètres, mais fort léger (puisque Ulysse ne pourra se soutenir dans l'eau qu'en liant le sien à la quille du navire), et probablement un peu incliné vers l'arrière (puisque il tombe sur la poupe si ses étais rompent). Le pied du mât s'enfonçait dans un trou qui traverse la coursie, puis

dans un cercle ou carré de bois, au fond de la coque; des cordages l'assujettissent, attachés non pas sur les côtés du navire comme les haubans de nos bateaux, mais à la proue et à la poupe; et ce mode d'attache montre bien qu'on ne déploie la voile que par vent arrière : ils ne savent pas encore naviguer au plus près. La voile blanche est montée sur une vergue; on la hisse au moyen d'une poulie fixée au sommet du mât et par des drisses de cuir ou des cordages de « byblos » (les archéologues se demandent encore ce que c'est là). Quand on rame, on couche le mât sur la coursie, sans doute sur des fourches, des chevalets spéciaux.

Il y a nécessairement un caillebotis sous les pieds des rameurs, afin qu'ils puissent prendre appui; mais la cale est ouverte. On y arrime, sous les bancs, les armes, les bagages, les vivres, les présents, au besoin les prisonniers ligottés : lorsqu'ils s'emparèrent des moutons du Cyclope, Ulysse et ses compagnons les firent passer par-dessus bord, tout simplement, et tomber au fond de la cale, ce qui prouve assez que celle-ci n'était ni bien profonde ni close; et lorsque les hommes d'Alkinoos vinrent porter dans le croiseur qui devait rapatrier le héros les cadeaux et les provisions qu'ils lui offraient, ils se contentèrent de les déposer au fond du bateau, en les arrangeant de manière que « rien ne gênât les gens de l'équipage si l'on forçait de rames », dit le poète.

... Ce matin, comme je me baignais dans une crique au-dessous de Pondiconissi, j'ai vu arriver une grande barque : ils étaient quatorze ou quinze là-dedans, et trois encore dans un bateau plus petit, qui suivait. Dès l'aurore, ils avaient tiré la *tratta*, puis ils étaient allés vendre leur poisson à la ville et, en revenant, ils avaient décidé de s'arrêter là pour faire la sieste sous les oliviers. Dans la chaloupe, dix hommes ramaient debout et face à l'avant, comme on fait à Venise et dans toute l'Adriatique. Maigres et basanés sous leurs chapeaux de paille, vêtus d'une chemise ouverte sur un gros chandail de laine brute et d'un pantalon retroussé jusqu'à la naissance des cuisses, les jambes nues, plongeant en cadence leurs vingt avirons dans la mer ensoleillée, ils donnaient assez bien l'idée d'un équipage de pirates barbaresques.

Il faut se représenter que, depuis les origines jusqu'au ^{xv}e siècle, la mer n'a été qu'un champ de brigandages et que

trafic et piraterie ont toujours été associés. Tout navire de commerce prenait et pillait ceux qu'il rencontrait, s'ils étaient moins forts que lui, heureux de l'aubaine qui enrichissait sa propre cargaison, tantôt chasseur, tantôt gibier lui-même. Principalement sur des mers très fréquentées comme celle-ci, la rapidité, la souplesse de manœuvre étaient d'une importance capitale : pour échapper aux corsaires barbaresques et chrétiens, il fallait les mêmes qualités aux vaisseaux du xviii^e siècle, qu'aux navires pré-homériques pour échapper aux pirates, phéniciens, égyptiens ou achéens. Or, seule la rame permettait de manœuvrer par calme ou vent contraire, quand un bateau à voiles était immobilisé; d'autre part, la galère était plus apte à longer la côte pour s'échapper, à se risquer même jusqu'au milieu des écueils; à se dissimuler aussi, comme un poignard dans sa gaine, au fond d'une étroite crique dont elle pouvait jaillir à l'improviste et où un navire à voiles n'eût pu entrer pour la poursuivre que par les manœuvres les plus délicates (voyez plutôt les récits de la navigation d'Alain Gerbault dans les îles d'Océanie). C'est le perfectionnement des canons et du tir qui a fait disparaître les galères : elles-mêmes ne pouvaient porter qu'une ou deux caronades à l'avant et à l'arrière; elles se sont démodées comme les armes blanches à mesure que triomphaient les armes à feu.

Celles de Corfou, qui combattirent à Lépante, je ne sais pas au juste leurs dimensions; mais je sais que les galères royales qui naviguaient encore au milieu du xviii^e siècle n'étaient que les noirs vaisseaux d'Ulysse et des Phéaciens, à peine perfectionnés. Mêmes proportions à deux ou trois mètres près : dix-sept mètres de long, cinq à six de large et environ deux mètres cinquante de creux. Elles avaient le plus souvent deux mâts, il est vrai, au lieu d'un, mais qu'on *arborait* ou *désarborait* précisément comme le mât homérique. Elles non plus n'étaient pas pontées. Les estrades de la proue et de la poupe étaient devenues des plates-formes à double palier : la *conille* et le *tambouret* à l'avant, couvertes de leurs toits : les *rambardes*, l'*espalle* et la *poupe* à l'arrière (on cite ces beaux mots pour le plaisir). Enfin la cale était close d'un bout à l'autre et divisée en compartiments ou *chambres*, d'ailleurs si basses qu'on ne pouvait s'y tenir debout.

Deux cent quatre-vingts forçats, autant de matelots et de

soldats, plus le commandant, les passagers éventuels, les officiers, etc., tout cela devait tenir dans cette coque de moins de cinquante mètres : les galères n'étaient pour personne des séjours de délices. On n'y faisait guère de cuisine, faute de place. Nul n'y couchait dans un lit; les officiers auraient pu dormir dans deux bas compartiments, véritables coffres, qui leur étaient réservés; mais ceux-ci étaient infiniment étroits et il y fallait encore ranger les armes : de manière que l'état-major du bateau mangeait, s'allongeait pour la nuit, comme il pouvait, sur la poupe de cinq ou six mètres de long. Quant aux galériens, ils vivaient sur leurs bancs, où ils n'étaient pas plus à l'étroit que les matelots et les soldats sur la *conille*, les *rembardes* et le *courroir*. Et sachez que, pour supporter seulement les relents qui montaient d'une galère en action, il fallait priser du matin au soir.

Certes, les « rapides vaisseaux » achéens ne devaient pas être, non plus, des séjours enchanteurs. Dans ces coques ouvertes où tout le monde était exposé au froid, à la pluie, aux embruns, on ne pouvait pas seulement cuire les aliments; du moins, dans les galères, un toit ou un tendelet abritait les plates-formes et la chiourme était protégée par une tente, plus épaisse l'hiver, sous laquelle on allumait des brasiers au besoin, et où le *fougon* rougeoyait en tout temps, qui était une caisse d'argile où l'on installait le foyer et la chaudière de la cuisine. Joignez que les navigateurs anciens ignoraient la boussole et que, s'ils perdaient de vue la côte, il ne leur restait plus que les astres pour s'orienter. Aussi considéraient-ils comme une entreprise effrayante la moindre traversée sur leurs petits bateaux non pontés, peu stables et peu sûrs, même quand Zeus leur envoyait une brise favorable et qui les poussât vent arrière (la seule marche que leur permit encore leur science de la navigation), et ils ne se risquaient sur les flots qu'à la dernière extrémité. On a remarqué que les routes commerciales de l'antiquité font le tour des golfes plutôt que de les traverser; elles coupent les isthmes, elles s'allongent jusqu'à la pointe des promontoires, elles préfèrent plusieurs journées de marche à quelques heures de mer, et s'il leur faut absolument franchir les flots, c'est du dernier cap que les noirs vaisseaux s'élancent, pour atterrir à la pointe la plus proche.

D'ailleurs, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les marins du

Levant ne sortaient qu'entre la Saint Georges et la Saint Dimitri, c'est-à-dire entre le 23 avril et le 21 septembre ; soyons sûrs que les Achéens et les Phéaciens mêmes ne s'élançaient sur le « grand abîme » que par les beaux jours de l'été et qu'à la moindre menace du temps, ils gagnaient la côte et tiraient leur léger bateau sur la rive, comme font encore les pêcheurs grecs ou italiens aujourd'hui...

Chez les pré-homériques, le « long-rameur » n'est rien moins qu'un forçat : son métier est honoré ; la rame est noble, comme elle le sera chez le Viking dont la vie rappelle par tant de traits celle de l'Achéen, comme le sera le cheval chez nous au temps de la chevalerie. Le navigateur est en même temps un soldat, qui combat aussi bien qu'il mène le vaisseau, un homme libre qui s'est associé avec d'autres hommes libres. La compagnie qu'ils ont formée obéit au chef qu'elle a choisi, mais elle partagera avec lui les bénéfices de la croisière et chacun touchera sa part de prises. Ulysse se vante d'avoir si bien fait les lots de butin au pays des Kikones, que personne n'eut pour lui de reproches. Ailleurs on voit ses compagnons examiner avec envie l'outre cordée d'argent dont Éole lui a fait présent et jalouser son habileté à amasser des biens : « Il ramenait déjà de Troie sa belle charge de butin précieux, quand nous qui avions fait tout ce même voyage, nous rentrions pourtant au logis les mains vides. » Gardons-nous de trop solliciter les textes, mais ne retrouve-t-on pas ici comme un écho des plaintes éternelles des corsaires contre leurs chefs qu'ils accusent de grossir indûment leurs parts de prises ?

JACQUES BOULENGER.

LES ÉCOLES DE SOUS-OFFICIERS DE RÉSERVE

Les sous-officiers et les caporaux qui vivent dans les rangs de la troupe, à son contact intime et permanent, jouent un rôle des plus variés et des plus étendus : ils sont les auxiliaires indispensables des officiers. Parmi eux, les sous-officiers de carrière sont précieux pour l'encadrement et l'instruction en temps de paix ; mais, en temps de guerre, ils ne représentent à leur échelon qu'une bien petite partie des centaines de milliers de gradés nécessaires pour l'encadrement des nombreuses unités de nouvelle formation dont la mise sur pied est rendue indispensable par la faiblesse numérique de nos troupes permanentes. Or, le service d'un an a rendu beaucoup plus difficile qu'autrefois le recrutement et la préparation des gradés provenant du contingent. Il ne leur laisse pas le temps de confirmer par une pratique suffisamment longue les connaissances acquises. Les périodes légales d'instruction sont de leur côté trop rares et trop courtes pour cela. Il est essentiel de parer à cette lacune : des écoles de perfectionnement organisées d'une manière analogue à celles des officiers de réserve, qui ont fait leurs preuves, en offrent un moyen à ne pas négliger.

Mais ce serait une erreur de croire que pour mener à bien l'organisation des écoles destinées aux cadres subalternes, il suffira d'appliquer exactement les mêmes procédés. Le cas est analogue : il n'est pas identique. En effet, les milieux dans lesquels se recrutent en général les sous-officiers de réserve, les matières à enseigner et la manière de les enseigner, diffèrent par beaucoup de points ; le choix même des instructeurs devra se plier à d'autres exigences. Il faudra donc profiter de l'expé-

rience acquise, mais en y apportant les correctifs nécessaires.

L'organisation d'écoles pour les cadres subalternes, prescrite en juillet 1930, a commencé au mois d'octobre suivant. C'est d'elle que nous nous proposons de parler. Toutefois, avant d'entrer dans le vif du sujet, il est bon de rappeler rapidement la marche suivie dans le développement des écoles d'officiers, parce qu'il fournit d'utiles renseignements sur les méthodes à employer. Nous examinerons ensuite les particularités relatives aux écoles de sous-officiers.

LES ÉCOLES D'OFFICIERS DE RÉSERVE SONT EN PROGRÈS

Les écoles d'officiers de réserve n'ont cessé, au cours des dernières années, de progresser à tous les points de vue.

Sur 120 000 officiers de réserve de l'armée de terre et de l'air, dont 84 000 sont groupés dans les associations qui constituent l'Union nationale des officiers de réserve, 72 365 sont inscrits aux écoles. Le nombre de ceux qui sont regardés comme assidus à leurs cours, c'est-à-dire ayant assisté à douze séances au moins, n'était en 1926, première année où l'on a adopté ce point de départ, que de 3 500. Il était passé à 30 113 en 1930.

Pour la dernière année, 1930-31, il est passé à 37 966, c'est-à-dire que l'augmentation pour l'année a été de 7 853. Le nombre des officiers assidus a donc très sensiblement plus que décuplé en six ans. Il atteint actuellement presque le tiers de la totalité des officiers de réserve. Il faut ajouter qu'environ 40 000 autres officiers, sans mériter la qualification d'assidus, ont assisté à un nombre variable de séances. En outre, la marine a 3 900 officiers de réserve dont 1 800 affiliés à l'Union nationale, 2 200 inscrits aux écoles et 1 100 assidus.

Dans le domaine du nombre, on progressera encore, car les inscriptions aux écoles ne cessent d'augmenter depuis la reprise des cours en octobre 1931.

L'instruction à donner est très variée. Les écoles reçoivent, en effet, des officiers de toutes armes et de tous services, et de tous les grades. Ils appartiennent dans la vie civile à toutes les professions. Leurs origines militaires sont diverses : officiers de carrière retraités, en disponibilité ou démissionnaires ; officiers de réserve ayant fait la guerre, mais ayant en grand nombre changé depuis de grade ou d'emploi, parfois même

d'arme ou de service ; jeunes officiers formés postérieurement à la guerre. On conçoit que leur degré de formation militaire et générale est très variable.

De la souplesse est donc nécessaire dans l'instruction. Certes, la perfection n'est pas atteinte à ce point de vue et il reste beaucoup à faire ; mais de très sérieux progrès ont été réalisés déjà. Nombreux sont maintenant les directeurs d'école et les instructeurs qui joignent au savoir la compréhension de la mentalité des officiers de réserve, le tact et le savoir-faire nécessaires. Les chefs de corps et de services sont unanimes à constater que les officiers suivant les cours des écoles se présentent aux périodes normales d'instruction avec plus d'assurance, de confiance en eux-mêmes et de connaissances que ceux qui n'y assistent pas.

Cela rappelé, voyons, en tenant compte de l'expérience acquise dans les écoles d'officiers, mais sans vouloir nous lier complètement aux méthodes qui y sont appliquées, par quels moyens nous pourrions d'abord attirer les gradés subalternes, puis les retenir pendant des années sans que leur intérêt se relâche, et en leur faisant fournir un travail vraiment utile et pratique.

RECRUTEMENT DES ÉCOLES DE SOUS-OFFICIERS

Le recrutement des écoles de sous-officiers se heurte à plusieurs difficultés de plus que celui des écoles d'officiers.

Tandis que, dès avant la grande guerre, on avait créé des écoles de perfectionnement pour ces derniers, si bien que la notion en existait déjà parmi eux, jamais une demande analogue n'avait été faite, à peu près nulle part, aux sous-officiers jusqu'en 1928. Le mouvement fut alors commencé, grâce à l'initiative de quelques jeunes officiers de réserve. Leur exemple, suscitant diverses bonnes volontés locales, amena l'ouverture de plusieurs autres écoles. Puis l'Union nationale des officiers de réserve émit en 1929 et en 1930 le vœu qu'on généralisât cet effort, et le ministre en a ainsi ordonné en 1930. Il s'agit maintenant de mettre en branle les intéressés. D'autre part, sauf exception, les sous-officiers de réserve appartiennent à des classes sociales plus modestes, plus tenues par les nécessités de la vie que les officiers.

Autre difficulté : le colonel chargé de la direction des écoles dans chaque région ne possède pas encore toutes les adresses des sous-officiers de réserve, et n'a même sur leur nombre que des données approximatives. Cela n'a rien d'étonnant, car c'est seulement maintenant qu'il possède à peu près ces renseignements d'une manière complète pour les officiers de réserve dont les écoles sont en plein fonctionnement depuis plusieurs années (1). Cette lacune ne sera comblée qu'à la suite d'efforts prolongés et persévérants.

Le recrutement des écoles a été rendu plus difficile l'an dernier par la date tardive à laquelle le ministre a fait connaître les avantages accordés par les grands réseaux de chemins de fer aux gradés assidus aux séances, et les autres récompenses qu'ils peuvent obtenir.

Le besoin de perfectionner leur instruction devient cependant plus grand de jour en jour. Nous avons encore des sous-officiers de la guerre; la plupart des autres ont fait deux ans ou dix-huit mois de service. Maintenant, avec le service d'un an, aucun sous-officier n'est promu pendant la durée du service légal. Les jeunes gens deviennent seulement caporaux-chefs. Quelques-uns sont nommés sous-officiers au moment de leur passage dans la réserve: la plupart ne le sont qu'ultérieurement, selon les besoins d'encadrement, et alors le plus souvent sans qu'on ait sur eux des renseignements récents et précis.

Comme pour les officiers de réserve, on s'efforce de toucher les gradés subalternes par lettres individuelles ou par la voie de la presse: ce sont des moyens à ne pas négliger; mais l'expérience montre qu'ils ne donnent le plus souvent que de médiocres résultats. Le seul procédé vraiment efficace consiste en une action directe auprès des intéressés, visite faite par une personne connue ou susceptible d'exercer sur eux une influence, ou appel d'un camarade. Les écoles ont pris un développement plus marqué là où des officiers de réserve ou des sous-officiers de carrière sont allés à domicile en signaler l'organisation aux futurs élèves. Ailleurs, des écoles se sont formées à la suite de conférences de propagande faites par une

(1) C'est en grande partie grâce à la connaissance plus complète des adresses des officiers par les autorités locales, qui les communiquent aux Associations d'officiers, que celles-ci et les Écoles ont vu d'année en année augmenter leurs effectifs.

autorité militaire qualifiée. Les gendarmes ont dans certaines régions exercé une action très efficace, surtout dans les campagnes : il faut largement les utiliser. Mais c'est surtout aux officiers de réserve qu'il convient d'avoir recours, car presque tous connaissent des sous-officiers. Il sera juste de tenir compte dans leurs notes des résultats de leur apostolat.

Il convient d'encourager et de faciliter la formation des Associations amicales de sous-officiers : le développement des écoles, comme pour les officiers, sera parallèle au leur.

Enfin il existe un moyen extra-militaire d'aider puissamment au recrutement des écoles de sous-officiers, et qui a déjà donné des résultats intéressants. C'est de faire appel aux directeurs d'usines, de maisons de commerce ou de banques pour qu'ils facilitent et encouragent par leur bienveillance la fréquentation des écoles de sous-officiers par leur personnel.

Actuellement, les prescriptions ministérielles ne prévoient l'admission aux écoles que des sous-officiers et des caporaux ou brigadiers-chefs. C'est une restriction regrettable. Il faudrait y attirer au contraire largement les caporaux et brigadiers, et rendre légale, après vérification de leurs aptitudes, leur nomination dans la réserve de caporal ou brigadier-chef (1), avant de les nommer sous-officiers.

CRÉATION DES ÉCOLES ET LEUR FONCTIONNEMENT

L'organisation générale des écoles de sous-officiers se rattache tout naturellement à celle des écoles d'officiers. Les mêmes autorités sont chargées de la surveillance et de la direction des unes et des autres. On obtient ainsi un minimum de frais généraux et une coordination plus facile.

La situation civile des sous-officiers ne leur permet pas en général de se déplacer pour venir aux écoles, éloignées de leur domicile, et il est d'autre part nécessaire de limiter les frais de déplacement. Ces deux considérations amènent à rechercher la création d'écoles nombreuses réparties sur tout le territoire. On réservera les crédits disponibles pour les catégories de

(1) Le grade de caporal ou brigadier-chef a été créé par la loi du 4 janvier 1929 sur le recrutement. C'est seulement une instruction ministérielle du 21 janvier suivant relative à l'application de cette loi qui a spécifié que ce grade ne serait accordé que pendant la présence sous les drapeaux.

gradés dont le déplacement est indispensable, ou pour permettre d'assister à des exercices, tirs ou écoles à feu. Mais on se trouve alors en présence d'une autre difficulté, celle de fournir à ces écoles des instructeurs. Nous parlerons plus loin du choix de ceux-ci.

Dans les grands centres, on procède, comme pour les officiers, à la création d'écoles par arme ou service. Mais dans les localités moins importantes, on est obligé de grouper d'abord tout le monde dans une école mixte ou, quand il existe une école d'officiers, de lui rattacher les gradés subalternes. Ce que nous dirons plus loin des programmes et des méthodes prouvera que l'instruction donnée dans ces conditions peut être très fructueuse. L'essentiel est d'abord d'attirer et de grouper les gradés, d'entamer l'instruction. Le seul fait de venir aux écoles leur rappelle leurs devoirs militaires; à notre époque de scepticisme et de moindre effort, c'est déjà un résultat important.

Un point essentiel est de se plier, pour le choix des jours et des heures des réunions, aux possibilités des intéressés. En semaine, ils ne pourront venir que le soir après dîner; le dimanche matin, très en faveur dans certaines régions, n'amène personne dans d'autres. Il sera toujours très difficile de mettre les gradés en contact avec la troupe, et, sauf le dimanche matin, d'exécuter des exercices sur le terrain. L'organisation de séances bloquées, si pratique dans beaucoup de cas pour les officiers, est le plus souvent impraticable pour les sous-officiers en raison de leurs obligations civiles. Il faut prendre son parti de toutes ces difficultés qui n'empêchent pas de répandre beaucoup de connaissances utiles et pratiques.

CHOIX DES INSTRUCTEURS

Si les écoles de sous-officiers prennent le développement qu'on est en droit d'espérer, il sera impossible, en raison de leur nombre et de l'éloignement des garnisons de la plupart d'entre elles, d'y confier l'instruction uniquement aux cadres actifs, auxquels les écoles d'officiers imposent déjà un gros supplément de besogne. On sera donc amené à faire largement appel aux officiers de réserve pris à proximité.

Il est évident que dans les garnisons et à proximité de

celles-ci on ne négligera pas d'employer les officiers de l'armée active et les sous-officiers de carrière dans la mesure du possible. Mais, même en ce cas, le concours des officiers de réserve ne doit pas être négligé. Comme l'a très nettement indiqué M. le maréchal Pétain, au congrès de Strasbourg en 1927, il est indispensable que le plus grand nombre possible d'officiers de réserve acquièrent des qualités d'instructeur, car, à la mobilisation, plus de la moitié des unités de l'armée devront être remises en main par eux sans le concours d'aucun officier de carrière.

On a parfois émis des doutes sur les aptitudes des officiers de réserve comme instructeurs. Cette crainte est sans fondement, si on sait les choisir. S'ils ne sont pas parfaits dès le début, ils deviendront instructeurs en instruisant. Il appartiendra d'ailleurs aux directeurs d'écoles de les préparer à ce rôle, de les contrôler, de les faire assister au début par des officiers de carrière, et de commencer par leur faire enseigner ce qu'ils sont vraiment capables d'apprendre aux autres; cette considération influera sur les programmes de certaines écoles.

Aux officiers de réserve se joindront pour diverses parties de l'instruction, — telles en particulier que la connaissance et la manipulation du matériel, — des sous-officiers de carrière ou de réserve possédant les connaissances nécessaires. Dans beaucoup de petites localités éloignées des garnisons, les gendarmes participeront à l'instruction; il sera très utile d'y employer largement les gardes républicains des pelotons mobiles pour développer leurs qualités de chef et d'instructeur.

PROGRAMMES D'INSTRUCTION

Les programmes d'instruction sont bien plus délicats à établir que pour les écoles d'officiers. On ne saurait trop insister là-dessus. Le fond des connaissances possédées est bien moins grand, et les aspirations des élèves sont bien plus variables. Les uns ambitionnent de devenir officiers de réserve; d'autres désirent seulement acquérir le brevet de chef de section ou de peloton qui leur faciliterait en campagne l'accession au grade d'officier, sans cependant pouvoir ou vouloir assumer dès le temps de paix les charges (convocations plus nombreuses, dépenses d'uniformes, etc...) qui en résultent; d'autres enfin

ne désirent nullement s'élever au-dessus des grades subalternes. On conçoit que les programmes ne sauraient être identiques pour ces diverses catégories, dont l'importance relative varie d'une école à l'autre. Si on s'en tient strictement à l'enseignement des connaissances nécessaires aux gradés subalternes, les leçons seront terre à terre, et peu attrayantes. On ne les retiendra que si on les intéresse, et cela exige qu'on élève le niveau de l'enseignement en y donnant une juste place aux connaissances militaires générales : placés ainsi dans un cadre bien tracé, les gradés sauront mettre plus utilement en œuvre, avec une initiative raisonnée, leur connaissance des détails du métier. Une large place sera réservée à la manipulation du matériel (armement, outils, matériels de pointage, etc...), au tir, à l'équitation dans les armes montées partout où ce sera possible.

Il en sera de même, surtout dans les écoles mixtes, pour toutes les connaissances militaires utiles à toutes les armes et à tous les services : exécution de la mobilisation et des transports, vie en campagne (cantonnement et bivouac, alimentation, police, hygiène), défense anti-aérienne, protection contre les gaz, lecture des cartes, exécution de croquis amplifiés d'après celles-ci, rédaction de comptes rendus. On voit que la matière ne manque pas.

Comme pour les officiers, tout ce qui est technique est relativement facile à enseigner, parce que cela comporte des données positives. L'enseignement tactique est autrement délicat : il y manque toujours la notion visible des effets du feu, du danger, des conséquences de la fatigue, du moral. Il l'est d'autant plus qu'il sera très difficile, comme nous l'avons dit plus haut, de donner aux sous-officiers le contact de la troupe. Pourtant l'emploi des cartes à grande échelle, et surtout des plans en relief (boîte à sable), permettent de rendre attrayant et fructueux cet enseignement quand on sait le vivifier par l'appel à l'initiative, et par une représentation convenable de l'ennemi.

Il est prudent de donner aux gradés des divers services une solide instruction de fantassin, en nous souvenant qu'au cours de la guerre mondiale tous les hommes des jeunes classes ont rapidement été reversés dans l'infanterie.

Rappelons aussi les hécatombes d'officiers pendant toute la

guerre et la nécessité de combler sans cesse les vides qui se creusaient parmi eux. C'est une raison de plus pour élever le niveau de l'instruction donnée dans les écoles de gradés subalternes, et de préparer beaucoup d'entre eux au brevet de chef de section ou de peloton.

Enfin n'oublions pas que nous escomptons dans un avenir prochain un large concours des officiers et gradés subalternes de la réserve pour la préparation militaire et pour les œuvres postmilitaires, tir, entraînement physique et moral par la gymnastique et le sport. Les programmes des écoles doivent tenir compte de ces besoins et préparer officiers et sous-officiers à être, là aussi, des instructeurs et des exemples.

LE BUT ET LES MÉTHODES

Plus encore que pour les officiers de réserve, il faut que le travail fourni prépare d'une manière concrète et effective à la pratique du métier de gradé.

Certes il serait souhaitable qu'on n'eût qu'à continuer dans les écoles de perfectionnement l'application de méthodes déjà utilisées pendant la durée du service actif. Il faut avouer que c'est impossible actuellement. Outre que les conditions d'instruction ne sont pas les mêmes, on n'a pas su se dégager suffisamment dans l'armée du service de dix-huit mois d'abord et aujourd'hui d'un an, de méthodes et de routines anciennes déjà mauvaises quand la durée du service était plus longue, et inadmissibles aujourd'hui : appel trop grand à la mémoire, récitation du règlement, application servile de schémas et de formules, trop de mots et pas assez d'idées, au lieu de faire constamment appel à l'intelligence, de développer la volonté et la personnalité, d'exiger l'initiative dont beaucoup de gens parlent sans vouloir la laisser pratiquer par leurs subordonnés ni la pratiquer eux-mêmes.

Il faut surtout arriver à tirer de chaque séance un maximum de rendement, et pour cela, que chacun des assistants ait à faire un effort personnel, si petit soit-il, à exécuter une tâche qui lui soit propre. Le meilleur moyen d'y arriver est, en ce qui concerne l'instruction tactique, la plus difficile à donner, de ne pas se contenter d'étudier la toute petite fraction, groupe de combat, ni même section ou peloton dans

lequel se meut et agit le sous-officier. Il convient d'élargir le cadre jusqu'à l'unité de combat, compagnie ou escadron, en faire fonctionner tous les organes, chacun pourvu d'un chef, en face d'un ennemi vivant et réagissant, de manière que tous aient un rôle bien défini ; il faut faire intervenir dans l'action l'artillerie amie et ennemie. Et surtout, qu'après avoir donné quelques indications générales sur la mission à remplir, on ait soin d'abandonner les gradés à eux-mêmes, de les laisser discuter entre eux, prendre eux-mêmes la décision en pleine liberté.

Ce n'est qu'ensuite qu'on leur fait exposer et justifier les solutions choisies, en les incitant à trouver les erreurs commises et les rectifier eux-mêmes. S'ils n'y parviennent pas, on les soumet à la critique et aux rectifications des camarades, l'instructeur présidant au débat comme arbitre, et n'ayant, pour ainsi dire dans tous les cas, qu'à approuver les mesures adoptées. La comparaison des solutions, toujours variées d'une unité à l'autre, permet de décupler les enseignements à tirer d'un même exercice. Cette méthode, il n'est pas besoin de le souligner, est bonne pour les officiers comme pour les gradés, comme pour les soldats. Et nous ajouterons bonne aussi pour les instructeurs, car elle les force eux aussi à assouplir leur esprit, à l'avoir tendu pendant toute la leçon, à respecter la personnalité de leurs élèves.

Tout ce qui est questions de matériel et données techniques, est facile à enseigner. On met le matériel en main et on le fait manipuler. Dans l'artillerie, par exemple, à l'audition des commandements pour le tir faits par le chef, les gradés exécutent rapidement les calculs qui en résultent, énoncent les commandements qui leur incombent. Dans le génie, ce seront de petits projets de travaux ou de mise en chantier, des calculs de charges d'explosif pour les destructions. Dans les services on mettra en main les papiers à exploiter ou à remplir, ou on fera résoudre des questions concrètes répondant au niveau du personnel à instruire.

Il ne faut pas oublier qu'un des buts poursuivis, et le plus important, est d'assurer un contact aussi large et complet que possible entre officiers et sous-officiers. On s'ingéniera donc, outre les instructeurs, à amener comme chefs à certains exercices de sous-officiers des officiers bien choisis, qui y exerceront

des commandements, et inversement à faire venir comme exécutants aux exercices d'officiers les meilleurs des sous-officiers, ceux qui ont fait la guerre ou sont candidats au brevet de chef de section et pour qui ce sera une marque de considération précieuse.

LES RÉCOMPENSES

Le zèle et la bonne volonté à fréquenter les écoles de sous-officiers seront naturellement plus grands, s'ils sont encouragés par la perspective de récompenses en échange des charges assurées et du travail fourni.

Une des plus appréciées et la mieux comprise de tous, parce qu'elle est d'ordre matériel, consiste en l'octroi de certaines faveurs sur les voies ferrées. Une entente avec les Compagnies de chemins de fer, qui y ont aimablement consenti, consiste en voyages payés au tarif militaire (1) : un pour les gradés ayant assisté à douze séances, deux pour quinze séances, trois pour dix-huit séances.

On a besoin de nommer des sous-officiers dans les réserves. Les notes obtenues dans les écoles offriront des garanties sérieuses, et l'avancement ainsi donné y attirera des élèves nouveaux. Il sera de même équitable et opportun de favoriser les sous-officiers venant aux écoles qui demandent à être promus sous-lieutenants de réserve. Ce serait au contraire une erreur d'écarter complètement de l'avancement les candidats ne fréquentant pas les écoles, car il peut se trouver parmi eux des sujets méritants. C'est affaire de tact et de mesure.

On a souvent manifesté, dans les milieux des sous-officiers de réserve, le désir de voir rétablir le grade d'aspirant créé pendant la guerre : il permettrait de récompenser les meilleurs titulaires du brevet de chef de section qui ne demandent pas à devenir sous-lieutenants, tandis que le grade d'adjudant évoque l'idée d'un sous-officier de carrière très confirmé.

Il va de soi que la fréquentation des écoles bonifiera les titres à l'obtention de la médaille militaire pour les sous-officiers remplissant les conditions légales.

(1) Quel que soit le nombre de gradés qui obtiendront cette faveur, il n'en résultera pas de pertes pour les compagnies, car ils n'auraient sans doute pas entrepris ces voyages à plein tarif, ni un encombrement dans les trains, car leurs voyages se répartiront sur toute l'année et sur toutes les lignes.

Bien d'autres faveurs pourraient leur être accordées : droit au rengagement prolongé d'un ou deux ans, place dans les cérémonies, port de l'uniforme dans certaines conditions, facilités pour la pratique du tir, de l'escrime, de l'équitation dans les armes montées, etc... Le temps montrera du reste peu à peu les avantages auxquels ils tiennent le plus : il conviendra d'en tenir compte.

RÉSULTATS DÉJÀ OBTENUS

Une année scolaire a passé déjà sur l'organisation des écoles de sous-officiers. On peut donc commencer à parler des résultats obtenus. Ils ont été très inégaux selon les procédés employés. Nous venons de voir à quelles conditions variées et nombreuses cette organisation doit se plier, quel savoir-faire, quelle ténacité elle exige de la part de tous ceux qui y participent.

Les résultats ont été très encourageants dans certaines régions où les colonels-directeurs des écoles de perfectionnement ont su mettre tout de suite en branle des personnalités agissantes prises parmi les officiers de réserve. Ils ont été à peu près nuls d'abord dans d'autres où l'on avait cru pouvoir s'en remettre uniquement aux corps de l'armée active : ceux-ci n'ont pas su trouver le contact. On a modifié par la suite cette manière de procéder, mais il en était déjà résulté des retards qui n'ont permis, après la création tardive des écoles, qu'un nombre de séances insuffisant pour qu'on puisse y parler d'assiduité soutenue.

Pourtant, malgré ces malfaçons et l'absence de promesse de récompenses, beaucoup de sous-officiers sont déjà venus aux écoles. Il serait peu opportun et désobligeant d'opposer les régions les unes aux autres au point de vue des résultats obtenus par chacune d'elles. Mais il est possible de donner les résultats globaux qui se résument dans les chiffres suivants :

Nombre d'amicales	205	
Nombre d'écoles	980	
Nombre d'inscrits aux écoles	48 283	
Nombre de venus à 12 séances	3 097	} 4 883
Nombre de venus à 15 séances	930	
Nombre de venus à 18 séances ou plus	856	

Le total de ces trois derniers chiffres montre que 4 883

sous-officiers ont mérité, dès cette année, la qualification d'assidus. Si nous le rapprochons du nombre de 3 500 cartes de surclassement méritées par les officiers de réserve, la première année où on leur a accordé cette faveur, nous constatons que les sous-officiers ont fourni, pour leur première année d'école, un résultat déjà supérieur, et franchement encourageant.

Ce qui l'est encore davantage, c'est l'excellent esprit, la bonne attitude, dont ont fait preuve partout les sous-officiers venus aux écoles. Dans beaucoup d'endroits, ils ont manifesté le désir de recevoir une tenue de leur grade, pour être prêts à en exercer les fonctions en cas d'appel, même avant d'avoir rejoint leur destination. Relativement nombreux sont ceux qui revêtent, pour les réunions, une tenue qui est leur propriété personnelle et dont ils se montrent fiers.

Pour la constitution de leurs amicales, ils se sont renseignés auprès des associations voisines d'officiers. Celles-ci les ont accueillis, conseillés, aidés, leur ont souvent donné l'hospitalité dans leurs locaux. Presque partout les associations d'officiers ont invité à leurs fêtes ou banquets les représentants des amicales de sous-officiers. La confiance et l'affection sont nées tout naturellement de ces contacts. Nombreuses sont les amicales qui ont choisi comme présidents des officiers de réserve ou en retraite. Le bon grain est semé : il lèvera.

La reprise de l'année d'instruction permet d'avoir très bon espoir. Plus nombreux de semaine en semaine, les sous-officiers se font inscrire (1). A leurs instructeurs et directeurs d'écoles de savoir les retenir.

RÔLE MORAL DES ÉCOLES DE SOUS-OFFICIERS

Le but directement visé par les écoles de sous-officiers est de perfectionner leur instruction militaire, et par suite de faciliter le recrutement des cadres subalternes au moyen d'hommes connus et offrant de sérieuses garanties morales. En même temps, ces hommes sont mis en contact fréquent avec les officiers et gradés de carrière de l'armée active et les

(1) Dès octobre 1931, le nombre des sous-officiers inscrits aux écoles est passé à 24 500; la création de 200 nouvelles écoles est envisagée et se réalisera dans la mesure des possibilités de fonctionnement.

officiers de réserve qui se consacrent à leur instruction.

Mais ce contact des sous-officiers avec quelques instructeurs ne suffirait pas. Les occasions de se connaître seront multipliées ; dans le service par l'organisation de séances mixtes pour lesquelles les officiers iront chez les sous-officiers, et inversement ; hors du service, par des relations affectueuses entre les associations d'officiers et les amicales des écoles de sous-officiers. Dans toutes ces rencontres, où l'attitude des officiers de carrière et de réserve est cette camaraderie de bon aloi, qui est le trait distinctif de notre armée si profondément démocratique, des liens d'affection et de confiance réciproques se créeront peu à peu, tels qu'ils se sont déjà établis dans les écoles d'officiers de réserve entre ceux-ci et leurs instructeurs, et les membres du haut-commandement qui contrôlent leurs travaux. Entre officiers et sous-officiers de réserve, ces liens deviendront d'autant plus forts, que la bienveillance des premiers dépassera le cadre des écoles et des associations, et se fera également sentir dans leurs relations de la vie courante, de patron ou de supérieur à employé ou subordonné.

Le rôle social des écoles de sous-officiers deviendra alors bien autrement important que leur rôle militaire.

A notre époque, où les éléments antisociaux se livrent avec acharnement à de néfastes propagandes variables selon leurs tendances, mais toutes également nocives, — pacifisme, défaitisme, haine et lutte de classes, — ces contacts constituent un moyen singulièrement actif et puissant de créer la confiance réciproque par un travail désintéressé accompli en commun, travail qui ne peut susciter aucun désaccord, aucune jalousie, qui tendra sans cesse à développer des sentiments communs d'esprit de devoir et de sacrifice, de dévouement à la Patrie.

Malgré ces mauvaises propagandes, l'esprit de devoir n'est pas mort. La preuve en est dans le calme, l'ordre, la discipline, la manifeste bonne volonté constatée maintenant lors de toutes les convocations de réservistes. Les sous-officiers de réserve déjà venus par milliers aux écoles en 1930-1931, première année d'ouverture officielle de celles-ci, en ont fourni une confirmation tout particulièrement précieuse par leur bon esprit et leur zèle.

En vérité, la nation est restée saine ; les jeunes hommes valent leurs aînés. Mais un respect humain partant d'un sno-

bisme regrettable ou du désir de ne pas paraître arriéré ou rétrograde, fait que trop de braves gens tolèrent, malgré leurs sentiments intimes réels, qu'on fasse en leur présence ces propagandes néfastes, à la source desquelles se trouvent soit la main de l'étranger s'efforçant de semer parmi notre peuple des motifs de discussion pour nous affaiblir, soit la lâcheté morale de malheureux qui renâclent devant la perspective du devoir militaire, le plus grand de tous puisqu'il va jusqu'au sacrifice de la vie. De bons citoyens passifs faisons des militants actifs, fiers d'être soldats et gradés, compréhensifs des besoins militaires de la France, ne craignant pas de défendre les idées d'ordre et de discipline au milieu de classes sociales parmi lesquelles les officiers n'ont que peu ou pas accès dans la vie normale.

Si nos écoles de sous-officiers sont bien conduites, elles doivent dans quelques années avoir 100 000 élèves. Ce chiffre n'a rien d'excessif : il suffit de le rapprocher de celui des 37 966 officiers de réserve assidus dans les écoles d'officiers.

A ceux qui parlent de noyauter les associations de tout genre pour y exercer leur funeste action de démolition de notre civilisation, répondons par un noyutage opposé qui en assurera la consolidation en même temps que notre sécurité militaire. Car nous obtiendrons ainsi en tout temps cette union sacrée dont le souffle vivifiant a passé sur la nation française tout entière en août 1914, et qui a duré pendant toute la grande guerre.

Alors, même si les pactes internationaux, à l'égard desquels j'éprouve, pour ma part, un grand scepticisme, ne suffisent pas à répandre dans le monde entier les idées de paix et de justice, les mauvais voisins, en quête de querelles et de coups, se diront que nous sommes forts et que la partie offrirait trop de risques. C'est une excellente, c'est la meilleure garantie de la paix.

GÉNÉRAL NIESSEL.

LES LUTTES POUR LE FRANÇAIS DANS L'OUEST CANADIEN

L'OUEST CANADIEN

Le Canada est une fédération de neuf provinces. Trois d'entre elles, sur l'Atlantique, sont dites « maritimes ». Puis vient la province de Québec, puis la province d'Ontario, qui sont les plus importantes par la population et la richesse. Les Canadiens-français sont de beaucoup les plus nombreux dans le Québec, et les Canadiens-anglais dans l'Ontario. Continuant vers l'ouest, on atteint le Manitoba, puis la Saskatchewan, province des Prairies, qui vivent du blé. Ensuite l'Alberta, où sont les Rocheuses. Enfin la Colombie anglaise, dont le climat est assez doux, face au Pacifique.

L'Ouest commence au Manitoba. C'est la région découverte au ^{xviii}e siècle par La Vérendrye, qui tenait du héros et du saint, et ses fils. Mais la colonisation et l'exploitation de l'Ouest sont récentes. Tandis que les autres provinces s'étaient fédérées en 1867, ce n'est qu'en 1905 que les « Territoires du Nord-Ouest » formèrent les deux provinces nouvelles de Saskatchewan et d'Alberta. A cette époque, et depuis, le rail, les tracteurs, et l'inflexible volonté des hommes, ont donné à cette immense région un développement prodigieux. Étudiant d'autre part la vie d'un grand homme d'État canadien, sir Wilfrid Laurier, nous avons pu rappeler que, lors de son entrée dans la vie publique, en 1870, Winnipeg, la grande ville de l'Ouest, comptait quelque deux cents habitants. Cinquante ans plus tard, à la mort de Laurier, elle en avait 200 000.

Cette croissance était à la fois la cause et le résultat d'un

élan magnifique, emportant à l'assaut des records un peuple jeune et fier de ses progrès.

Les colons de l'Ouest venaient des vieilles provinces, Ontario et Québec. Ils venaient aussi des « vieux pays », Angleterre, Écosse, Irlande, France, Belgique, Allemagne. Les éléments de langue française étaient en minorité, mais prolifiques.

Une question très grave se posa tout de suite : conserverait-on dans ces provinces, dont l'avenir s'annonçait merveilleux, une majorité anglaise ? Tous les moyens allaient être mis en œuvre pour y parvenir.

Le moyen essentiel, celui autour duquel toutes les luttes allaient s'ordonner, était l'école. On ne pouvait songer à transformer en vrais Anglais les gens qui venaient de Québec, de Bretagne ou de Wallonie. On pouvait, en imposant une école unique, essayer d'anglisier leurs enfants.

Le gouvernement fédéral, parce que c'était conforme à la doctrine et sans doute aussi pour s'en laver les mains, laissa chaque province régler comme elle l'entendait les questions scolaires.

Dans le Manitoba, dans la Saskatchewan et dans l'Alberta, ces questions n'ont pas cessé de poser d'irritants problèmes. Tantôt d'une manière latente, tantôt à l'état aigu. A l'heure actuelle, c'est dans la Saskatchewan que le conflit prend une tournure grave. C'est de la Saskatchewan qu'on fait appel aux sentiments français. Nous allons exposer la situation dans cette province. Elle est très analogue dans le Manitoba et dans l'Alberta, bien qu'elle n'y présente pas un pareil degré d'urgence.

PÉRIODE D'ORGANISATION

C'est à Vonda en 1910 que se tint le premier congrès des Canadiens-français de la Saskatchewan. Presque en même temps se fondait le *Patriote de l'Ouest*, journal de langue française, catholique, indépendant en politique. Il allait être un des organes essentiels de la résistance. On trouve actuellement le *Patriote* dans tous les foyers de langue française de la province. De même pour la *Liberté* dans le Manitoba, et la *Survivance*, dans l'Alberta. Chacun dans sa province, ces trois

journaux mènent des combats et jouent des rôles parallèles.

En 1912, à Duck Lake, le deuxième congrès, présidé par Mgr Mathieu, se terminait en donnant naissance à l'Association franco-canadienne. A côté de laïcs, plusieurs missionnaires en faisaient partie. Parmi eux, comme toujours dans l'Ouest quand il y a du courage à déployer et des risques à assumer, des Oblats.

De la fondation jusqu'en 1917, ce fut une période de tâtonnements, et d'organisation. Il y avait plusieurs groupes de colons de langue française, des Français, des Canadiens, des Belges, des Suisses-français. Aussi des métis avec plus ou moins de sang indien. Le phénomène bien connu, en vertu duquel trois Français assemblés forment autant de partis, ne s'arrête pas à nos frontières. En dépit de quoi il fallait grouper tous ces éléments, ce qui fut fait.

Il était temps. En 1917, la division qui, au fond, est toujours latente entre Canadiens-anglais et Canadiens-français, prit un caractère dramatique. La discorde avait éclaté sur la question de la conscription. On la voulait dans l'Ontario, citadelle anglaise; on la refusait à Québec, citadelle française. C'était une question de principe : les Canadiens-français se déclaraient disposés à s'enrôler volontairement, mais n'acceptaient rien qui ressemblât à une participation obligée aux guerres de l'Angleterre. Vieille querelle, ranimant celle de 1899 à propos de la guerre du Transvaal.

Le ton des polémiques monta très haut. Il y a dans l'Ontario des loyalistes, plus anglais et plus impérialistes que le roi d'Angleterre. Beaucoup d'entre eux descendent des colons de 1776 qui blâmèrent la révolte contre la mère-patrie, refusèrent de suivre Washington et Franklin, et préférèrent l'exil au Canada au titre de citoyen des États-Unis.

Ces Canadiens-anglais ressentirent comme une injure à l'Union Jack l'attitude de leurs compatriotes canadiens-français. Il y eut dans l'Ontario des manifestations violentes. Cela ne gênait guère les habitants de la province de Québec, relativement maîtres chez eux; mais la colère allait retomber d'autant plus lourde sur les groupes français isolés, ceux d'Ontario, du Manitoba, de la Saskatchewan.

On adopta la devise : « Une langue. Une école. Un drapeau », c'est-à-dire la langue anglaise, l'école anglaise, le dra-

peau anglais. Et les plus exaltés parlaient d'expulser la minorité au cri de « Les Français à Québec ». Comme les Indiens sont parqués dans des « réserves », la province de Québec était comparée à une grande réserve, d'où les Canadiens-français n'auraient pas eu le droit de sortir.

La lutte était commencée, qui dure encore.

AU LENDEMAIN DE LA GUERRE

En 1918 fut supprimé dans la Saskatchewan l'enseignement des langues étrangères. Le français compris. Comme s'il était, protestent les Canadiens-français, une langue étrangère au Canada! Leurs commissaires d'école obtinrent la concession d'une heure par jour de français. En outre, il était permis de se servir de notre langue, pendant la première année de cours, comme langue de communication, c'est-à-dire pour demander ou donner des explications. Sur l'anglais reposait néanmoins toute l'éducation scolaire.

Toutefois, là où les Canadiens-français étaient en minorité, on leur accordait des écoles séparées : ce qui aboutissait à ce résultat paradoxal qu'ils étaient mieux traités dans ces districts que dans ceux où ils étaient en majorité. Si, dans une classe de quarante élèves par exemple, il y a trois petits Canadiens-anglais et trente-sept petits Canadiens-français, les parents de ceux-ci doivent entièrement se plier aux désirs, aux fantaisies, aux réclamations des parents de ceux-là.

N'oublions pas que dans cette affaire le catholicisme et la langue française sont alliés. Dans les écoles publiques, on n'eût pas fait la moindre observation à une institutrice dont la jupe eût été ultra-courte, ou le corsage ultra-décolleté; mais on n'admet les religieuses que dépouillées du costume de leur ordre, en habits de veuves.

C'était tout de même mieux que rien, théoriquement. C'était la reconnaissance du principe. Après l'anglais, très loin il est vrai derrière lui, le français se voyait accorder certains privilèges. En pratique, il était quasi impossible de tirer parti de la loi. Pour les raisons suivantes : il n'y avait pas d'institutrices de langue française, ni d'ailleurs d'écoles normales bilingues. Il n'y avait pas de programme pour l'enseignement du français, ni de diplômes pour le sanctionner.

Enfin les examens avaient lieu exclusivement en anglais.

Mais les Canadiens-français de la Saskatchewan sont têtus; ils décidèrent qu'aucune force au monde ne les empêcherait de faire donner à leurs enfants une éducation française. Habités sur leurs terres à se débrouiller eux-mêmes, ils sont en outre réalisateurs, et voici ce qu'ils ont fait.

Ils ont fait venir, ces cultivateurs, à leurs frais, à leurs grands frais, des instituteurs et surtout des institutrices de la province-mère. (De Québec à la Saskatchewan, il y a quatre jours de chemin de fer.) Pour ne pas donner l'éveil, ils fondèrent à cet effet une association à fonds perdus, à raison sociale anodine, l'« Association inter-provinciale ». Souvent, après un, deux ou trois ans, les institutrices se mariaient sur place, et il fallait les remplacer à nouveaux frais. Le chef des Franco-canadiens de la Saskatchewan, M. Raymond Denis, a coutume de déclarer : « Je ne le regrette pas. Lorsque, dix ans après, je rencontre une de ces institutrices entourée d'une demi-douzaine de bambins, je me dis : « Voilà des petits Canadiens qui ne coûtent pas trop cher. »

Ils élaborèrent, ces cultivateurs, un programme commun pour toutes les écoles. Ils organisèrent, d'autre part, pour tenir en haleine les professeurs, des congrès pédagogiques où sont traitées les questions de méthode et de programme. Et pour tenir en haleine les écoliers, des examens et des concours de français (grammaire, dictée, composition française, et même littérature). Les résultats de ces examens sont attendus avec impatience, et publiés par *le Patriote de l'Ouest*. Des diplômes et des prix sont donnés, en grande solennité, à l'occasion des fêtes paroissiales. Cette année, 2500 élèves ont participé à ces concours, devenus l'événement capital de l'année scolaire. L'émulation est magnifique; les diplômes sont encadrés, et accrochés en place d'honneur au mur de la salle à manger familiale. C'est un véritable ministère officieux de l'Instruction publique, que nos frères et cousins de la Saskatchewan ont créé, prévoyant jusqu'à la surveillance des examens, jusqu'à la papeterie pour les examens. Ils font aussi des inspections, et demandent aux écoliers : « Que préférez-vous apprendre, mes petits enfants, l'anglais ou le français? » Avant le réveil de cette dernière décade, il arrivait que des élèves répondissent : « L'anglais, monsieur, c'est plus facile. »

Aujourd'hui, toute la classe debout s'écrie sans faute : « Le français, monsieur, c'est notre langue ! »

LA SITUATION ACTUELLE

Mais voici que ces résultats inquiètent ceux qu'il faut malheureusement appeler l'adversaire. Le gouvernement provincial a supprimé deux facilités importantes : l'emploi du français comme langue de communication, et l'équivalence des diplômes pédagogiques avec la province de Québec.

A la première de ces mesures, interdisant même l'étude ou la récitation du catéchisme en français, nos Canadiens répondent simplement : « Nous avons toujours prié en français ; nos enfants, comme nous, prieront en français. » Pour parer à la seconde mesure, qui tarit le recrutement des institutrices de l'Ouest dans la province de Québec, il n'y a guère qu'un moyen efficace, définitif : former des institutrices bilingues dans la Saskatchewan. Pour cela, donner des bourses aux filles de fermiers qui manifestent des dispositions. On voit encore quels sacrifices pécuniaires s'imposent les Canadiens-français de l'Ouest.

Incontestablement, ils sont brimés. N'ayons pas peur des mots : ils sont persécutés. Il arrive encore que des enfants soient réprimandés, voire punis, pour s'être, en récréation, parlé en français. Les vieilles chansons de France populaires au pays canadien : « Alouette, gentille alouette.... » ou bien : « A la claire fontaine... » sont bannies, dans l'Ouest, des préaux d'école. Une institutrice canadienne-française, et un enfant de cinq ans qui n'a jamais entendu parler au foyer que le français, n'ont pas le droit de s'adresser la parole dans leur langue commune, en dehors de l'heure de français.

Les groupes français de la Saskatchewan atteignent 45 000 âmes. Ils ont, si singulier que cela puisse paraître, l'appui d'un nombre égal d'Allemands catholiques. Et celui, moins sûr, de quelques groupes irlandais. Ils n'en sont pas moins noyés dans une population cosmopolite de 850 000 personnes.

En outre, ils sont maintenant ruinés. Ils ont eu, il est vrai, des années de belles récoltes, où le blé se vendait cher. Mais leurs revenus étaient vite absorbés par les paiements qu'il leur restait à faire sur leurs frais d'installation, et par

les six, huit ou dix enfants de chaque ménage. Quand il y avait du superflu, ils l'investissaient en une nouvelle terre, ayant gardé au cœur l'ambition de tout bon paysan français : arrondir son domaine.

Mais le blé est tombé au quart de son ancien prix. Et d'ailleurs ils n'en ont presque plus, ayant subi deux années consécutives d'absolue sécheresse. Circonstance particulière, qui aggrave pour eux la dépression économique universelle. Dans le sud de la province, où la sécheresse a été la plus implacable, on doit envoyer les troupeaux à plusieurs centaines de milles au nord, afin de leur trouver du fourrage.

Dans ces conditions, comment donner des bourses et des prix, faire des inspections, organiser des concours, soutenir un journal ?

Pourtant, ils ne sont pas découragés. Les soixante mille Français restés sur les rives du Saint-Laurent, au lendemain du traité de Paris, sont devenus, au nombre de plusieurs millions, le grand peuple de Québec. Les quarante-cinq mille Franco-canadiens de la Saskatchewan sont de la même chair et du même sang. Ils feront la même chose. Jusqu'à ces temps derniers, à chaque nouveau berceau canadien-français, on opposait un immigrant anglais ou susceptible de s'anglicifier. La crise économique a fait arrêter l'immigration.

APPEL A LA PROVINCE DE QUÉBEC

Les Franco-canadiens de la Saskatchewan ne sont pas découragés. Tout de même, après quinze ans d'une lutte de tous les jours, ils appellent à l'aide pour la première fois, pour passer la crise. L'enjeu est l'esprit et l'âme de dix mille petits enfants de notre race.

Ils ont délégué dans l'Est, dans la province-mère, leur chef, M. Raymond Denis, président de leur association et de leur journal. M. Denis est né en France, à Saint-Jean d'Angély, ou tout près. Venu au Canada, avec sa jeune femme, avant d'avoir vingt ans, il en a maintenant quarante-six. Il a eu ses dix enfants comme tout le monde, et huit sont vivants. M. Denis est trapu, solide sur ses jambes. Cheveux gris, courte moustache très noire barrant le visage. Il n'est pas exalté, mais résolu. Il fait penser au rocher de Québec.

Il n'y a pas si longtemps, on a fait menacer M. Denis d'arrestation, peut-être pour lui faire peur. La Ku-Klux-Klan lui adresse des menaces de mort; on sait que ces menaces ne restent pas toujours platoniques. Il n'aime pas beaucoup la publicité faite autour de son nom. Mais il y a un rapprochement qui s'impose. Ceux à qui l'histoire du Canada est familière ont déjà le nom sur les lèvres : Louis Riel. A la fin du siècle dernier, les colons canadiens-français et métis franco-indiens de l'Ouest, avaient été traités sans ménagement par le gouvernement fédéral canadien. Ils se révoltèrent et mirent à leur tête l'un d'eux, qui avait des qualités de chef, Louis Riel. Après quelques succès, ils furent écrasés. Le 16 novembre 1885, Louis Riel, père de famille, âgé de quarante ans, était pendu dans la cour de la prison de Regina. Et l'on craignait à ce moment une scission complète des deux races. Certes, il y a des différences capitales. Riel était quelque peu exalté, alors que M. Denis est le bon sens même. Les métis avaient un tempérament de francs-tireurs, alors que les Canadiens d'aujourd'hui sont des organisateurs. Et rien ne permet de prévoir à la lutte en cours un pareil dénouement tragique. Fort heureusement. Mais enfin, depuis novembre 1885, il n'y a que quarante-six ans. C'est peu de chose dans la vie d'un peuple.

Quelque danger qui puisse le menacer, M. Denis continue et continuera. Il y a deux ans, le gouvernement français lui donnait la Légion d'honneur. Un de ses lieutenants est M. de Margerie, neveu de l'ancien ambassadeur de France. Le quai d'Orsay verse d'ailleurs chaque année aux œuvres franco-canadiennes de la Saskatchewan une faible souscription. Souscription de principe, sans doute.

A une époque où l'on s'émeut facilement en faveur des minorités opprimées, qu'elles soient irlandaises, arméniennes ou israélites, il nous a paru bon de rappeler au public français l'existence et les luttes actuelles de cette minorité française. Ces gens-là, ces indomptables, ces héros, qui s'obstinent à parler notre langue et à conserver l'essentiel de nos traditions, sont nos frères.

ROBERT RUMILLY.

L'EXPOSITION PISANELLO

A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Hier Corot, aujourd'hui Pisanello : la Bibliothèque nationale, sur l'initiative de M. Julien Cain, administrateur général, présente au public des expositions dont le motif se résume en un seul nom, dont un sujet étroitement limité compose tout le programme.

C'est la première fois que le Cabinet des Médailles, musée permanent qui ne dissimule pas ses trésors, est invité à organiser de son propre chef un festival de ce genre. C'est la première fois aussi qu'une tentative est faite pour rassembler l'œuvre de Pisanello. Le thème choisi, par sa variété, — il s'agissait de montrer à la fois des dessins, des médailles, des peintures, des manuscrits, des monnaies, des objets d'art, — permettait d'escompter la faveur des délicats.

Mais pourquoi Pisanello? Pour cette suffisante raison que Pisanello est le père de la médaille moderne.

Rappelons les circonstances de cette belle création. Dans la première moitié du *xv^e* siècle, un peintre véronais, originaire de Pise, dont le génie se développe dans un milieu de princes et de lettrés, après avoir contemplé les monnaies antiques où les effigies des empereurs et des impératrices sont fixées pour l'éternité dans un impérissable métal, conçoit l'idée de parodier les sesterces et les *aurei* que les collectionneurs recherchent et classent avec ferveur. Un moule de sable reçoit l'empreinte d'une cire modelée, dont le bronze coulé va reproduire le relief. Ainsi naît un art inédit, parfait dès son origine, la médaille, avec ses deux pôles : la face, qui rend compte des traits d'un visage, de l'apparence individuelle et transitoire

d'un personnage, — non plus seulement d'un souverain, — et le revers, qui, dans une composition allégorique, en détermine le caractère par l'artifice d'un symbole. Une scène, un fait, un objet, suggèrent une vertu, un charme, une puissance. Le bouc-licorne qu'une vierge capture, évoque la pureté de Cécile de Gonzague et sa science à la fois; le château de Rimini, *arx Sismondea*, l'amour-propre et la volonté dominatrice de Sigismond Pandolphe Malatesta, ce despote au profil d'épervier, disait José Maria de Heredia; un masque à trois visages, la prudence de Lionel d'Este. Et l'art vigoureux et souple qui rend palpables leurs traits rudes ou suaves, tendres ou fiers, n'a pas d'auxiliaire plus efficace que ce choix divinateur du médailleur décrivant, en un raccourci elliptique, tout un paysage d'âme. En cette concentration, en cette abstraction de quinte essence, on peut déceler, en même temps que le legs du moyen âge, cet humanisme régénéré qui est toute la Renaissance.



Ses modèles, le Pisanello n'a eu qu'à les saisir au passage, dans son entourage, pour nous donner le tableau le plus animé d'une société savante et raffinée, amoureuse de l'intelligence comme de l'action, encore férue des subtilités médiévales, passionnée pour l'éclat des spectacles et pour l'effort ambitieux des artistes, compulsant les grimoires des astrologues et scrutant les antiquailles pour projeter du passé dans l'avenir l'image composite de l'homme nouveau.

Parcourons donc cette galerie. D'abord, voici Jean Paléologue, empereur d'Orient, le pâle et désastreux *basileus*, déjà résigné aux catastrophes. Pressé par le Turc qui est aux portes de Constantinople, il tente de se concilier des appuis dans la chrétienté enfin émue, par un projet d'union des Églises grecque et latine. C'est le programme du concile de Florence de 1438. Il arrive à Venise sur le *Bucentaure*, voilé de pourpre, escorté de galions manœuvrés par des matelots aux vestes blanches, semées de bractées d'or et timbrées de l'aigle impérial. A Florence, Pisanello assiste au défilé du cortège magnifique, despotes, dignitaires, métropolitains ou patriarches, cavalcade drapée de soie et d'or, scintillante comme une mosaïque, prélude des subtiles discussions théologiques. Vivement, sur

le papier, il jette une esquisse du Paléologue en sa longue robe d'apparat, coiffé d'un extravagant couvre-chef, ce chapeau *alla grecanica* dont la bizarre géométrie amuse les badauds. Et cette esquisse, nous pouvons aujourd'hui encore la comparer à la médaille dont elle fut la préparation : la première médaille.

Près de l'Empereur s'alignent des princes et des gens de guerre : Gian-Francesco Gonzaga, capitaine général de la république de Venise ; Filippo-Maria Visconti, duc de Milan, qui, disait-on, descendait d'Anglus, petit-fils d'Énée, si laid, qu'il avait dû se faire violence pour qu'un portrait gardât le souvenir de sa nuque épaisse, de son profil busqué comme le chanfrein d'un béliet. Francesco Sforza, époux de Blanca-Maria Visconti, qui fit mettre au revers de sa médaille le portrait de son cheval, a pour voisins un condottière, Niccolo Piccinino, « de petite taille, mais grand dans les armes », disent les chroniques, nourrisson du griffon de Pérouse, et le seigneur de Rimini et de Fano, Sigismond Pandolphe Malatesta, capitaine général des armées de l'Église, qui guerroya contre le duc de Milan, et que les Vénitiens envoyèrent combattre en Morée, trois fois marié, et deux fois meurtrier au moins, avant d'épouser en quatrièmes noces sa maîtresse, l'exquise Isotta, elle-même empoisonnée, en 1470, par le fils naturel de son mari.

Tels sont les personnages du drame humain, reflétés dans ce merveilleux miroir à facettes qui trahit les débordements les plus libérés de la passion et de la sensualité, comme les préoccupations les plus délicates de l'esprit. Malatesta Novello, frère de Sigismond, un frère apprivoisé et débonnaire, s'agenouille, revêtu de son harnois de guerre, au pied du crucifix, sur le champ de bataille de Montolmo, pour acheter d'un vœu la victoire. Lionel d'Este, fils naturel du marquis Niccolo III, a pour anges gardiens de son enfance, à la fois le condottière Braccio di Montone, et l'humaniste Guarino de Vérone, qui lui enseigne à composer vers et prose, en grec et en latin. Au revers des médailles qui présentent sa tête au profil abrupt, coiffée d'une toque bourrue de cheveux frisés, coupés ras au-dessus de la nuque, Pisanello a multiplié des compositions dont le sens abstrus nous échappe, emblèmes héraldiques ou symboles astrologiques qui nous font suivre les détours d'une intelligence forcée en serre chaude, comme une fleur rare. Mais voici du moins une allusion claire aux goûts d'un prince

mélomane : sur la médaille du mariage (1444), un Amour présente un rouleau de musique au lion éponyme. En pendant, se présente la doctissime Cécile de Gonzague, élève de Vittorino da Feltre, peu flattée par son portraitiste intransigeant, avec son front bas et son nez trop long, mais parée d'une grâce surnaturelle. Promise à Oddantonio di Montefeltro, elle quitta le siècle, contre la volonté de son père, Gian-Francesco Gonzaga, prit le voile, et obtint sa récompense, béatifiée sous le nom de Beata Chiara. Son frère, Lodovico, figure placide et résolue, dont l'armure de plates a le luisant, le poli d'une élytre de scarabée, reçut la rose d'or des mains de Sixte IV, en 1477. Enfin, pour clore la série, les médailles d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples et de Sicile, adjoignent au noble profil du roi magnanime, l'emblème de sa libéralité, sous la forme d'un aigle qui partage sa proie avec des vautours, ou celui de sa vaillance, en évoquant une chasse au sanglier.

Regardez ces médailles, modelées avec une sûreté de main infailible, d'un relief parfois violent, ou au contraire atténué, comme le profil d'Inigo d'Avalos, délicatement détaché sur le champ, d'une telle décision dans l'établissement des plans et des volumes ; dans le tracé des contours qui les circonservent, un nom apparaît toujours en signature : *Pisanus Pictor*. Cette formule, on la retrouve autour de l'effigie même de l'artiste, coiffé d'un haut bonnet chiffonné, vêtu d'un pourpoint à ramages, la figure encore juvénile, le regard vif, le nez spirituel.

C'est donc à un peintre que nous avons affaire, et il entend que nous le sachions. Mais ce peintre, où le saisir ? A Vérone, les fresques de Sainte-Anastasie, à demi ruinées, nous montrent la merveilleuse histoire de saint Georges et de la princesse de Trébizonde sauvée du dragon, gracieux poème de cour substitué à la légende hagiographique. Dans un paysage de rêve, où s'élèvent des architectures d'un gothique plus fantasque que celui de Venise qui se mire aux eaux sombres du Grand Canal, la plus singulière compagnie est réunie autour d'un chevalier doré et d'une dame en ses plus beaux atours, qui lui souhaite bonne chance, tandis qu'il met le pied à l'étrier pour tenter un mirifique exploit. Il y a là des hommes d'armes dont on n'aperçoit que les montures et

un écuyer enfantin, les jambes trop courtes pour étreindre un massif destrier, tenant au poing une ronde et lourde lance démesurée; plus loin un groupe d'assez méchants soudards, un archer kalmouk au sourire chinois, et des guerriers mongols aux faces plates; plus loin encore, au bord du golfe où vogue une nef, des pendus au gibet tiennent conciliabule, aux portes de la ville impossible.

A San Fermo de Vérone, une *Annonciation* oppose en un antagonisme dramatique l'Ange enveloppé dans ses ailes et s'agenouillant, émerveillé de son propre message, et la Vierge aux longues mains qui accepte son destin. Le British Museum conserve quelques rares panneaux : sur l'un d'eux, saint Antoine une clochette à la main aborde saint Georges, miraculeux jeune homme cuirassé, éperonné, coiffé d'un immense chapeau; sur un autre, saint Eustache galamment équipé chevauche dans une obscure forêt de légende, un bois sacré peuplé d'une faune prodigieuse, où débuche le cerf porte-Christ; plus loin, saint Jérôme médite, le lion couché à ses pieds, dans un de ces paysages pétrés et comme lunaires, dont le médailleur aimait à reproduire la désolation parée.

Quelques portraits encore subsistent : à côté des dessins de Filippo-Maria Visconti ou du Piccinino, d'un relief onctueux et comme métallique, celui de Lionel d'Este à Bergame, et au Louvre celui de sa sœur, — dont la tendre silhouette pâle, les cheveux tirés et liés de rubans comme un œuf de Pâques, s'enlève sur une marqueterie de fleurs et de papillons, le col grêle jaillissant d'un corsage blanc godronné, aux manches roses décorées de l'emblème qui la fait reconnaître, la branche de genévrier, — l'infortunée Ginevra, morte à vingt-deux ans, empoisonnée par son époux Sigismond Pandolphe Malatesta.

Et voilà tout ce qui demeure d'une œuvre qui dut être aussi abondante que fameuse, portraits, vastes histoires, tableaux de piété, d'une piété un peu profane.

* * *

Ces faibles restes suffiraient pourtant à nous laisser saisir sur le vif un peintre ingénieux et attrayant comme Carpaccio, Benozzo Gozzoli, ou Gentile da Fabriano; mais il s'y joint, pour compléter notre information, un nombre considérable de dessins, la plupart conservés dans le Recueil Vallardi qui est

au Louvre, d'autres à Berlin, à l'Albertina de Vienne, à l'Ashmolean Museum d'Oxford, et dans mainte collection particulière. Dès lors, deux aspects du personnage nous apparaissent et le voici campé devant nos yeux.

D'abord, l'homme du Nord, le Véronais, le peintre du *Saint Eustache* et de *L'Annoncée* les mains jointes dans sa cellule gothique, près de son lit bien bordé et d'un petit orgue, assise sur un banc de bois, les pieds sur un tapis dont on nous fait admirer tout le détail. C'est un descendant des enlumineurs des cours de Bourgogne ou de Berry, autant et plus que de Giotto, un émule d'Albert Durer à qui l'on attribuait autrefois le *Saint Eustache*. C'est le scrupuleux observateur qui, d'un œil froid, épie les modulations de la forme vivante et de l'objet inerte. C'est lui que l'on voit, un carnet de croquis à la main, immobilisant d'un trait prompt l'image fugace qui l'a frappé : dans la rue, les soldats, les gens du peuple ; au palais, les seigneurs et les dames perdus en amoureux colloques, tels que ceux dont un dessin de la collection Lugt nous garde le souvenir, avec le commentaire d'une poésie, hommage du soupirant agenouillé à sa maîtresse :

O nobilissima donna adornata de ogni bellece,

Vaga siete nei vostri bei sembianti...

Au corps de garde, ce sont les chevaux, que Leo Battista Alberti lui conseille d'étudier « en considérant non seulement leur beauté et leurs formes, mais leur nature et leurs instincts », ces chevaux dont il a la passion et dont il ne cesse d'analyser les croupes massives au poil ras et luisant, les membres bien d'aplomb, aux ferrures cloutées, les larges encolures et les figures presque humaines, en même temps qu'il énumère les harnais de cuir, têtieres, sangles, étrivières, sans passer sous silence ni une boucle ni un ardillon. Dans la ménagerie princière, ce sont les guépards et les ocelots, le col ceint d'un collier rouge, les singes, des familles de singes, les autours juchés sur le poing ganté des valets de chasse. La chasse, saint Eustache en patronne l'équipage, chiens de tout poil, dogues et limiers, et le gibier, cerfs, lièvres et biches. Puis le Pisan s'attarde dans les volières et par les champs ; son attention va de la mésange au martin-pêcheur, au papillon, au lézard, au colimaçon, à la fleur des prés. Goût de « pri-

mitif » appliqué, en perpétuel émerveillement, qui serre la nature au plus près, d'un trait mince et défini, sans l'enveloppement du clair-obscur, que l'apparence enchante et retient dans le réseau de son arabesque.

Ce primitif a un double : l'homme de la Renaissance, à l'universelle curiosité, qui ouvre ses cartons pleins d'esquisses, et s'en sert pour peupler les tableaux que lui suggère sa fantaisie. Les pendus qu'il a vus aux portes de Vérone, de Mantoue ou de Ferrare, les guerriers kalmouks débarqués à Venise, il leur fait une place dans les contrées fabuleuses où se déroule l'histoire de saint Georges. Comme les Siennois du ^{xiv}^e siècle, comme Ambrogio Lorenzetti, il a le goût du bizarre, de l'exotique, du mystérieux Orient. Pour trouver l'équivalent de son Paléologue, il fallut aller à Mistra, en Morée, où l'on reconnaît, au tombeau de Manuel Lascaris Khatzikis, l'étonnant chapeau et la longue robe du *basileus*, ou encore au Sinaï où fut récemment découvert son portrait en miniature. Piero della Francesca, sur ses traces donnera les traits et le costume du Paléologue à Ponce Pilate, lorsqu'il peindra la Flagellation, de même qu'à Constantin victorieux de Maxence; et d'autre part, sur un Tite-Live de la Bibliothèque nationale, l'enlumineur, pour nous mettre sous les yeux un empereur romain, copiera tant bien que mal la médaille de l'*autocrator* byzantin.

Vaillante fantaisie, qui libère des liens du réel un observateur trop minutieusement attaché à l'objet, de même que l'instinct de la vie palpitante le dégage de l'imitation servile d'une forme immobilisée. D'autres, bien d'autres avant lui, ont pris des animaux pour modèles : tous nos enlumineurs, et ces dessinateurs lombards dont Giovannino dei Grassi est le plus adroit ; nul n'a été l'animalier que fut Pisanello. Ces qualités diverses, cette souplesse chatoyante de son génie lui valurent les commandes des princes et les louanges des poètes ; aujourd'hui, rien ne semble fané de son charme à la fois naïf et précieux, et chacun peut éprouver sa valeur toujours jeune en feuilletant un album d'esquisses, en tenant dans la main une médaille.

JEAN BABELON.

AU COURS

DE M. ANDRÉ BELLESSORT

L'épopée napoléonienne mise à part, il n'est pas dans notre récente histoire de période plus singulière que celle du Second Empire. Elle est sans attache aucune avec le passé. Alors que la Restauration renoue la tradition capétienne, que les d'Orléans, de sang royal, ont des ancêtres qui participèrent à la vie de notre pays, que la révolution de 89 elle-même n'est pas sans offrir de nombreuses analogies avec bien des périodes troublées d'autrefois, — entre autres avec la minorité de Louis XIV, comme le faisait justement remarquer M. Madelin l'an dernier, dans ses fortes leçons sur la Fronde, — le règne de Napoléon III présente, par la personnalité des souverains, par les institutions et par les mœurs, un caractère d'étrange nouveauté.

L'Empereur a toujours été en exil : il a quarante-trois ans lorsqu'il commence de régner sur un pays où il n'a jamais vécu ; l'Impératrice, de lignée ancienne mais non princière, est une étrangère ; le pouvoir suprême, fait unique chez nous, est électif : l'Empereur, plébiscité, est directement l'élu du peuple ; les mœurs, dans les classes dirigeantes tout au moins, sont en tous points différentes du passé. Ces dix-huit années, encore qu'elles soient proches de nous, puisqu'il en subsiste des témoins, prennent ainsi une apparence légendaire. Elles se situent en dehors du temps et la foule, plus attirée par les belles histoires que par l'histoire, éprouve aujourd'hui une vive curiosité pour tout ce qui peut les faire revivre par le livre, par la parole, par l'art et le bibelot.

En choisissant ce sujet pour son cours de cette année, M. Bellessort répondait au goût du public cultivé et choisi, dont la Société des conférences a fait un auditoire fidèle, et qui, grâce à elle, trouve chaque année boulevard Saint-Germain un enseignement qui est un plaisir. Assez vaste pour accueillir une nombreuse assemblée, la salle de la Société de géographie s'est trouvée cette année, à certains jours, trop petite pour contenir tous ceux qui voulaient y pénétrer. On connaît le décor : ces murs revêtus de grandes cartes et de panneaux de marbre où s'inscrivent les noms des présidents de la Société depuis le baron de Laplace jusqu'au maréchal Franchet d'Esperey. Dans cette salle, où tout invite au lointain voyage, un orateur va convier des auditeurs, qui seront vite des amis, à faire avec lui un voyage tout différent de ceux que conseillent ces hommes illustres : un voyage, non dans l'espace, mais à travers le temps. M. Bellessort va évoquer « la société sous le Second Empire ».

Sur l'estrade, où sont groupés des fidèles de marque, académiciens, diplomates, généraux, le voici devant la table du conférencier. Le visage rond et coloré, la bouche souriante, l'œil vif et malicieux, il conquiert d'emblée son auditoire par son ardente sincérité. Ce qu'il dit n'est pas seulement une opinion, c'est une conviction. Non content d'instruire, il veut persuader. Sa voix chaude et forte module la phrase, son geste rare et bref souligne de temps en temps un mot, scande une période. Il parle d'abondance, sans hésitation ni repentir. N'étaient les feuillets qui sont devant lui, on pourrait croire qu'il improvise...

En un court préambule, le conférencier définit son sujet et le limite : « Dans l'image que j'entreprends de tracer, dit-il, je ne m'attacherai à faire ressortir que les traits qui n'auraient pas existé sans l'avènement de Napoléon III. Notre sujet ainsi compris, nous avons l'impression de raconter ou de peindre une singulière aventure... » Si l'aventure fut, en effet, exceptionnelle, c'est beaucoup au caractère de celui qui en fut le héros qu'elle doit ce caractère étrange. Quel était cet homme ? Loyal et secret, irrésolu et tenace, simple de goûts et généreux jusqu'à la profusion, tendre et sensuel, plus fier que vaniteux, aimant la France, certes, mais ayant trop longtemps vécu à l'étranger pour la chérir exclusivement et plus humanitaire

que patriote, comprenant les humbles, attentif à leurs besoins et à leurs désirs, cherchant à concilier le principe d'autorité avec l'idéal révolutionnaire, affectant le dédain de la théorie et se montrant plus théoricien que personne, animé d'un sincère désir de paix et faisant figure de souverain belliqueux, énigmatique et courageux, rêveur et conspirateur, Don Quichotte et Machiavel, tout en lui est contraste. « Il désespère qui-conque veut le peindre », a dit le grand historien du Second Empire, M. de la Gorce. De fait, il reste aussi mystérieux pour nous qu'il le fut pour ses contemporains. Car, ne se livrant à personne, il se cacha autant de ses amis que de ses ennemis. Il nous est d'ailleurs d'autant plus difficile de le juger aujourd'hui qu'il participe à la fois de l'histoire immédiate, celle que l'on vit, et de l'histoire ancienne, celle qu'on apprend. Ce qui est certain, c'est que tous ceux qui l'ont approché l'ont aimé. Il est bon, réellement bon. Il l'est envers ses inférieurs, envers ses compagnons et ses amis, comme envers les membres de sa famille.

Quelle va être la compagne, l'associée au trône de ce souverain énigmatique, auquel son caractère même devait rendre difficile l'exercice du pouvoir et donner à son ambitieuse tentative un caractère d'instabilité? Ici encore le hasard, où tout semble s'être concerté pour faire du Second Empire une aventure extraordinaire, va intervenir sous une forme inattendue, contraire à toute raison. Celle qu'épouse Napoléon III est Espagnole, plus étrangère encore que lui à tout ce qui constitue l'essentiel de notre race et de nos traditions. Elle est impulsive, dévote plus encore que religieuse, presque toujours prisonnière de ses sympathies et de ses antipathies. Mais elle est belle, d'une beauté éclatante où la perfection du visage s'unit à l'harmonie impeccable du corps et des mouvements. Elle en a conscience, elle rayonne. Ceux même qui ne l'aiment pas l'admirent. Ces grâces physiques sont la carte maîtresse dont elle va se servir avec une suprême adresse, — conseillée d'ailleurs par sa mère, — dans la partie qu'elle va jouer avec le souverain, et dont une couronne est l'enjeu. L'Empereur, soucieux d'assurer sa dynastie, avait fait auprès de familles régnantes et même simplement princières, des ouvertures qui avaient été froidement accueillies. L'Empire n'avait qu'un an de date et lui-même faisait figure de parvenu. Plutôt que

d'aller au-devant de nouveaux échecs, il se laissa guider par son cœur. Le 30 janvier 1853, il épousa, à Notre-Dame, Eugénie de Montijo, comtesse de Teba. Elle avait vingt-sept ans. Il en avait près de quarante-cinq.

« Représentons-nous, dit M. Bellessort, cette jeune femme quand, au bout de huit jours, elle revint du petit château de Villeneuve l'Étang dans le parc de Saint-cloud, où l'Empereur l'avait emmenée après toutes les cérémonies. Quelle impression de solitude elle doit éprouver sur la hauteur où la fortune l'a placée !... » Il lui faut non seulement dissiper bien des préventions, mais lutter contre des inimitiés qui furent tenaces, celles surtout de la famille impériale. La partie était difficile à jouer. Eugénie la gagna, en apparence tout au moins. Sa soudaine élévation ne lui avait pas fait perdre la tête. Elle se montra, dans les premiers temps, modeste, attentive à remplir ses devoirs, sans rancune, gracieuse à tous. Les commentaires du mariage furent heureux : à défaut d'amour, son mari lui inspirait de la reconnaissance et de la déférence. Malheureusement, ils allèrent en Angleterre. Elle sut se faire aimer de la reine par sa simplicité. Amitié néfaste pour nous ! La reine Victoria sut adroitement s'en servir. Elle lui conseilla de collaborer au gouvernement de l'Empire. Ces suggestions ne répondaient que trop aux goûts secrets de l'Impératrice. Grâce à la faiblesse de son époux, qui craignait les scènes et avait, d'ailleurs, à se faire pardonner ses nombreuses infidélités, elle prit, petit à petit, une influence prépondérante. Elle assistait au Conseil des ministres ; elle fit de la femme de l'ambassadeur d'Autriche, M^{me} de Metternich, une amie pour laquelle on n'a pas de secrets. Par le canal de celle-ci, les cours étrangères étaient au courant des dessous de notre politique extérieure. Elle eut sa part de responsabilité dans la guerre funeste du Mexique (« c'est ma guerre », disait-elle), et son intransigeance dans la question de Rome fut toujours un obstacle à l'alliance avec l'Italie.

A côté des souverains, la cour. Elle fut peut-être la plus brillante que nous ayons jamais eue, mais elle conserva toujours un air de réussite, de grandeur improvisée. Le conférencier en fait un vivant tableau : fêtes étincelantes des Tuileries, où, parmi la chamarrure des uniformes, triomphait l'ampleur des crinolines, bals travestis, lundis de l'Impératrice à

Compiègne, à Fontainebleau, à Saint-Cloud, frénésie de fêtes, cascades de plaisir, dont la radieuse beauté des dames d'honneur avivait l'éclat. Chose étrange, parmi ce luxe, ceux dont l'Empereur fait ses seconds sont presque tous désintéressés : en tout cas, ils sont tous les serviteurs passionnés d'un maître auquel ils sont prêts à tout sacrifier. Celui qui les domina tous, homme d'une intelligence supérieure, est Morny, dont M. Bellessort fait un portrait d'une rare pénétration : puis voici Saint-Arnaud, chef à la fois audacieux et réfléchi, Persigny, dont le dévouement à l'Empereur se confondait avec l'amour du pays, puis, au second plan, de grands « commis », un Pierre Magne, un Thouvenel, un Victor Duruy, un Haussmann qui façonna, d'une main de fer, un Paris nouveau. Ils travaillaient tandis que la fête, aux rythmes fougueux et précis d'Offenbach, bat son plein, et qu'Octave Feuillet offre à une société superficielle, mais fidèle aux traditions, l'idéal romanesque qu'elle réclame. Au même moment, la publication de *Renée Mauperin* passait inaperçue et *Madame Bovary*, ainsi que les *Fleurs du Mal*, était poursuivie devant les tribunaux.

Évocations vivantes, précises et colorées, dont nous n'avons pu donner ici qu'un aperçu rapide et imparfait ! Par le choix du sujet, l'art de celui qui le traita, ces dix leçons s'insèrent, dans une série bien riche déjà, parmi les plus attachantes que la Société des conférences ait offertes à un public d'élite.

PAUL FUCHS.

REVUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : *Éros vainqueur*, conte lyrique en trois actes et quatre tableaux, poème de Jean Lorrain, musique de M. Pierre de Bréville.—
OPÉRA : *Elektra*, tragédie en un acte de Hugo von Hofmannsthal, musique de M. Richard Strauss.

Éros vainqueur, dont l'Opéra-Comique vient de nous donner la première représentation, est un ouvrage commencé dans les premières années de ce siècle, achevé en 1905. Comme *le Roi Arthus*, de Chaussou, *Fervaal* et *l'Étranger*, de Vincent d'Indy, c'est le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, qui l'avait accueilli. Aujourd'hui, l'un des auteurs, après un renom éphémère, est mort et oublié. L'autre, loin des intrigues, reçoit une récompense qu'il n'a pas sollicitée : le public, ratifiant le jugement des connaisseurs, découvre un des meilleurs musiciens de notre époque. Quelle leçon de patience, pour tant de jeunes présomptueux ! Mais quelle épreuve, aussi, de se montrer pour la première fois, après vingt-cinq ans révolus !

Le temps a fait son œuvre. Le poème tombe en ruines. Mais la musique est fraîche comme au premier jour. Et par son seul secours, en ce rude combat, nous avons vu *Éros vainqueur*.

Il y avait jadis une chanson des *Trois princesses*, et j'ai cru un instant les reconnaître, au deuxième tableau, sous cet arbre qui, pourtant, ne ressemble guère au pommier doux de la première strophe, car son tronc roussâtre et son feuillage en carton vert n'ont jamais prospéré que sur les planches de l'Opéra-Comique. Mais leurs robes aux ramages contournés sont bien celles dont on affublait, au temps où la pièce fut composée, les princesses loin-

taines ou légendaires. Sans doute, elles vont s'éveiller, au battement du tambour, et se confier l'une à l'autre leur espérance ou leur tendresse :

— S'il gagne bataille,
Vole, mon cœur vole.
Il aura mes amours.
— Qu'il perde ou qu'il gagne,
Vole, mon cœur vole,
Il les aura toujours.

Mais que fait auprès d'elles, avec son chapeau à grands bords et son manteau de bure accroché aux épaules, ce berger de Théo-crite ? Nous l'avons déjà vu, au précédent tableau, après que les gardes, à peu près pareils aux soldats de *Faust*, ont fait leur ronde au pas de parade, s'introduire, en sautant le mur, dans le jardin du château. Il portait alors la tunique athénienne et nous a dit son nom : c'est Éros, le dieu grec de l'amour. Il sait que trois princesses en ces lieux sont recluses par la volonté de leur père. Puisque pour délivrer les captives un déguisement lui était nécessaire, que n'en choisissait-il un autre, mieux en rapport avec l'époque et le pays ? Le voilà maintenant qui, pour troubler de rêves tentateurs cet innocent sommeil, touche d'une asphodèle le front de l'une des dormeuses. L'asphodèle est une petite fleur grise et triste, qui ressemble au myosotis mais n'en a pas le parfum ; elle se rencontre en Grèce, dans les terrains humides, et c'est pourquoi Homère, dans l'*Odyssée*, en couvre, aux bords du fleuve d'oubli, les marais infernaux. A l'Opéra-Comique, elle a pris la taille et la forme d'un dahlia. Mais son nom procure une rime opulente à l'adjectif *fidèle*, qui ne se fait pas attendre.

Le roi survient, reconnaissable au collier qui s'étale sur son pourpoint, et accompagné d'un cardinal dont la robe, le chapeau, les souliers et les gants sont également rouges. Les princesses se sont levées. On s'aperçoit alors qu'elles étaient soigneuses, car chacune, avant de s'étendre sur le gazon, avait apporté un tapis de salon bourgeois et un de ces coussins ronds que nos grand mères plaçaient sur le meuble appelé « pouf », dans le jargon des élégances.

Elles craignent aussi la fraîcheur nocturne et vont, à l'acte suivant, continuer leur somme dans une chambre décorée d'une tapisserie mythologique, qui bientôt s'animera de danses lau-

goureuses. Mais elles ne peuvent s'enfermer : les portes manquent. Quelle imprudence ! Éros en profite. Quand il a enlevé l'une des princesses, l'alerte est donnée. Par la baie qui lui a livré passage pénètrent sans crier gare les soldats, puis le roi et son cardinal, toujours en costume d'apparat. Les ordres du roi sont formels : il faut retrouver la fugitive. Il faut croire qu'on les exécute mal, car au dernier acte une autre de ses filles a réussi à s'évader. Furieux, il enferme la seule qui lui reste en une tour où elle meurt consolée, car elle invoque Éros, et il lui apparaît pour lui tendre les bras.

Le spectacle à l'Opéra-Comique n'a pas changé depuis trente ans, avec ses paysages en couleurs fausses rappelant le défunt Salon du Champ-de-Mars, et sur la scène, pour donner l'illusion du réel, un bariolage de costumes, une profusion d'accessoires, une foule de figurants. Cette fois le drame porte la même date et l'accord est complet. Un roi de papier peint, des soldats en fer-blanc, trois vierges en filigrane et un Amour en plâtre ; fantoches au rabais du bazar symboliste en liquidation, macérés en un poème étendu où deux par deux les rimes qu'on prévoit viennent s'aligner sous le joug, traînant après elles leur vers mou comme un ver.

Voilà donc ce qu'il fallait, il y a quelque vingt-cinq ans, pour trôner dans les lettres, comme un roi de la mode. Ne nous indignons pas, car cette erreur est de tous les temps, sans excepter le nôtre. On s'en apercevra peut-être avant un quart de siècle. Nous avons plus d'un Jean Lorrain. Possédons-nous aussi, sans le savoir, un autre Pierre de Bréville ?

A la *Schola cantorum*, où il avait accepté, par amitié pour Vincent d'Indy et Charles Bordes, l'ingrate mission de nous enseigner ce rudiment de la composition musicale qu'on appelle le contrepoint, nous connaissions son talent et souhaitions de le connaître mieux encore. Discret, fuyant la foule, fidèle à des amis de choix, il ne cherchait pas à se faire valoir ; aussi ne jouait-on que rarement sa musique dans les concerts. Ayant écouté, par hasard, une de ses mélodies, Jean Lorrain, en pleine gloire, lui proposait une collaboration imprévue. Comment s'y fût-il refusé ?

Quelques fragments d'*Éros vainqueur*, donnés en concert, m'avaient appris déjà ce que cette musique contient de gracieux et de tendre. Mais l'œuvre entière montre des vertus, non moins précieuses, d'ordre, de suite et, quand il le faut, de vigueur. La matière en est fine, mais résistante. La mélodie s'affirme en

quelques notes qui lui font un franc départ et s'infléchit ensuite, docile aux mouvements de la pensée, sans jamais s'égarer ni se rompre. Elle pose sans appuyer sur de sveltes accords, sculptés en relief, mais sans rien qui accroche au passage, venus à point nommé pour lui montrer la route et favoriser son essor. L'orchestre a le coloris vif et doux d'un vitrail sans soleil. Un encens délicat embaume l'émotion, qui pourtant peut aussi, comme dans la belle progression qui suscite le réveil des princesses, s'étendre et s'élever, mais sans franchir la voûte ni rompre la trêve de la nef, à l'abri de la fièvre et de l'emphase. Ce n'est pas une cathédrale : l'auteur n'a jamais eu pareille ambition. Mais c'est une chapelle, juste de proportions, ciselée, ornée, ajourée, dans le pur goût de France.

Déjà M. Pierre de Bréville avait pris pour thème d'une de ses compositions musicales une chanson française, comme la ronde du *Furet*. Cette fois encore, indifférente à ce livret truqué, sa musique retrouve l'esprit de la chanson et son charme candide. *Éros vainqueur* devrait changer de titre et s'appeler *les Trois princesses*.

Le public ne s'y est pas trompé. Tout le succès fut pour le musicien. L'interprétation est excellente, dans l'ensemble, à l'exception d'un rôle, celui d'*Éros*, qui, étant écrit pour une voix de soprano, exige le travesti. Impossible d'expliquer pourquoi l'Opéra-Comique, entre toutes ses chanteuses, est allé choisir justement celle que la nature, en la comblant des avantages de son sexe, rendait le moins capable de nous donner le change. Mais M^{lles} Guyla, Agnus et Cernay sont trois princesses aussi agréables à voir qu'à entendre. MM. Tubiana et Azéma prêtent leurs belles voix au roi et à son cardinal qui en ont grand besoin pour procurer quelque consistance à leurs creux personnages. M. Fourestier conduit l'orchestre avec la plus intelligente attention.

* * *

Elektra, pour entrer à l'Opéra, n'a guère attendu moins longtemps, puisque la première représentation de cet ouvrage en Allemagne date de 1909. Mais il pouvait attendre : sa place était gardée, et son auteur célèbre.

Salomé, en 1905, avait classé M. Richard Strauss, déjà en grand renom pour ses poèmes symphoniques, parmi les maîtres du théâtre, et, en 1912, après avoir conquis l'Allemagne, l'Autriche et l'Amérique, recevait le meilleur accueil sur notre scène

nationale. Aussi l'un des premiers soins de M. J. Rouché, nommé directeur de l'Opéra en décembre 1913, pour entrer en fonctions un an plus tard, fut-il de mettre à son programme *Elektra*. L'accomplissement de ce projet fut retardé d'abord par la guerre et ses suites, puis par les difficultés de l'interprétation et de la mise en scène, qu'on voulait l'une et l'autre irréprochables. Pour nous faire prendre patience, on nous a donné le *Chevalier à la rose*, qui, depuis cinq ans, tient une place avantageuse au répertoire de l'Opéra. Le public y prend un plaisir que je lui envie. La partition contient des endroits agréables et de fines trouvailles d'harmonie. Mais, au théâtre, que de longueurs et de lourdeurs ! Celle d'*Elektra* aussi n'avait paru, à la lecture, riche de détails curieux, émouvants, pittoresques. A la représentation, ils s'effacent, pour la plupart, perdus dans la prolixité du discours ou noyés par la résonance de l'orchestre. Mais le spectacle est admirable et suffit à mériter l'ovation qui vient d'accueillir *Elektra*.

En allemand comme en grec, ce nom désigne la fille d'Agamemnon, que nous appelons Électre. On voit encore aujourd'hui, sur un mont calciné du Péloponnèse, la ruine du château de Mycènes, avec sa poterne surmontée de deux lions héraldiques, dominant la plaine et la route, forteresse féodale. C'est là que fut tué, le jour même qu'il revenait de la guerre de Troie, Agamemnon vainqueur ; parmi les masques d'or moulés sur le visage du défunt, trouvés dans une tombe à peu de distance et conservés au musée d'Athènes, on peut imaginer que c'est le sien, celui qui a les lèvres minces, les joues creuses, le front sévère. Pour obtenir le vent favorable au départ de l'expédition, ce chef énergique n'avait pas hésité à sacrifier sa fille Iphigénie. La reine Clytemnestre, outrée de douleur, ne lui pardonna pas. Il fut aisé à son cousin Égisthe de profiter de ce ressentiment et de prendre la place de l'époux, absent et détesté, au foyer conjugal. Son retour les troubla ; déjà coupables, ils devinrent meurtriers.

En ces temps anciens, la justice appartient à la famille et non à la cité. C'est à l'enfant mâle qu'est imposée l'obligation de venger son père, et le sang répandu ne peut être lavé que par le sang. Oreste, fils d'Agamemnon, doit tuer ceux qui ont tué. Ils le savent et cherchent à se débarrasser de lui, encore en bas âge. Mais Électre, sa sœur aînée, le sauve en le confiant aux soins d'un serviteur fidèle, qui se réfugie avec lui sur les terres d'un autre seigneur, hors du pouvoir d'Égisthe.

Les années ont passé. Oreste, parvenu à l'âge d'homme, ne serait pas digne de vivre s'il laissait impuni le meurtre de son père. Électre, qui n'a pas d'autre pensée, l'attend comme un sauveur. Sa douleur, ses prières, ses doutes quand il tarde, sa joie à le revoir, les conseils qu'elle lui donne, le meurtre de Clytemnestre et d'Égisthe, qui fait le dénouement de la pièce : tel est le sujet que tour à tour ont traité Eschyle, Sophocle et Euripide. Ils y trouvaient un redoutable cas de conscience : Oreste, en accomplissant son office de justicier, se rend lui-même coupable d'un autre crime, qui est le meurtre de sa mère. Peut-il en être absous ? Doit-il l'expier à son tour ? Eschyle le montre poursuivi par les Furies du remords, qui cependant s'apaisent à la voix de la sage Athéna, devant qui Apollon a plaidé sa cause en avocat divin. Sophocle s'attache à prouver que Clytemnestre est coupable, sans circonstances atténuantes, et méritait la peine de mort par la main de son fils.

Euripide, plus près de notre sensibilité, ne peut admettre qu'après un acte nécessaire mais monstrueux, Oreste garde sa raison : l'écume aux lèvres, sujet à des accès de fureur qui le laissent épuisé, somnolent, il le couche sur un grabat, dans la tragédie qui fait suite, soigné tristement par sa sœur.

Les idées qui contraignent Oreste à rendre mort pour mort sont très éloignées de notre morale, bien qu'elles inspirent encore les vengeances de la Corse et de plusieurs pays musulmans. Il nous faut un effort de préparation historique pour suivre les tragiques grecs en leurs débats. Un fils qui égorge sa mère nous fait horreur au point de ne pas endurer qu'on excuse ni même qu'on examine, et à peine qu'on nous montre son geste. L'horreur : voilà précisément ce qui a pu séduire, en un pareil sujet, Hugo von Hofmannsthal.

Ce poète allemand, né en Autriche, était bien de sa race et de son temps par le culte de la violence, le goût de l'exaspération, l'orgueil de la férocité. Il a suivi, pour la marche de l'action, la tragédie de Sophocle, opposant comme lui à l'implacable Électre sa sœur, la raisonnable Chrysothémis, et adoptant à son exemple la nouvelle, fausse à dessein, de la mort d'Oreste, qui, au centre de la pièce, détermine une émouvante péripétie : Clytemnestre rassurée, Électre au désespoir ; mais bientôt, quand elle apprend qu'Oreste vit, le voit près d'elle, le reconnaît, c'est à son tour de triompher.

La ressemblance s'arrête là. L'auteur moderne a supprimé, pour ne pas tout nous apprendre dès le début, la première scène entre Oreste et son serviteur, prologue nécessaire de la tragédie grecque, et plus loin le récit trompeur où est relaté l'accident de courses qui aurait coûté la vie à Oreste, avec une exactitude dans le détail que le public sportif d'Athènes, beaucoup mieux que le nôtre, était à même d'apprécier. Il a renoncé encore à la discussion entre la mère et la fille où elles font trêve à leur rancune mutuelle pour essayer de se justifier, l'une rappelant les torts d'Agamemnon, l'autre réfutant point par point ses arguments. De même, tout au long de la pièce, quand Électre est en présence de sa sœur, ou de son frère, ou d'Égisthe, il a laissé tomber de parti pris toute apparence de raisonnement suivi, pour n'affronter que des passions complices ou contraires. La raison, certes, n'explique pas tout; mais, sans elle, rien ne s'explique. Pourquoi cet acharnement, cette lâcheté, ces terreurs, cette colère? Vociférant à perdre haleine, ont-ils perdu la tête? On a peur auprès d'eux comme aux approches de l'aliénation mentale.

Sophocle indiquait bien la misère d'Électre qu'Égisthe ne peut voir et qu'il relègue, d'accord avec sa mère, sans honneurs, sans parure, hors des salles du château et de la table princière où la docile Chrysothémis est admise. Le poète allemand nous montre Électre en haillons, hagarde, sinistre, pareille, comme elle le dit elle-même, à une prophétesse de malheur. Chrysothémis n'a même plus la prudence un peu courte qui, dans la tragédie grecque, la soumet aux lois du plus fort, bien qu'elle ait du chagrin, elle aussi, mais se garde bien de le montrer, ni la bonté facile qui la rend indifférente aux reproches de sa sœur, « par habitude ». Livrée à l'instinct de nature, ce qu'il lui faut, c'est un mari, un ménage, des nourrissons; voilà son tourment; elle le confie, en termes crus, à sa sœur, qui la chasse, furieuse. On le serait à moins: cette forte fille est stupide.

Clytemnestre s'avance sur le perron, avec ses porteuses de torches, car la nuit est tombée. Égisthe n'est pas là. Elle en profite pour venir auprès d'Électre, qui l'intrigue et l'attire par sa fureur même: cette possédée reçoit peut-être des révélations refusées aux autres mortels. La reine est obsédée de cauchemars. Elle consulte Électre, lui demande un remède, et reçoit en réponse d'obscur menaces où il est question d'un sacrifice dont la victime sera une femme, une épouse, une mère.

Comme elle s'inquiète, une servante vient lui parler à l'oreille et, le visage rasséréné, elle rentre au château. Chrysothémis en sort, ayant appris déjà la nouvelle : Oreste est mort. Électre, d'abord incrédule, doit se rendre à l'évidence ; un courrier part, cherchant Égisthe, en toute hâte.

Alors elle supplie Chrysothémis, non pas, comme dans la tragédie de Sophocle, de l'aider à exécuter la sentence jusque là réservée à leur frère, mais d'aller seule surprendre les coupables pendant leur sommeil, car elle est plus robuste et plus agile. Mais c'est en vain qu'elle la flatte et la caresse : Chrysothémis, épouvantée, s'enfuit. Électre est seule. Elle sait ce qui lui reste à faire. De ses mains fiévreuses elle fouille le sol pour y trouver la hache qui a tué Agamemnon et y fut ensevelie. C'est alors qu'Oreste survient, comme en un rêve ; mais ce n'est pas un rêve. Déjà des serviteurs l'ont aperçu, se jettent à ses pieds, en silence. « Les chiens de la cour me reconnaissent, et non pas ma sœur ? » Elle le contemple, s'apitoie un instant sur leur longue séparation, la honte où elle vit et sa beauté perdue, mais se ressaisit pour l'animer à l'urgente besogne, car elle voit qu'il tremble.

Quand il est entré au château, Électre écoute, anxieuse. Un cri de détresse jaillit. Elle y répond : « Frappe encore ! » Ces mots terribles sont dans la tragédie grecque où pourtant ils traduisent une résolution inflexible et non pas, comme ici, la haine insouvie. Égisthe survient. Électre le guide, avec des soins qui le surprennent, car elle ne l'y a pas accoutumé, et l'aide, dans la nuit, à trouver son chemin funeste. Il se défend. Par la fenêtre, il appelle au secours, mais vainement.

Dans la demeure souillée par le meurtre du maître légitime, désormais purifiée, des chants d'allégresse s'élèvent. Chrysothémis annonce la fin du combat, émue d'avoir vu le sang, mais contente. Électre ne lui répond pas, recluse en la joie ineffable qui la sépare et bientôt la retranche du monde. Comme Yseult à la fin du drame de Wagner, elle va expirer dans un transport non d'amour, mais de vengeance, et sans chanter, en dansant. Ce qui signifie que le geste, à de certains moments, supplée à l'insuffisance des mots et même du chant, et aussi qu'au temps où l'œuvre était écrite, Isadora Duncan, douée d'un instinct merveilleux, croyait prêcher d'exemple et doter la plastique humaine de moyens précis d'expression. Les auteurs d'*Elektra* n'ont pas réfléchi qu'il n'était guère possible à une chanteuse d'imiter Isadora

Duncan ; les danseuses elles-mêmes, jusqu'à ce jour, n'y ont pas réussi.

*
* * *

Tel est le poème que M. Richard Strauss a mis en musique par des moyens puissants, mais disparates. Sans doute force-t-il moins son talent dans les ouvrages où il se livre à l'amertume de sa pensée pessimiste qu'en ceux où il s'efforce de badiner, affectant des grâces légères que lui refusa la nature. Mieux encore que *Salomé*, divertissement de lettré qu'il eut tort de prendre au sérieux, la tragédie d'*Elektra* était capable de l'inspirer par ce ténébreux effroi et ces figures légendaires. Mais il ne disposait, pour traduire son sentiment, que des formules que lui léguait Wagner, sans pouvoir, comme lui, les vivifier par la force et le relief des idées. Le poète aussi les lui suggérait en cette suite de scènes dialoguées dont chacune appelait son épisode symphonique. L'orchestre ne manque pas de s'y donner carrière, laissant les voix se débattre comme elles peuvent avec les mots. La règle du drame selon Wagner est, en effet, de sacrifier le chant au texte, mais il y a souvent manqué lui-même. Son disciple est plus sévère, et à juste titre, car s'il arrive à un de ses chanteurs de s'émanciper, comme à Iokanaan dans *Salomé*, ou ici, à la sotte Chrysothémis, la romance aussitôt affleure, facile, fade, langoureuse, échappée d'on ne sait quelle opérette viennoise. L'orchestre n'admet pas ces effusions. Mais il est fait, presque entièrement, de réminiscences. Ici l'on reconnaît le rythme de la chevauchée des Valkyries, là un doux appel qui fait écho à l'idylle de *Siegfried*, plus loin un air de valse, ou un fragment de marche funèbre. D'où viennent-ils ? Sans les identifier, on est cependant assuré qu'ils ne sont pas de l'invention du musicien, parce qu'ils ne se raccordent pas au reste du discours.

C'est peut-être à sa longue carrière de chef d'orchestre que M. Richard Strauss doit cet encombrement de sa mémoire. Il lui doit aussi le développement magnifique du meilleur de ses dons, qui est le sens divinatoire de la sonorité. Si les idées sont faibles ou banales, la disposition des instruments produit toujours un coloris extraordinaire. Quand l'idée se réduit à n'être plus qu'une cadence de deux notes ou un dessin géométrique, l'effet que rien ne vient corrompre est saisissant, comme il arrive à l'entrée d'Électre, à celle de Clytemnestre, plus tard, quand

Électre creuse la terre ou dans le moment d'extase où elle regarde son frère. Toute la puissance créatrice de l'auteur s'exerce dans l'invention sonore, et les meilleurs endroits de son œuvre sont ceux où l'orchestre trouve sa poésie pure. Mais ce ne sont que des rencontres fugitives, comme si le musicien en ignorait lui-même la valeur, car il s'en éloigne aussitôt, emporté par le flot confus qu'il ne peut contenir.

C'est ainsi qu'il a construit, comme on disait dans le jargon artistique du temps, une « grande machine », avec des pièces usagées, mais dont le frottement produit de temps à autre d'éblouissants éclairs. Le décor de M. René Piot est aussi une grande machine, avec des escaliers obliques, une baie obscure au-dessus de la porte, et sans jour extérieur, tenant tout le fond de la scène, des murailles rocheuses. Mais ce dispositif, un peu lourd pour mon goût, a du moins l'avantage de justifier sur la scène, le reflet blafard des torches et de se prêter à d'amples mouvements de la figuration.

* * *

L'importance exagérée de l'orchestre a pour résultat infaillible, malgré tout l'effort des chanteurs et l'articulation la plus nette, qu'on suit difficilement les paroles. La traduction française, en déplaçant l'accent, aggrave ce défaut. De la place où j'étais, à la répétition générale, c'est à peine si on pouvait saisir un mot de temps à autre. Le sens pourtant demeurerait clair. Avec la collaboration de M. Piot pour le spectacle, et de M. Lifar pour les figures dansantes, M. J. Rouché a ordonné la mise en scène d'*Elektra* dans un style si judicieux que le geste suffit. On y peut assister comme à une pantomime.

M^{me} Germaine Lubin a trouvé là un de ses plus beaux succès, bien mérité, car elle reste en scène dès les premiers instants jusqu'à la fin, et sait ajouter constamment au charme expressif de sa voix la vigoureuse précision du geste suppliant, menaçant, effrayé tour à tour, jusqu'à cet affolement de joie où elle succombe. M^{me} Lapeyrette, sous la tiare de Clytemnestre et sa tunique lamée d'or, se montre, comme naguère dans le rouge manteau de Padmavati, tragédienne incomparable, et M. Singher, dans le rôle d'Oreste, trouve les accents de la plus authentique et touchante noblesse, comme à l'instant où, obligé d'entrer dans le château où l'attend sa mère, sa victime, il s'appuie au chambranle

de la porte, vaincu par la douleur. M^{lle} Hoerner, MM. Le Clézio et Froumenty composent avec un zèle et une animation égales les figures de Chrysothémis, d'Égisthe, du précepteur d'Oreste. M. Philippe Gaubert dirige et modère, de sa baguette aussi impérieuse mais plus souple que le trident de Neptune, l'orchestre océanique où le chant n'est qu'un frère esquif en suspens à la crête des vagues, prêtes à l'engloutir.

Mais le concert des gestes, sur la scène, illustre l'action d'une autre symphonie, que prolonge encore, aux instants décisifs, cette foule en cadence, brandissant des torches inquiètes sur les degrés ou prosternée en lignes obliques, d'un hommage pénétré de reconnaissance. Pour ces entrées d'un chœur muet on a fait appel aux élèves d'une école de gymnastique, de même que, jadis, pour les luttes de *Castor et Pollux*, aux fusiliers marins du commandant Hébert. On n'oublie pas de telles visions, non plus que l'égarément d'Électre fouillant le sol avec une prestesse forcée et de brusques sursauts d'épouvante, ou encore l'apparition d'Égisthe en profil dans le cadre de la fenêtre noire, et cette main qui s'approche, redoutable. La mise en scène d'*Elektra* est une œuvre d'art accomplie.

LOUIS LALOY.

A TRAVERS LES THÉÂTRES

C'est un fait que le spectateur de maintenant ne veut plus de la pièce d'hier, boude à celle d'aujourd'hui, et ne désire vraiment que celle de demain ou de jamais. Encore faudrait-il définir la pièce de demain ; elle se reconnaît surtout à ce que visiblement elle n'est pas tout à fait finie. Il ne manquait pas un bouton de guêtre aux *Événements de Béotie* de MM. Berr et Verneuil, non plus qu'au *Paris* de M. René Benjamin, non plus qu'à *Bluff* de M. Delance, et, dans ce dernier cas, les guêtres étaient même fort bien coupées. Pourtant, à l'heure où j'écris, les théâtres de l'Athénée, de la Porte-Saint-Martin et des Variétés ont vu s'effeuiller tristement leur affiche où la colle était bien fraîche encore. Et les seules pièces d'hier qui aient résisté ne le doivent qu'à la chance d'avoir été écrites par des auteurs classés « de demain ». L'aventure est plus fréquente qu'on ne le pense, et il n'est pas si téméraire de soupçonner que la grande armée des écrivains dramatiques tourne assez en rond pour que tels patrouilleurs d'avant-garde se retrouvent un beau soir à l'arrière-garde où, malgré tout, se tient le solide du bagage.

Adieu donc, pour cette fois, au Boulevard : il nous faudra courir les rues et franchir les ponts.

* * *

Jamais M. Marcel Achard n'a réussi un aussi brillant tour de passe-passe qu'avec ce ravissant *Domino*, qui a obtenu une manière de triomphe à la répétition générale et qui s'annonce à la Comédie des Champs-Élysées comme un succès durable et des plus vifs. A vrai dire, sa comédie ne repose exactement sur rien, et dès qu'on se permet de l'analyser, elle chancelle. Il n'en reste que le parfum, mais le parfum est exquis. Quelques esprits maniaques de vérité

ont reproché à M. Marcel Achard l'incohérence de son anecdote, l'inconsistance de ses personnages, l'arbitraire de ses situations. Il est vrai que, si l'on veut juger *Domino* sur les canons de Sardou, la pièce ne résiste pas. Mais l'adresse de M. Achard consiste précisément en ceci, qu'il ne fait que ce qu'il sait faire et le fait mieux que personne. Il n'est pas de ces Maître-Jacques qui s'essaient dans tous les genres, ou de ces téméraires qui entendent corriger leurs défauts. Aimez-le tel qu'il est, car il ne change pas. Vous le voyez descendre une colline, à travers champs, en effeuillant la marguerite, et vous tremblez en découvrant un large fossé en bas de la côte. Vous vous inquiétez déjà de la façon dont il devra le sauter tout à l'heure. Ne tremblez pas, ne vous inquiétez pas. Il ne le sautera pas, il n'a jamais eu la moindre envie de le sauter. Au bord de l'eau, il s'arrête très tranquillement. Il s'assied, il s'allonge, et il s'endort avec confiance, parce qu'il sait que tous ses rêves sont charmants. Pourquoi sauterait-il ? Pourquoi risquerait-il la culbute ou l'accident ? Alors qu'il est si agréable de muser sur la rive, si amusant de chercher le gué, si facile de passer les ponts ! Que d'autres aient la logique en partage, tant mieux ou tant pis pour eux. Lui ne se préoccupe que de suivre sa fantaisie, et ne compte que sur son charme personnel pour nous donner envie de l'accompagner.

Le Domino, à qui M. Louis Juvet prête sa candeur simple et ses airs de ne pas y toucher, est un jeune et sympathique homme à tout faire, momentanément sans travail... Une annonce bizarre le fait sonner à la porte d'un luxueux appartement, où il rencontre un autre candidat, Mirandole, brave et verveux méridional, consciencieusement figuré par M. Chevalier. Mirandole ne doute pas du succès. Il affiche même une si parfaite assurance, que Domino lui laisse la place, se réservant, pourtant, de tenter sa chance si Mirandole tombe de son pic. Ce qui arrive. Lorette Heller (Valentine Tessier), auteur de l'annonce, cherche pour une mission particulièrement délicate, payée 15 000 francs, un homme intelligent et distingué. Elle renvoie Mirandole, et, au cours d'une longue scène d'un comique tendre et nuancé, jouée à la perfection, qui donne son élan à la pièce, elle se décide à faire confiance à Domino, troublé, curieux, malin et déjà séduit.

Nous apprenons ainsi, en même temps que lui, que la belle Lorette est l'épouse fidèle et terrifiée du puissant industriel Heller, dont Pierre Renoir, au second acte, nous offrira un portrait ner-

veux et heurté. Fidèle, parce qu'elle l'aime, parce qu'elle croit l'aimer, parce qu'elle veut l'aimer. Terrifiée, parce qu'elle a commis deux fautes d'inégale importance. La première : avant de rencontrer Heller et de l'épouser, elle a faibli dans les bras de Crémone, le meilleur ami de son mari. La seconde, la plus grave : devenue la femme d'Heller, elle a gardé une lettre de Crémone, qu'Heller a, naturellement, découverte. Par bonheur, l'écriture de Crémone est déguisée, et la lettre signée seulement de son prénom. Ainsi, Lorette a le temps et les moyens de mentir. Il le faut bien ! Si elle avouait la vérité, jamais le violent Heller n'admettrait que cette erreur fût sans lendemain, et que Crémone a cessé de faire battre le cœur de Lorette. Il tuerait Crémone ou, ce qui serait pire, il le ruinerait. Comment prévenir cette catastrophe ? C'est alors que M. Marcel Achard, par le truchement de petites annonces, d'un seul coup de sa baguette, fait surgir Domino, qui rentre précisément d'Afrique sans un sol. Pour quinze mille francs au premier acte, trente mille au second, et un baiser au troisième (vous connaissez toute la pièce), il acceptera de se substituer à Crémone, de s'avouer, s'il y a lieu, l'auteur de la lettre, et de s'offrir à la colère d'Heller.

Le voici installé dans la place, officiellement invité par le jaloux, à qui Lorette l'a présenté comme un parent de passage. Pour mieux tenir son rôle, pour mieux faire sa cour et détourner sur lui les soupçons d'Heller, il a dû se charger du passé de Crémone, le déposséder de ses souvenirs amoureux. Et voilà, bien entendu, qu'il croit avoir vécu lui-même ces minutes oubliées. L'amour qu'il commence d'éprouver pour Lorette se nourrit avidement des détails de cette banale aventure, uniquement réveillée pour les besoins de la comédie qu'il doit jouer. Et, la prenant à son compte, il s'échauffe, il l'embellit, il la poétise, il la magnifie. Et Crémone, qui n'y songeait plus, devient jaloux de ce passé, maintenant perdu pour lui, dont il n'a rien su faire. Et Lorette, troublée, ne sait plus si elle a aimé Crémone, et si elle aime encore Heller... parce qu'elle est en train de comprendre que c'est Domino qu'elle aimera, Domino le magicien, Domino l'aventurier, Domino-Fortunio. Et quand le rideau tombe, son choix est fait. C'est avec l'homme qui transforme les souvenirs qu'elle partira.

Il y a là, dans ce thème, tout un parler de idées littéraires et poétiques, où M. Marcel Achard se promène le plus gracieusement du monde, tour à tour ému et narquois, lyrique et spirituel, triste

et tendre, et qui ravit le public. Seulement, quel auteur injuste ! Pour les personnages qui lui plaisent, qui parlent sa langue, il redouble d'attentions et de délicatesses. Il les cajole, il les soigne, il les comble. Pour les autres, il est sans pitié. Il les punit cruellement d'avoir dû les employer. Il les prive des ressorts les plus nécessaires, et les réduit à l'état de chiffres ou de fantoches, en un tournemain, avant que le spectateur ait heureusement eu le temps d'y rien comprendre.

C'est ainsi que le pauvre Heller, en dépit de tout le talent de Pierre Renoir, et malgré sa qualité de redoutable homme d'affaires, traverse la pièce, entre, crie, sort, explose et revient, sans qu'on puisse trouver l'ombre d'un mobile raisonnable à ses allées et venues.

Mais, après tout, pourquoi croire que M. Marcel Achard ait refusé de le dessiner ? Peut-être cette marionnette de guignol a-t-elle une valeur symbolique ? Peut-être a-t-il voulu peindre en Heller tous les bourgeois « pratiques et sensés », qui naissent, travaillent et meurent sans avoir connu le rêve et l'amour, tels que le chantent Lorette et Domino, les puissants du jour qui passent pour des malins ou des heureux pantins qui préfèrent l'autorité au bonheur et l'agitation à la vie ? Peut-être...

Dans ce cas, tout s'expliquerait, même l'incohérence apparente de la pièce, qui devrait nuire d'ailleurs à son succès et qui peut-être le fortifie. Dans ce cas, loin de lui en faire grief, il faudrait remercier et féliciter M. Marcel Achard d'avoir si alertement mis la logique en déroute, et la vraisemblance en dérive.

Rien ne me fera dire que mon goût personnel ne s'est pas mieux accommodé d'œuvres de M. Marcel Achard telles que *la Vie est belle...* ou *Voulez-vous jouer avec moi...* Les fleurs y sont les mêmes, mais le bouquet est mieux lié, et la ficelle qui le lie s'y enroule plus discrètement. Mais heureux l'auteur qui ne risque d'être comparé défavorablement qu'à lui-même !

* * *

Une chose entre toutes séduit en M. Francis de Croisset : chaque œuvre nouvelle de lui a toute la piété et la fidélité d'un souvenir, comme si une collaboration qui fut illustre se poursuivait par-delà les destins ennemis. Le charmant et spirituel Robert de Flers eût aimé signer *Pierre* ou *Jack* naguère, et *Il était une fois...* aujourd'hui, qui nous rappelle *Romance* et *les Vignes du*

Seigneur avec une perfection soutenue. Tout au plus pourrait-on taxer M. Francis de Croisset d'une anglomanie si tenace qu'elle le pousse à ne point toujours nous donner la primeur de ses œuvres, et à la réserver, — comme pour *Il était une fois...* — à des publics d'outre-mer dont l'ingratitude n'est pas le moindre défaut. Tout ainsi le duc d'Orléans préférerait-il en 1786 faire courir d'abord à Epsom, puis à Longchamp. Le duc y gagna sa popularité, M. Francis de Croisset n'y perdra pas la sienne.

Il était une fois a le grand mérite de ne pas prendre au tragique une histoire fort dramatique et de nous conter avec mille attraits comment une fille disgraciée par la nature, laide à effrayer, trame la mort violente d'un enfant dont le seul tort est de se trouver sur le chemin d'héritiers impatients. Cela, entre autres gentillesces, car elle appartient à une agence louche dont les plus anodines spécialités sont le chantage et le vol avec effraction. Au cours d'une expédition furtive et criminelle chez un grand docteur de Londres, elle se fracture le pied et est laissée sur place par ses complices. Le grand docteur a pitié de la misérable. Non seulement il ne la fait pas arrêter, mais il lui prête tous les secours de son art : il guérit sa cheville et lui fait un nouveau visage : voici notre héroïne jolie à damner un saint. On frémit au surcroît de puissance que va lui donner cette figure d'ange. Mais non seulement elle ne damnera personne, encore cessera-t-elle de courir à sa propre damnation. Elle est belle, donc elle sera bonne, puisqu'elle n'est plus excommuniée des joies qui se refusaient à sa laideur. Elle ne fera pas mourir le petit garçon, elle l'aimera ainsi qu'un autre garçon moins petit, et tout finit le mieux du monde.

M. Francis de Croisset se plaît ainsi à donner raison au grand et malheureux Balthazar Gracian qui écrivait : « Craignez ceux qui ont quelque laideur ou difformité, ils n'ont pas coutume de faire à la nature plus d'honneur qu'elle ne leur en a fait. » Mais il donne tort à Hugo dont le tendre Quasimodo et le poignant Triboulet ne se devaient point juger sur l'apparence. Nous ne nous mêlons pas de mettre d'accord de si grands seigneurs que le Jugement dernier départagera. Il nous a seulement semblé que le drame était plus intéressant tant que la femme était plus laide, quoiqu'elle garde jusqu'à la fin tout le mérite d'un dialogue dont on ne se lasse pas.

M^{lle} Gaby Morlay, l'héroïne de la pièce, a été celle de

la soirée. Elle a confié, depuis la première représentation, les secrets qu'elle avait trouvés pour s'enlaidir. Que ne peut-elle confier à quelques-unes les secrets de son génie alerte et toujours à l'aise! MM. MauLOY et Debucourt, M^{lles} Madeleine Geoffroy et Andrée Ducret complètent une de ces quelques distributions de la saison qui permettent de dire que Paris est toujours la ville du monde où l'on joue le mieux la comédie.

* * *

La féerie dramatique de M. Gantillon, *Bijur*, présentée par M. Gaston Baty, au théâtre Montparnasse, n'est pas des plus faciles à suivre. Il se peut que je parvienne à la conter avec clarté, mais c'est un mérite que l'auteur a laissé à qui voudra, car l'histoire nous est donnée aussi emmitoufflée de mousselines, de vapeurs changeantes, de traînes aériennes que les feues danses de la Loïe Fuller. C'est, — puisque nous sommes, de par la volonté de M. Gantillon, sur le plan astral, — une comète toute en chevelure, en sillages, en flambées impondérables, et dont le noyau même garde la fluidité de l'éther. Mais, voyons à trahir l'œuvre en lui trouvant un sens.

Elle commence, assez captieusement, par une scène brutale, emportée, haletante entre un homme et sa maîtresse, dans une chambre d'hôtel. C'est le premier tableau d'une pièce « tranche de vie » où un amant ne mâche pas les mots avant de les cracher pour maudire sa servitude sensuelle et clamer sa soif de liberté et de repos. Il s'enfuit, et le rideau tombe sur une femme sanglotante et ensevelie sous les draps qu'on lui a jetés à la figure.

Mais la violence de ce prologue n'est qu'une attrape : une ouverture pour cuivres et caisses à la plus éolienne des partitions. En vérité, Frank (le jeune homme las de ses molles chaînes) nous a signifié qu'il se désincorporait de sa gangue charnelle ; nous le retrouvons, à l'acte suivant, dans son studio aux murs de velours flottant, dans lequel un noir piano à queue ressemble à un bloc de laque au fond des mers. Une jeune fille arrive ; elle est diaphane, et sa voix est un souffle. Elle a, jadis, rencontré Frank, là même où une jeune fille comme elle peut rencontrer l'homme de ses rêves : parmi les neiges, sur les montagnes. Elle reproche à Frank de ne l'avoir pas comprise, d'avoir pris pour une amourette de petite fille un sentiment si profond qu'elle s'en meurt ; sa plainte est déjà le gémissement imperceptible d'une ombre désolée, sa

voix est sœur du silence. Et, pourtant, Frank peut rendre la vie à cette personne pâle. Il suffirait qu'il se résignât à l'aimer ; et quand on songe à ce qu'elle doit entendre par aimer, à quels furtifs enlacements d'âme elle doit faire allusion, comme nous approuvons dans leur sens les répliques impalpables et interminables par lesquelles Frank se soumet à merci aux vœux de Reine ! Il lui rend la vie, et c'est un grand malheur : car la vie est un élément par trop épais pour cet être à substance exclusivement littéraire. Elle meurt de joie, tout bonnement. Mais son agonie est pleine de balbutiements indicateurs : cette vie qu'elle ne peut assimiler, elle la répand sur les passants : « C'est plus de bonheur que je ne peux supporter, exhale-t-elle... Qui passe en ce moment sous vos fenêtres ? — Une jeune femme... une vieille femme... Un accordéoniste aveugle... Un homme... » Elle éploie les mains vers les fenêtres, les transperce de fluides invisibles : « Prenez, jeune femme... prenez, vieille femme... Prenez, homme ! Prenez, accordéoniste !... » Elle soupire encore : « Pas adieu, au revoir ; tu me retrouveras, cherche-moi... » Puis son cœur crève comme une bulle... Elle est morte, spontanément.

Le rideau tombe. C'est un rideau d'arbres, dans les Landes. Un docteur s'éloigne d'une chaumière invisible. Une vieille paysanne le poursuit de ses supplications : « De grâce ! laissez-moi un espoir ! Notre petite Claire, si douce, si sage !... s'en aller ainsi... en pleine jeunesse ! Vous la sauverez, docteur !... » Le docteur hoche la tête, laisse tomber ses bras : « Ma pauvre femme, le médecin est impuissant... Il faudrait un miracle de la nature... » Il s'en va, laissant ces pauvres aumônes verbales à la vieille femme, qui se tord les mains. N'étant pas de la famille, nous sentons bien Claire perdue...

Nuit... Sur un rideau noir passent des ombres, deux ombres... Deux jeunes filles allant l'une vers l'autre... hiératiques, muettes. L'une est Reine, l'autre est une petite paysanne. Leurs mains jointes, leur pas glissant, leur regard vide sollicitent notre consentement à ne voir en ces deux formes que deux âmes, deux essences en voyage dans la quatrième dimension, toute rampe éteinte. De cette croisée de migratrices dans l'au-delà, le titre : *Bifur*. Je le pense, du moins.

Nous voici maintenant dans l'atelier du meilleur ami de Frank : Maurice, un peintre. Celui-là, c'est le joyeux compagnon, le bon vivant. N'allez pas lui parler d'ectoplasmes et de corps astraux : il

n'en a pas tenu sur sa palette. Et Dieu sait si, pourtant, Frank lui en parle ! Car il va de soi que, dès la minute où il l'a perdue, Frank, fou d'amour, n'a plus songé qu'à retrouver Reine. Il croit sans hésiter, — qui, hormis le cynique Maurice, ne le croirait ? — que l'âme de Reine à la minute suprême a bifurqué fidèlement à sa promesse, et il la cherche. Il a recours à la méthode même de Sherlock Holmes, c'est-à-dire et révérence parler à celle même de Descartes, qui est de diviser les difficultés immenses en autant de parcelles plus faciles à résoudre. Il retrouve ainsi la vieille femme, la jeune femme, le passant et l'accordéoniste, qui s'accordent à découvrir que, le jour même de l'imposition des mains par la fenêtre, il leur est arrivé à chacun un grand bonheur inattendu. Il charge son ami de peindre sur toile une sorte de rêve topographique qui lui a été indiqué au milieu de ses nuits, et, avec insistance, le nouveau séjour terrestre de la bifurquée ; séjour où les pins s'étendent à perte de vue. Les postes radio-télégraphiques du monde entier, sur sa demande, ont cherché à accorder leurs ondes au rythme inconnu des messages posthumes... Victoire, enfin ! Le poste de Croix d'Hins télégraphie chez Maurice que ses tables d'écoute, transformées sans doute en tables tournantes, ont enregistré des vibrations inexplicables. Le sceptique Maurice balbutie de confusion, et Frank s'élance vers les routes des Landes, pourvu de pressentiments et de cartes d'état-major.

Au tableau suivant, Frank s'est à moitié fracassé le crâne en jetant sa voiture contre un poteau indicateur. C'est qu'à la minute même d'éviter ce pilier de fonte, il a vu, à la fenêtre d'une chaumière landaise, le visage même de Reine... Le voici couché dans la chambre même de la jeune fille de la chaumière. Quelle jeune fille ? Reine la morte, ou Claire la ressuscitée ? Il sait bien que les deux ne font qu'une. Reine-Claire semble avoir sur ces choses des notions plus confuses ; elle se débat dans les fils brouillés d'intuitions incompatibles comme une colombe dans les rêts. Pour mieux nous l'exprimer, elle ne parle plus qu'en phrases insubstantielles, un pâle camaïeu verbal, exhalé d'une voix éredonnée et vaporeuse. La convalescence de Frank terminée, Maurice vient le chercher. La vue de Reine-Claire porte le dernier coup à sa grossière incrédulité. Frank triomphe.

Un tableau encore, le dernier. Frank a ramené l'âme de Reine et le corps de Claire à son studio de velours. Je vous laisse à penser avec quelles minutieuses délices l'auteur nous montrera Reine-

Claire ne se rappelant rien et se souvenant de tout, demandant comment sa photographie peut déjà être sur le piano, mais jouant son air préféré d'« elles-deux », ouvrant à coup sûr les portes et les tiroirs, et ne sachant pourquoi.

Tout cela fait moins une pièce qu'une sorte d'aurore boréale, dans le ciel vide de la métaphysique, auprès de laquelle les plus transcendantes féeries de M. Maeterlinck font figure de maçonnerie. J'avoue que, pour ma part, je me suis trouvé décontenancé à trop bon compte et que je tiens rigueur à cette œuvre de son désordre, des inlassables pompes de son dialogue, de la débile mièvrerie de ses développements, que l'auteur de *Maya* et de *Départs* devait être le dernier à nous infliger. Me voilà donc à l'aise pour ne pas refuser par ailleurs à cette œuvre incertaine de la hauteur dans son dessein et quelques moments dispersés où la poésie l'emporte sur la littérature.

M. Alain-Dhurtal, en *Orphée*, et M^{lle} Marguerite Jamois, en *Eurydice*, méritent tous les éloges, car leur jeu est excellent. Quant à leur diction, rêveuse, filée, entre deux tons, ils en sont moins responsables que la pièce elle-même.

* * *

J'ai toujours pensé que la meilleure pièce de notre temps viendrait un jour de M. Jean Sarment ou de M. Jacques Natanson. Penser cela, c'est aussi convenir qu'elle n'est pas encore venue. Mais ces deux écrivains sont de ceux qui produisent à loisir : il faut donc leur donner du temps.

La pièce de M. Jean Sarment, au Théâtre Antoine, *le Plancher des vaches*, nous indique assez bien les voies par lesquelles il s'achemine à son chef-d'œuvre. les difficultés qu'il rencontre encore et celles qu'il a définitivement surmontées. Si le premier devoir d'un auteur est de choisir ses maîtres, le second est de s'en tenir à distance irrespectueuse. Le moment est venu, — et cela nous est visible, — où M. Jean Sarment commence à donner du lâche à la corde qui le tient encore à ses premiers guides : Bataille, Laforgue et Porto-Riche. Voici que sa mélancolie, son ironie, sa désinvolture résignée vont rendre leur son propre : peu importe si, au moment où il se dépouille de ses harmoniques originelles, le volume de ce son se réduit en s'allégeant ; peu importe si le talent, en période de mue et de clarification, n'aborde avec prudence qu'une donnée très simple et un sujet réduit ; peu importe même si c'est sur un thème déjà éprouvé qu'il appuie son renouvel-

lement. Le premier acte et le dernier du *Plancher des vaches* m'ont semblé caractéristiques de ce « chien-et-loup » entre un élève incomparable et un maître dans sa jeunesse encore contenue.

L'histoire est celle de trois amis, Georges, Maxime et Jacques; ils ont la trentaine, et sont partis à pied sur la grand route pour oublier leurs soucis et leurs affaires. Ce ne sont plus que trois gamins sur le chemin des écoliers. Maxime est le gros gamin jovial et exubérant, Jacques est l'espiègle sautillant, Georges est plus complexe. Il n'a pas encore d'attaches dans la vie, au contraire de Jacques et de Maxime, mariés tous deux. Il est fantasque, sarcastique, désenchanté; il fait grand cas des aventures et peu de leur durée. Les trois amis sont surpris, la chanson aux lèvres, par une pluie diluvienne. Un brave cantonnier leur indique l'auberge la plus voisine, qui est celle du « Roi Dagobert ». C'est là que l'auteur nous les montre au tableau suivant. C'est l'auberge du bon Dieu: les servantes y sont accortes, le sommelier y est bougon mais débonnaire. On voit paraître enfin la patronne, madame Blanche, une jeune veuve; son défunt mari était lieutenant de hussards. Elle a hérité cette auberge d'un oncle. Elle vient d'en prendre possession et l'on voit auprès d'elle un beau pensionnaire botté, qui nous fait craindre pour sa vertu. Mais Georges est là; son goût de l'aventure n'entend pas qu'une pareille proie lui échappe. Triomphe facile pour ce don Juan drapé dans le manteau d'*Hàmlet*. A peine Georges commence-t-il à séduire, que Blanche se trouble. La voici dans ses bras. C'est la fin du premier acte.

Georges eroit avoir trouvé la paix. Navigateur blasé sur l'océan des passions, il est tout aise et tout détendu de se trouver pour un temps sur le « plancher des vaches ». Il laisse repartir ses amis, s'installe à l'auberge, vit quasi conjugalement avec Blanche, et devient le patron consort. Mais les plaisirs de la chasse et de la pêche non plus que ceux de la conquête ne sont éternels. Georges se lasse. Il devient un peu méchant, et même un peu menteur. Il a grande envie de rejoindre Paris; il télégraphie à son ami Jacques de le rappeler d'urgence. Et Blanche découvre le télégramme. C'est pour elle une détresse affreuse, mais qu'elle n'avouera pas. Que l'ingrat parte, qu'il ouvre son manteau aux orages désirés. Jusqu'à la dernière minute, elle lui sourira.

Le dernier acte est d'une saveur exquise et à peu près inégalée dans toute l'œuvre de M. Jean Sarment. Quelques années ont passé. La modeste auberge est devenue une hostellerie à la mode,

que Blanche dirige de haut, en robes du grand couturier. Pris de nostalgie, Georges a voulu la revoir. Il rencontre là son ami Maxime, dont il a entre temps séduit la femme, et qui, devenu libre, se propose d'épouser la belle hôtesse. Elle se trouve entre ces deux hommes qui mêlent leurs souvenirs aux siens. Elle les écarte l'un et l'autre : les destins changent, les belles aventures ne recommencent pas. Georges devra reprendre ses vaines poursuites, ses amours passagères, ses promenades éternelles vouées aux déceptions et aux victoires plus tristes que les déceptions. Le bon Maxime, en poussant de gros soupirs, rentrera dans sa modestie...

Comme un simple récit le décèle, c'est au deuxième acte que l'on retrouve davantage les inspirations « héritées » de M. Jean Sarment. Les jeux de scène à effet d'Henry Bataille, l'humour désolé de Laforgue, les trahisures du cœur chères à Porto-Riche... Mais que ce premier et surtout ce dernier acte surabondent de richesses neuves et nouvelles ! Il y a dans les situations et le dialogue une ironie triste et mêlée de songes, un sentiment des fuites, des inconstances et des railleries du sort dont l'expression est cette fois sans antécédents.

Mlle Marguerite Valmond est une Blanche délicieuse. On ne s'étonne pas de lui voir dire ni les plus jolies choses ni les plus simples. M. Jean Sarment, en se jouant lui-même, ne s'est pas trahi. On n'imaginerait pas que le rôle de Georges ait pu être distribué plus judicieusement qu'à lui. MM. Marco, Crémieux et Morins le secondent avec beaucoup de finesse et de justesse.

* * *

M. Stève Passeur continue à tracer d'une main vigoureuse des œuvres inachevées. Pourquoi cet auteur d'un talent éclatant, d'une très noble probité littéraire, se résigne-t-il si facilement à n'être que le discutabile artisan dans ses constructions téméraires et négligées ? *Les Tricheurs*, qu'il vient de donner au Théâtre de l'Atelier, sont un exemple si parfait de cette nonchalance ou de ce dédain qu'on ne peut guère taire ses regrets. M. Stève Passeur ne met pas un personnage en scène, il l'y projette, avec une puissance de vie, un réalisme, un accent humain vraiment incomparables. Il semblerait que l'on pût mettre au défi ces êtres vrais et véhéments de commettre un acte inexplicable, de raisonner ou de sentir artificiellement. Par leur simple force d'existence, les prémices de la péripétie s'imposent comme plausibles. Mais, à

peine engagée, l'histoire se dirige invinciblement vers les paroxysmes, l'arbitraire, les incartades à la plus complaisante psychologie. Ce n'est pas un écrivain qui faiblit aux conclusions, qui perd son sujet en route, ou dont l'inspiration se fatigue chemin faisant. C'est soudain, et très vite, une rupture brusque, sans rémission ; elle semble concertée de sang-froid et conçue ainsi dès l'origine. Je ne me mêlerai pas de conter l'histoire des *Tricheurs* : la résumer ne ferait qu'accentuer ses torts et risquerait de détourner quelques difficultés d'une œuvre extraordinairement remarquable par des qualités de très grand ordre, j'entends du plus grand. Car il me faut l'avouer, malgré tout ce que je viens d'écrire, il n'est pas de théâtre si lointain, de circonstance si hostile qui pourrait m'empêcher d'aller voir n'importe quelle pièce de M. Stève Passeur : ce qui n'y est pas bon est assez détestable ; ce qui y est bon dépasse en maîtrise ce que je pourrais voir ailleurs.

J'ajoute que la distribution des *Tricheurs* est incomparable. M^{lle} Yolande Lafon, M. Dalio et M. Vital font de cette pièce appréciable et irritante une soirée du plus grand agrément.

Le Théâtre de l'Œuvre a connu, avec *le Mal de la jeunesse* de M. Bruckner, un des plus considérables succès qu'il ait remportés. M. Bruckner est un auteur allemand de tempérament agressif et sombre, et *le Mal de la jeunesse* n'est pas une bluette. Il met en scène des étudiants et des étudiantes à faire douter de Murger et surtout de la santé morale des jeunes classes intellectuelles d'outre-Rhin. Certes, tous ces personnages sont humains, et terriblement humains ; leurs actions et leurs réactions sont assurément admissibles dans le milieu que M. Bruckner décrit. Reste à savoir si ce n'est pas le milieu lui-même qui est arbitraire à force d'être concentré, comme dans ces films d'aventures où l'on nous fait croiser en une heure de temps tous les fauves de l'Afrique, alors que la nature les a dilués sur des milliers de lieues. Ce n'en reste pas moins un devoir de louer cette œuvre glaciale et désespérée, dans l'atmosphère de sensualité vénéneuse qui l'enveloppe. Il serait injuste de considérer cette pièce comme documentaire au sens strict de son titre, mais on sent, hélas ! que les documents n'ont pas manqué.

Elle est jouée par d'excellents comédiens et menée par le meilleur d'entre eux, M. Raymond Rouleau.

JACQUES DEVAL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'EXTRÊME-ORIENT ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Sauver la face, perdre la face : c'est sous cet aspect que se présentent, en Extrême-Orient, les litiges politiques. Or, il semble que les parties en cause, Chinois et Japonais, Société des nations et Américains aient, ces derniers jours, réussi, tant bien que mal, à sauver la face : aussi les hostilités sont-elles arrêtées autour de Changhaï et la Société des nations sort de l'impasse où elle s'était fourvoyée.

La partie sérieuse se jouait dans les faubourgs de Changhaï et devant les forts de Woosoung. Tant que les Japonais ont été arrêtés par la résistance des troupes cantonaises de la 19^e armée, aucune négociation ne pouvait aboutir. Les Japonais n'auraient jamais accepté de rester sur un échec. Mais le général Shirakawa et l'amiral Nomura, ayant reçu des renforts qui portaient leurs forces à quatre divisions, prirent vigoureusement l'offensive et leur aile droite déborda par le nord-ouest les troupes chinoises, qui, dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, évacuèrent Chapeï en y allumant l'incendie et se retirèrent à vingt kilomètres. Les forts de Woosoung, qui commandent l'entrée du Yang-tse et de la rivière de Changhaï, capitulèrent et furent occupés par les Nippons. Il ne semble pas que la bataille ait été acharnée. Les troupes mercenaires dont les chefs se disputent les morceaux de la Chine ont, en général, plus de goût pour la fructueuse négociation que pour la bataille. La lutte, du côté chinois, a été surtout menée par la jeunesse nationaliste, par les étudiants. La 19^e armée, qui est forte d'une trentaine de mille hommes et qui obéit aux chefs cantonais. M. Sun-fo et M. Chen, paraît avoir été renforcée par deux divisions des troupes de Nankin qui dépendent de Chang-

kaï-sek. Les environs de Changhaï sont maintenant dégagés du voisinage inquiétant des troupes cantonaises : l'ordre est rétabli, mais les ruines restent. Ainsi, d'abord et au premier plan, succès militaire des Japonais, défaite des Chinois : voilà le bilan, au moins provisoire, de cette courte passe d'armes qui ne pouvait guère dégénérer en une véritable guerre, car les Chinois n'ont pas les moyens militaires et les Japonais manquent des ressources financières pour la prolonger.

La victoire militaire a ouvert le chemin à la diplomatie. Celle des Anglais a été particulièrement active. L'amiral Kelly, commandant l'escadre britannique, a, par ordre de son Gouvernement, réuni à son bord les représentants des deux parties et négocié les principes d'un armistice. Les Chinois se retireraient à vingt kilomètres, les Japonais devraient se rembarquer. Pour les Chinois, cette condition était remplie avant que d'être stipulée. Mais les Japonais continuent à occuper les forts et les abords de Changhaï; ils ont même débarqué de nouvelles troupes sur le Yang-tse, derrière l'armée cantonaise. Une conférence doit se réunir à Changhaï pour régler les difficultés qui avaient provoqué les hostilités. Son œuvre ne sera pas facile, car ce qui est en jeu, c'est le statut même des rapports des Chinois avec les Gouvernements étrangers et leurs ressortissants, c'est-à-dire la question qui tient si fort au cœur des nationalistes chinois et qu'ils appellent les « traités inégaux ». Mais la conférence se réunira-t-elle? Les Chinois posent comme condition que les Japonais aient préalablement embarqué leurs troupes. Les Japonais répondent qu'ils ne retireront leurs troupes que si auparavant la conférence assure la sécurité de leurs ressortissants et la protection de leurs intérêts. Nous en sommes là.

Les nationalistes chinois s'obstinent à mettre la charrue devant les bœufs; ils réclament, avec une opiniâtreté ingénue, l'abolition des privilèges d'extra-territorialité dont jouissent les étrangers, notamment en matière de juridiction; mais ils oublient que ces privilèges, qui sont fondés sur des conventions amiables bien plutôt que sur des traités imposés par les armes, sont et resteront indispensables pour la sécurité des étrangers et de leurs intérêts, tant que la Chine ne se sera pas donné un gouvernement régulier, une police impartiale, des tribunaux compétents appliquant une législation acceptable pour les Européens. Si ces privilèges étaient abolis, les étrangers ne se hasarderaient plus

à résider en Chine, le commerce achèverait de s'étioler, le trésor public serait de plus en plus vide et le communisme de plus en plus fort. Au fond, les Chinois n'en doutent pas, mais une question d'amour-propre, une question de face, est en jeu. Quand la jeunesse chinoise, celle notamment qui vient s'instruire dans nos écoles, aura compris qu'elle fait fausse route et qu'elle doit d'abord mettre son orgueil et son patriotisme à constituer en Chine un État ou des États régulièrement gouvernés, administrés et policés, alors seulement l'avenir de l'énorme masse de ce bon et laborieux peuple chinois apparaîtra moins trouble et moins précaire.

Les Japonais, dans une note très précise qu'ils ont remise au Secrétariat de la Société des nations, exposent leur point de vue et expliquent l'origine des événements actuels. Le mémorandum du 3 mars relate en termes modérés des faits exacts ; il expose comment, depuis 1912, les Gouvernements de Pékin et de Nankin se sont efforcés, sous prétexte de dénoncer les « traités inégaux », de ruiner les droits et les intérêts des étrangers. En décembre, le Gouvernement de Nankin annonçait sa résolution, si la voie diplomatique n'aboutissait pas, de prendre des mesures unilatérales pour l'abolition des droits d'extra-territorialité et la reprise des concessions. La jeunesse nationaliste suscite et impose à la faiblesse des pouvoirs publics une agitation violente contre les étrangers qui ne se sentent plus en sécurité, et organise un boycottage contre les marchandises étrangères. En 1927, la campagne était surtout dirigée contre les Anglais ; actuellement, elle vise spécialement les Japonais qui, par leur résistance, servent les intérêts de tous les étrangers. Nous avons dit, dans la chronique du 15 février, l'importance énorme des intérêts nippons en Chine et en particulier à Changhaï. « L'Association antijaponaise pour la sauvegarde du pays » mène le mouvement avec l'approbation et le concours du Kouomintang, c'est-à-dire du parti nationaliste ; on impose ces violences par la force ou la menace à la masse pacifique du peuple chinois. A partir de juillet dernier, la campagne devient plus intense ; les marchandises japonaises sont pillées, saisies, détruites ; les ressortissants japonais, très nombreux à Changhaï, sont molestés. Le commerce devient impossible et, au Japon, les usines se ferment et le chômage s'accroît. La voie diplomatique ne donne aucun résultat. A quel Gouvernement s'adresser ? Et quelle autorité serait assez forte

pour s'opposer aux passions populaires et enrayer le mouvement? Le 31 décembre, des Japonais sont tués à Canton; des fonctionnaires japonais sont assaillis à Fou-tcheou le 2 janvier. C'est dans ces circonstances qu'éclatent les incidents de Changhaï qui obligent le Gouvernement de Tokyo à prendre des mesures militaires pour préserver ses nationaux et sauvegarder ses intérêts. Il espérait encore obtenir satisfaction sans faire usage des armes; l'exaltation de la jeunesse chinoise ne le permit pas. Le 20 février au matin, les opérations militaires commencèrent.

La conférence qui se réunira à Changhaï aura donc non seulement à régler l'issue du récent conflit et à en prévenir le retour, mais il lui faudra aborder le délicat problème des « traités inégaux ». L'anarchie, dans le pays, n'a jamais été si complète. Une partie des provinces du Sud est la proie de bandes militaires nationalo-bolchévistes qui commettent les pires excès. L'organe officiel du Comintern, à Moscou, imprimait en janvier que déjà le pouvoir soviétique était établi dans un sixième de la Chine. Le Kouomintang est débordé, dépassé, et c'est à lui que les communistes s'attaquent. Un pouvoir soviétique a été établi depuis quelques mois dans le sud du Kiang-si. La lutte se poursuit entre Canton et Nankin. Loin de combattre les étrangers, les patriotes chinois vraiment dévoués à leur pays feraient mieux d'invoquer leur concours contre les infiltrations soviétiques qui sont en train de réaliser cette conquête russe de la Chine qui, sous des formes variables, a toujours été l'objectif des Gouvernements russes, que ce soit celui du tsar, celui de Lénine ou de Staline. Les agents bolchévistes pullulent à Changhaï; des bandes armées ravagent les provinces, terrorisent les campagnes et les petites villes, rançonnant les paysans, pillant, tuant, détruisant. Les soldats des armées régulières désertent en masse pour se joindre aux bandits. Han-keou est menacé. Le drapeau rouge est partout l'emblème du pillage et de l'assassinat. Une agence chinoise de Han-keou fait le bilan des crimes des bandits dans la seule province du Hou-Pe : 164 551 habitants massacrés, 946 000 disparus, 78 000 détenus comme otages en attendant rançon, 300 000 maisons détruites, près de 500 millions de dollars de dégâts. On évalue à une trentaine de millions le nombre des victimes des guerres et des troubles civils depuis la fin de l'Empire. Qu'est-ce, à côté de telles horreurs, — et qui durent, — que les quelques milliers de morts dans les récents

combats autour de Changhaï ? La vertu humanitaire des Américains s'en émeut. Le fait est que les Japonais représentent l'ordre, la civilisation, l'observation des traités. Qu'ils aient parfois la main lourde, personne ne le conteste, mais la scène se passe en Extrême-Orient.

La Société des nations, elle aussi, a sauvé la face à la faveur du succès militaire des Japonais. M. Paul-Boncour, qui représente la France au Conseil, a employé avec habileté son énergie et son éloquence à ménager une trêve entre les belligérants et il a profité adroitement de la fin de la bataille pour attribuer au Conseil une part dans l'apaisement réalisé. Mais les Chinois ont cru plus politique de demander, en vertu d'un paragraphe de l'article 15, que le litige soit porté devant l'Assemblée de la Société des nations convoquée en session extraordinaire. Ce que cherche M. Yen, représentant de la Chine, c'est un succès d'opinion : la face, toujours la face ! Il s'agirait de faire proclamer par l'Assemblée que le Japon s'est rendu coupable d'une agression et a manqué au pacte Briand-Kellogg ; on réussirait, par la suite, à l'obliger à lâcher prise et on créerait, en faveur de la Chine, une présomption de complète innocence qui l'aiderait à obtenir l'abolition des traités dits inégaux. L'Assemblée extraordinaire s'est donc réunie le 3 mars : cinquante et un États étaient représentés ; elle entendit d'abord un discours de M. Paul-Boncour : « Nous avons devant nous, a-t-il dit, une grande déchirure de lumière ; c'est l'acceptation du plan de conférence par les deux parties, c'est l'adhésion américaine à ce plan. » L'Assemblée a choisi comme président M. Paul Hymans qui, dans son discours, a fait une allusion opportune au respect des traités que la Belgique a des raisons particulières de considérer comme le fondement des relations internationales et de la paix. Les représentants de la Chine et du Japon exposèrent leur thèse. Le Conseil, composé d'un petit nombre de membres, pouvait avoir un rôle utile et l'a eu ; on ne voit pas quel bien pourrait réaliser l'Assemblée, mais on aperçoit aisément le mal qui pourrait résulter d'une intervention inspirée par les deux tendances qui y dominent : le formalisme juridique et l'humanitarisme pacifiste. Ce que l'on peut espérer de mieux, c'est que l'Assemblée se contente d'une déclaration imprécise qui rappellerait le Japon au respect de la paix et la Chine à l'observation des traités. Une motion a été votée le 4 mars à l'unanimité ; mais M. Sato et M. Yen ont fait, chacun pour son pays, des réserves qui laissent subsister l'équivoque.

Sur place, les flots émus sont lents à se calmer, en dépit du *quos ego* de Genève. Les Chinois, battus, estiment qu'ils ont perdu la face et préparent une revanche. Canton s'en prend à Nankin. Les agents bolchévistes brouillent le jeu. Les Japonais suspendent le feu, mais gardent les positions acquises et exigent que la question de Mandchourie ne soit pas réveillée. On sait que, sous l'inspiration des Japonais, mais sans leur participation officielle, un Gouvernement s'est constitué à Moukden et a proclamé l'indépendance de la Mandchourie. L'ex-empereur de Chine Pou-yi a été choisi comme « régent ». Les armées chinoises de Chang-hsue-liang ont été éliminées, mais les routiers continuent à infester le pays; les bandes, pourchassées par les troupes japonaises, se reforment dès qu'elles se sont retirées; il faudra beaucoup de temps pour extirper le mal dans sa racine. Le Gouvernement de Moscou a autorisé le transport des troupes nippones par le chemin de fer de l'Est chinois; tout se passe comme si un accord, conforme d'ailleurs aux précédents et aux traités, était établi entre la Russie soviétique et l'Empire du Mikado.

On ne saurait être aussi affirmatif en ce qui concerne les États-Unis. Le président Hoover a défini clairement les positions de son Gouvernement par une lettre officielle adressée par M. Stimson, secrétaire d'État, à M. Borah, président de la Commission des Affaires extérieures du Sénat, en date du 24 février. Les États-Unis ne reconnaîtront comme valable aucune situation ni aucune convention ou arrangement qui serait contraire au traité des neuf Puissances de 1922 ou qui aurait été obtenu par des moyens contraires au pacte Briand-Kellogg. L'Amérique ne considère donc pas la question de Mandchourie comme résolue et elle attache le plus haut prix au maintien de la « porte ouverte » dans tout l'ancien Empire chinois où elle a des intérêts considérables. M. Stimson rappelle que, dans l'accord naval de 1922, les États-Unis n'avaient renoncé à établir des bases navales fortifiées aux Philippines et à l'île de Guam que moyennant l'assurance que la « porte ouverte » serait respectée et qu'aucune Puissance n'obtiendrait « un agrandissement militaire en Chine ». L'anarchie chinoise qu'invoquent les Japonais ne paraît pas aux Américains constituer un fait nouveau susceptible de modifier les engagements respectifs des Puissances. La Chine a le droit d'obtenir les délais nécessaires à son organisation politique. Faut-il voir dans cette lettre une menace enveloppée à l'égard

du Japon ? Sinon une menace, tout au moins une affirmation des principes qui sont le fondement de la politique des États-Unis en Chine. La flotte américaine de l'Atlantique est passée presque tout entière, par le canal de Panama, dans le Pacifique ; plus de deux cents unités s'y trouvent réunies sous prétexte de manœuvres. La rivalité entre le Japon et les États-Unis est sous-jacente à tous les événements d'Extrême-Orient ; c'est elle qui leur prête un caractère dramatique et inquiétant.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE EN ALLEMAGNE

Le 13 mars, tous les Allemands des deux sexes âgés de vingt ans sont appelés à élire un nouveau Président du Reich en remplacement du maréchal Hindenburg, arrivé au terme de son septennat constitutionnel. C'est, pour le peuple allemand, une épreuve décisive qui aura sur son avenir une influence directrice. Le chef de ce parti national-socialiste qui a réalisé, depuis quelques mois, des progrès extraordinaires et qui obtenait déjà aux élections législatives du 14 septembre 1930 plus de six millions de voix, Adolf Hitler, est candidat. Il était, il y a peu de jours encore, sujet autrichien et, comme tel, inéligible. Le « pays » de Brunswick a fait de lui un citoyen allemand en lui donnant le titre de conseiller de légation ; en cette qualité, le chef des nazis a juré fidélité à la constitution et aux lois du Reich. Aussitôt mis en congé, il a commencé une active campagne à travers l'Allemagne.

Singulière personnalité que celle de cet agitateur. Lorsqu'il a embauché le général Ludendorff et von Kapp pour tenter un coup d'État, le 9 novembre 1923, il s'est montré médiocre conspirateur et, au cours de son procès, piètre avocat de sa propre cause ; mais il est devenu un organisateur énergique et avisé ; il est doué d'un magnétisme personnel qui attire les foules et électrise ses partisans. Candidat à la présidence, Hitler emportera beaucoup plus de voix que n'en aurait obtenu l'un de ses lieutenants, M. Frick ou M. Gœbbels. Ses partisans, c'est la jeunesse, ce sont les femmes et c'est l'immense armée des mécontents : petits bourgeois ruinés par l'inflation de 1923, employés, industriels, commerçants atteints par la crise, officiers et sous-officiers de l'ancienne armée, patriotes trompés par les surenchères nationalistes et déçus dans leurs espérances. Quelle peut être l'étendue et l'importance du mouvement hitlérien ? Depuis 1930, chaque

élection partielle a été un succès étourdissant pour le parti. La marée montante a-t-elle atteint son point extrême? On dit, mais rien ne le prouve, que l'élan se ralentit. Ce qui paraît certain, c'est que Hitler et ses lieutenants, en présence des responsabilités prochaines du pouvoir, s'aperçoivent que leur programme, adroitement conçu pour attirer la clientèle électorale, est radicalement impossible à appliquer. C'est le sort de tous les partis de violence et de surenchère de supporter difficilement l'épreuve du pouvoir. Une certaine hésitation de la part des chefs, à la veille de l'action décisive, produit, parmi les troupes, quelque flottement : il semble qu'on en perçoive les premiers signes.

Voteront pour Adolf Hitler ses fidèles *nazis* et un nombre de mécontents de tous les partis dont il est impossible d'évaluer l'importance. Hitler, dans son manifeste du 1^{er} janvier, se vantait d'avoir avec lui quinze millions d'Allemands ; mais son adversaire, le vieux maréchal Hindenburg, a gardé intacte une popularité de bon aloi, et l'esprit de discipline du peuple allemand s'exercera en sa faveur. Les partis de droite, allemands-nationaux et populistes, ont décidé de présenter un candidat à eux, le colonel Düsternberg, soutenu par la puissante organisation du « Casque d'acier ». Hitler perdra peut-être, de ce chef, un million et demi ou deux millions de suffrages, mais c'est un avantage pour lui de n'être le candidat officiel ni des hobereaux ni de la grande industrie, tout en bénéficiant de l'appui moral et financier des puissantes organisations capitalistes. On estime, en général, à quinze millions au maximum le nombre des électeurs qui apporteront leur voix à Hitler. Les communistes ont leur candidat qui ne se désistera pas au second tour : c'est le député Thaelmann, actuellement sous le coup d'un procès en haute trahison, ce qui ne lui nuit en rien auprès de ses partisans ; on évalue à cinq ou six millions le nombre de suffrages que peut recueillir le candidat de Moscou. Ses amis ont obtenu, aux élections de septembre 1930, 4 587 000 voix. Il faut compter avec une masse flottante susceptible de se porter soit à la rescousse du national-socialisme, soit à l'aide du communisme.

A ces forces de désordre et d'aventure, les partis qui constituent la majorité du Reichstag et qui soutiennent le cabinet Brüning et le système des décrets-lois opposent la haute personnalité du président sortant, le maréchal d'empire von Hindenburg. Il vivait dans la retraite à Hanovre quand, après le premier tour de scrutin,

le 29 mars 1925, les partis conservateurs et nationalistes allèrent lui demander d'être leur candidat pour le second tour et le firent élire par 14 655 766 voix contre 13 751 615 à l'ancien chancelier Marx et 1 931 151 voix au communiste Thälmann. M. Marx, chef du Centre, était alors le candidat des catholiques, des social-démocrates et des démocrates, et le maréchal était soutenu par le bloc des nationalistes. Aujourd'hui, les rôles sont renversés. C'est le ministère présidé par un catholique et soutenu avec abnégation par les social-démocrates qui a insisté pour décider le vieux président à poser de nouveau sa candidature, afin de barrer la route aux nazis.

Le maréchal s'est acquitté de ses fonctions avec une dignité et une énergie patriotique que personne ne méconnaît. Il est sans doute un peu étonné de trouver aujourd'hui contre lui ses amis des partis de droite et du « Casque d'acier », dont il est membre d'honneur. Mais M. Brüning, en qui il a mis toute sa confiance, a fait appel à son dévouement, à son sentiment du devoir, et il a cédé. Son nom est susceptible de rallier bien des suffrages. Et ce n'est pas un spectacle sans grandeur que de voir ce soldat chargé d'ans et d'honneurs et l'ascète mystique qu'est le Chancelier associer leurs efforts pour sauver les libertés nationales et épargner au peuple allemand la guerre civile ou le saut dans l'aventure. Si l'Allemagne peut être sauvée, si elle peut éviter la crise intérieure qui menace de la déchirer, elle le sera par de tels hommes. Mais comment ne voient-ils pas, comment du moins M. Brüning, plus habitué à la pratique de l'examen de conscience, ne voit-il pas que ce sont leurs propres imprudences et celles de leurs prédécesseurs qui, en promettant aux Allemands l'abolition des conséquences de la guerre et en leur laissant croire que la responsabilité de leurs souffrances et de leurs malheurs incombe à la méchante France, ont laissé s'épanouir ce nationalisme hystérique et se sont ôté les moyens de le combattre et de le vaincre ?

Il reste que leur effort est honorable et portera, tôt ou tard, ses fruits. La candidature Hindenburg aura pour elle les catholiques qui suivent les directions du Centre et la social-démocratie. La grande force active de ces deux partis, ce sont les syndicats ouvriers ; ceux du Centre comptent deux millions et demi d'adhérents, ceux des socialistes plus de six millions, tous très disciplinés et dociles à la voix de leurs chefs. Une partie des conservateurs et des populistes, les démocrates (parti de l'État), le parti écono-

mique, les chrétiens sociaux, les Hanovriens voteront pour Hindenburg. Il réunira plus de quinze millions de suffrages, mais, s'il distance Hitler, ce ne sera sans doute pas de beaucoup, et il paraît hors de doute que l'élection ne sera pas acquise au premier tour. Le second tour aurait lieu le 10 avril. Les nationalistes, qui présentent un candidat, n'ont-ils pas une arrière-pensée ? Et si, à quatre-vingt-cinq ans, Hindenburg affronte les risques d'une élection, n'en aurait-il pas une lui-même ? Il est resté monarchiste au fond de l'âme et déjà, dans certains milieux conservateurs, on parle à mots couverts du retrait simultané de tous les candidats qui, à l'exception du communiste, s'effaceraient devant la personnalité du prince Oscar de Hohenzollern, le plus jeune des fils de Guillaume II, plus honorablement connu que ses frères. La partie est difficile à jouer et le risque gros, car sans doute surgirait une candidature socialiste. A l'extérieur, des difficultés se présenteraient.

Si le maréchal Hindenburg maintient sa candidature au second tour, ses chances nous paraissent l'emporter. Le succès de Hitler créerait une situation plus claire et, aux prises avec les réalités de la politique, le chef des *nazis* ne tarderait sans doute pas à se démonétiser. Gardons-nous cependant de souhaiter sa victoire : la politique du pire est toujours un jeu de dupes. Le triomphe momentané de Hitler conduirait tout droit l'Allemagne au communisme. L'élection d'Hindenburg serait le gage d'une politique plus correcte, plus prudente, moins aventureuse, qui finira peut-être, à la longue, par apaiser les passions nationales du peuple allemand et par s'adapter à une Europe pacifiée.

M. MUSSOLINI AU VATICAN

Lorsque coexistent, dans un même cadre géographique, deux pouvoirs aussi dissemblables, par leurs principes et leurs fins, que le furent jadis l'Église catholique et la Révolution française et que le sont aujourd'hui l'Église catholique et la Révolution fasciste, il arrive que, par sagesse ou par lassitude, ils cherchent un terrain d'entente et concluent un traité que l'on nomme concordat. Qui dit concordat ne dit pas concorde, mais concessions réciproques, *modus vivendi*. Le concordat de 1801 suscita bien des querelles et des difficultés : il dura cependant plus d'un siècle. Le traité et le concordat, signés au Latran le 11 février 1929

entre le Saint-Siège et l'Italie fasciste, ont connu, dès l'origine, de singulières vicissitudes. M. Mussolini en donna, devant la Chambre et le Sénat du royaume, des interprétations et des commentaires qui soulevèrent les protestations de Pie XI. On s'était hâté d'annoncer, le jour même de la signature, que le Duce serait très prochainement reçu par le Pape et que cette entrevue scellerait l'accord des deux pouvoirs ; mais il fallut ajourner l'audience ; et ce n'est que trois ans après, le 11 février 1932, que M. Mussolini a franchi la porte de bronze.

Cette réconciliation est un événement d'une portée universelle, comme tout ce qui touche l'Église catholique. La visite de M. Mussolini au Vatican, c'est d'abord un voyage à Canossa. Sur cette route, si honorable pour les grandeurs humaines qui s'y avancent, M. Mussolini trouve d'illustres devanciers : l'empereur Henri IV, notre roi du même nom, Napoléon, Bismarck. C'est une démarche qui porte bonheur à ceux qui ont le courage de l'accomplir. Le Duce a eu cette énergie ; il a su, en des circonstances difficiles, imposer silence aux critiques et au mécontentement de quelques-uns de ses fidèles. Au printemps dernier, un conflit violent s'élevait entre les deux pouvoirs. Le Gouvernement fasciste prétendait interdire à l'Action catholique italienne, organisée sous les auspices de Pie XI, non seulement toute ingérence dans la politique, mais aussi toute action économique et professionnelle et toute organisation nationale ; elle ne devrait être qu'une institution diocésaine, et l'on sait combien sont nombreux, en Italie, les diocèses. A la fin de mars 1931, une campagne de presse très ardente commença ; bientôt suivirent des actes de violence contre les œuvres et les organisations dépendant de l'Action catholique, qui furent fermées ; en maints endroits, il y eut des conflits, cercles saccagés, meubles et propriétés confisqués. Aucun pouvoir, aucune organisation ne devait subsister, en Italie, à côté du fascisme, de ses institutions, de ses cadres ; l'Action catholique italienne était accusée d'antifascisme. La bride une fois lâchée, les violences succédèrent aux violences ; on en peut lire, dans *la Documentation catholique*, l'impressionnante nomenclature. Ce fut, dans toute l'Italie, un réveil du vieux levain d'anticléricalisme. L'*Osservatore romano* répondait sans se lasser à toutes les attaques de la presse fasciste. Le 29 juin, Pie XI lançait une vigoureuse encyclique où, rétorquant toutes les accusations, il affirmait les droits de l'Église, particulièrement en

matière d'éducation. L'Église reconnaît les droits de l'État, mais réprouve toute idéologie qui aboutit à « une statolâtrie païenne ». Durant quelques jours, les polémiques redoublèrent de violence, et puis, le silence se fit par ordre : on négociait.

Au mois de septembre, la paix était conclue. Pie XI obtenait satisfaction sur les points essentiels : l'Action catholique ne s'occuperait pas de politique, mais elle aurait son organisation à elle, pour toute l'Italie, sous la direction du Pape et des évêques ; elle pourrait former des groupements professionnels ; tous les cercles, toutes les organisations catholiques étaient de nouveau ouverts et autorisés ; les biens confisqués étaient rendus. Comme sanction, le secrétaire général du parti fasciste était remplacé. A l'hostilité des deux pouvoirs succédait leur collaboration.

La visite de M. Mussolini au Vatican prouve qu'aujourd'hui la réconciliation est complète et que le concordat est appliqué à la satisfaction des deux parties. C'est, pour l'Italie fasciste, une force, un avantage dont le Duce, avec son esprit politique si souple et si ferme à la fois, a senti tout le prix. Pour l'Église, le bénéfice immédiat qui en résulte pourrait, si l'entente des deux puissances souveraines qui coexistent dans la même ville devenait plus étroite et durable, se muer en un danger, car il ne suffit pas que le Saint-Siège, la plus haute autorité morale qui existe au monde, soit effectivement libre, il faut encore qu'il le paraisse. L'intimité des deux pouvoirs devrait avoir pour conséquence l'internationalisation plus effective du Gouvernement pontifical.

Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, la mort subite de M. Briand. Sa carrière politique est trop étroitement associée à toute l'histoire intérieure et extérieure de la France avant, pendant et après la guerre pour qu'il soit possible de la résumer en quelques mots, encore moins de porter sur elle un jugement motivé. Réformes sociales, séparation des Églises et de l'État, mais paix religieuse, concentration républicaine : telles en sont au dedans les grandes lignes. Au dehors, organisation de la paix. Dans ce rôle, M. Briand était populaire dans le monde entier, mais il était, non sans raison, très discuté en France.

RENÉ PINON.

